

HISTOIRE

de la

Congrégation de Notre-Dame

de Montréal

HISTOIRE

de la

Congrégation de Notre-Dame

de Montréal



La Visitation
(Szoldaticks)

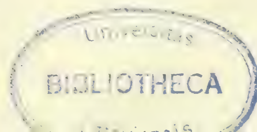
THÉRÈSE LAMBERT
C.N.D.

HISTOIRE
de la
Congrégation de Notre-Dame
de Montréal

VOLUME XI
1900-1950
Tome I



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
DE MONTRÉAL
1974



NIHIL OBSTAT:

Lucien Campeau, S.J.
St-Jérôme, le 25 avril 1973

IMPRIMATUR:

Avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal
le 30 novembre 1973
Neil E. Willard, prêtre, vice-chancelier — Archidiocèse de Montréal

En hommage à

Sœur Marguerite Ouellet

supérieure générale

TOME I

I Maison mère (1908)

II Centres d'activités C.N.D.

III Grandes Figures: vie religieuse — éducation: 1900-1950

TABLE DES MATIÈRES

I GOUVERNEMENT CENTRAL: MAISON MÈRE

II CENTRES D'ACTIVITÉ DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

III GRANDES FIGURES: VIE RELIGIEUSE — ÉDUCATION

LISTE DES PORTRAITS ET ILLUSTRATIONS

page

DOCUMENTS

RÉSUMÉ DU VOLUME XI

	date
Projet de construction de la maison mère, rue Sherbrooke	(juillet 1903)
Achat du terrain	(février 1904)
Choix des architectes	(27 avril 1904)
Démarche auprès de la Compagnie de St-Sulpice	(18 mai 1904)
Vérification de la pierre des ruines (1893)	(25 juin 1904)
Contrat signé avec l'architecte	(16 juillet 1904)
Le plan est envoyé à Rome	
Lettre de Mgr P. Bruchési à Mère St-Anaclet	(5 janvier 1905)
Lettre de Mgr Paul Bruchési à Pie X	(19 mars 1905)
Réponse de Pie X	
Évaluation par des experts: distance	(13 avril 1905)
Choix des entrepreneurs généraux	(5 juillet 1905)
Bénédiction de la pierre angulaire et procès-verbal	(23 juillet 1905)
Prière incrustée dans la pierre	(23 juillet 1905)
Inauguration du tableau de la Visitation (Bottoni)	(7 janvier 1909)
Statue de Notre-Dame-de-la-Garde installée sur le dôme	(20 novembre 1907)
Entrée dans la nouvelle maison mère	(6 et 11 juillet 1908)
Première messe	(12 juillet 1908)
Bénédiction de l'édifice	(16 juillet 1908)
Première profession religieuse	(31 août 1908)
Inauguration de l'orgue	(18 janvier 1909)
Lettre de Mgr Bruchési au sujet de l'enseignement supérieur féminin	(1907)
Ouverture des cours d'enseignement supérieur à la maison mère	(8 octobre 1908)
Reconnaissance officielle des Restes de Mère Bourgeoys	(13 septembre 1910)
Les ossements de Mère Bourgeoys sont transportés à la maison mère	(13 septembre 1910)
Historique des ossements de Mère Bourgeoys (S.S.-Eulalie-de-Barcelone)	(13 septembre 1910)
Statue de Notre-Dame-de-Lourdes offerte par Pie X	(10 février 1906)
Statue de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (salle de Communauté)	(1908)
Lettre de S.S.-Isaïe à M. Charles Lecoq, P.S.S.	(10 janvier 1910)
Réponse de M. Charles Lecoq	(14 janvier 1910)

1. Note: Le résumé est dressé selon l'ordre des chapitres du volume, indépendamment de l'ordre chronologique.

TÉMOIGNAGES

Le 25 avril 1973

Sœur Thérèse Lambert, C.N.D.
701, avenue Claremont,
Montréal.

Ma chère Sœur,

J'ai lu avec plaisir votre copieux et intéressant manuscrit. Je suis heureux d'attester qu'il ne s'y trouve rien que d'édifiant et de conforme à la doctrine catholique. Aussi, à mon avis, rien ne s'oppose sur le plan de droit ecclésiastique à la publication de ce manuscrit. Je souhaite à votre ouvrage une abondante diffusion.

Bien respectueusement en Notre-Seigneur,

Lucien Campeau, S.J.

Nicolet, le 14 juillet 1973

Chère Sœur,

Vous m'avez fait l'amitié de me confier, pour revision stylistique, le manuscrit de votre livre. C'est toujours avec le même intérêt que j'ai lu cette œuvre où vous étudiez avec conscience et amour les cinquante années de vie communautaire du début de ce siècle.

Votre plume anime toutes choses et laisse au lecteur l'impression d'assister à toutes les scènes que vous décrivez, de voir et d'entendre tous les personnages que vous lui présentez.

Le clair talent de littérateur joint à la constante fidélité de l'historien iront porter la chaleur et la lumière dans tous ceux qui vous liront.

Denis Fréchette, ptre

Chère Sœur,

Je suis ravie de votre XIe volume. Somme de travail gigantesque, menée à heureuse fin... et à glorieuse fin!

J'ai particulièrement apprécié votre jugement sur notre infirmerie, votre acuité de perception sur l'Institut et le Collège Marguerite-Bourgeoys comme sur la vie et l'œuvre de Mère Sainte-Anne-Marie et de Mère Sainte-Théophanie.

Vous avez tiré un merveilleux parti de mes notes manuscrites et vous me citez généreusement.

Le XIe volume sera très intéressant pour qui aime du fond du cœur la Congrégation de Notre-Dame et son œuvre.

Gérardine Samson, C.N.D.
Docteur ès lettres

11 novembre 1973

PRÉFACE

J'ai la joie de vous présenter aujourd'hui le XIe volume de l'Histoire de la C.N.D. Cette tranche de notre histoire correspond sans doute à une période très intense de la vie de notre Communauté. C'est l'heure de l'enseignement classique féminin au Canada français et celle de l'enseignement pédagogique de nos multiples Écoles normales. C'est l'époque privilégiée des nombreuses professions religieuses avec l'expansion de la Congrégation jusqu'au Japon. C'est également le temps marqué par la divine Providence pour la glorification de notre Bienheureuse Fondatrice.

Sœur Thérèse Lambert, auteur infatigable de ces lignes, mérite bien notre reconnaissance. Grâce à ses recherches, nous retrouvons dans ce volume plusieurs épisodes oubliés ou inconnus qui forment pourtant la trame de notre histoire communautaire.

Le déroulement de ces nombreux faits historiques complète un passé déjà riche d'expériences et constitue notre patrimoine religieux et culturel. La lecture de ces pages nous invite à tirer de ce précieux héritage l'élan nécessaire pour raviver sans cesse notre œuvre apostolique qui se veut fidèle à une longue tradition de service dans l'Église au milieu du Peuple de Dieu.

À la suite de Marguerite Bourgeoys, puissions-nous mériter de Marie la continuelle assistance du «VA, JE NE T'ABANDONNERAI PAS».

Marguerite Ouellet, C.N.D.
supérieure générale

Montréal, 8 mars, 1974

Marguerite Ouellet, C.N.D.
supérieure générale

INTRODUCTION HISTORIQUE

Deux siècles se sont écoulés depuis le départ de Marguerite Bourgeoys en 1700. L'humble école de 1658 a projeté sa lumière sur des centres multiples. Le programme d'études du début s'est développé: l'école a pris une autre figure. Les institutions privées ont rencontré l'accueil et l'appui de l'État; elles ont reçu des directives qui complétaient leur plan autonome d'instruction. La religion reste le flambeau qui éclaire tout le système éducatif car l'Église, en général, garde son emprise sur l'éducation. Pour vingt-cinq ans encore, environ, l'œuvre de l'enseignement se déroulera ainsi sans subir de changements profonds.

La Congrégation de Notre-Dame est maintenant forte de l'approbation pontificale accordée en 1876. Rome a déclaré Marguerite Bourgeoys Vénérable, le 19 décembre 1878. Après quinze ans de sacrifices, depuis 1893, une maison mère a été édifiée sur la rue Sherbrooke, à Montréal.

Dans le présent volume, 1900-1950, on trouve un aperçu des activités particulières aux maisons qui existaient avant 1855, et de celles qui furent fondées de 1855 à 1950. L'inauguration des missions lointaines, au Japon, ouvre de nouvelles sphères d'apostolat.

Le Centre Marguerite-Bourgeoys a créé et réalisé une Oeuvre merveilleuse: recherches, compilation, correspondance variée, propagande, projections lumineuses, prière intense, accueil des pèlerins et visiteurs à la chapelle Marguerite-Bourgeoys, chronique du Centre, ornementation

de la salle du Tombeau de la Bienheureuse, organisation d'Archives.

La Béatification de Marguerite Bourgeoys en 1950 remplit de joie la Communauté tout entière. Un renouveau de fidélité exprima l'intime désir de chaque sœur de la C.N.D. de vivre en plénitude l'idéal de la Fondatrice. Les Membres de l'Administration générale et provinciale se rendirent à Rome pour les inoubliables célébrations. Le 12 novembre 1950, deux tableaux furent inaugurés dans la chapelle de la maison mère: l'apparition de la Vierge à Marguerite Bourgeoys et l'apothéose de Mère Bourgeoys.

Une biographie de la Fondatrice écrite par Dom Albert Jamet, O.S.B., de l'Abbaye de Solesmes, fut publiée en 1942 sous le titre de *Marguerite Bourgeoys*. L'ouvrage comprend 794 pages en deux tomes; il porte une préface du cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec. En 1950, parut une autre vie intitulée *Mère Bourgeoys,* due à la plume de Monsieur Yvon Charron, P.S.S.

Les anciennes élèves se sont groupées en Amicales; ces Amicales ont formé la Fédération des Notre-Dame. Cette armée pacifique a accompli une action sociale considérable et montré une grande générosité envers l'Infirmerie de la maison mère et les missions du Japon.

Après 1900, l'enseignement classique féminin s'inaugura à l'École d'Enseignement Supérieur qui devint le Collège Marguerite-Bourgeoys; par cette institution et ses autres collèges, la Congrégation de Notre-Dame eut l'occasion d'offrir, avec l'enseignement, une éducation de choix à de nombreuses jeunes filles. L'Institut Pédagogique, l'École normale de Montréal, d'autres écoles normales préparèrent

des institutrices. Dans plusieurs pensionnats, on établit le cours Lettres-Sciences, affilié à l'Université de Montréal, ou le cours d'Études supplémentaires, affilié à l'Université Laval. L'enseignement de la musique entra dans une importante voie de progrès et de succès par l'inauguration de l'École normale de Musique de la C.N.D. En 1936, la nomination d'une Directrice générale des études musicales et des préfètes d'études musicales permettait de suivre un programme identique dans toutes les maisons de la Communauté. Des Sœurs, après avoir obtenu le diplôme de l'École des Beaux-Arts à Montréal, assurèrent un renouveau dans l'enseignement du dessin, de la peinture, de l'art décoratif sur porcelaine. Les Écoles maternelles marquèrent une autre étape d'essor pédagogique. Les méthodes, les programmes et les horaires furent soumis à des changements profonds.

L'inscription des Sœurs à des cours réguliers en Sciences, en Lettres, en Philosophie, en Théologie, en Bibliothéconomie, en Musique, au Canada, aux États-Unis et en Europe servit la culture essentielle à notre œuvre d'éducation: des Doctorats, des Maîtrises, des Licences, des Diplômes de l'École des Beaux-Arts établirent un capital intellectuel très apprécié et sérieusement préparé.

Nous gardons le souvenir de Sœur Aline Lamoureux, archiviste, pour sa collaboration fraternelle qui nous a permis l'accès aux documents, et nous remercions l'archiviste actuelle, Sœur Florence Bertrand, à qui nous devons le même service. Nous avons bénéficié des recherches aux Archives de l'Économat général, du Centre Marguerite-Bourgeoys; de l'aide précieuse de Sœur Frances Kirwan qui nous a fourni des documents d'Archives du Japon; du secours bien apprécié de Mademoiselle Marie Baboyant,

bibliothécaire professionnelle à l'emploi de la Bibliothèque Municipale de la Ville de Montréal; des conseils judicieux du R.P. Lucien Campeau, S.J., professeur agrégé en Histoire ecclésiastique à l'Université de Montréal; de la critique littéraire de Monsieur Denis Fréchette, prêtre, professeur de Littérature française.

Nous soulignons avec joie que les trente-deux pages de hors-texte du volume ont été réalisées aux Ateliers de l'Imprimerie de la C.N.D. Les illustrations ont été tramées par Sœur Laurette St-Georges, responsable, et disposées par elle. L'Équipe entière a donné sa collaboration fraternelle.

Que chacun de ceux à qui je dois une parcelle de lumière trouve ici l'expression de ma profonde gratitude qui inclut celle de la Communauté.

De 1900 à 1950, la Congrégation de Notre-Dame écrivit une longue page de son Histoire par la grâce de Dieu, par la direction éclairée des Sulpiciens, par la protection de Marie et de Mère Bourgeoys.

Quelques jalons importants sans relation de cause à effet: telle apparaît l'Histoire de cette période. Extérieurement, des jours assez semblables qui révèlent, toutefois, une présence vigilante et authentique de femmes supérieures aux postes de commande, de femmes simplement fidèles à leur offrande dans les nombreux rouages inconnus et les humbles mandats. Par les unes et les autres, se concrétise et se réalise dans le temps le plan initial de cette «Femme de lumière et d'énergie» à qui la Vierge avait dit pour elle et pour l'œuvre apostolique que son zèle a créée dans l'Église: «Va, je ne t'abandonnerai pas». Le message n'a jamais fini d'être compris.

Autrefois, les neuf premiers volumes de notre Histoire ne devaient être distribués qu'à l'intérieur de la Communauté; il n'en est plus ainsi, car le dixième volume a été retenu par des bibliothèques de Communautés, des Universités, par la Bibliothèque de la Ville de Montréal. Plusieurs centres ont voulu se procurer la série entière; on y recourt comme à une source de renseignements sur l'éducation, particulièrement, et sur l'œuvre accomplie par les pionnières de l'enseignement dans les divers milieux où la Congrégation de Notre-Dame s'est établie au cours des siècles, depuis 1658.

En l'inscrivant dans une acception particulière, nous pensons au vers connu: «O notre Histoire, écrin de perles ignorées».

Thérèse Lambert, C.N.D.

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON MÈRE DE LA RUE SHERBROOKE

Projet de construction de la maison mère
Bénédiction de la pierre d'angle — de la Maison — Installation
Inauguration de l'École d'Enseignement supérieur féminin
Translation des Restes de Marguerite Bourgeoys

Projet de construction de la maison mère

Trois fois depuis son établissement, la Communauté avait vu le feu détruire la maison mère: en 1683, en 1768 et en 1893. On prévoyait la construction d'une autre maison principale, mais un projet de cette envergure exigeait une longue et sérieuse réflexion; d'autre part, le manque d'argent faisait remettre d'année en année la réalisation de cet espoir. Au début de juillet 1903, à peine un mois après l'élection de Mère Saint-Anaclet au poste de supérieure générale de l'Institut, la question revint à l'étude. On pensait au site de l'ancienne maison mère de la Montagne, mais la mauvaise qualité de l'eau potable faisait obstacle.

Avec les Mères de l'Administration générale, monsieur Jean-Antoine Gaudin, procureur du Séminaire, se pencha sur les solutions possibles et recommanda un terrain situé au centre de la ville: «Prenez-donc une partie de notre propriété, angle des rues Atwater et Sherbrooke, et reconstruisez votre maison mère». Dans la dernière quinzaine de juillet, la supérieure générale, le Conseil général et la

supérieure locale de la maison mère visitèrent le terrain indiqué, mais personne ne fut enthousiaste.

Le 8 octobre 1903, Monseigneur l'Archevêque insista: «Il vous faut absolument songer à reconstruire votre maison mère, vos sœurs sont en souffrance; si vous n'avez pas d'autre terrain, prenez votre ferme de la Pointe Saint-Charles». C'est alors qu'un suprême effort fut tenté pour ériger la maison mère à la Montagne. On fit analyser l'eau par Monsieur J.A. Chopin, bactériologiste et chimiste du Conseil, qui déclara qu'elle ne pouvait servir à l'alimentation. L'idée d'utiliser le terrain du Séminaire fut reprise. En février 1904, on visita de nouveau l'emplacement qui, dès lors, contrairement à l'impression laissée par une première visite, parut attrayant, même s'il devait nécessiter de grands travaux pour être adapté à l'œuvre entrevue.

Dans une lettre adressée à Mère Saint-Anaclet, Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal, accorda sa totale approbation à la Communauté.

Montréal, le 11 avril 1904

Ma révérende Mère,

Je vous envoie la première pierre de la maison que vous avez décidé de construire; que ne puis-je vous donner la maison entière! Laissez-moi, au moins, mettre sur vos travaux ma meilleure bénédiction d'archevêque, de père et d'ami: c'est une bénédiction ajoutée à celle que donne certainement le Père qui est au ciel.

† Paul, arch. de Montréal.[1]

On entreprit des démarches auprès de Monsieur N.-A. Troie, P.S.S., curé de l'église Notre-Dame, à Montréal, de Monsieur Jean-Antoine Gaudin, procureur du Séminaire et

1. AMC 1903, p. 366.

de Monsieur Charles Lecoq, supérieur, qui suggéra de présenter une réquisition en forme. Le 24 février, la demande fut portée au supérieur qui la soumit au petit Conseil formé de cinq membres. Le 25, Monsieur le supérieur disait à la supérieure générale: «Le Conseil du Séminaire consent à céder le terrain à la Congrégation de Notre-Dame, soit 936 pieds par 626 pieds pour $200 000.» Par là, le Séminaire faisait un don de près de $300 000. Dans le cas où la Communauté accepterait, le grand Conseil ou Conseil des Douze se réunirait pour ratifier l'engagement.

Après réflexions, calculs, séances du Conseil général, consultations de personnes intéressées: maîtresse des novices, Dépositaire générale, Supérieures provinciales, Sœurs capitulantes du dernier Chapitre général; à la suite d'une longue entrevue avec Monseigneur l'Archevêque, la Congrégation de Notre-Dame se décida à accepter l'offre du Séminaire.

Dans sa lettre circulaire du 15 décembre 1904, Mère Saint-Anaclet, supérieure générale, écrira:

> La note dominante de 1904, c'est sans contredit l'acquisition d'un terrain, non loin de la Tour du Fort, où notre sainte Fondatrice a fait la classe aux enfants des bois. Il nous est bien permis de supposer que notre chère Mère a foulé de son pied ce sol béni, devenu notre propriété ou que, du moins, l'enveloppant d'un regard prophétique, elle l'a désigné d'avance à la sainte Vierge pour qu'elle y amène un jour ses filles.[2]

2. Mère Saint-Anaclet, Circulaire no 6, 15 décembre 1904.

Note. Plusieurs renseignements sont extraits d'un *Mémoire dactylographié* ayant pour titre: *Souvenir de respectueuse affection offert aux Révérendes Mères Assistantes de l'Administration générale,* écrit par S.S.-Marie-de-l'Espérance qui fut dépositaire générale de 1903 à 1913.

Le contrat étant signé entre la Congrégation de Notre-Dame et le Séminaire, la Communauté entière fut avertie et l'on se mit en quête d'un architecte. Plusieurs se présentèrent au cours du mois d'avril. On avait déterminé la date du 27 avril pour lire en Conseil les recommandations reçues pour chacun des candidats proposés: Notre-Dame du Bon Conseil guiderait. Messieurs Marchand et Haskell réunirent les suffrages. Monsieur Marchand avait l'estime de Monsieur le Supérieur et de l'Économe de Saint-Sulpice qui l'employait à la réfection de la chapelle du Séminaire.

On avait espéré, d'abord, qu'une partie de la pierre de la maison mère incendiée pourrait servir. Mais, le 18 mai 1904, la Communauté fit parvenir une lettre au Supérieur de Saint-Sulpice pour lui demander les conditions d'achat de la pierre requise pour la construction. Le 25 mai suivant, Monsieur J.-B.-Alfred Bastien, économe, fournit la réponse: le Séminaire «donnait» la pierre nécessaire aux fondations à certaines conditions, dont celle d'exploiter la carrière appartenant aux Sulpiciens dans la circonscription de Westmount.

Le 1er juin, on ouvrit le contrat de l'architecte en présence de Monsieur le Chanoine Joseph-Alfred Vaillant qui l'approuva dans toute sa teneur; on le soumit aussi à Monsieur Charles Lecoq. Le contrat d'exploitation de la carrière et du transport de la pierre fut donné à Monsieur Neveu, à raison de quatre-vingt-quinze sous la tonne.

Le 25 juin, Messieurs Marchand et Haskell, architectes, Monsieur Guilbault, surveillant, la supérieure locale de la maison mère, l'Économe de la maison mère, l'Économe de Villa-Maria, Sœur Saint-Anicet, de la Ferme, et la Dépositaire générale se rencontrèrent à la Montagne pour faire

vérifier la pierre des ruines par un expert. On décida d'extraire les grandes pierres qui restaient des fondations de la maison mère de 1880, et de les faire transporter sur le terrain de la future maison mère.

Le contrat avec l'architecte fut signé en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet 1904. Toute l'œuvre semblait être un poème offert et confié à Marie. Enfin, le 1er octobre 1904, les travaux débutèrent à deux heures de l'après-midi. La supérieure générale et la dépositaire générale s'étaient rendues sur les lieux en récitant le rosaire.

Durant la semaine, on s'attarda aux préparatifs pour l'assainissement du sol: permis de l'hôtel de ville, plans des drains. Dans la suite, on étudia le projet de construire la maison à l'épreuve du feu et d'employer la brique ou la pierre comme revêtement extérieur. Les Mères de l'Administration générale visitèrent diverses institutions à Ottawa, à New York, à Boston, à Lowell et à Saint Albans pour juger ce qui serait préférable pour le prix, l'apparence, la sécurité et la durée.

Les élèves, les anciennes élèves et leurs parents, les parents des religieuses et leurs amis fournirent une sympathique contribution à l'œuvre de la reconstruction.

Comme Monseigneur Bruchési était à Rome, la Communauté lui adressa le plan de la nouvelle maison mère. Du Collège Canadien, il écrivit à la supérieure générale, le 5 janvier 1905:

> (...) Que Mère Marie-de-l'Espérance a été bien inspirée de m'envoyer le plan de votre future maison mère! Je l'ai collé en tête d'un beau parchemin sur lequel j'ai moi-même sollicité

la bénédiction du Saint-Père pour vos travaux, pour votre Communauté et vos quarante mille élèves. J'ai présenté le parchemin au Pape dans mon audience privée. Le Pape a voulu le garder par-devers lui et, deux jours après, il me le renvoyait au Collège Canadien avec huit lignes tracées de sa main, et sa bénédiction, et sa signature et la date écrite tout au long: «le premier jour de l'année 1905».

Quelles belles étrennes pour vous, ma Révérende Mère! quelle récompense de vos privations et de vos sacrifices! quel gage de bonheur, de succès! Qu'il me sera doux, à mon retour, de vous remettre cette feuille précieuse que, sans doute, vous ne voudrez recevoir qu'à genoux! Déjà, j'ai écrit à Sa Sainteté pour la remercier en votre nom.[3]

Voici le texte intégral de la lettre adressée à Pie X et la réponse du Saint-Père:

Très Saint-Père,

Après de longues années de privations et de sacrifices, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, filles de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys, peuvent entreprendre à Montréal, la reconstruction de leur maison mère détruite en 1893 par un incendie. Elles sont heureuses d'en mettre le plan sous les yeux de Votre Sainteté.

Humblement prosternées à vos pieds, elles vous prient, Très Saint-Père, de bénir ces travaux qui vont commencer bientôt; mais surtout de les bénir elles-mêmes, avec les 40 000 enfants confiées à leur direction au Canada et aux États-Unis.[4]

19 mars 1905.

Avant de remettre la photographie à Monseigneur, Pie X a daigné y écrire huit lignes signées de sa main. En voici la traduction:

A nos très chères filles les Sœurs de la C.N.D. à Montréal

3. AMC 1905, p. 93.
4. AMC 1905, p. 93.

> Avec le vœu très ardent que le Seigneur les récompense largement de leurs privations et de leurs sacrifices, en leur accordant la grâce de voir leur maison heureusement terminée, et les milliers d'enfants confiées à leurs soins pour leur éducation chrétienne correspondre à leur sollicitude. Nous leur accordons avec effusion de cœur la Bénédiction Apostolique.[5]

Dans les Annales manuscrites de 1905, on a inscrit le nom des bienfaiteurs de l'entreprise et la destination de leur offrande: autel, vases sacrés, statue du dôme, autel de la sainte Vierge, chemin de la croix: c'est touchant! Foi profonde, gratitude pour l'œuvre éducatrice de la Congrégation.

Le Conseil général avait choisi «l'Enfant-Jésus de la maison mère» comme premier Architecte. Son image est due à une religieuse du Carmel d'Alençon qui, paraît-il, avait été favorisée d'une visite de Jésus Enfant. Sa prieure lui avait demandé de reproduire en cire l'idéale beauté qu'elle avait adorée pendant sa vision; elle avait enfin réalisé sa pensée, mais il lui manquait des cheveux d'or. Deux Montréalaises de passage à Alençon lui promirent de présenter sa requête aux Sœurs de la C.N.D. Des boucles blondes de jeunes Canadiennes furent expédiées à la Prieure: c'est à sa reconnaissance que nous devons de posséder une très belle statue de l'Enfant Jésus.[6]

Le 13 avril 1905, l'Assistante générale et la Dépositaire visitèrent le terrain pour faire évaluer la distance qui sépare la maison du chemin. La réponse des experts a été consignée.

5. AMC 1905, p. 93 — Note: Le précieux parchemin est conservé aux Archives de la C.N.D.
6. AMC 1905, p. 149.

Distance de l'entrée principale de la bâtisse jusqu'à la rue Sherbrooke	: 175 pieds
De la rue aux petites ailes	: 125 pieds
Du côté de la rue Atwater	: 100 pieds
Du côté de l'avenue Wood	: 216 pieds
De la bâtisse des pouvoirs à la rue projetée	: 164 pieds

Les travaux commencèrent sans grande cérémonie, en présence de la supérieure générale, de la dépositaire, de la supérieure locale de la maison mère, de l'architecte, de l'ingénieur et des maçons. La supérieure générale enleva la pelletée de terre traditionnelle. Le plan avait été longuement étudié avec l'architecte et Monsieur le chanoine Vaillant; celui-ci se rendit plusieurs fois auprès des Mères de l'Administration générale pour vérifier les détails de la construction. Les soumissions s'ouvrirent en Conseil le 5 juillet 1905. On retint celle de Messieurs Martineau et Prénoveau: elle n'était pas la plus basse, $638 780., mais elle offrait les meilleures garanties de succès.

Bénédiction de la pierre d'angle

Après douze ans de labeur et d'attente, 1893-1905, luisait enfin la date du 13 juillet 1905 où Monseigneur Paul Bruchési, assisté de Monsieur le chanoine Vaillant et de Monsieur N.-A. Troie, curé à Notre-Dame de Montréal, bénit la pierre angulaire de la maison mère de la rue Sherbrooke. Dans une cavité préparée à cet effet, on déposa deux flacons de verre renfermant des scapulaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception, du Précieux-Sang, des Sept-Douleurs, de la Trinité et du Sacré-Cœur; des médailles, des chapelets, un rosaire, une statuette de saint Joseph, une image de Marguerite Bourgeoys. Une bande de papier roulé portait le nom des membres de

l'Administration générale, des Sœurs professes, des novices et des postulantes. Sur une autre bande, on avait écrit le nom de Monseigneur Bruchési, de Monsieur le Supérieur, des Aumôniers de la Communauté et du Noviciat, et la prière suivante composée et écrite à la main par Mère Saint-Anaclet, supérieure générale:

> O Marie, cette maison, elle est vôtre, nous sommes vos enfants; en nous abritant sous ces murs, nous voulons aussi nous abriter sous votre manteau protecteur.
>
> Faites que nous suivions votre exemple et que nous marchions sur les traces de notre Vénérable Mère, en l'imitant dans son esprit de sacrifice, de pauvreté, de simplicité et surtout de charité et de zèle pour la sanctification des enfants. Prenez soin de nos élèves, de nos serviteurs, de nos servantes et de tout ce qui est à notre usage.
>
> Soyez la consolation de nos malades, le soutien et l'appui de toutes celles qui ont des peines. Secourez celles qui sont chargées d'administrer votre maison et donnez à toutes ce véritable esprit de régularité et d'obéissance qui fasse de chacune de nous une véritable fille de Marguerite Bourgeoys.[7]

Le procès-verbal de la bénédiction de la pierre d'angle se lit comme suit:

> L'an mil neuf cent cinq, le treizième jour du mois de juillet, à neuf heures du matin, nous, soussigné, Paul Bruchési, archevêque de Montréal, avons béni, selon les rites prescrits par la liturgie, la pierre angulaire de la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, rue Sherbrooke,
>
> Étaient présents:
>
> Monsieur Charles Lecoq, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice
>
> Monsieur le Chanoine J.-A. Vaillant, procureur de l'Archevêché

7. AMC 1905, p. 149.

Monsieur N.-A. Troie, curé de Notre-Dame, et autres messieurs soussignés.

Fait et passé en la fête patronale de la révérende Mère Saint-Anaclet, supérieure générale de la dite Congrégation, ce treizième jour du mois de juillet, l'an de Notre-Seigneur MDCDV, en présence des révérendes Mères Assistantes, de la maîtresse des novices, de la dépositaire générale, et autres sœurs soussignées.

Monseigneur avait offert deux cents dollars; avec les dons de l'assistance, on recueillit la somme de quatre cent vingt-trois dollars: l'hommage exprimait la sympathie des bienfaiteurs en faveur de l'œuvre qui commençait à s'élaborer.

Un ami de la Communauté offrit à la supérieure générale en souvenir de ce jour, un nombre considérable de boutons-épingles à l'effigie de Marguerite Bourgeoys pour une large diffusion.

Les travaux furent entrepris et s'exécutèrent au rythme de l'époque. Peu à peu, le magnifique édifice s'éleva dans le ciel de Montréal: solide structure aux lignes classiques, monastère blanc de la Montagne! Au cours des opérations, que de difficultés se présentèrent: réalisation du plan, matériaux, inquiétudes variées, problèmes financiers. Qui pourrait deviner ce qu'ont dû vivre les Mères de l'Administration générale de cette époque mémorable?

Le 19 janvier 1907, on remit au Conseil général les dimensions du tableau de la Visitation de Bottoni qui devait surmonter le maître-autel: 17 pieds, soit 5 mètres et 18 centimètres, par 10 pieds ou 3 mètres et 20 centimètres. Cette peinture à l'huile estimée à deux mille francs partit de Rome le 20 octobre 1908. Elle fut inaugurée le 7 janvier 1909 et bénite par Monsieur Jude-Amable Thibault, P.S.S.

Une cloche, souvenir non identifié, fut montée dans le beffroi en arrière de la chapelle; les caractères étaient effacés, mais on pouvait y distinguer une date: 1680. Cette petite cloche presque trois fois centenaire fut mise sur le toit de l'hôpital, au-dessus de la chapelle, au cours du supériorat de Mère Sainte-Marie-Consolatrice.

Lors de leur voyage en Europe, Mère Saint-Anaclet et Mère Saint-Marcel avaient fait un pèlerinage à Marseille en se rendant auprès de Pie X. C'était le 6 novembre 1906. Elles admirèrent le célèbre sanctuaire qui couronne une colline et la colossale statue de la Vierge en bronze doré. Des secrets d'amour et de piété que Marie leur a communiqués alors a jailli le projet d'ériger une statue de Notre-Dame de la Garde sur le dôme de la maison mère. Les architectes et l'entrepreneur général en assumèrent les frais.

Le 20 novembre 1907, on installa la statue, réplique de celle de Marseille, en présence de sœur Sainte-Marie-de-l'Espérance, dépositaire, dont la piété communicative multipliait les Ave pour le succès de l'opération. Quand l'entreprise pénible et périlleuse fut achevée, les ouvriers, suivant une coutume canadienne, déposèrent «le bouquet» de circonstance dans la main de l'Enfant-Jésus. Les Sœurs entonnèrent en chœur la prière suivante:

> Reine des Anges, notre Souveraine et notre chère Mère, vos filles de la Congrégation confient à vos soins la garde de leurs maisons et de leurs métairies; elles espèrent de votre bonté que vous ne souffrirez pas que vos ennemis touchent au partage de celles qui sont sous votre protection et qui mettent toute leur confiance en vous seule. Ainsit-soit-il.[8]

---

8. Léo-Paul Desrosiers, *Dans le nid d'aiglons, la Colombe,* — Fides, 1963 — hors-texte, prière de Jeanne Leber remise à Anne Barroy, sa cousine, en 1711 lors de l'invasion du Canada.

La statue, en provenance de Londres où elle fut moulée, est en terra cotta; elle mesure 17 pieds de hauteur, repose sur un socle de 5 pieds de diamètre et couronne la maison à 125 pieds de hauteur. Rappel de la promesse de Marie à la Fondatrice, elle assure un lien de continuité entre l'histoire de Ville-Marie et celle de Montréal.

Le 4 mai 1908, la supérieure générale et son Conseil vérifièrent les progrès des travaux. Elles durent constater que le terrain entourant la bâtisse était dans un état pitoyable et difficile d'accès; comme il avait dû être considérablement exhaussé, il semblait être un champ de boue et d'eau. Le plan du terrassement et son exécution furent alors confiés à Monsieur Kenny, spécialiste et paysagiste. Dès le 23 mai, le nivellement du sol à la façade, rue Sherbrooke, donnait une tout autre apparence à la maison.

L'aménagement de la maison mère ayant été complété, le personnel se dirigea vers la nouvelle demeure entre les 6 et 11 juillet 1908. Le départ d'un lieu cher où Mère Bourgeoys semblait présente fut un moment de tristesse, mais le Magnificat exprimait la joie de l'arrivée et l'espérance des jours présents. A l'heure de cette mutation importante, la Communauté comptait cent dix novices et treize postulantes. La première messe eut lieu le 12 juillet. Le lendemain, Monsieur N.-A. Troie, P.S.S., disait aux Sœurs rassemblées: «Si vos oreilles n'entendent plus les cloches de Notre-Dame, que votre cœur en conserve le son, qu'il y résonne quelquefois et que ce souvenir soit accompagné d'une prière pour la grande paroisse».[9]

9. AMC 1907-1908, p. 611.

Le 16 juillet 1908, Monseigneur Bruchési célébra le saint Sacrifice à la Communauté et bénit la maison en présence de 735 sœurs, de soixante-dix prêtres du clergé séculier et régulier. Avant le salut du Saint Sacrement, Monseigneur rappela brièvement l'histoire de la construction, remercia les architectes, les menuisiers, les maçons et tous ceux qui œuvrèrent pour élever cet édifice «à l'aspect si monacal, d'une architecture si parfaite, si belle»,[10] avouait-il. Scène inoubliable. Vision d'espoir. Magnificat.

La première émission des vœux, le 31 août 1908, portait le nombre des sœurs à 1395. Après la première profession à la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste le 5 juin 1846, il n'y avait que quatre-vingts sœurs professes.[11] La vie religieuse retrouvait ses cadres habituels, la maison s'animait. Une autre époque s'ouvrait: Marguerite Bourgeoys, invisible mais présente, l'orientait encore.

Monsieur Octave Pelletier inaugura l'orgue de la chapelle le 18 janvier 1909. Il sut mettre en valeur les ressources du merveilleux instrument fabriqué à la Compagnie Casavant de Saint-Hyacinthe, au coût de trois mille dollars. A cette occasion, Monsieur Louis Bouhier, P.S.S., maître de chapelle de l'église Notre-Dame de Montréal, prononça une allocution sur la musique d'église: «L'univers est un orgue immense, dit-il. Le grand organiste, c'est Dieu. Oh! quel concert si nos cœurs avaient la souplesse des touches du clavier quand passe sur eux le souffle de la grâce, le souffle de l'amour».

En ce temps-là, le Généralat était partiellement lié à la communauté locale de la maison mère. C'est pourquoi

10. AMC 1907-1908, p. 615.
11. AMC 1907-1908, p. 620 – HCND X, tome I, p. 27.

chaque visite des Mères dans les Missions avait une répercussion dans le groupe communautaire. En octobre 1907, la supérieure générale et une Mère assistante visitèrent douze maisons dans les Provinces Maritimes: neuf dans la Nouvelle-Écosse et le Cap-Breton et trois dans le Nouveau-Brunswick. Un jour de soleil, elles se rendirent à Louisbourg où elles furent bien reçues par le curé qui leur fit visiter les ruines du couvent de la Congrégation. Elles emportèrent en souvenir des fragments de pierre pris dans la cave du couvent des chères sœurs de la C.N.D. qui ont tant souffert dans cette lointaine région. Les Mères entrèrent dans les casemates où les enfants, les femmes et les sœurs se sont cachées pendant le siège de Louisbourg. Elles purent observer des parties du rempart qui protégeait la ville et qui, nous dit l'histoire, avait coûté des millions de francs à Louis XIV. Ce mur mesure vingt-six pieds d'épaisseur et trente pieds de hauteur.[12]

Inauguration de l'enseignement supérieur féminin

La maison mère de la rue Sherbrooke fut le centre initial de l'enseignement supérieur féminin à la Congrégation de Notre-Dame. La Communauté voulut voir couronner l'enseignement offert dans les pensionnats, les Académies et les écoles par un programme universitaire. Monseigneur l'Archevêque de Montréal approuva le projet et fit part de sa pensée à la maîtresse générale des études. A ce moment-là, et durant très longtemps, les institutions privées ne relevaient que des directives de l'Église et de la Communauté.

12. AMC 1907, p. 294.

A la maîtresse générale des études, Sœur Sainte-Euphrosyne :

Ma révérende Mère,

Votre projet d'ouvrir à Montréal une école supérieure pour les jeunes filles a mon entière approbation, et je désire qu'il puisse être mis à exécution dès cette année.

Cette école supérieure, dans notre ville, me semble répondre à un besoin. Bien des jeunes filles, en effet, au sortir du pensionnat, aimeraient à poursuivre des études qu'il leur a été impossible d'approfondir. Faute de classes spéciales pour elles et de direction pratique, elles abandonnent souvent toute culture intellectuelle sérieuse. Si elles lisent, elles vont un peu au hasard, se bornant, la plupart du moins, aux œuvres légères et aux romans. Ce qu'elles ont appris en science religieuse, en philosophie, en histoire, en littérature court même le risque d'être oublié bientôt.

Les jeunes filles répondront à votre appel, elles se grouperont autour de vous et des professeurs distingués que vous choisirez : elles élargiront ainsi le cercle de leurs connaissances sans sortir de la sphère que la Providence leur a assignée ; elles se mettront en état d'exercer une forte influence dans le milieu où elles seront appelées à vivre. L'annonce de l'ouverture de votre école les réjouira.

Sans doute, l'enseignement primaire et secondaire restera le but principal de votre institut, car c'est lui qui est destiné à la grande masse des enfants et des jeunes filles confiées à votre direction. Mais n'y a-t-il pas une élite dont nous devons nous occuper à l'heure présente?

L'œuvre que vous entreprenez présente des difficultés que vous ne vous dissimulez pas. Elle demande de la prudence, un grand tact, une connaissance parfaite du monde et des exigences de notre temps, un zèle éclairé, un dévouement que rien ne rebute.

Votre Congrégation saura être à la hauteur de la tâche.

Le pays que vous servez depuis deux siècles appréciera et secondera, je n'en doute point, vos généreux efforts. Ouvrez donc

votre école ; je la mets sous la protection de la Vierge immaculée et, dès aujourd'hui, je la bénis de tout cœur.

† Paul, arch. de Montréal[13]

Dès le 8 octobre 1908, s'inauguraient les cours d'enseignement supérieur à la Congrégation de Notre-Dame, sous la présidence du vice-recteur de l'Université Laval. Le cours régulier comprenait deux, trois ou quatre années d'études selon la préparation antérieure des élèves. L'École était affiliée à l'Université Laval de Québec qui devait contrôler les examens et conférer les grades universitaires.

D'autre part, les élèves qui désiraient étudier une spécialité : littérature, histoire, mathématiques, sciences naturelles ou autres matières pouvaient recevoir à la fin de l'année un diplôme ou un certificat analogues à ceux que décernait l'Université Laval pour le cours de littérature française.

L'équipe des professeurs de la première heure mérite d'être connue :

Monsieur Louis Gillet, littérature, histoire de l'art
Monsieur Jean Flahault, de l'École Polytechnique, chimie, mathématiques
Monsieur Dulieu, minéralogie, géologie
Messieurs les abbés Charles Lamarche, Philippe Perrier, Oscar Gauthier,
A. Archambault, apologétique et philosophie
Chanoine Sylvestre, physique
Élie Auclair, Littérature canadienne
Adélard Desrosiers, géographie, Histoire nationale
Monsieur Dyonnet, cours des arts : dessin
Messieurs Pelletier et Kowalski, cours des arts : dessin

13. AMC 1907, p. 579.

Messieurs Alphonse-David Aubry, Edmond Dubé, Eugène Saint-Jacques, médecins: hygiène et médecine domestique
Messieurs V. Desaulniers et Édouard Montpetit: économie domestique et sociale
Madame Henri Gérin-Lajoie, droit civil
15 religieuses: différentes matières du programme
Le cours commercial comprenait au moins deux ans d'études.[14]

Douze professeurs se partageaient les cours de la section anglaise. Dès le début, l'italien, l'allemand et l'espagnol furent enseignés sur demande; le latin faisait partie du programme régulier. Les annales de la maison mère avaient ainsi souligné le fait:

> The Course of Studies leading to the degree of Bachelor of Arts extends over three or four years according to the qualifications of the candidate at entrance. The Departments of Music, Art, and Needlework will be under competent teachers.[15]

Comme celle de la rue Saint-Jean-Baptiste, la maison mère de la rue Sherbrooke alliait donc l'œuvre d'éducation à la fin essentielle de la Communauté qui est la sanctification des personnes par la consécration religieuse. N'est-il pas opportun que la sœur de la Congrégation ne puisse jamais oublier cette fin secondaire qui est sa manière propre de servir l'Église?

Translation des restes de Marguerite Bourgeoys

La maison mère devait connaître une autre joie profonde au lendemain des célébrations de foi et d'amour du Congrès eucharistique de Montréal. En effet, le 13 septembre 1910, en présence du Légat papal, eut lieu la reconnaissance officielle des Restes de Mère Bourgeoys. Monseigneur Paul

14. AMC 1907, p. 650.
15. AMC 1907, p. 650.

Bruchési se rendit à la chapelle Notre-Dame-de-Pitié dès 9 heures 30, accompagné de Nos Seigneurs Quigley, archevêque de Chicago, Langevin, archevêque de Saint-Boniface, Bourne, archevêque de Westminster, Heylen, évêque de Namur, Larocque, évêque de Sherbrooke, Émard, évêque de Valleyfield. Archambault, évêque de Joliette, Racicot, évêque auxiliaire de Montréal et juge délégué dans la cause de Marguerite Bourgeoys.

Le tribunal était au complet: Messieurs les abbés H. Hertzog, postulateur, Hector Filiatrault, vice-postulateur, L.E. Cousineau, sous-promoteur de la foi et Luke Callaghan, notaire actuaire. Environ 50 membres du clergé s'étaient joints d'eux-mêmes au cortège, les invitations n'étant pas permises.

L'assemblée se rendit au caveau. Après le Veni Sancte, on procéda à l'assermentation des deux témoins: Sœur Sainte-Eulalie-de-Barcelone et Sœur de -l'Ascension.

Sœur Sainte-Eulalie-de-Barcelone lut l'historique des ossements depuis leur première inhumation en 1700. Sœur de-l'Ascension, gardienne du précieux dépôt depuis près de vingt ans, put affirmer avoir été témoin de la dernière translation en 1893 et de la grande confiance du peuple envers Marguerite Bourgeoys.

> D'après une tradition certaine et les documents authentiques dont je me suis fait un devoir de consulter les originaux, je crois pouvoir assurer que les Restes mortels de notre Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys reposent actuellement dans ce caveau de Notre-Dame-de-Pitié, sous une voûte en brique près du mur qui sépare la nef du sanctuaire du côté de l'épître. Un modeste monument en bois est placé dans l'église au-dessus de la tombe, avec l'inscription suivante: «Ci-gît Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, décédée le 12 janvier 1700».

La Tradition et l'Histoire de notre Institut s'accordent pourtant à dire que le corps de Notre Vénérable Mère n'a pas toujours reposé dans l'enceinte de sa communauté. Il a été d'abord inhumé dans le caveau de l'église paroissiale de Ville-Marie, le 13 janvier 1700, comme il est prouvé par l'acte de sépulture conservé à la Fabrique de l'église Notre-Dame.

J'ai ensuite pour me guider les renseignements suivants : un procès-verbal dressé le 20 janvier 1870, au commencement du procès d'Information nous donne l'histoire exacte de ces Restes précieux. Voici ce que ce procès-verbal nous dit :

En 1766, avec la permission de Monsieur Étienne Montgolfier, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, le corps fut exhumé de l'ancienne église paroissiale. On le reconnut par une plaque de cuivre sur laquelle était gravé son nom. On ouvrit alors le cercueil, on en retira tous les ossements et on les mit dans un nouveau cercueil, lequel fut déposé en terre dans le sanctuaire de l'ancienne église de la Congrégation, du côté de l'Évangile. En 1823, Sœur Saint-Bruno, dépositaire, pour se conformer au désir de la Communauté qui voulait que le corps de la Fondatrice fût à la tête d'un rang où avaient été déposées plusieurs supérieures décédées, le fit transporter dans la nef du côté de l'épître.

En 1856, il fallut démolir l'ancienne église pour la remplacer par l'église actuelle qui porte le nom de Notre-Dame-de-Pitié. Le corps fut encore exhumé ; les ossements recueillis furent placés dans la caisse qu'ils occupent encore aujourd'hui, laquelle caisse, après avoir été fermée à clef fut conservée dans la salle de communauté.

En 1870, au commencement du procès d'Information, Monsieur le Grand Vicaire F.A. Truteau, au nom de Monseigneur Bourget, alors évêque de Montréal, après avoir examiné les ossements, le replaça dans la caisse ou coffret, lequel fut entouré d'un ruban, à la jonction duquel on appliqua avec de la cire rouge le sceau du diocèse de Montréal. Le précieux coffret fut ensuite transporté à ce caveau de l'église Notre-Dame-de-Pitié et déposé dans cette voûte en brique préparée pour le recevoir.

Mais les enquêtes du procès de Béatification se poursuivaient avec activité. Déjà le décret d'Introduction de la Cause, en 1878,

puis celui de Non Culte en 1882, avaient été proclamés. Le dossier du procès sur l'Héroïcité des vertus se complétait le 18 octobre 1888 par la reconnaissance officielle des ossements de notre Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys. Et comme à cette époque depuis 8 ans (1880), la maison mère s'était transportée dans la paroisse Notre-Dame-de-Grâce, on profita de la circonstance pour en faire la translation.

J'ai, pour appuyer ce témoignage le procès-verbal qui fut dressé alors et l'acte de translation, lequel acte est inséré au Registre de sépultures des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Ces deux actes sont signés par Monsieur le Grand Vicaire Louis-Delphis Maréchal, administrateur.

Mais ces précieux ossements ne demeurèrent que cinq ans dans notre Caveau mortuaire de la Montagne. Le grand incendie de 1893 exigea un nouveau déplacement. Le coffret fut donc retiré des décombres encore fumants de notre église et Monsieur le Chanoine Cousineau, après avoir enlevé la première boîte, séchée et jaunie par la chaleur, constata la présence d'une deuxième boîte en tôle galvanisée. Cette boîte encore chaude renfermait une petite quantité d'eau. La troisième boîte qui n'était autre que notre précieux coffret ne semblait pas endommagée. Les sceaux même ont été trouvés intacts, mais l'impression du cachet épiscopal était à peu près effacée. Un étroit ruban en soie blanche fut placé sur le ruban contenant les sceaux, puis ont été appliqués, à différents endroits, les Sceaux de Sa Grandeur, Monseigneur Édouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal.

Le coffret, ainsi scellé de nouveau, fut déposé, comme dit le procès-verbal du 13 juin 1893, sur une table, à l'extrémité du corridor situé au deuxième étage du pensionnat de Villa-Maria et cela, en attendant qu'il fût placé dans le mur de brique qu'il occupe encore aujourd'hui à l'église Notre-Dame-de-Pitié.

Dans les actes de sépulture, j'ai constaté cette dernière translation du 24 juin 1893, dont l'acte est signé par Monsieur le Chanoine chancelier de l'Archevêché de Montréal, aujourd'hui Monseigneur Archambault, évêque de Joliette.

D'après les témoignages authentiques que je viens de citer, je n'hésite pas à affirmer que les ossements dont la reconnaissance

officielle doit se faire aujourd'hui même, sous la haute présidence de Son Éminence le Cardinal Vincent Vanutelli, Protecteur de notre Congrégation et Légat de Sa Sainteté Pie X au Congrès Eucharistique international de Montréal, je n'hésite pas à confirmer, dis-je, que ces ossements sont les restes précieux de notre vénérable Mère Marguerite Bourgeoys.

En foi de quoi, en ma qualité de religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, je suis heureuse de signer le présent témoignage que je certifie être en tout conforme à la vérité.

Sœur Sainte-Eulalie-de-Barcelone

Monsieur l'abbé Luke Callaghan lut un décret de la Sacrée Congrégation des Rites défendant à toutes personnes, de quelque dignité qu'elle fût, de rien enlever du tombeau ou des ossements, ou du linge, de la Vénérable Servante de Dieu, ou d'y rien ajouter, sous peine d'excommunication.

Les ouvriers assermentés enlevèrent les deux rangées de brique qui formaient la partie supérieure du tombeau. Bientôt, on aperçut la boîte que l'on transporta en procession dans la salle de communauté. Sur l'ordre de l'évêque de Montréal, on procéda à l'ouverture des trois coffrets: l'un en pin, le deuxième en plomb, le troisième en bois de rose. Ce dernier étant scellé, l'évêque vérifia les sceaux, les fit ouvrir, et les sœurs purent voir les précieux ossements qui furent examinés par le Docteur Derome, chirurgien, et par le Docteur Aubry, médecin de la Communauté. On les remit alors dans un autre coffret de bois de rose qu'on renferma dans les deux autres comme auparavant. Messieurs les abbés Hertzog, Callaghan et Cousineau *les portèrent à la maison mère de la rue Sherbrooke.*

Les sœurs se réunirent pour accueillir la sainte dépouille qui fut déposée dans une voûte aménagée dans la chambre

mortuaire; séance tenante, l'entrée en fut scellée.[16]

Plusieurs de ces détails sont déjà inscrits dans l'Histoire.[17] Mais ils semblent utiles à l'intelligence des textes dans l'historique de la maison mère de 1908, pour relier le présent à des pages de piété filiale écrites et vécues par d'autres Sœurs de la C.N.D.

Quel jour mémorable que celui où Mère Bourgeoys prit possession de la nouvelle maison mère! Dans l'immeuble sans histoire, un rayon de puissant espoir éclairait l'horizon!

De 1903 à 1910, la maison mère de la rue Sherbrooke a écrit sa page inaugurale. Cette maison mère, on l'avait longuement désirée; à travers un cheminement prudent et sage, on l'a édifiée à coups de sacrifices en vue d'en faire *un lieu de prière* et de ressourcement spirituel, *le centre de la vie religieuse* et *de la vie communautaire* à la Congrégation de Notre-Dame, *le siège du gouvernement central,* le *lieu de retraite des Ouvrières* avant l'ultime départ, *le brasier* où s'allumeraient toutes les flammes, *un phare* vers lequel les âmes et les cœurs regarderaient avec assurance pour découvrir à chaque époque la traduction du *Message permanent* de *Marguerite Bourgeoys.*

De ce foyer, pour répondre à l'appel de l'Église, la Communauté a essaimé vers l'Asie en 1932.

L'image de la maison mère de la rue Sherbrooke est fixée dans le cœur de chaque sœur de la C.N.D.: de 1900 à 1950, le «blanc Monastère» a été pour chacune d'elles

16. AMC 1909-1910, p. 693-700.
17. HCND, Volume X, tome I, p. 41-64.
Sœur Saint-Damase-de-Rome, C.N.D., *La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys, Sa Béatification,* 1951, Montréal, p. 40.

l'endroit béni qui rappelle qu'on a tout quitté pour la «sequela Christi», la retraite chère dont le souvenir est un talisman sous tous les ciels.

Combien de temps et pour combien de Sœurs ces lignes exprimeront-elles le sentiment précité? La désinstallation providentielle, les changements radicaux de structures, les mentalités différentes et les besoins nouveaux écriront d'autres pages affirmant d'autres pensées.

> L'insécurité dans laquelle nous nous trouvons est, sans nul doute, lourde d'un appel du Seigneur. Par elle, celui-ci nous oblige à nous retourner vers l'intérieur de notre vocation, à en redécouvrir l'arête essentielle, pour réapprendre à vivre dans la pauvreté des moyens extérieurs, en sachant que notre existence est destinée à se centrer sur la certitude de sa fidélité, expérimentée dans la charité et le partage fraternel. C'est par là que nous retrouverons dans l'Église d'aujourd'hui notre vraie place.[18]

Selon cette problématique, la maison mère serait peut-être partout où le Seigneur nous fait signe, où Marguerite Bourgeoys nous précède, où Nazareth revit. «Monastère blanc» devenu «Monastère dans la rue»... Qui sait?

---

18. J.M.R. Tillard, O.P., *Religieux, aujourd'hui*, éditions «Lumen Vitae» Bruxelles, 1969, p. 26.

CHAPITRE DEUXIEME

RAPPELS HISTORIQUES: MAISON MÈRE – 1900-1950

Mosaïque d'Histoire –
Voyage des Mères en Europe (1908) – L'École normale (1910) – Histoire de la C.N.D. (1910) – Congrès eucharistique de Montréal (1910) – Reconnaissance officielle des Restes de Mère Bourgeoys (1910) – Vente de la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste (1913) – Grippe espagnole (1918) – 3e Centenaire de Marguerite Bourgeoys (1920) – Fédération des Notre-Dame (1930) – La voix de Pie XI (1931) – Affiliation spirituelle (1932) – Épreuve du noviciat (1933) – 3e Centenaire de Saint-Sulpice (1941) – 3e Centenaire de Montréal (1942) – Béatification (1950)

> J'ai à vous communiquer une nouvelle qui ne peut manquer de vous intéresser grandement: c'est que notre archiviste, chère sœur Sainte-Henriette, qui s'occupe avec tant de zèle à compiler les matériaux de l'histoire de notre Institut, a maintenant complété la rédaction du premier siècle de l'existence de notre Congrégation et jeté les jalons de cette histoire jusqu'à la date de mil huit cent cinquante-cinq.
>
> Cette première partie de son ouvrage étant terminée, et le terrain déblayé au prix des grands travaux qu'elle a dû entreprendre pour les recherches sans nombre qu'il lui a fallu faire, le plus difficile de sa tâche est accompli, et le travail sera comparativement plus facile pour celles qui, après chère sœur Sainte-Henriette.., continueront cette œuvre d'une si grande importance pour tout ordre religieux. Nous espérons que Dieu prêtera vie à notre zélée archiviste afin qu'elle puisse poursuivre son travail au moins jusqu'à l'aurore du 20e siècle![1]

---

1. AMC 1903-1904, p. 256.

Le présent ouvrage relève le défi: vouloir fixer cet ensemble de souvenirs qui, n'appartenant pas à la grande Histoire, sont quand même signifiants pour saisir le déroulement du plan de Dieu sur une Communauté.

La maison mère de la rue Sherbrooke a été érigée. Au fil des ans, les événements lui donneront une âme. Peu à peu, elle deviendra chère aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Le poème inédit est peut-être intraduisible, mais le simple rappel des faits chante dans le Magnificat.

A cette époque, où les voyages étaient réduits au strict nécessaire, la Communauté voulut que la supérieure générale se rendît en Europe pour présenter ses hommages au Souverain Pontife, lui confier le cas de la Béatification de la Fondatrice et observer le mouvement général de l'éducation dans les pays d'outre-mer. Les deux déléguées partirent de Montréal le vendredi 1er septembre 1905 et, de New York, sur le paquebot La Lorraine, filèrent vers le Hâvre. A partir du 14 septembre, la relation de voyage due à la plume de Mère Saint-Marcel est insérée dans les Annales de la Communauté, 1905-1906, et publiée dans un tiré à part. Il s'y trouve de précieux détails pour l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Les Mères semblaient suivre les pas de Marguerite Bourgeoys dans la France de jadis; elles ranimaient leur amour de l'Église au contact de la Ville Éternelle.[2]

Un souvenir tangible de ce voyage est la statue en argent de Notre-Dame de Lourdes qui, arrivée à Montréal le samedi 10 février 1906, fut livrée à la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste. Bénite par Pie X le 25 décembre 1905,

2. AMC 1905, p. 371 – AMC 1906, p. 489.

elle était remise le lendemain à Mère Saint-Anaclet. Cette délicieuse surprise avait été préparée par l'intervention de Monsieur M.-F.-X. Hertzog, P.S.S. postulateur de la cause de Béatification de la vénérable Mère Fondatrice. La Madone est sortie des ateliers d'Armand Calliat & Fils, orfèvres de Lyon, c'est dire sa valeur artistique. Offerte par Lourdes à Léon XIII à l'occasion de son jubilé sacerdotal, cette statue figurait parmi les objets précieux accumulés par la piété des fidèles dans les galeries du Vatican. Elle est datée de 1893 et semble porter un message de joie à la Congrégation.[3] La C.N.D. la conserve comme un précieux cadeau pontifical.

La dévotion à Marie appartient au patrimoine spirituel de la Communauté, car elle remonte au temps de Mère Bourgeoys. «L'origine de la dévotion à la sainte Vierge à Ville-Marie, dit un témoin oculaire, Sœur Marie Morin de l'Hôtel-Dieu de Montréal, est due au zèle et à la ferveur de la Sœur Bourgeoys pour faire honorer la très digne Mère de Dieu». Le retour aux sources inclut donc, pour les Sœurs de la Congrégation, l'intensification de la dévotion mariale authentique.

La statue de Notre-Dame du Bon Conseil de la salle de Communauté fut donnée en 1908 par Sœur Sainte-Marie-Jean, supérieure à l'Académie Notre-Dame du Bon-Conseil à Montréal.

L'École normale de Montréal fondée en 1899 vivait toujours dans les murs de l'ancienne maison mère. Il devenait nécessaire de lui trouver un site et une construction mieux adaptés à ses besoins. Mais où en trouver les moyens? Ici encore, Saint-Sulpice devint l'instrument de la Providence.

3. AMC 1906, p. 576.

Une lettre de Sœur Saint-Isaïe à Monsieur Charles Lecoq, supérieur, trahit la discrète et coutumière générosité.

10 janvier 1910

Profondément émue de l'immense bonté avec laquelle Saint-Sulpice a bien voulu céder le terrain nécessaire à la construction de l'école normale, j'ai besoin de vous dire notre immense reconnaissance.

Née sous l'impulsion discrète des conseils paternels du vénéré Monsieur Louis Colin dont les vues profondes entrevoyaient dans cette fondation une entrave aux progrès du laïcisme dans notre province, cette œuvre s'est développée depuis dix ans sous la direction spirituelle et la protection prudente de nos bons Pères. Vivant de leurs bienfaits, notre jeune institution leur doit et leur devra plus que jamais la plus large part du bien qu'elle s'efforce de produire.[4]

Quelques lignes de la réponse de Monsieur Lecoq remettent en valeur l'apostolat par l'enseignement.

Très révérende Sœur,

Vous avez bien voulu remercier du terrain de l'école normale, m'apprenant en même temps ce que j'ignorais, et qui m'intéresse vivement, que M. Colin n'était pas étranger à la fondation de cette école. Il suffisait pour nous la rendre très chère qu'elle pourvût à l'éducation religieuse et y pourvût par la Congrégation de Notre-Dame.

(...) Certes, Mère Bourgeoys dont c'était avant-hier l'anniversaire de naissance ne pouvait prévoir quels cours seraient donnés plus tard à ses filles et par ses filles. Mais c'est la continuation et le développement légitime et régulier de la même œuvre: faire servir toutes les connaissances humaines les plus élémentaires comme les plus hautes à la gloire de Notre-Seigneur et mettre son nom divin sur les sciences les plus profondes comme sur l'abécédaire. Dans la lutte qui menace et s'engage entre le don de l'enfance au Christ par l'enseignement chrétien et l'instruction

4. AMC 1909, p. 432.

qui ignore la foi, votre communauté, ma sœur, doit combattre au premier rang. C'est pour cela que nous l'aimons tant et que nous désirons resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent à elle. La prière plus que tout le reste peut conjurer les périls et assurer la victoire. Aussi, c'est surtout dans la prière que nos communautés doivent s'unir.,(...)

Charles Lecoq[5]

14 janvier 1910

Un fait important noté dans les Annales de la Communauté en 1910, fit passer un souffle de fierté sur notre famille religieuse: «Notre archiviste, Sœur Sainte-Henriette, vient de faire imprimer l'Histoire de notre Congrégation qu'elle a rédigée avec une amitié toute filiale».[6] Ces tableaux sans forme littéraire, écrits avec le souci de l'exactitude, sont une sorte de panorama congréganiste où la Fondatrice réapparaît comme chef de file au premier plan de l'évolution qui suit le temps. Sœur Sainte-Henriette mérite la reconnaissance émue de toutes les générations de Sœurs de la Congrégation. «L'Histoire ne nous permet guère de prévoir, écrivait Paul Valéry, mais associée à l'indépendance d'esprit, elle peut nous aider à mieux voir». «L'historien ne prétend point posséder la vérité, mais il ne se lasse pas de la poursuivre».[7]

Lors du 21e Congrès eucharistique international tenu à Montréal en 1910, la maison mère reçut la visite de Monsieur Garriguet, supérieur général de Saint-Sulpice, et de Monsieur M.-F.-X. Hertzog, P.S.S. venus de France pour les grandes célébrations. Aux sœurs réunies, Monsieur le Supérieur avait dit:

---

5. AMC 1910, p. 433.
6. AMC 1910, p. 561.
7. Paul Valéry, *Variété*, tome I, p. 165, Paris, 1934, cité dans *Élements de critique historique*, Liège, 1960, p. 23 et 51.

> Nous serons toujours heureux à St-Sulpice de savoir que la Congrégation prospère, et qu'elle poursuit toujours son œuvre de dévouement et de sanctification des âmes. Nous serons heureux de penser qu'il nous viendra là-bas de vos suffrages, de vos prières pour le succès des œuvres de St-Sulpice. Nous serons heureux de savoir que, grâce à ses institutions religieuses la foi et la religion au Canada vont se développant et grandissant sans cesse. Un de nos auteurs inspirés a dit: «Quand le flambeau de la foi a fini de briller pour un peuple, il est transporté chez un autre». Et en effet, les pays dont l'évangélisation a été plus tardive deviennent souvent les plus lumineux. (...)[8]

Le Livre d'Or a conservé la signature des personnages distingués qui honorèrent la Communauté d'une visite. Sur notre album d'autographes se sont inscrits:

> Ant. Xystus Albano, évêque de Bethsaïda, Brésil — Monseigneur Mathieu, Québec — Mgr Santo Tampieri, Rome — Mgr P.O. Larose, V.G. Ogdensburg, N.Y. — Jean-Joseph Koppès, év. du Grand Duché de Luxembourg — O. Youssard, O.M.I., évêque d'Arcadiapolis — Henri-Joseph Richter, év. du Grand Rapid, Michigan — John-J. Monoghan, év. de Wilmington, Del. É.-U. — John Janssen, év. de Belleville, Ill. — A. McDonald, év. de Victoria, C.-B. — J. Rice, év. de Burlington, Ver. — A.-A. Blais, év. de Rimouski — Eulogia-G. Gillow, arch. de Antequera, Mexique — Mgr J.-R. Gillant, chanoine de l'Insigne Primatiale de Carthage, Tunisie — Rév. V. Vande Velde, Bruges — Rév. M.-T. Dugas, C.S.V. Bourbonnais — Mosenhor Marcolino, Vigario Geral — Mosenhor Freitas, Pernambuco — Honorable Girouard, Administrateur du Canada — Mme Édithe Girouard — Cav. Aristide Leonori, Camérier d'honneur de Cape et d'Épée de Sa Sainteté, Rome — Dr P. Müller-Simonis, Strasbourg — abbé Louis Lacombe, chanoine hon. Super de l'Institution St-Pierre-Fourier, Lunéville, France — abbé L. Guigue, professeur au Collège Catholique, Aix-en-Provence — abbé Henri Vergneau,

8. AMC 1910, p. 638.

Note: cf. *HCND X*, tome I, p. XI, XXXI, XL et *Index onomastique des 9 volumes HCND* — 1969.

secrétaire de Mgr Moulins, France — abbé Claude Allez — Nouvelet — Rev. W.D. O'Brien, Diocesan Director of the Catholic Church extension Society of the States of America — Mr Francis-Edmond O'Gorman, Camérier secret de Cape et d'Épée de Sa Sainteté — et plusieurs personnalités.[9]

Ces marques de considération où brille encore l'influence de Saint-Sulpice suscitèrent un élan renouvelé dans la poursuite de l'idéal apostolique de Marguerite. C'est toujours le projet de don à l'enfant qui auréole la mission de la Communauté et son insertion dans le service de l'Église. Le cardinal Vincent Vanutelli accorda deux privilèges lors de sa visite: deux cents jours d'indulgence chaque fois que les sœurs baisent leur croix de profession avec l'intention de renouveler leurs vœux; l'exposition du saint Sacrement le dimanche de la retraite du mois dans les missions de Montréal dont le personnel n'assiste pas aux offices de la paroisse.[10] Comme on l'a noté précédemment, le 13 septembre, il présida la cérémonie de la reconnaissance officielle des Restes de Mère Bourgeoys. Ordinairement, cet acte a lieu en présence d'un délégué nommé par la Commission chargée du procès de la Béatification.

Les deux tableaux de la salle de communauté: *Réclusion de Jeanne LeBer* et *Va, je ne t'abandonnerai pas* furent exécutés à Rome par Bottoni et installés au début de 1910, avant le Congrès eucharistique de Montréal. A cette époque, Madame la Marquise de Chasseloup-Laubat alliée à la famille Lemoyne, et partant à la famille LeBer, offrit à la Congrégation une statue de Maria Sanctissima Bambina, reproduction de la statue miraculeuse de Milan et de celle qui est vénérée dans la crypte de l'église Sainte-Anne à

9. AMC 1909-1910, p. 687, 688.
10. AMC 1910, p. 700.
11. AMC 1911, p. 232.

Jérusalem. D'après la Tradition orientale, cette église est construite sur l'emplacement de la naissance de Marie.[12] La pieuse image reçut un accueil plein d'amour et fut longtemps vénérée dans le tombeau de l'autel situé à la droite de la chapelle de la maison mère de la rue Sherbrooke. Elle fut enlevée lors de la réfection de la chapelle quand on remplaça les trois autels. On la mit, plus tard, dans la salle du Provincialat à la maison mère.

Le lundi 31 juillet 1911, la supérieure générale transporta les cendres du cœur de Marguerite Bourgeoys conservées en un reliquaire à la petite salle de communauté dans le piédestal de la statue de Notre-Dame du Bon Conseil. L'Ordinaire qui avait permis cette translation avait recommandé de ne faire aucune célébration, mais la joie intense ne pouvait se voiler: désormais, Mère Bourgeoys présiderait les retraites et les grandes réunions communautaires.[13]

A la nouvelle maison mère, dans le corridor Saint-Joseph, côté ouest, on peut admirer un tableau historique qui date de 1893. Sœur Sainte-Marie-du-Précieux-Sang l'avait préparé pour l'Exposition Colombienne de Chicago. Ce monument aux magnifiques proportions et d'un haut caractère architectural avait été jugé selon son mérite par les membres du Conseil général de l'Exposition qui accorda à l'artiste le premier prix décerné: une médaille de bronze qu'on a fixée au bas du tableau.[14] Ce rappel d'un récent passé établit un lien avec la maison qui s'ouvre.

L'acte d'achat de l'immeuble de la rue St-Jean-Baptiste venait d'être signé par le Conseil de la Ville; une clause

---

12. AMC 1910, p. 693.
13. Miettes d'Histoire (Archives CND).
14. AMC 1911-1912, p. 305.

accordait au personnel de l'École normale le droit d'y habiter jusqu'en juin. Coïncidence rare: Monsieur Troie qui avait assisté à la bénédiction de l'église de Notre-Dame-de-Pitié en 1856 y célébra la dernière messe le 1er mai 1912, à titre de curé de Notre-Dame et de supérieur ecclésiastique de la Communauté.[15]

Le 27 juillet, l'Autorité administrative devait livrer la maison. Ce matin-là, Sœur Sainte-Marie-Ananie et Sœur Saint-Liguori remirent les clefs de la maison mère et de la chapelle Notre-Dame-de-Pitié. De 1657 à ce jour, soit depuis 255 ans, la C.N.D. avait été là. Le Surintendant des immeubles perçut le sentiment de regret non exprimé mais profond des religieuses et promit que la maison mère serait traitée avec respect.

Mais pourquoi cette expropriation? Un débouché sur le boulevard Saint-Laurent s'imposait pour l'avantage des marchands de gros de la rue St-Paul d'abord, et pour le progrès général de la ville: là, se trouve la raison de l'exode vers la maison mère de la rue Sherbrooke. Trois sœurs de l'École normale accompagnaient la supérieure locale, Sœur Saint-Romain, quand la dernière porte dut se fermer à 8 heures 15 du soir: chacune sentait avec intensité le regret d'un départ qui éloignait pour toujours du sol foulé par Mère Bourgeoys et ses compagnes... Heure de pauvreté et de détachement.[16]

Sur le terrain devenu la cour des élèves de l'École normale, une plaque commémorative porte l'inscription suivante:

15. AMC 1912, p. 355.
16. AMC 1912, p. 627.

Sur ce terrain fut bâtie en 1711, la chapelle de Notre-Dame de la Victoire.
Consumée le 11 avril 1768
Elle fut reconstruite en 1769 et démolie en 1900.

La première congrégation externe de la très sainte Vierge établie à Ville-Marie le 2 juillet 1658 par Marguerite Bourgeoys prit le nom de Notre-Dame de la Victoire en 1711, tint ses assemblées dans ce sanctuaire depuis 1860, fut transférée à l'église paroissiale de Notre-Dame en 1900.[17]

Comme autrefois celle de la rue St-Jean-Baptiste, la nouvelle maison mère accueillit les Normaliennes le 13 septembre 1912. On peut dire que l'installation ramenait l'école «au pays natal»: «C'est au bas de la Montagne, dans l'une des deux Tours du Fort des Messieurs, qu'après l'incendie de 1694, les Sœurs de la Congrégation enseignèrent». En 1912, dans le blanc Monastère, se rencontrait une synthèse de l'Oeuvre de Mère Bourgeoys: l'École normale qui prépare les institutrices, l'école d'application où se groupent les jeunes enfants; le cours commercial, l'École d'Enseignement supérieur; l'art ménager qui rappelait l'Ouvroir de la Fondatrice, l'Oeuvre des Tabernacles, celle des Enfants de Marie, le noviciat, la Communauté et ses différents offices, l'Administration locale et générale. Mère Bourgeoys devait intensifier sa louange au ciel: «Le Seigneur fit pour moi des merveilles, saint est son Nom».

Depuis le déménagement de l'église Notre-Dame-de-Pitié, la statue de Notre-Dame des Victoires située dans la niche du mur extérieur de la façade était gardée en réserve. Le 12 juin 1918, on l'installa avec honneur dans l'un des kiosques du noviciat et les louanges qu'elle reçut de la part de tant de générations de Sœurs de la Congrégation

17. AMC 1905, p. 93.

revinrent au programme: Elle, elle nous était restée fidèle jusque dans «l'exil» de sa retraite: 1912 à 1918.[18]

En 1918, partout dans le monde, au Canada en particulier, une épidémie d'influenza ou grippe espagnole, jeta dans le deuil des milliers de familles et décima la population. Les hôpitaux, les médecins, les infirmières ne réussissaient pas à venir en aide aux personnes atteintes. Monseigneur l'Archevêque de Montréal demanda aux communautés religieuses d'organiser un service bénévole gratuit en faveur des pauvres et de tous ceux qui ne pouvaient être secourus. Une lettre circulaire de l'Autorité majeure fit appel aux sœurs de Montréal.

De notre maison mère,
ce 16 octobre 1918.

Mes bien chères Sœurs,

L'épidémie qui sévit de toutes parts dans notre Province prend dans notre ville des proportions alarmantes, et le service des hôpitaux ne peut plus suffire au nombre toujours croissant de malades qui meurent faute de soins et de secours.
Pour venir en aide à de si grandes détresses, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal a fait appel aux communautés religieuses et nous a demandé, ce matin même, notre charitable concours dans les hôpitaux que la ville ouvre provisoirement.
Nous ne pouvons que répondre avec toute la générosité possible à cette invitation de notre digne et vénéré Prélat.
A cette fin, mes bien chères Sœurs, dès la réception de la présente, dont la supérieure vous donnera lecture immédiate, vous vous réunirez à votre chapelle pour y réciter le Veni Creator et l'Ave Maris Stella. Vous réfléchirez pieusement devant Dieu sur le mérite et l'excellence du sacrifice demandé et si, au fond de votre âme, Notre-Seigneur daigne faire appel à votre générosité, vous m'enverrez immédiatement votre nom, vous guidant dans votre décision, sur la seule et unique inspiration de Jésus au Tabernacle.

18. AMC 1918-19, p. 661.

Notre vénérable Mère Bourgeoys soignant les soldats atteints du typhus sur le vaisseau qui l'amenait dans notre colonie naissante, se vouant à Ville-Marie à l'ensevelissement des morts et à toutes les œuvres de charité, sera votre modèle, et ce nouveau trait de ressemblance vous méritera, ainsi qu'à toute sa chère famille religieuse, je n'en doute pas, les plus particulières bénédictions du ciel.

Avec la ferme confiance que la très sainte Vierge vous donnera toujours force et courage pour faire face aux graves devoirs de l'heure présente,

Je me souscris de vous toutes, mes bien chères Sœurs,
la bien affectueusement dévouée en Marie,
Sœur Sainte-Euphrosyne,
Supérieure générale, C.N.D.[19]

Plusieurs sœurs de la maison mère s'offrirent pour les hôpitaux provisoires, notamment pour le refuge Meurling. Le mouvement exécutif de l'organisation était guidé par Sœur Sainte-Marie-Ananie, dépositaire générale; une Sœur Grise ou une Sœur de la Providence accompagnait chacune des Sœurs de la C.N.D. Les Sœurs se dévouèrent à l'hôpital d'urgence du Meurling, rue Saint-Louis, auprès d'une centaine de malades qu'on y avait accueillis. Avec amour et foi, elles rendirent les plus humbles et les plus répugnants services dans des conditions très précaires. Les Messieurs de Saint-Sulpice étaient chargés des secours spirituels. Monsieur H. Legrand, P.S.S., curé de Bonsecours, se dévoua sans compter avec Messieurs René Labelle et Waddell. Les Sœurs eurent la consolation d'aider bien des âmes à retrouver Dieu avant de franchir le seuil de l'éternité: apostolat nouveau, austère mais très consolant, qui révélera ses secrets au-delà de la vie.

Devant la pénurie d'infirmières protestantes à l'hôpital Alexandra, le Surintendant de l'hôpital Victoria de Montréal

19. AMC 1918-19, p. 832, 837, 874.

sollicita l'aide des Sœurs le 20 octobre 1918. Mère Sainte-Cornélie, supérieure provinciale, s'y rendit avec des compagnes: Sœur Saint-Gabriel, Sœur Saint-Hubert, Sœur Saint-Vincent-de-Sienne qui furent accueillies avec un peu d'étonnement mais avec reconnaissance. Enfin, le 6 novembre, l'épidémie semblait contournée.[20] La Congrégation écrivit alors de belles pages d'histoire au service de l'Église. En notre temps, ces pages parleraient d'oecuménisme, de collaboration sociale ou de pastorale. Les Sœurs y acquirent une nouvelle connaissance des humains et le désir de former de plus en plus les élèves en vue du service et de la charité.

L'année 1920 marquait le 3e Centenaire de la naissance de Marguerite Bourgeoys: un triduum d'action de grâces fut solennisé à la maison mère les 17, 18 et 19 avril. Monseigneur Georges Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal et Recteur de l'Université de Montréal, célébra une messe pontificale. Il y eut réception des archevêques et évêques, des membres du clergé et des religieux, des religieuses des différentes communautés. Monsieur René Labelle, P.S.S., supérieur de Saint-Sulpice et Supérieur ecclésiastique de la C.N.D. donna un sermon qui précéda le salut solennel du saint Sacrement et le Te Deum.

Le 18 avril, la Communauté reçut les amis et bienfaiteurs laïques; le 19, on accueillit les anciennes élèves de langue française et de langue anglaise, les Dames de l'Oeuvre des Tabernacles, les Dames et Demoiselles Enfants de Marie. A cette occasion, Monseigneur Pietro Di Maria, Délégué apostolique au Canada, fit une visite à la maison mère. La fête avait eu un écho à Rome. Le 17 mars, le cardinal Pietro Gasparri, au nom du Saint-Père, avait fait parvenir du Vatican une lettre destinée à la supérieure générale.

20. AMC 1918-19, p. 832, 837, 874.

A la Très Révérende Sœur Sainte-Euphrosyne
Supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame
Montréal

Très Révérende Supérieure Générale,

Notre Saint Père, le Pape Benoît XV a appris avec une particulière satisfaction, par votre lettre du 18 février, hautement recommandée par Sa Grandeur Monseigneur Gauthier, votre vénéré et bien-aimé évêque auxiliaire, que vous célébrerez prochainement le troisième centenaire de la naissance de votre Fondatrice, la vénérable Marguerite Bourgeoys.

Afin de vous préparer à célébrer plus dignement cette date mémorable, vous avez eu la salutaire pensée de convoquer extraordinairement à la maison mère pour les exercices spirituels les supérieures provinciales et locales, ainsi que les anciennes religieuses.

S'associant en esprit à vos fêtes, le Souverain Pontife ne doute pas que les grâces abondantes attachées à ces solennités vous aideront à grandir dans la ferveur de votre vocation et à vous renouveler dans l'esprit de votre vénérable Fondatrice, afin que vous poursuiviez toujours plus efficacement votre saint apostolat.

Comme gage de ces faveurs divines et en témoignage de Sa paternelle bienveillance, Sa Sainteté vous accorde de cœur ainsi qu'à votre Conseil, aux supérieures provinciales, locales, aux anciennes religieuses et à tous les membres de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, la Bénédiction Apostolique implorée.

Heureux d'être l'interprète de ces sentiments du Saint-Père, je saisis volontiers l'occasion qui m'est offerte de vous exprimer, Très Révérende Supérieure Générale, mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

P. Card. Gasparri[21]

Voir l'Église bénir les heures de recueillement et d'allégresse qui marquèrent un grand anniversaire ravivait l'espoir

21. AMC 1920, p. 565, 591, 592, 593.

d'obtenir enfin le troisième miracle requis pour la glorification de Marguerite Bourgeoys. La population entière s'unit à la Communauté: l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne et son aumônier général, le R.P. J.C. Edgar Colclough, S.J., les Membres de l'Adoration nocturne, la Société St-Jean-Baptiste, section Cavalier de la Salle, y participèrent activement. On remarqua la présence de personnalités éminentes, entre autres: l'Honorable Athanase David, secrétaire de la Province de Québec, l'Honorable Cyrille Delâge, Surintendant de l'Instruction Publique. Une démonstration officielle au Tombeau de Mère Bourgeoys prit un caractère plus général: des gerbes de roses, de lis et d'œillets, des couronnes de marguerites, de muguets et de pensées remplirent de beauté l'humble salle où reposent les Restes de la Fondatrice. Au nom du Consulat français, Monsieur Henri Garrouteigt, aumônier de la Communauté, déposa une gerbe de roses avec l'hommage de la Congrégation de Notre-Dame.

Le Comité du Souvenir avait pour présidentes Mesdames Thériault et Campion. Mesdames Monck et Brossard remirent un chèque de dix mille dollars à l'intention des Sœurs qui ont usé leur vie dans l'enseignement pour leur offrir des cures d'air à l'époque des vacances. L'aumônier remercia chaleureusement pour la délicate pensée qui s'intéressait à la joie des sœurs anciennes.[22]

Depuis longtemps, Sœur Saint-Louis-Bertrand, ancienne maîtresse des novices, préparait par un minutieux travail et dans la méditation des auteurs spirituels et de la Bible, le «Livre des Méditations C.N.D.» que Mère Sainte-Euphosyne, supérieure générale, présenta aux sœurs de la

22. AMC 1920, p. 603, 606, 611, 623.

maison mère le premier dimanche de l'Avent, en 1921[23]. Il servit longtemps comme précieux instrument dans la science pratique de la vie intérieure et de l'oraison, établissant un lien de pensée entre les diverses générations de sœurs.

L'œuvre de la Congrégation vit toujours à la maison mère, même dans le cœur de celles qui ont terminé leur carrière d'enseignement. C'est pourquoi les âmes se sont rajeunies, en ce 24 mai 1930, où se réunirent pour la première fois les «Notre-Dame», c'est-à-dire la Fédération des Amicales de la C.N.D. Environ deux cent soixante-quinze élèves d'autrefois participèrent à la messe célébrée par l'abbé Roger Marien, aumônier de l'École normale. Le chant grégorien fut parfaitement rendu par les élèves de Villa-Maria. Monsieur Henri Garrouteigt donna l'instruction. La réunion au réfectoire, à la salle de communauté, l'offrande de fleurs au Tombeau par les présidentes des Amicales ponctuèrent de joies profondes et délicieuses des heures inoubliables préparées sous l'inspiration et la direction de Sœur Sainte-Marie-Odile, Directrice des Amicales. L'assemblée prit part au chant dû à sa plume alerte:

Reine des Amicales
Madone du bonheur
En tes mains virginales
Nous déposons nos fleurs
Change en un diadème
Cet hommage de choix
Et couronne toi-même
Marguerite Bourgeoys.

La bénédiction solennelle du saint Sacrement termina ce beau jour. Chacune partit avec un leitmotiv à méditer

23. AMC 1921, p. 277.

et à inscrire dans sa vie personnelle et dans son apostolat «Le rayonnement du foyer par le Christ».[24]

Au cœur de la maison mère, l'Oeuvre des Tabernacles garde les traditions de Jeanne LeBer, la recluse de l'Hostie. Les ouvrières du Seigneur travaillent sans cesse dans le secret. Mais le 15 juin 1930, une Exposition permit d'admirer le fruit d'un labeur assidu et parfait offert sans aucune rétribution: 4068 articles de lingerie et 220 pièces de chasublerie furent disposés avec art. Ces merveilles avaient été exécutées à l'Oeuvre du 13 septembre 1929 au 26 mai 1930. Que de missionnaires reçurent un rayon de joie issu de ce labeur plein d'amour![25]

La fête du couronnement du St-Père revêtit un caractère particulier le 12 février 1931. Grâce à la bienveillance de quelques maisons distributrices de radios et d'amis de la Congrégation, des appareils avaient été installés à la salle de communauté, au Conseil général, au noviciat, à l'École commerciale et à la cuisine pour donner à chaque sœur le bonheur unique d'entendre le Souverain Pontife Pie XI qui parla en latin et inaugura le poste de radiotéléphonie de la Cité vaticane. L'univers était aux écoutes. L'événement s'est produit vers dix heures 15, heure de l'Est. Le merveilleux Message débutait ainsi:

À toute la création

Étant par la grâce de Dieu successeur du Prince des apôtres dont la doctrine et les enseignements sont destinés par ordre divin à tous les peuples et à toutes les créatures, et pouvant pour la première fois nous prévaloir de l'admirable invention de Marconi, ici, nous parlons d'abord à tous les êtres et à tous les hommes, leur parlant ici comme suit avec les paroles mêmes de l'Écriture sainte:

---

24. AMC 1930, p. 173-176.
25. AMC 1930, p. 209.

«Écoutez tous les peuples, prêtez votre oreille vous tous qui habitez le globe, unis par la même fin, riches et pauvres. Écoutez, ô îles, et écoutez, ô peuples éloignés.
«À DIEU — et que ceci soit notre premier mot, gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.
«Gloire à Dieu qui donne à notre époque une telle puissance aux hommes de faire parvenir leurs paroles aux confins mêmes de la terre et paix sur la terre où nous sommes le représentant de ce divin Jésus, le Rédempteur, dont la venue annonça la paix, la paix au loin et la paix de près, pacifiant dans le sang de la Croix ce qui est sur la terre comme ce qui est aux cieux.

Le Pape s'adressa ensuite aux catholiques, à la hiérarchie, aux religieux, aux missionnaires, aux infidèles et aux dissidents, aux gouvernants, aux sujets, aux riches, aux pauvres, aux ouvriers et aux employeurs, aux affligés et aux persécutés. Après cette audition, les sœurs retrouvaient un sens nouveau à l'oraison Pro Pontifice nostro Pio. Pour comprendre et estimer cette joie, aujourd'hui, il faut oublier quarante ans de progrès scientifique: 1931-1971.

Parfois, le silence de la vie quasi monastique de la maison mère est rompu par des harmonies de choix. La Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, célèbre maîtrise d'une trentaine d'enfants de Paris sous la direction de l'abbé Fernand Maillet, exécuta la messe de Vittoria, avec un succès et une piété remarquables. En plus du motif d'éducation qui les avait inspirés, les fondateurs de la Manécanterie voulaient contribuer à la rénovation de la musique religieuse en France, telle que l'avait demandée Pie X dans son Motu proprio du 22 novembre 1903.[27]

26. AMC 1931, p. 68.
27. AMC 1931, p. 340, 341.

Un jour incomparable a brillé pour la maison mère à l'occasion de la visite de l'archevêque de Paris, le cardinal Jean Verdier, supérieur général de Saint-Sulpice, le 21 juillet 1932. Il célébra la sainte messe et se rendit ensuite à la salle de communauté; Monsieur Henri Gauthier, P.S.S., aumônier, le présenta avec grande éloquence comme organisateur, bâtisseur et semeur.

> (...) Sans que nous nous en doutions, nous marquons au cours de notre vie notre physionomie de traits particuliers. Lorsque Dieu nous rappelle à Lui, c'est marqué de ces caractères que nous laissons le souvenir de notre vie à l'histoire et à la postérité. On dira de vous plus tard, beaucoup plus tard, Eminence, que vous avez été un organisateur, un bâtisseur et un semeur. *Organisateur*, il le savait, le Souverain Pontife qui vous demandait de grouper les forces vives de la France catholique contre le mal discipliné, puissant et actif; il savait que vous alliez aussitôt vous mettre à l'œuvre, recruter des soldats, enflammer le courage des chefs et dans le bel optimisme qui soutient et illumine votre action, montrer aux troupes rassemblées par vous les citadelles de l'erreur prises d'assaut et démantelées par leur vaillance chrétienne.
>
> *Bâtisseur;* quarante chantiers sont actuellement en activité, vingt autres le seront demain. La banlieue de Paris voit le Christ lui revenir, ramenée par des apôtres au verbe de feu et à l'âme héroïque et disant aux foules trompées par les sophismes des communistes que lui seul est la voie, la vérité et la vie; que le bonheur parfait n'est pas de la terre mais qu'il est là où la flèche des clochers porte les regards et les cœurs.
>
> *Semeur:* le geste auguste qui laisse tomber dans les âmes la semence de la parole divine, vous l'avez multiplié. On vous a entendu à Paris, à Rome, dans votre pays d'origine, en Afrique, à Lisieux, à Dublin. Quand nous arrivent les revues et les journaux d'Europe, nous vous cherchons dans les illustrations. Vous passez, souriant et bon, au milieu des foules massées sur votre passage. Là, vous vous penchez vers des fronts d'enfants que vous marquez

du signe de la croix. Vision d'Evangile: le Sauveur ne faisait-il pas ainsi pour les petits de Capharnaum? (...)[28]

Le cardinal répondit magnifiquement avec toute la chaleur du verbe français.

Une autre visite appréciée fut celle de Monsieur Pierre Boisard, P.S.S., vice-supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, le 13 septembre 1932. Les sœurs privilégiées qui eurent l'avantage de l'entendre ont noté que sa parole est celle d'un Père et d'un saint. L'Histoire veut en fixer quelques idées:

> (...) Veillez à votre vie intérieure, à votre vie de foi, à votre vie de charité et tout le reste vous sera donné par surcroît. Vous n'aurez pas besoin de faire effort pour prendre des attitudes, vos attitudes seront naturellement surnaturelles parce que votre cœur sera rempli de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que votre vie personnelle sera en conformité parfaite avec les inspirations du St-Esprit. Et dans votre existence comme dans vos fonctions d'institutrices, ce sera la paix, la joie, l'harmonie. Vous serez heureuses partout où Dieu vous enverra quelle que soit la besogne à laquelle l'obéissance vous attachera, parce que ce n'est plus vous qui vivrez mais, suivant la parole de saint Paul, ce sera Jésus qui vivra en chacune de vous, avec sa bonté, son amour, sa simplicité, son humilité.
>
> Voilà, mes bien chères sœurs, le vœu que je forme à votre intention et la prière que je ferai monter vers Notre-Seigneur afin qu'il vous accorde d'aimer la lumière, d'admirer la lumière, de chercher la lumière en conformant votre vie aux enseignements de la lumière puisque par votre vocation, vous êtes des dispensatrices de lumière.
>
> Recevez ce vœu; acceptez l'offrande de cette humble prière comme gage de l'affection que la Compagnie de Saint-Sulpice porte, depuis toujours, à votre vénérable Communauté, et comme

28. AMC 1932, p. 303.

le signe de la joie que j'éprouve à me trouver au milieu de vous représentant la Compagnie tout entière, puisque je suis ici en mission officielle. (...)[29]

A la demande de Dom Jamet, O.S.B., auteur de la vie de Mère Bourgeoys (1942), la Congrégation de Notre-Dame a consenti à une affiliation spirituelle perpétuelle avec l'Abbaye de Solesmes dont il est membre. Un diplôme d'affiliation sur parchemin portant les armoiries de l'Ordre, artistique travail de religieux bénédictin, parvint à la maison mère dans un écrin de velours gris doublé de satin vert. L'Histoire veut conserver la teneur de ce document précieux.

À la très Révérende Mère Saint-Valérien, supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, et aux Religieuses de la dite Congrégation, frère Germain Cozien, Abbé de Saint-Pierre de Solesmes et Supérieur Général de France, de l'Ordre de Saint-Benoît. Salut en Notre-Seigneur!

Bien que les lois de la charité chrétienne nous obligent de prier Dieu généralement pour tous les hommes et que l'Eglise en sa liturgie place sur nos lèvres des formules impliquant cette intention universelle, nous savons cependant ne pas être infidèles à son esprit en priant spécialement pour les personnes et les sociétés qui témoignent avoir confiance en nos suffrages et nous donnent elles-mêmes une part privilégiée dans leurs prières et bonnes œuvres.

C'est pourquoi Nous remercions Dieu de nous avoir inspiré la pensée de créer des liens spirituels plus étroits entre ce monastère et votre florissante et apostolique famille religieuse, en nous offrant de généreux suffrages pour nos défunts et pour ceux d'entre nous que Dieu fait plus proches de l'éternité. De notre côté, appuyés sur la miséricorde infinie de Dieu, pleins de confiance dans l'intercession et les mérites de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu et Patronne de votre Congrégation,

29. AMC 1932, p. 378.

de notre Bienheureux Père Saint Benoît et de tous les Saints et Saintes de notre Ordre, après en avoir délibéré avec notre Chapitre, en séance du 15 juillet 1932, Nous vous offrons et concédons par les présentes, à Vous, Révérende Mère, et à toute votre Congrégation, l'entière et perpétuelle participation à tous les divins offices, saints Sacrifices, actes de religion, de charité et de pénitence qui s'accomplissent ou s'accompliront parmi nous. Mention sera faite des présentes lettres en lecture publique, le 12 janvier, date du trépas de la Vénérable Marguerite Bourgeoys votre fondatrice.

Donné en notre monastère de Saint-Pierre de Solesmes, sous notre sceau et notre seing, sous le sceau du Chapitre et le contre-seing du Chancelier de l'Abbaye, en la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, l'an de grâce, mil neuf cent trente-deux.

fr. Germain Cozien,
Abbas S-Petri de Solesmis
fr. M.-Gabriel Tissot, m.b. Chancelier
fr. Albert Jamet, m.b.[30]

Une très grande épreuve atteignit la Communauté en 1933: une épidémie de fièvre typhoïde décima le noviciat. Malgré les précautions sanitaires, malgré le dévouement héroïque des infirmières, quinze jeunes Sœurs furent enlevées à l'affection de la Congrégation de Notre-Dame et à l'amour de leurs familles respectives: rosaire d'âmes ferventes qui ne connurent que l'offertoire de leur vie religieuse. Des marques de sympathie aidèrent puissamment Mère Saint-Valérien, supérieure générale, en ces heures d'extrême angoisse. La plus chère, peut-être, lui parvint de Mère Sainte-Euphrosyne, ex-supérieure générale, qui avait connu la même souffrance lors de la grippe espagnole en 1918, alors qu'elle était maîtresse des novices.

30. AMC 1932, p. 183 – AMC 1933, p. 294.

Congrégation de Notre-Dame,
Institut Pédagogique, 14 août 1933

Mère Saint-Valérien
Supérieure générale

Ma bien chère Mère,

Le bon Dieu vous envoie une bien lourde épreuve, plus sensible à votre cœur que bien d'autres épreuves, puisqu'elle atteint la portion chérie de la Communauté, les petites novices et leurs parents qui les comptent encore de la famille. Aussi, combien large est la part que je prends à cette nouvelle croix placée sur vos épaules! Combien je voudrais en amoindrir le poids!

Ma seule ressource est dans la prière, je la fais monter vers le ciel, et le jour et la nuit, dans vos intentions; je pense à vous, je prie pour vous. Toute épreuve, petite ou grande, vient de Dieu qui est notre Père. S'il frappe d'une main, il soutient de l'autre. Ce bon Maître vous aidera de sa grâce; nous le lui demandons avec tant de ferveur et d'instance qu'il ne saurait nous refuser.

Ma chère Mère, vous vous rappeliez il y a quelques mois, la parole que je vous disais un jour à New York: «Vous passerez par mon chemin». Elle se vérifie de nouveau aujourd'hui en une pénible circonstance: vos angoisses présentes étaient les miennes en mil neuf cent quatorze; trois novices en étaient les victimes réclamées par le ciel.

Tous ces souvenirs se réveillent bien vivaces en ces jours où je vous sais sous le poids de la même croix et des mêmes souffrances. Inutile de vous dire, de vous répéter combien profonde est ma sympathie et réitérées mes plus ardentes prières.

Je me permet de vous dire, ma très chère Mère, ayez bon courage et confiance! L'épreuve passera comme tout ce qui est de la terre; elle sera bénie et récompensée par d'abondantes bénédictions pour vous-même, ma chère Mère, et pour les bonnes Mères du Conseil, pour l'Institut tout entier; ne sera-t-elle pas avant-coureur de la béatification de notre Vénérable Mère? C'est notre foi en Dieu, notre espérance en Marie! Que tous deux vous bénissent, ma très chère Mère, vous consolent, soutiennent vos forces au travail et à l'épreuve qui passe.

C'est la prière, le vœu de tous les instants de celle qui vous restera filialement reconaissante et affectionnée jusqu'à l'éternité. Mille fois merci toujours de vos bontés au moment des dernières épreuves, je ne les oublierai jamais.

Bénissez-moi, bénissez mes quatre-vingts ans qui sonneront le 20 de ce mois.

Bien à vous en N.S.
S.S.-Euphrosyne[31]

A l'Infirmerie Sainte-Anne, les sœurs retraitées furent très sensibles à l'épreuve des sœurs novices. Elles leur firent parvenir un mot réconfortant. En retour, elles en reçurent le message suivant :

Bien chères sœurs de l'Infirmerie Sainte-Anne,

Vos petites sœurs novices sont profondément touchées de votre maternelle bonté. Les larmes qui sont montées à nos yeux quand notre Mère Maîtresse a lu votre chère lettre vous auraient dit mieux que des mots toute la douceur qu'apportaient à nos cœurs vos délicates paroles. Bien sûr, c'est Mère Marguerite qui, là-haut, vous les a dictées. Mais ce n'est pas elle seulement, c'est votre cœur de sœurs aînées que nous aimons bien et dont nous voulons suivre les traces — de grand'mamans dont nous sommes heureuses et fières d'être les petites-filles.

Et nous nous réjouissons, non seulement de l'honneur d'être éprouvées par le Maître, mais aussi du bonheur doux et vrai qu'il nous donne en mettant sur notre route un témoignage si délicat de maternelle sympathie. Nous vous répétons notre merci. Notre cœur y ajoute une prière fervente pour nos sœurs aînées de l'Infirmerie Sainte-Anne, pour celle qui, en leur nom, nous a procuré une des joies les plus pures de notre noviciat.

Vos petites sœurs novices[32]

31. AMC 1933, p. 423.
32. AMC 1933, p. 446.

Des sympathies affluèrent de toutes parts. Les Hospitalières de Saint-Joseph, d'abord: «Nos Mères de la Congrégation souffrent-elles, l'Hôtel-Dieu est aussi dans la douleur. Les deux familles se rapprochent davantage à l'heure de l'épreuve, comme réunies par celles qui ont peiné sur leurs deux berceaux». A leur suite, les Sœurs de l'Hôpital Général, des SS. NN. de Jésus-Marie, de la Présentation de Marie, de la Miséricorde, les Dames du Sacré-Cœur, du Bon-Pasteur de Québec, de Jésus-Marie de Sillery. A ces témoignages fraternels se joignirent ceux des Chevaliers de Colomb, Cercle Saint-Charles, qui en assemblée générale ont prié Monsieur A. Lécuyer de présenter leurs sympathies et l'assurance de leurs prières: «Aujourd'hui, écrit Monsieur Lécuyer, nous avons communié à l'intention de vos sœurs malades. Quelques membres sont allés à l'Oratoire Saint-Joseph, d'autres à Saint-Charles. Aujourd'hui, les jeux et les amusements sont suspendus pour obtenir le rétablissement de vos chères sœurs. Tous demandent à Mère Bourgeoys que nous aimons tant de protéger sa famille religieuse». Mgr Georges Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal, Mgr Joseph-Aldée Desmarais de St-Hyacinthe, M. Henri Garrouteigt, P.S.S., aumônier du noviciat, partagèrent la peine de la Communauté.

Du Séminaire St-Sulpice de Paris, le 19 septembre 1933, Monsieur Pierre Boisard écrivait:

> (...) Le Cardinal vous écrira sans doute lui-même s'il le peut. Mais je veux dès aujourd'hui, ma Révérende Mère, vous exprimer les religieuses condoléances de St-Sulpice et les miennes propres pour les deuils multiples qui vous ont frappées et attristées, vous et votre belle famille spirituelle de la C.N.D.[33]

33. AMC 1933, p. 553.

Combien précieux en cette heure lourde, le message de bonté du cardinal Verdier:

Archevêché de Paris, le 18 octobre 1933.

Ma révérende Mère,

Je suis avec vous au milieu de vos rudes épreuves! Ayez confiance. La croix est toujours féconde! Les sacrifices qui vous sont demandés à cette heure vous vaudront demain des bénédictions de Dieu plus grandes encore.

Je prie de tout mon cœur pour vos chères malades et pour toute la famille.

Veuillez dire à vos chères enfants que le cardinal de Paris les bénit de tout cœur, qu'il prie pour elles. Et veuillez croire, ma révérende Mère, à tout mon dévouement le plus paternel en N.S.

Jean card. Verdier
arch. de Paris.[34]

Pour l'Histoire, nous devons inscrire au tableau d'honneur le nom de celles qui, comme infirmières ou aides bénévoles, ont risqué leur vie pour servir la Communauté, sauver des vies, adoucir la souffrance des jeunes sœurs qui, ayant tout quitté pour le Christ, avaient entrevu et espéré une longue journée dans sa Moisson.

Sr des-Chérubins, S.S.-Marie-Télesphore, S.S.-Maurice-de-Thèbes, S.S.-Philéas-d'Alexandrie, S.S.-Anastase, S.S.-Louis-de-Provence, S.S.-Léocadie, S.S.-Marie-Anysie, S.S.-Arsène, S.S.-Marie-Anita, Sr Bouchard, Sr Périgny, S.S.-Ludger, S.S.-Bernadette-Soubirous.[35]

Monsieur Roméo Neveu, P.S.S., supérieur à Montréal, avait offert à la Congrégation la translation des restes de

34. AMC 1933, p. 584.
35. AMC 1933, p. 560.

Sœur Marie-Thérèse Gannensagouas du Fort de la Montagne au caveau funéraire. Le 13 novembre 1935, les restes de cette sœur iroquoise, décédée en réputation de grande vertu le 25 novembre 1695, à l'âge de vingt-huit ans, furent transportés près de l'autel de la chapelle de l'Agonie, ainsi que ceux de son aïeul François Thoronhiongo, Huron, baptisé par le Père Jean de Brébeuf. Marie-Thérèse fut l'une des premières élèves des Sœurs à la Montagne et l'une des âmes religieuses formées par la Fondatrice elle-même.[36]

. Une visite extraordinaire réjouit la maison mère le 9 septembre 1936: cinq moniales Bénédictines de l'Abbaye Notre-Dame de Wisques (Pas-de-Calais). Elles ont signé aux Archives: S. Gertrude Adam, O.S.B., S. Stéphanie (Judelle), S. Pudentienne (H. Lebac), S. Marie (H. M. Chabry), S. Benedicta (Mathys).

Le premier monastère de religieuses Bénédictines au Canada s'établira aux limites de Saint-Eustache, à Ste-Marthe-sur-le-Lac, et sera placé sous le vocable de Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes. Comme on le sait, le but de l'Ordre est de promouvoir le beau liturgique par les cours de chant et la confection des ornements d'église. Elles créeront aussi un château-fort de la prière, non loin d'Oka où d'autres âmes consacrées, les Cisterciens (Trappistes), offrent au Seigneur nuit et jour le culte de la louange. La C.N.D. qui, depuis 1942, bénéficie d'une affiliation spirituelle avec les Bénédictins de Solesmes, était heureuse d'accueillir fraternellement les Moniales Bénédictines.[37]

La Congrégation de Notre-Dame a toujours partagé les joies et les deuils du Séminaire. En 1941, elle prit part aux

36. AMC 1935, p. 558.
37. AMC 1936, p. 477.

célébrations du 3e Centenaire de Saint-Sulpice à Montréal. Le 20 novembre, à la maison mère, Monsieur Henri Garrouteigt, donna le compte-rendu des fêtes du Séminaire Ste-Marie, à Baltimore. «Et c'est aujourd'hui notre tour, dit-il, nous fêtons l'œuvre de Monsieur Olier, nous parlons de l'œuvre surnaturelle qu'il a voulu répandre».

> (...) Quant à l'œuvre de M. Olier, ce fut l'œuvre du Séminaire, celle de la paroisse St-Sulpice à Paris et celle des missions. Il y avait alors une grande réforme à opérer dans le clergé, et le concile de Trente l'avait demandée. C'est Monsieur Olier qui a trouvé la formule définitive et pratique.
>
> (...) En 1657, quand les premiers Sulpiciens arrivèrent à Montréal, Mère Bourgeoys y était depuis quatre ans. Messieurs Dollier de Casson, de Belmont, de Valens et d'autres se dévouèrent pour la Congrégation pour laquelle ils avaient la plus grande estime.
>
> Monsieur Tronson, deuxième successeur et fils bien-aimé de M. Olier eut à intervenir dans les affaires de la Communauté. Vous savez que Mgr de Saint-Vallier avait des idées très différentes au sujet des Constitutions. Dans une autre circonstance que vous connaissez bien, M. Tronson épargna à la Communauté un échec désastreux.[38]

Le 21 novembre, la maison mère inaugurait le triduum des célébrations par la messe de Son Excellence Mgr Ildebrando Antoniutti, archevêque titulaire de Synnade, délégué apostolique au Canada. Le Délégué inséra le souvenir de la C.N.D. dans l'historique de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice.

> (...) Pour vous qui avez partagé depuis trois siècles l'esprit d'amour marial et d'abandon envers la très sainte Vierge, vous constatez que le culte de Marie caractérise bien l'œuvre de Mère Bourgeoys. Quand elle arriva à Montréal, cette grande âme

38. AMC 1941, p. 516, 521.



Intérieur de la chapelle de la maison mère.



Tableau de la Visitation (Bottoni)
inauguré le 7 janvier 1909



Maison mère de la rue Sherbrooke (1908).



Statue de Notre-Dame de la Garde : réplique de la statue du célèbre sanctuaire de Marseille.



Marguerite Bourgeoys dans la gloire (Szoldaticks, 1930)



La très sainte Vierge apparaissant à Marguerite Bourgeoys lui ordonne de partir pour Ville-Marie et l'assure de sa protection.

Tableau de Szoldaticks (1930)

> angélique inspirée par le bon Dieu, en dépit des contradictions humaines, avait entrepris une œuvre qui semblait téméraire, car toutes les religieuses d'Europe vivaient dans les cloîtres et l'on ne comprenait pas que cette femme pût exercer une œuvre apostolique dans le monde ; mais l'esprit surnaturel animait Mère Bourgeoys, comme il animait M. Olier lui-même. Elle a réalisé ce qui avait paru irréalisable, alors. Toutes les communautés canadiennes doivent de la reconnaissance à Mère Bourgeoys qui leur a frayé le chemin.
>
> (...) Les deux communautés, Saint-Sulpice et la Congrégation de Notre-Dame sont les deux fondatrices spirituelles, religieuses, de la ville de Montréal, de la ville qui durera toujours.[39]

Les Archives de la Congrégation de Notre-Dame ont recueilli les relations parues dans les journaux de l'époque.

Montréal fêta royalement le tricentenaire de sa fondation le 17 mai 1942. Son Eminence le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec, célébra la messe à un autel dressé au pied du Mont-Royal. L'exposition du saint Sacrement se prolongea jusqu'au soir. L'ostensoir planait sur la ville dans un décor naturel superbe. Les nombreuses graduées de l'Hôtel-Dieu de Montréal avaient revêtu le costume de Jeanne Mance, la première infirmière laïque de Ville-Marie, longue robe gris perle, coiffe blanche. Les oiseaux, les fleurs champêtres, les feuilles neuves du printemps rappelaient Ville-Marie de 1642. La pourpre romaine, la splendeur des cérémonies, les discours et les prières publiques, les longues heures d'adoration, debout dans le recueillement, illustraient le cheminement d'un peuple à travers trois siècles de vie chrétienne et de foi.

Lundi, le 18 mai, la Congrégation de Notre-Dame reçut l'hommage de gratitude de la ville de Montréal pour trois

---

39. AMC 1941, p. 522.

cents ans de dévouement auprès de la jeunesse. Le maire de la cité présenta lui-même l'adresse et remit un parchemin aux armes de la ville: Concordia salus, et portant le monogramme de Saint-Sulpice et celui de la C.N.D.

La Commission du IIIe Centenaire
de Montréal
rend hommage aux Révérendes Sœurs de la
Congrégation de Notre-Dame
et leur exprime sa gratitude pour la part que leur
Fondatrice
Sœur Marguerite Bourgeoys a prise aux premiers
établissements de cette ville.[40]

Donné à Montréal, ce 18 juin 1942.
Ont signé au registre:

300e anniversaire de la Fondation de
Montréal, 17 mai 1942

Adhémar Raynault, Maire de Montréal
J.-C. Chaumont, évêque d'Arena, aux. de Montréal
Hector Perrier, secrétaire et représentant de la Province de Québec.
Olivier Maurault, P.S.S., président de la Société historique de Montréal
† F.-X. Ross, évêque de Gaspé
J.-O. Asselin, président du Comité exécutif de la Ville de Montréal
Victor Morin, vice-président de la Commission du 3e Centenaire
Henry-G. Birks, 2e vice-président
Antonio Perrault, commissaire, 3e Centenaire
Frederick Todd, Commissaire 3e Centenaire
J. Taggart Smith, Commissaire 3e Centenaire
Ernestine Pineault-Léveillé, présidente générale des Amicales
Mme Adhémar Raynault
Albine-Hector Perrier
Siméon Charron, ptre, Hôpital Ste-Justine
Henri-Bruno Coursier, Consul général de France
J.-M. Tellier, ex-juge en chef de la Province

40. AMC 1942, p. 213, 214.

Henri Garrouteigt, P.S.S. aumônier du noviciat
F. Puau, P.S.S., aumônier, C.N.D.
Etienne Blanchard, P.S.S.
et plusieurs autres personnalités.

Le Comité missionnaire des fêtes religieuses du Tricentenaire avait organisé une Exposition de grande envergure qui se tint à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal. Le kiosque de la Communauté était la reproduction exacte de l'étable de Mère Bourgeoys. Deux larges ouvertures rectangulaires aménagées dans la façade laissaient voir l'intérieur où l'on avait disposé des tableaux, œuvre des Sœurs artistes de la Communauté.[51]

1950 est une date qui s'auréole de lumière comme 1620, 1653, 1700: Mère Bourgeoys, Fille de l'Eglise, missionnaire au Canada, élue du ciel, connaîtra les gloires de la Béatification! Ses filles en auront une immense joie pour l'Eglise et pour la Congrégation de Notre-Dame qu'elle a fondée. On vivait dans la pensée de ce jour unique en perspective; les prières et les sacrifices se multipliaient pour accompagner les heureuses Sœurs qui seront déléguées à Rome.

Le départ eut lieu le vendredi, 6 octobre. L'instant est solennel: les postulantes, les novices, les Sœurs professes sont groupées dans le corridor central de la maison mère et à la façade. L'Ave Maris Stella rallie tous les cœurs. Le 3 novembre, M. Henri Garrouteigt, aumônier, prenait l'avion en direction de Rome. Et le 12, le Souverain Pontife Pie XII couronnait dans la gloire du Bernin la première éducatrice de Ville-Marie, l'humble Marguerite Bourgeoys «Fille de France et Fleur du Canada».

41. AMC 1942, p. 389.

CHAPITRE TROISIÈME

MARGUERITE BOURGEOYS
SA BEATIFICATION

Maison mère — Rome — Troyes — Montréal
Ombres et lumière
Echos de la Béatification à travers l'Institut
Monuments historiques: Châsse — album — souvenir — Statue de marbre

Comme une belle aurore en dissipant l'angoisse
Nous promet le soleil
Comme un son d'angelus de paroisse en paroisse
Annonce le réveil
Ainsi s'est diffusée une lettre de Rome
Qui nous remplit d'émois;
En novembre prochain, BIENHEUREUSE l'on nomme
MARGUERITE BOURGEOYS!

Magnificat! debout dans la fraîcheur de l'aube,
Nous avons répondu;
Et ce jaillissement sur la face du globe
Fut bientôt répandu
Du Levant au Couchant, la date solennelle
Crée un surcroît d'amour,
Chacune se veut digne et plus près du MODÈLE;
«Humble et pauvre» à son tour.[1]

Un jour béni a brillé sur la Congrégation de Notre-Dame quand l'Eglise posa l'auréole des Bienheureux au front de Marguerite Bourgeoys. Le 25 juillet 1950, Mère Saint-Ignace, supérieure générale, communiquait le Message de Rome:

1. S.S.-Françoise-de-la-Visitation, Echos, no 10, 1951.

«Congrégation générale, 8 août — Tuto, début d'octobre — Béatification, 12 ou 19 novembre, Tanguay, P.S.S.»[2]

À la maison mère, le 8 août suivant fut un jour de prière intense devant l'Hostie. La statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Postulateur céleste de la Cause, fut entourée de fleurs. Puisqu'à l'issue de la Congrégation Générale, sur l'ordre du Souverain Pontife et en son nom le secrétaire de la Congrégation des Rites proclame le décret déclarant la validité des miracles, la Communauté se sentait très liée au travail de l'imposante Assemblée des Cardinaux, des Prélats officiers et de tous ceux qui avaient assisté aux Congrégations précédentes. Le 13 août, une lettre circulaire de Mère Saint-Ignace faisait part du choix, confirmé à Rome, de la date du 12 novembre 1950 pour la Béatification de Marguerite Bourgeoys. Le 21, à l'aéroport de Dorval, Mgr P.-E. Léger confiait à Mgr Adrien Cadotte, la relique de Mère Bourgeoys destinée au Vatican. Le coffret scellé par l'Archevêché contenait aussi un album de cuir bleu monté par S.S.-Angèle-de-Brescia, où l'on avait renfermé la documentation relative à l'exhumation des Restes mortels de Mère Bourgeoys. Un parchemin artistiquement préparé par S.S.-Lina faisait connaître au Saint-Père le fait de la reconnaissance des Restes de Mère Bourgeoys par Mgr Léger.[3]

Le 5 septembre, un câblogramme signé conjointement par M. Omer Tanguay, Econome au Collège Pontifical Canadien, et par M. Roger Jeûné, Procureur général de St-Sulpice, se lisait ainsi: «Décret Validité Miracles eut lieu ce matin — Castelgandolfo — devant Sa Sainteté. Décret officiel paraîtra demain». Ces dates apparaissent comme des points lumineux sur la route: la Communauté entière regar-

2. AMC, 1950, p. 284.
3. AMC 1950, p. 291, 295

dait vers Rome et se préparait aux joies uniques de la Béatification. Le sujet des échanges fraternels, les préoccupations matérielles gravitent autour d'une seule idée: Mère Bourgeoys sera béatifiée! L'attente et l'espérance sont déjà la fête qui se prépare. Etre plus près de celle que chacune veut aimer en l'imitant devient un leitmotiv à travers toutes les maisons de la Congrégation: Mère Bourgeoys passe chez nous!

A l'avance, comme information, l'itinéraire du voyage des Mères déléguées a attiré l'attention, car il est bien entendu que l'Océan ne saurait établir une réelle séparation:

LIVERPOOL, à board l'EMPRESS OF CANADA
Départ de *Montréal*, le 6 octobre, vendredi. Arrivée à *Liverpool* le 13 octobre, puis à *Londres*
HOTEL GROSVENOR, près VICTORIA STATION
A *Paris*, le 14 octobre:
HOTEL LUTETIA, 43 Boulevard Raspail
A *Lourdes*, le 23 octobre:
HOTEL BETHANIE, Lourdes
A *Rome*, le 28 octobre: chez les Religieuses du Précieux-Sang, 11, Via Guerrazzi, Monte Verde Vecchio, Rome, Italie. Ensuite, Paris, Troyes, etc.
Embarquement à *Cherbourg*, le 30 novembre pour *New York*.[4]

Les 10 supérieures provinciales effectuent le premier départ en vue des fêtes romaines, le 4 octobre 1950: Mère Sainte-Marie-Ernestine, Mère Saint-Charles, Mère Saint-Ambroise-de-Sienne, Mère Sainte-Marie-Donat, Mère Saint-Jean-Népomucène, Mère Sainte-Agnès-du-Sacré-Cœur, Mère Sainte-Marie-Blandine, Mère Sainte-Marie-Consolatrice, Mère Saint-Jean-Baptiste, Mère Saint-Mathias-Apôtre. A Québec, elles rencontrèrent les Amicalistes déléguées qui firent aussi le voyage à bord du Franconia.

4. AMC 1950, p. 367.

Le groupe des 82 pèlerins comprenait 18 prêtres. Présidé par Mgr Philippe Desranleau, évêque de Sherbrooke, il avait pour directeur spirituel Mgr Laurent Morin, Vicaire général de l'Archidiocèse de Montréal.[5]

Le samedi, 6 octobre 1950, les Mères de l'Administration générale s'éloignèrent à leur tour ainsi que M. André Pustienne, aumônier de la maison mère. Sur le pont de l'Empress, le capitaine annonça solennellement: «La Supérieure de la Congrégation de Notre-Dame». Les officiers escortèrent les «Voyagères» militairement. Mère St-Ignace s'inquiète devant la place de choix qu'on lui a préparée: «Ce n'est pas ainsi, dit-elle, qu'a voyagé Mère Bourgeoys». «Autre temps, autres mœurs» répondit M. le Supérieur qui était allé bénir le voyage. Les Sœurs chantent l'Ave Maris Stella et l'hymne national; le navire brise les amarres, l'Empress commence son pèlerinage.[6] Le grand espoir de centaines de Sœurs et d'élèves de la C.N.D. prendra forme: Mère Bourgeoys sera déclarée Bienheureuse! La maison mère adressa un message à Pointe-au-Père[7] avant l'entrée dans l'océan: c'est le dernier au revoir de la grande famille religieuse aux heureuses partantes.

Les pèlerines fournissent régulièrement leur «journal de bord». La traversée se fit orageuse, mais la prière intense et l'espérance faisaient briller à l'avance la gloire de Marguerite Bourgeoys, la joie de sa patrie d'adoption. L'accident survenu à Mère Saint-Gérald fut la grande épreuve ressentie par le groupe entier, car cette vénérée Mère dut sacrifier la joie d'être présente aux fêtes de la Béatification et revenir seule après sa guérison.

5. AMC 1950, p. 378.
6. AMC 1950, p. 380.
7. AMC 1950, p. 381.

De nombreuses lettres indiquaient les points d'arrêt avec large commentaire: chapelle de la Médaille miraculeuse, Montmartre, Notre-Dame-des-Victoires, Institut Catholique de Paris, Lisieux, Rouen, Solesmes, La Flèche, Lourdes, Solitude d'Issy, visite à M. Pierre Boisard, supérieur général de St-Sulpice.[8]

Le 24 octobre 1950, Mgr Martin Lajeunesse, Vicaire apostolique du Keewatin, prenait à son tour l'avion pour Rome, porteur discret de l'offrande incluse dans un écrin de cuir blanc doublé de cuir doré, œuvre de sœurs artistes de la C.N.D. L'hommage, présenté sur parchemin enluminé de marguerites, de lis et de feuilles d'érable, rehaussé des armoiries du St-Père et du monogramme de la Communauté se lisait ainsi:

TRES SAINT-PERE
Par le cœur de votre dernière BIENHEUREUSE
une MARGUERITE au cœur d'OR
LA CONGREGATION DE NOTRE-DAME
de MONTREAL
prie humblement
VOTRE SAINTETE
de daigner agréer avec son modeste TRESOR
qui achètera un peu de bonheur
aux petits enfants malheureux du Saint-Père
l'hommage de sa profonde et filiale vénération
et son merci
un MERCI beau comme un MAGNIFICAT
pour avoir BEATIFIE sa bien-aimée Mère fondatrice
MARGUERITE BOURGEOYS
en l'année sainte 1950 dans le rayonnement de gloire de
NOTRE-DAME de l'ASSOMPTION

Sœur Saint-Ignace
supérieure générale[9]

12 novembre 1950

8. AMC 1950, p. 387.
9. AMC 1950, p. 389.

Le 31 octobre, un mardi, les Mères eurent l'avantage de participer à une audience générale du Saint-Père à la Basilique Saint-Pierre.

La Proclamation du dogme de l'Assomption par Pie XII, le 1er novembre 1950, fut un grand jour pour l'Eglise. Grâce à la bienveillance de Mgr P.-E. Léger, deux places avaient été retenues dans une tribune de la Basilique St-Pierre pour Mère Saint-Ignace, supérieure générale, et pour Mère Ste-Césarine, première assistante générale. Par grand privilège, des bancs étaient réservés pour les autres Mères près de la Confession de St-Pierre. Après la grand-messe exécutée par la chapelle Sixtine, les pèlerines furent témoins du retour du Pape au Vatican au milieu d'acclamations et de chants. Le soir, la ville apparut sous l'éclat de mille feux: féerie de lumière en l'honneur de la Vierge et de sa glorieuse Assomption. Le triomphe de Marie remplissait les âmes d'allégresse par tout l'univers catholique. Une autre joie se préparait.

Le souvenir de Marguerite Bourgeoys unissait les cœurs par delà les mers. A Montréal, le 11 novembre, à la Pointe St-Charles, le personnel enseignant de la paroisse St-Jean-l'Evangéliste organisa une manifestation de foi et de piété au Parc Marguerite-Bourgeoys, devant la plaque commémorative portant l'inscription suivante: «L'emplacement de ce Parc faisait autrefois partie de la Ferme de Marguerite Bourgeoys qui l'avait acquise de François LeBer en 1668». M. Gérard Gauthier, principal de l'école des garçons, dirigeait les quelque cinq cents élèves de la paroisse et prononça un très bel éloge montrant Mère Bourgeoys comme «la femme de toutes les tâches, et sa vie comme une épopée qui n'est pas encore terminée puisque, vu sa grande compréhension des misères de ce monde, elle doit continuellement

intercéder pour les pauvres malheureux et se pencher maternellement sur la jeunesse et sur l'enfance».[10]

Le radieux jour du 12 novembre allait luire enfin! L'Histoire doit garder ce souvenir bien vivant pour qu'il s'actualise au long des ans et soit toujours un rappel d'amour et de fidélité pour les Sœurs de la C.N.D. de tout pays et de toute époque.

En 1930, deux toiles avaient été réalisées par le célèbre peintre Szoldatics: l'apparition de la Vierge à la Fondatrice et l'apothéose de Mère Bourgeoys. Dans la nuit du 11 au 12 novembre 1950, elles furent dévoilées à la chapelle pour former un triptyque éloquent avec le tableau de la Visitation dû au même artiste. Joie esthétique. L'harmonie du chant et de l'orgue, la poésie de la Cantate et du Magnificat (S.S.-Damase-de-Rome), la Prière (S.S.-Marie-de-Fourvières) établirent les âmes dans un climat d'allégresse. La messe solennelle fut une joie spirituelle très profonde. Le panégyrique prononcé par M. Clément Locas, P.S.S., inspire la fierté et l'action de grâces. La télévision, par satellite, mit le Canada en relation avec Rome et, à dix heures, la Communauté vécut réellement avec celles qui contemplaient Marguerite Bourgeoys dans la gloire du Bernin. Ce fut un jour inoubliable. Chaque Sœur de la C.N.D. se sentait très près de la Mère Bienheureuse qui l'a mystérieusement attirée dans son sillage pour suivre le Christ avec elle et à son exemple. Et quel ravissement de pouvoir admirer les trente-trois tableaux illustrant la vie de Mère Bourgeoys. Cette œuvre est sortie du studio de la maison mère où le talent artistique de S.S.-Geneviève-de-Nanterre a créé la composition qui fut exécutée avec l'aide des autres artistes de la Communauté.[22]

10. AMC 1950, p. 439.
11. AMC 1950, p. 440, 441.

Le soir du jour de la Béatification, les 200 novices et postulantes avaient offert une célébration en l'honneur de la Vierge de l'Assomption et de la nouvelle Bienheureuse. Les dernières lignes du chœur parlé invitaient «toutes les cloches du Nouveau-Monde à s'unir pour faire s'agenouiller l'Amérique et l'Empire du Levant aux pieds de Marguerite Bourgeoys».

Ce jour-là même, un message de la supérieure générale, émetteur d'une allégresse ineffable, traversa l'Atlantique!

> Magnificat... Gloire à Dieu... Après lecture Decret de Béatification, applaudissements enthousiastes... Te Deum vibrant... Mère Bourgeoys radieuse dans Gloire du Bernin... Emotion gagne cœurs au moment Oraison Beata Margarita... Offertoire Tota pulchra es... Grandiose après-midi... Cardinaux, Evêques nombreux... Prière Saint-Père aux pieds de la Bienheureuse... Fête du ciel... Multitude acclame dans St-Pierre ruisselant de lumière... Merci Notre Dame, Thérèse... Unies à toutes dans prières, allégresse, affection...
>
> Mère Ignace[12]

Une lettre datée du 13 novembre et signée de Mère Saint-Ambroise, assistante générale, répond ensuite à l'attente de chacune des sœurs:

> En ce matin du ciel, dès 8 h 30, les chères «Pèlerines» rendues à la Basilique, attendent le moment bienheureux qui s'annonce à 10 heures avec le long défilé des Cardinaux, Archevêques et Evêques romains, vingt-deux prélats canadiens ayant pris place sous les voûtes du Temple.
>
> Permission de lire le Décret est demandée au cardinal Micara, puis à l'Archiprêtre de la Basilique, le cardinal Tedeschini, qui donne l'autorisation de le publier dans son église. Aussitôt lecture finie, la toile qui dérobe le tableau... s'écarte... et dans la gloire

12. AMC 1950, p. 443.

du Bernin, notre «Bienheureuse» apparaît, acclamée par la foule enthousiaste, par l'âme de ses filles dont l'émotion est indescriptible! Et ce qui n'est pas indifférent, par l'acclamation spontanée d'une élève de la Congrégation:«Mère, Mère, elle nous tend les bras!»

Le triomphal Te Deum résonne alors sous les voûtes qui semblent vibrer aussi de sainte allégresse. La grand'messe qui suit a des accents sublimes; le chant du Tota pulchra transporte au ciel...

Le retour à 1 heure permet les expansions de joie avec les Mères provinciales, aimablement invitées par les Sœurs du Précieux-Sang qui, pour la circonstance, ont décoré le réfectoire, et déposé en face de notre Révérende Mère un beau cadre de notre Bienheureuse avec une immense corbeille de fleurs blanches, hommage de Villa-Maria. A cette gracieuseté, les délicates hôtesses ajoutent celle de servir le menu du dîner canadien des grandes fêtes. Le repas précédé du Magnificat est suivi du «Cantique des Pèlerins», et les Grâces s'achèvent dans un Salve Regina à la douce Vierge Marie qui nous a donné une Mère Bienheureuse.

Bientôt, s'organise un nouveau départ pour la Basilique; il est 2 heures seulement, mais la prudence fait loi. La longue attente qui précède l'arrivée de Sa Sainteté Pie XII, est coupée par le chant à Notre-Dame du Canada, Nous voulons Dieu, et notre souverain cantique des Pèlerins.

A 5 heures, les applaudissements se font entendre, c'est l'approche du Pape porté sur la Sédia. On ne s'habitue pas à voir ce beau visage, souriant, ces mains tendues toujours prêtes à bénir. Sa Sainteté s'agenouille au centre de l'abside, juste à quelques pas de la Congrégation. Mgr Léger préside le salut, mais c'est le Pape qui encense le saint Sacrement.

Après le salut, a lieu l'offrande du Reliquaire, chef-d'œuvre d'art, orné aux quatre coins d'un ange en argent, et portant sur la façade principale les armoiries du Saint-Père et celles de la Congrégation; au côté droit, la petite étable de 1657; en arrière, le Saint-Nicolas; à gauche, Notre-Dame de Bon-Se-

cours. La Vierge le domine, drapée dans son long manteau où se jouent de gracieux angelots et ayant à ses pieds Marguerite Bourgeoys qui écoute le rassurant : «Va, je ne t'abandonnerai pas». M. Roger Jeûné, P.S.S., Postulateur de la Cause, le présente à Sa Sainteté ; M. Edgar Peltier, P.S.S., offre le bouquet traditionnel de fleurs artificielles ; notre Père aumônier, remet le volume et l'image de la Bienheureuse.

Le Saint-Père, souriant et paternel, accepte l'hommage, bénit la Congrégation et ses dignes interprètes, puis s'étant agenouillé un instant, reprend la Sedia et retourne à ses appartements, recueillant sur son parcours les acclamations, semant les bénédictions et les sourires ensoleillés.

Les Voyagères de Notre-Dame rentrent au Précieux-Sang, l'âme à la joie et à l'action de grâces.

Lundi, dans l'avant-midi, a lieu l'audience générale des Canadiens. Le Saint-Père y fait de notre Bienheureuse un bien bel éloge, et dit entre autres choses : «Le Canada serait-il ce qu'il est s'il n'avait pas eu Marguerite Bourgeoys?» (...)

Le mardi, 14, s'ouvre le Triduum d'Action de Grâces, dans une très belle église gracieusement parée de fleurs blanches de toutes variétés. Au-dessus du maître-autel, sur un fond de damas rouge, encadré d'une draperie de soie rouge et or, se détache la toile de Mère Bourgeoys exposée à la porte de la Basilique Saint-Pierre, le jour de la Béatification. (...)

A 10h 30, l'église est remplie de Canadiens et d'un grand nombre de Romains. Son Excellence Mgr Paul-Emile Léger monte à l'autel dans tout l'apparat des grandes fêtes, et la chorale exécute le chant de la grand'messe avec une puissance et une beauté qui voisine la chapelle Sixtine. A 5h30, la récitation du chapelet suivie du panégyrique de Mère Bourgeoys par S.E. Mgr Lecouëdic, évêque de Troyes. (...)

Le programme du jour suivant, même quant à l'horaire et quant à la splendeur, varie de personnages, et comporte une cérémonie particulière. Ainsi, ce mercredi 15, après la messe donnée par Mgr Gillet, ex-Maître général des Dominicains, les «Pèlerines» se dirigent vers Saint-Pierre où Mgr Léger dit une

messe basse pour les victimes de l'Obiou et préside le Libera solennellement chanté à leur intention. L'assistance est nombreuse et visiblement émue. Il semble que la plupart des Canadiens présents à Rome sont là pour prendre part au grand témoignage de sympathie.

La grand'messe de 10h30, à Saint-Louis-des-Français est, ce matin-là, chantée par S.E. Mgr Langlois, évêque de Valleyfield, remplaçant Mgr Maurice Roy retourné immédiatement à Québec après la catastrophe de lundi qui lui enlève plusieurs prêtres et plonge dans le deuil plusieurs familles de son archidiocèse. Un magnifique éloge de notre Bienheureuse Mère est prononcé le soir par S.E. Mgr Léger. Mgr Mc Guigan, cardinal, préside le salut du Saint Sacrement. (...)

Le lendemain est réservé aux Italiens, et la pensée du retour commence à hanter les esprits, le départ étant fixé au dimanche. Le samedi, 18, jour inoubliable, l'audience spéciale du Saint-Père imprime dans les âmes un immortel souvenir.[13]

Le 19 novembre 1950, les Mères de l'Administration générale et les autres déléguées quittèrent définitivement *Rome*. Elles s'acheminèrent vers *Assise* et visitèrent l'église Notre-Dame des Anges qui comprend la petite chapelle de la Portioncule et la grande Basilique élevée à la mémoire du Pauvre d'Assise. Elles filèrent ensuite vers *Milan* où la magnificence de la Cathédrale les impressionne puisqu'elle contient cinq nefs et renferme des verrières d'une grande beauté. Puis, c'est la *Suisse* et son splendide panorama: Montreux, le lac Léman, Genève ont fixé des souvenirs chers.

A *Lyon*, les Religieuses de Jésus-Marie de Sillery accueillaient la délégation du Canada. La Basilique de Fourvières offrit une halte bénie auprès de la Vierge. A *Paray-le-Monial*, les âmes redirent tout bas sous forme d'appels au Sacré-Cœur ses grandes promesses à sainte Marguerite-Marie. Les pèle-

13. AMC 1950, p. 445-449.

rinages se poursuivent: on atteint *Ars* où tout parle de pauvreté et de sainteté d'abord dans l'église où le saint curé a tant prêché et confessé, puis, dans son humble presbytère. La merveille de *Nevers* est de contempler dans sa châsse sainte Bernadette dont le corps est conservé. Son regard éteint semble regarder la superbe Vierge de marbre placée au-dessus de l'autel où repose la châsse.

Dimanche matin, le 26, le groupe de la Congrégation se rendait à *Troyes* avec plus de 300 pèlerins canadiens. Les Troyens se surpassèrent. A l'église Saint-Jean, Mgr Léger dit une messe basse. Avant la sortie de l'église, on dévoila une plaque commémorative près du baptistère pour rappeler la date du 17 avril 1620. Une autre plaque-souvenir, apposée sur l'un des contreforts de l'église St-Jean fut dévoilée par Mère Saint-Ignace, en présence de Son Honneur M. Henri Terré, maire de Troyes. Elle se lisait ainsi:

A
MARGUERITE BOURGEOYS
Fondatrice de l'enseignement à Montréal
Apôtre de la culture française au Canada
Née le 17 avril 1620 dans l'une des maisons de cette place
et baptisée le jour même en l'église Saint-Jean

«J'amène une excellente fille qui sera d'un puissant secours au Montréal. Au reste, c'est encore un fruit de cette Champagne qui semble vouloir donner à ce lieu plus que toutes les autres provinces réunies ensemble».

Paul de Chomedey, 22 septembre 1653

Après le salut du saint Sacrement, Mgr Léger prononça un autre magnifique éloge de Mère Bourgeoys. Le soir, le dîner se prit chez les Sœurs de la Providence; on veilla chez des particuliers, et ce fut touchant de voir des filles de la nouvelle Bienheureuse partager leur joie avec des Troyens, descendants de ceux qui connurent Marguerite

Hommage de reconnaissance de la Congrégation de Notre-Dame adressé sur les ondes, au poste C. K. A. C., par Mère Saint-Ignace, supérieure générale, le dimanche 21 janvier 1951 : copie autographe.

Bien chers auditeurs,

La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys, l'apôtre de Marie dont vous entendez parler depuis plusieurs années, dont on vous a fait connaître l'œuvre et les vertus "cette première Fleur de sainteté cueillie au jardin de Ville-Marie" comme l'appelle si gracieusement Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Montréal, me délègue en ce moment pour porter à vous tous, en son nom et au nom de sa Famille religieuse, la Congrégation de Notre Dame, tout d'abord, un message de confiance en son intercession, puis un message de gratitude.

J'ai dit un message de confiance, car elle veut notre chère Bienheureuse, maintenant que la sainte Église l'a glorifiée en face de l'univers catholique en la journée inoubliable du 12 novembre de l'Année Sainte, elle veut encore et plus que jamais, assurée qu'elle est du secours perpétuel de Notre Dame, faire du bien, non seulement à sa patrie d'adoption pour laquelle elle a tout sacrifié, mais encore à toutes les âmes qui recourent à elle avec confiance.

A-t-elle aimé les pauvres, les malades, les enfants, Celle qu'on a surnommé la providence de Ville-Marie, la Mère de la Colonie, Mère Bourgeoys !
S'est-elle penchée avec affectueuse et maternelle sympathie sur toute misère physique, intellectuelle et morale rencontrée sur sa route, la grande éducatrice de chez-nous !

Mère Bourgeoys devenue Bienheureuse, Celle qu'on a contemplée avec des larmes dans les yeux dans la gloire

de Bernin, j'offre maintenant à vous tous, chers auditeurs, pour porter au bon Dieu vos suppliques, vos prières, vos souffrances, vos embarras financiers, vos désirs de vie profondément chrétienne, et lui demander en retour, le mot divin qui console, qui pardonne, qui guérit. Invoquez-la donc avec confiance, notre chère Bienheureuse! Son coeur est à chacun de vous.

Le premier message terminé, j'ai la douce mission, chers auditeurs, de vous transmettre un second message de Mère Bourgeoys et de sa Communauté : un message de gratitude. Reconnaissance d'abord à la Sainte Église, à Sa Sainteté Pie XII, qui a daigné béatifier Mère Bourgeoys dans le rayonnement de gloire de Notre Dame de l'Assomption!

Reconnaissance à Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Montréal, aux autorités religieuses et civiles, aux communautés-soeurs, à tous ceux qui, par leurs prières et leur dévouement, ont contribué à promouvoir le culte de notre bien aimée Mère Fondatrice ou qui, par leur présence, ont rehaussé l'éclat des Fêtes de la Béatification.

Reconnaissance au Comité des Fondateurs

dont le zèle s'ingéniait à en multiplier les moyens de propagande pour faire connaître et aimer Mère Bourgeoys!

Aux journalistes, aux autorités de Radio-Canada, au Comité, aux interprètes et aux responsables du programme, qui depuis bien près de dix ans s'efforcent de mettre en lumière les vertus de Mère Bourgeoys, au poste radiophonique de la Presse, la Congrégation de Notre-Dame adresse un merci ému et reconnaissant.

Bourgeoys ou ses parents. Une communion d'âme et de cœur s'établit: peut-être que l'illustre Champenoise entrait avec ses filles chez ces hôtes reflétant l'urbanité, l'accueil et l'amitié de la France... A l'issue de la messe du 27 novembre chez les Sœurs de la Providence, un pèlerinage très cher s'organisa vers l'authentique maison habitée jadis par les Bourgeoys. L'escalier d'en bas a été démoli, mais les deux autres appartiennent à ce lointain passé. A l'Hôtel de Ville de Troyes, les Mères purent lire l'acte de mariage des parents de Marguerite Bourgeoys, l'inventaire des biens d'Abraham Bourgeoys, le testament de Guillemette Garnier, mère de Marguerite, et d'autres précieux documents intéressant la Communauté, retrouvés seulement depuis la fin de juillet 1950. En quittant l'Europe, Mère St-Ignace adressa un mot à la maison mère:

> Un beau jour luit: c'est le retour au Canada! Nous nous abandonnons à la mer au chant de vos «Ave Maris Stella», et sous la bénédiction de Notre-Dame et de notre Bienheureuse Mère. Nos Magnificat se multiplient! Rome, le Saint-Père, Notre Bhse Mère, Troyes, quelles visions à garder dans nos âmes! (...)[14]

Le Queen Elizabeth atteignit New York le 5 décembre. Jeudi le 6, le personnel de la maison mère et un grand nombre de Sœurs des missions accueillirent les chères Voyagères avec émotion. Le Magnificat, le Cantique des Pèlerins vibrèrent, exprimant l'allégresse générale. Le 9 décembre, Mère St-Ignace fit savoir à la Communauté un merci qu'elle avait reçu. Il appartient à l'Histoire.

> Du Vatican, ce 30 novembre 1950.
>
> Ma révérende Mère,
>
> Le Saint-Père a été très touché de l'adresse filialement rédigée et artistiquement enluminée qui lui apportait les remerciements

14. AMC 1950, p. 452-455.

de la Congrégation de Notre-Dame au jour de la Béatification de sa glorieuse Fondatrice, Marguerite Bourgeoys.

Vous avez voulu aussi, dans un geste de filiale charité, joindre à ce merci une généreuse offrande destinée à faire rejaillir en bienfaits sur de plus malheureux, par les mains du Chef de l'Eglise, la joie qui anime à présent toute la famille de la nouvelle Bienheureuse.

Sa Sainteté a été touchée de ces sentiments et de l'expression si délicate que vous avez su leur donner. Elle me charge de vous féliciter, de vous remercier de votre générosité et de vous redire toute la paternelle joie qu'elle a éprouvée en plaçant sur les autels la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys. De tout cœur, le Père commun invoque sa particulière protection sur vous et vos religieuses et vous renouvelle à toutes la faveur de la Bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

J.B. Montini,
Subst.[15]

La Révérende Mère Saint-Ignace
Supérieure Générale de la
Congrégation de Notre-Dame
Montréal

Pour ceux qui ont vécu l'événement de la Béatification, ces pages inédites projettent un film merveilleux où chantent mille harmonies et souvenirs. Durant des années, on en vivra. Durant des années, le seul rappel de ces jours fera vibrer les cordes intimes du cœur et de l'âme. Avoir une Mère Bienheureuse, être sûre que son Message de vie est un chemin de lumière et de sainteté: idéal capable d'inspirer à chacune la générosité, l'élan missionnaire, l'apostolat, la poursuite de la perfection, la fidélité.

---

15. AMC 1950, p. 511, 521. Cette lettre est maintenant plus précieuse encore, étant donné que Mgr Montini est devenu Paul VI.

Mère Bourgeoys revint vraiment missionner à Ville-Marie en 1950. Comme jadis, elle savait consoler, fortifier, guérir, attirer de ferventes recrues. Ce fut une époque de grande richesse spirituelle pour la Communauté. On découvrit le secret de Marguerite en méditant ses maximes et les panégyriques des fêtes glorieuses. Un trésor caché devenait notre bien personnel; l'Etable des premiers jours de la fondation se transformait en joyau. L'Oeuvre d'aujourd'hui au service de l'Eglise s'éclairait des mêmes rayons, sous l'auréole de Marguerite Bourgeoys Bienheureuse.

Des célébrations multiples irradieront jusqu'au cœur de la Communauté la joie de la Béatification. A Montréal, à la maison mère, un triduum d'action de grâces prépara une apothéose à celle qui, jadis, travailla si simplement mais avec tant de cœur à l'Oeuvre de la colonie naissante. Le dimanche, 14 janvier 1951, on en fit l'ouverture solennelle à l'église Notre-Dame, en souvenir des jours d'autrefois où les Sœurs de la Congrégation fréquentaient assidûment cette église à titre de «filles de paroisse».

Mgr Hildebrando Antoniutti, Délégué apostolique, est à l'autel; Mgr Léger, archevêque de Montréal, à son trône, préside la majestueuse assemblée. La Chorale de Notre-Dame rend hommage à la première Bienheureuse canadienne. Mgr Julien Le Couëdic, évêque de Troyes, prononce un magnifique panégyrique à la gloire de la «Perle de Troyes».

A la maison mère, à 2h30, M. André Pustienne, P.S.S., aumônier, présente la Congrégation à Mgr le Délégué apostolique au Canada. La réception est grandiose dans sa simplicité. Les Mères de l'Administration générale, les dix Mères Provinciales, les cent soixante et une supérieures

locales, le noviciat, le postulat et, par la voix du Télé-vox, les cent seize sœurs retraitées ou malades qui constituent l'Infirmerie: autant d'âmes aux écoutes pour entendre la parole chaude et convaincante du Représentant du Saint-Père. Plusieurs fois, il redit avec émotion la parole de Pie XII au pèlerins canadiens: «Sans Marguerite Bourgeoys, le Canada serait-il ce qu'il est aujourd'hui?»

Le salut solennel présidé par le supérieur de Saint-Sulpice réunit un grand nombre de citoyens de Ville-Marie. Selon le désir de Mgr Léger, le programme se rapproche le plus possible de celui de Rome. Ce fut un point sommet que l'invocation «Ora pro nobis, Beata Margarita» prononcée pour la première fois dans la chapelle de la maison mère. Quels souvenirs pour les Pèlerins de Rome!

Le soir, l'évêque de Troyes honora la Communauté d'une visite d'un charme exquis.

Lundi, le 15, la jeunesse étudiante de Montréal s'achemina vers «la Paroisse», l'église Notre-Dame de Montréal, pour glorifier la première maîtresse d'école de Ville-Marie. Mgr Conrad Chaumont offrit au Seigneur cette armée d'enfants «comme une réponse à l'amour qui dota l'Eglise de Montréal d'une Marguerite Bourgeoys missionnaire, apôtre, Bienheureuse».[16] M. Edgar Peltier, P.S.S., supérieur du Collège de Montréal, Propagateur de la Cause de glorification, fit l'éloge de Mère Bourgeoys. Dans l'après-midi, les élèves des Collèges, de l'Institut Pédagogique, de Notre Dame Secretarial School et d'autres couvents de la C.N.D. affluèrent vers la chapelle de la maison mère. A 3h30, l'abbé Irénée Lussier, Visiteur en chef des Ecoles catholiques de Montréal, prononça un discours mettant en valeur le sens

16. AMC 1951, p. 31, 32, 33.

profond de la vie de la grande éducatrice que fut la Bienheureuse. Father George Thoms, curé de Saint Malachie, prit la parole en anglais. Le salut solennel présidé par Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, fut chanté par la chorale de Villa-Maria. Un «Magnificat, Gloire à Dieu» dû à la plume de S.S.-Marie-de-Toutes-Grâces et à l'art musical de S.S.-Anna-Marie avait précédé le chant liturgique. Chaque jour, le groupe de pèlerinage entoure de fleurs, de prière et de poésie, l'image de la Bienheureuse surmontant le Tombeau.

A 5 heures, en ce jour de l'éducation, des éducatrices et des élèves, Mgr Maurice Roy se rendit à la salle de Communauté pour faire l'éloge de Mère Bourgeoys; il rappela finement que la «Bienheureuse» doit à Québec une grande partie de sa gloire.[17]

Mardi le 16 fut le jour d'action de grâces des Autorités religieuses et civiles. Le programme se déroula en entier à la maison mère. Une organisation parfaite assure la perfection de cette rencontre où, même les Clarisses et les Carmélites sont représentées. L'orgue fit entendre la Marche Pontificale de la Première Symphonie de Widor pour l'entrée grandiose du défilé de la procession. Quatorze évêques et archevêques, des prêtres accompagnaient Mgr James McGuigan, le célébrant. Le Délégué apostolique avait son trône au sanctuaire et LL.EE. Nos Seigneurs Léger et Le Couëdic étaient aux prie-Dieu d'honneur. Le chœur du noviciat entonna la messe Fons bonitatis; le propre était la messe Dilexisti dans un pur grégorien. Le panégyrique de la Bienheureuse fut prononcé par Mgr Olivier Maurault, P.S.S., Recteur de l'Université de Montréal.

---

17. AMC 1951, p. 34, 35, 36.

A la salle de réception, M. Henri Garrouteigt, P.S.S. exprima les sentiments de gratitude et de respect de la Communauté au cardinal Mc Guigan, archevêque de Toronto, qui rappela l'humble et grande vie de la Bienheureuse, en français et en anglais.

Au réfectoire, plus de cinq cents convives furent accueillis dans un climat de joie. Parmi eux, l'Histoire veut mentionner: le cardinal James Mc Guigan, Mgr le Délégué Apostolique, Mgr Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal, Mère Saint-Ignace, supérieure générale, l'Honorable Omer Côté, secrétaire de la Province de Québec, Son Honneur le Maire Camillien Houde, Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, Mgr Julien Le Couëdic, évêque de Troyes, et de nombreuses personnalités civiles et religieuses.

La préparation du menu et le service de table étaient sous la direction de la Maison Dubois. Ce fut un succès complet, mais il convient de souligner l'initiative de S.S.-Vincent-de-Sienne, directrice générale de l'enseignement ménager à la C.N.D., chargée de l'organisation, secondée par S.S.-Albert-de-Rome et par plusieurs professeurs d'art ménager. La discrète collaboration des Sœurs fut appréciée de la Maison responsable qui loua «le bel entraînement des religieuses, leur savoir-faire et leur bon accueil».

Le personnel de la maison mère prit le dîner au gymnase dans une même atmosphère de fête inoubliable pour les témoins oculaires. Les préfètes provinciales des études s'étaient jointes à ce groupe. A 3h30, le salut solennel du saint Sacrement fut présidé par Mgr Léger. Le cardinal Mc Guigan est en place d'honneur, les évêques et autres prélats sont aux stalles et aux prie-Dieu. La chorale de la maison mère fit entendre un chant polyphonique dont deux morceaux furent particulièrement goûtés: Ave Verum de

Josquin des Prés et Jesu Corona Virginum. Le Te Deum solennel achève grandiosement l'action de grâces. Le pèlerinage au Tombeau de la Bienheureuse est l'hommage de l'Eglise et de l'Etat à la Mère de la Colonie. Le Chant du Pèlerin fait vibrer les âmes[18] en ce soir qui tombe... Jours du ciel, restez en souvenir et projetez lumière et force sur les routes de l'avenir! »

La première fête liturgique de Marguerite Bourgeoys fut célébrée le 19 janvier 1951. Ce jour de gloire et de prière avait été réservé aux anciennes élèves, religieuses et laïques, aux Dames de l'Oeuvre des Tabernacles et aux Enfants de Marie de la maison mère. Ce fut une apothéose. Mgr Paul-Emile Léger fut le président de la journée familiale. A la messe pontificale, Mgr Roger Marien, aumônier de l'Ecole normale, Camérier Secret de Sa Sainteté, prononça un panégyrique de la Bienheureuse. A la réception d'honneur, des hommages furent présentés à Mgr Léger par Madame Louis-Philippe Lussier, Présidente des Notre-Dame et Miss Dorothy Quigley.

Les agapes fraternelles sont une réunion unique en son genre, groupant tous les costumes, tous les âges, tous les ciels. Mgr Léger avait montré Mère Bourgeoys au milieu de sa famille et lui faisant dire avec amitié: «Ma fille, prenez-en davantage, mettez-vous à l'aise, vous êtes chez vous...»

Mgr accorda la faveur d'un salut papal; il se rendit au faldistoire revêtu de sa cappa magna et accompagné de son caudataire. Comme représentant du Pape, il encensera le saint Sacrement au salut présidé par M. Gérald Mc Shane, curé à l'église Saint-Patrice de Montréal. On s'achemina

18. AMC 1951, p. 38, 39, 40, 41.

vers le Tombeau où le Chant du Pèlerin vibre avec enthousiasme et fierté. Les fleurs couvrent littéralement la Salle où reposent les Restes de la Bienheureuse Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. Cette fête de lumière et d'allégresse ne pourra être surpassée que le jour où nous pourrons prier et chanter «Sainte Marguerite Bourgeoys». Nos âmes espèrent ce couronnement de l'humble Mère de la Colonie: cette gloire rejaillirait sur l'Eglise canadienne et sur l'Ecole du Canada.

Enfin, le samedi 20 janvier fut le jour du ralliement des Sœurs de la C.N.D. auprès de leur Mère Bienheureuse: les 1200 dîners servis sont un chiffre éloquent de présence. A 1 heure, le rendez-vous à la chapelle permet d'entendre les harmonies de la Cantate avant la procession au Tombeau et le Chant du Pèlerin devenu un signe d'union et de fraternité. À 2h30, Mgr Julien Le Couëdic mit en valeur le rôle des éducatrices religieuses. Avec la musique de ses mots et de ses phrases, vraies perles de France, il sut faire vibrer, enthousiasmer, encourager; la rencontre fut un régal pour l'esprit, pour le cœur et pour l'âme.

Le 21, le Tombeau de Mère Bourgeoys accueillit 300 Séminaristes. Un salut solennel unit dans l'action de grâces la C.N.D. et St-Sulpice comme tout au long de l'Histoire. M. Roland Fournier, supérieur du Grand Séminaire, entra solennellement avec le diacre, le sous-diacre et les acolytes avant le Tantum ergo. M. Georges Bulteau, P.S.S., avait exposé le saint Sacrement. Quelle apothéose quand les 300 voix d'hommes entonnèrent le Chant du Pèlerin: les fêtes de Rome semblaient actuelles aux heureuses déléguées qui furent témoins de la Béatification.[19]

19. AMC 1951, p. 44-47.

Ombres et lumière

Une ombre vint se glisser sur le magnifique tableau des fêtes glorieuses: celle qui avait spécialement œuvré pour la Cause durant de longues années ne devait pas survivre longtemps au 12 novembre 1950 qui comblait son attente fidèle. Le 6 janvier, dans l'allégresse de l'Épiphanie, S.S.-Marie-Alexina prit son envol vers la patrie; il faut croire que Mère Bourgeoys voulait l'associer sans tarder à sa gloire de Bienheureuse. De nombreux témoignages de sympathie illustrèrent le rayonnement caché de cette humble religieuse. Une lettre adressée à la supérieure générale par Marie-Claire Daveluy, femme de lettres canadienne, semble être un document historique à conserver:

> (...) Mère Sainte-Marie-Alexina disparaît dans un moment où ses vœux les plus chers s'accomplissent. Nous en sommes affectées profondément, car qui ne la cherchera des yeux, durant les belles fêtes prochaines? Sans doute, peu d'entre les religieuses déclareraient qu'elles n'ont pas contribué à la gloire qui illuminera les traits de votre chère fondatrice bienheureuse au jour du dix-neuf janvier prochain. Qui, d'ailleurs, ne le reconnaîtra? Que de sacrifices, de services intellectuels et matériels ont été le fait de chacune des filles de la bienheureuse Marguerite Bourgeoys! Mais, à part quelques autres entièrement dévouées à la cause, personne plus et mieux que Mère Sainte-Marie-Alexina, ont œuvré avec amour depuis plus d'un quart de siècle pour obtenir du ciel la glorification de la grande institutrice du Canada.
>
> La science historique, jointe à une ardeur incomparable au travail, une vigilance, un soin jaloux qu'aucune vérité et aucun fait ne soient altérés, telles sont les œuvres caractéristiques qui distinguaient Mère Sainte-Marie-Alexina, quotidiennement penchée sur sa tâche. Parfaitement documentée, servie par une mémoire heureuse, tout son cœur pris, elle causait admirablement de Mère Bourgeoys et recevait, les yeux rayonnants, ceux et celles qui s'empressaient autour de sa personne compétente et si accueillante. (...)

L'article que les journaux ont publié, le huit janvier, parlait de coïncidences touchantes au sujet de la date de sa mort. Des ouvrières de la première heure, généreuses comme l'était Sœur Sainte-Marie-Alexina, méritent les délicatesses du ciel. L'intercession de Mère Bourgeoys les explique, d'autre part. Les saints et les saintes ne savent point rester insensibles à nos prévenances et à notre affection.

Et puis partir le jour des Rois! (...) Mère Sainte-Alexina fut un Mage. Depuis des années, elle marchait et agissait les yeux fixés sur l'étoile resplendissante que fut l'éducatrice héroïque de Ville-Marie. (...)

Bien respectueusement à vous, très révérende Mère Générale.

Marie-Claire Daveluy[20]

11 janvier 1951

Le 15 février 1951, Mère Saint-Ignace offrit à la maison mère une exacte réplique du Reliquaire que la C.N.D. voulut présenter à Pie XII le 12 novembre 1950. M. Omer Tanguay, P.S.S. l'apporta lui-même de Rome. La relique enchâssée est une minuscule partie de la côte de Mère Bourgeoys envoyée au Saint-Père. Elle fut mise dans la salle du Tombeau.[21]

Au mois d'août 1951, le 23, les dirigeants de l'Ordre de l'Alhambra réunis en Congrès à Montréal élevèrent un monument à Marguerite Bourgeoys sur le terrain de la Communauté, à l'angle des rues Sherbrooke et Atwater. Il est le premier élevé en terre canadienne par cet Ordre qui ambitionne de faire connaître les grands personnages

20. AMC 1951, p. 67 – *Note*: Il faut nommer ici celle qui fut appelée à continuer son œuvre, S.S.-Damase-de-Rome, qui durant plus de vingt ans donnera son effort, sa plume, son ardeur, son intelligence à la cause de la Fondatrice. Elle fut aussi rappelée à Dieu dans l'allégresse du 12 janvier qui se prolongeait, le 14 janvier 1972. A cause de Mère Bourgeoys, ses funérailles furent une apothéose, présidées par Mgr Cimichella, évêque auxiliaire de Montréal.

21. AMC 1951, p. 90.

catholiques. La Mère Françoise Cabrini avait reçu cet hommage lors de sa canonisation. La cérémonie fut belle. La chorale du noviciat fit entendre deux hymnes à Marguerite Bourgeoys. D'éloquents discours en langue anglaise louèrent la grande éducatrice canadienne et sa Communauté. Mgr C.A. Labelle, aumônier de la Caravane Eudes, section de l'Alhambra, fit un brillant éloge de la Bienheureuse en langue française, la langue de Marguerite. M. André Pustienne, P.S.S., aumônier, remercia l'association fraternelle catholique. Le monument en pierre grise est l'œuvre du sculpteur J. Brunet. Les armoiries de la C.N.D. surmontent l'inscription suivante:

A la mémoire de Marguerite Bourgeoys
1620-1700
Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame
Première institutrice de Ville-Marie
Pionnière des Oeuvres sociales
Mère de la Colonie.

La stèle fut dévoilée par le Commandant Norman O'Brien et bénite par Mgr M.S. Carriga, évêque de Corpus Christi, Texas, aumônier de l'association. Mère St-Ignace déposa une couronne de marguerites et de lys, après que le Commandant suprême eût présenté lui-même une magnifique couronne. Cette page d'Histoire est reliée au souvenir de la Béatification.[22]

Le plus grand point d'ombre est, sans contredit, ce qu'il fut convenu de nommer «la tragédie des Alpes», survenue le 15 novembre 1950. Après avoir participé au triomphe de Notre-Dame de l'Assomption et contemplé Marguerite Bourgeoys dans la gloire du Bernin; après avoir reçu la bénédiction de Pie XII, gagné les indulgences du Jubilé

22. AMC 1951, p. 314, 315.

et vécu des «instants du ciel» comme ils l'avouaient, 58 pèlerins canadiens trouvèrent la mort dans la chute de leur avion qui se brisa sur les hauteurs neigeuses de l'Obiou, dans les Alpes françaises. Le rédacteur de l'Osservatore Romano, Cesidio Liolli, rappelant une phrase de l'allocution de l'un des premiers pasteurs du Canada qu'il ne nomme pas écrivait: «Hier, a-t-il dit, vous avez vu le Vicaire du Christ, aujourd'hui, vous voyez le Christ lui-même; vous avez participé au triomphe de la nouvelle gloire de Marie, vous la contemplez maintenant à côté de son Fils, glorifiée dans son corps et dans son âme».[23] La C.N.D. a douloureusement vécu cette heure d'épreuve qui semait le deuil dans tant de foyers canadiens. Elle voulait avec foi nimber cette tristesse de la lumière venue de la glorification de l'apôtre de Ville-Marie.

Echos de la Béatification

Dans chacune des Provinces religieuses de la C.N.D., un triduum d'action de grâces unit les Sœurs, les professeurs laïques, les élèves, les anciennes élèves et les amis de la Communauté dans des célébrations religieuses et historiques. Avec fierté, le clergé, le peuple chrétien louèrent Marguerite et son Oeuvre.

Une véritable anthologie fut publiée sous le titre général de «*ECHOS des fêtes de la Béatification de notre Bienheureuse Marguerite Bourgeoys dans nos divers centres missionnaires*». On y trouve des pages d'histoire incomparables, des trésors littéraires en français et en anglais, dus à la plume d'un grand nombre de Sœurs de la C.N.D. qui, en méditant la vie de leur Fondatrice, ont compris les immenses richesses

23. *Marguerite Bourgeoys, Sa Béatification*, p. 101.

qu'elle recèle. De ce long regard jeté sur la Mère que l'Eglise a glorifiée, il est sorti des pages sublimes de poésie et de prose, des conférences, des sketches, des tableaux qui ont établi la Communauté entière dans un état de contemplation et de prière. Partout, on sentait la présence invisible de la Bienheureuse. Le clergé, dans ses membres les plus représentatifs, magnifia le Seigneur et Notre Dame d'avoir donné une Bienheureuse au Canada.

À travers la Congrégation de Notre-Dame, ce fut l'année de la Béatification, l'année Marguerite-Bourgeoys. En plusieurs centres, on présenta «*Le Jeu de la Voyagère*» par Rina Lasnier: à Villa-Maria, à Saint-Jean, au Collège d'Ottawa, les élèves interprétèrent ce chef-d'œuvre littéraire, religieux, filial. Les décors avaient été préparés par les Sœurs artistes. Ce «*Jeu de la Voyagère*» a été créé à Troyes même, avec une artiste de France, Magdeleine Martel, et loué par la critique française et parisienne.[24] Après la séance donnée à Villa-Maria, le R.P. M.-Joseph d'Anjou, S.J., dans *Le Devoir* du 10 avril 1951, écrivit une appréciation de la présentation:

> Le croira qui veut, mais je viens de goûter un enchantement théâtral... dans un couvent. On jouait hier après-midi, à Villa-Maria, le «Jeu de la Voyagère» de Rina Lasnier.
>
> Féerie pour les yeux, certains décors comme ceux de l'orée du bois de Ville-Marie et le chemin près du fleuve que suit Marguerite Bourgeoys en route vers Québec; pureté, justesse des tons, discrétion des couleurs et des lignes, avec le brin d'irréalisme qu'il faut pour créer l'illusion.
>
> Chatoyants et divers sont les costumes. Somptueux quand ils revêtent les grandes allégories chorales: la Foi, la France, le fleuve Saint-Laurent, que personnifie une étudiante aux gestes

24. *ECHOS* 2, p. 50.

fermes et gracieux, à la voix fraîche et sonore comme une vague du matin; d'une infinie variété de robes, coiffes, fichus, vestons et chapeaux des enfants, des femmes et des hommes de France et de Ville-Marie.

Sur ce monde de couleurs, des effets de lumière, maniés avec art, surtout pendant les dialogues et les évolutions des chœurs. Rarement chorégraphie aura paru mieux synchronisée au tempo du drame, accordée à l'atmosphère spirituelle dans laquelle vivent les personnages. Je suis sûr que, dans le rythme traduit par le chœur en geste et en paroles, le personnage principal trouve un appui dramatique de grande valeur singulièrement aux heures-clés de l'action, au départ de Marguerite pour la Nouvelle-France, puis pendant la terrible crise de doute où risque de s'effrondrer le rêve de la Fondatrice.

Le texte, évidemment, est d'une puissance d'inspiration plus merveilleuse encore. On connaît cette prose aux inflexions de prière et de chant, rythmée comme un poème, tantôt éclatante comme un timbre d'argent, tantôt humble et pure comme la source de la forêt. Difficile à rendre, par conséquent, surtout par des enfants, à cause de sa plénitude et de sa justesse, même si elle emporte l'enthousiasme de l'esprit par la profondeur de ses vibrations.

On est ravi par les effets qu'en ont su tirer des adolescentes de quinze et seize ans. On en oublie presque l'insuffisance des voix tant est nette la diction et souple l'intelligence de la phrase. Les travestis masculins, naturellement, constituent l'obstacle majeur du théâtre du couvent. Un peu plus, hier, on n'y prêtait pas attention: le chevalier de Maisonneuve paraissait si brave et serein à la fois, le coureur de bois si gaillard dans son attitude, si mûr dans l'expression de son visage.[25]

Parmi les rôles féminins les mieux réussis, il faut mentionner Sœur Louise de Chomedey, sœur de M. de Maisonneuve, (allure distinguée, ton souple et sûr), la veuve Godé (dont les sanglots

25. P. Marie-Joseph d'Anjou, S.J., appréciation de la représentation du «*Jeu de la Voyagère*» à Villa-Maria, cité dans *Le Devoir*, édition du 10 avril 1951.

Note: Rina Lasnier est une élève du Pensionnat de St-Jean et du Collège Marguerite-Bourgeoys, membre de l'Académie canadienne-française.

sont d'un naturel parfait), la sœur Tardif, l'illuminée, dure, comminatoire à souhait; enfin Mère Bourgeoys. Celle-ci, dont la voix manque de tons graves, compense cette lacune par une diction aux modulations musicales, par une harmonie apparemment instinctive du débit avec le geste et la physionomie, où la limpidité et la mobilité du regard sont remarquables. Son art spontané, trouve dans la crise qui secoue l'âme de la Bienheureuse avant la fin du drame, des accents déchirants et sobres tout ensemble, qu'on n'aurait pas attendue de la gracieuse jeune fille des premiers tableaux; l'auditoire qui retient dans un silence malaisé l'intensité de son émotion éclate alors en applaudissements.

Le Jeu de la Voyagère, tel qu'on vient de le rendre à Villa-Maria, est une réussite due à la précise patience de religieuses, à la fervente application des élèves, à la compétence d'un professeur de diction, Mademoiselle Quintal (Jeanne), d'une maîtresse de ballet, Madame Séda Zaré, enfin et surtout à la qualité du texte et peut-être à la présence de l'auteur qui n'a pas caché son étonnement et sa satisfaction.[25]

Des jeux scéniques, des chœurs parlés furent préparés par les Sœurs de la C.N.D. et présentés dans les couvents et les écoles. L'amour filial, l'atmosphère créée par la Béatification de Mère Bourgeoys inspirèrent des écrits qui animèrent tous les centres où missionnaient des Filles de la première Bienheureuse canadienne. L'art était l'amour, l'admiration, le désir de faire revivre l'apôtre mariale qui donna son cœur et sa vie à la colonie naissante.

À l'École normale de Montréal, la pièce «*l'Envoyée de Marie*» due à la plus ailée de S.S.-Jean-de-Rome fut très appréciée en ce milieu de formation des maîtres parce qu'elle aurait pu s'intituler «le Jeu de l'Apôtre».

À Villa-Maria, les élèves anglaises ont présenté «*Marguerite Bourgeoys*», pièce spécialement écrite par le profes-

seur de diction, Miss Mulvaney Gray. Ce fut un franc succès.

À Ottawa, «*The Constant Heart*», un jeu marquable dû à la plume de Sœur Sainte-Myriam-du-Temple, C.N.D., fut donné en première en présence d'environ 1000 personnes. Le premier Ministre du Canada, plusieurs Ministres de son Cabinet et des membres éminents du Corps diplomatique formaient l'assistance d'honneur de ce long Jeu sur Mère Bourgeoys, en langue anglaise. Le Jeu était dirigé par l'auteur et par Mrs P.D. Holt, d'Ottawa, aidée de Mademoiselle Andrée Cunningham.

Le journal *The Ottawa Evening Citizen* du 27 février 1951 a noté:

> (...) The Constant Heart, by Sister Saint Myriam of the Temple, C.N.D., is a play of more epic than dramatic strength. It depicts in 14 well-written, clearly defined scenes the life of Marguerite Bourgeoys, the daughter of a master-candlemaker of Troyes, France, her growing sympathy for the poor, and her determination to carry her deep compassion and active Christianity to a "New World", the colony of New France.
>
> (...) The leading role of Blessed Marguerite Bourgeoys was played by Pauline Van Lammers. (...) Authentic 17th century costumes were designed by Mrs. V. Orsolini.

Le jeu «*The Constant Heart*» fut traduit en français par Madame Odile Poirier-Martz, de France, travaillant de concert avec l'auteur; elle était alors professeur de français et de littérature au Collège Notre-Dame d'Ottawa. La version française eut pour titre: *Marguerite Bourgeoys, Missionnaire troyenne.* Mgr Le Couëdic présida la première représentation à Troyes, et loua l'auteur pour la valeur du texte qui, même traduit, gardait son authentique richesse que les mots d'une autre langue n'avaient pas trahie. Made-

moiselle Romaine St-Omer y interpréta le rôle difficile de Marguerite Bourgeoys.

De nombreuses poésies d'origine congréganiste furent mises en musique par des Sœurs de la C.N.D., entre autres: S.S.-Frédéric-Marie, S.S.-Jean-du-Sacré-Cœur, S.S.-Anna-Marie, S.S.-Édouard-Martyr, S.S.-Roméo, S.S.-Gertrude-du-Cœur-de-Jésus, S.S.-Anicet, S.S.-Jeanne-de-la-Providence. Une magnifique cantate due à la plume de S.S.-Myriam-du-Temple fut mise en musique par S.S.-Jean-du-Sacré-Cœur; elle débutait ainsi:

Pines of the brooding forest
Lift your arms and pray
Sing, o great Saint Lawrence
On your sea-borne way:
As the flaming maples
Burn against the sky
Lift your strong Te Deum
O Canada, on high!

Faith has had its vision
Hope is done, at last
Love has now its crowning
Of a living past;
Sea to sea rejoices
Each has reached to West
In a mystic unity
With Marguerite the Blest.[26]

La compilation des panégyriques inclus dans les *Echos* des fêtes de la Béatification et dans l'album-souvenir, «*Marguerite Bourgeoys, Sa Béatification*», constituerait un volume signé d'auteurs éminents: on y trouverait les plus beaux sujets de méditation sur l'âme de Mère Bourgeoys, sur son charisme, son rayonnement caché préludant à son rayonne-

26. *Echos* 4.

ment de gloire, et sur sa mission dans l'Eglise du Canada. Dans le recul des ans, ces documents apparaissent comme un véritable trésor de famille, comme des pages inédites vraiment immortelles de l'Histoire de la Congrégation de Notre-Dame.

Un gracieux sonnet dû à la plume de Gabrielle Patry, de la Société des Poètes, exprime bien un rayon de la joie de l'Eglise canadienne et de la Congrégation de Notre-Dame en 1950:

Hommage au très Saint-Père

Pour accorder ma lyre à la fête sublime,
J'ai choisi de chanter en un poème court
La romaine splendeur de cet unique jour
Où la Béatifiée apparut magnanime.

Votre geste, Saint-Père, à l'Univers exprime
Que le pays de neige a conquis votre amour
Par cette âme de feu qui donna sans retour,
Pour que l'ardente foi dans nos âmes s'imprime.

Sous la coupole d'or, au-dessus de l'autel,
Vous avez dévoilé d'un geste paternel
Marguerite Bourgeoys dans sa robe de bure.

Le ciel, dans le Bernin, venait de se livrer:
Les peuples à genoux ne surent que pleurer
Devant l'image sainte, étincelante et pure.

Monuments historiques

Le 27 juin 1953, la mise en châsse du gisant de Marguerite Bourgeoys raviva et prolongea pour nous les joies de la Béatification.

En bronze ciselé, rehaussé de motifs floraux émaillés, la châsse est une œuvre profondément symbolique. Conçue par S.S.-René

27. *Echos* 5, p. 64.

et S.S.-Jeanne-de-Jésus, artistes de la Communauté, elle a été entièrement exécutée par la maison Gilles Beaugrand de Montréal.

C'est un vaste rectangle doublant sa largeur de 40 pouces et s'ajustant sur une base en bois, obliquant un peu vers l'extérieur, en atteignant le parquet. La base même est constituée par une bande sur laquelle se détachent des marguerites et coupée en son centre par les armoiries de la C.N.D. Au sommet, sur chacun des angles, des branches d'érable soutiennent la frise de fleurs de lys qui supporte la moulure de la table d'autel. Les armoiries du St-Père qui a béatifié notre Mère Fondatrice, S.S. Pie XII, forment le motif central de cet artistique décor.

Une large glace recouvre la châsse. Une grille en cuivre doré, décorée de lys conventionnels dont le projet fut dessiné par S.S.-Lina, la fermait sur l'avant-chœur. Un rideau de satin bronzé semble glisser sur une rainure, mais demeure constamment ouvert à l'extrémité gauche de l'intérieur de ce grillage. Des lys, des feuilles d'érable, des marguerites, tels sont les moyens d'expression très simples, mais combien justes et significatifs qui nous disent à leur tour: «La France l'a élevée, le Canada l'a possédée, l'Église l'a glorifiée».

Le decubitus de notre Bienheureuse est l'œuvre d'art du sculpteur Guardo (...)

Les Sœurs de l'École Supérieure des Arts et Métiers ont préparé dans la châsse un lit soyeux de satin jaune or capitonné en triangles et cousu par 4500 points de soie et d'amour filial. Les Sœurs du Grand Vestiaire de la maison mère ont confectionné le Saint Habit de Mère Bourgeoys.[28]

Le Livre-Souvenir intitulé: *La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys, Sa Béatification,* fut publié en 1951. Il a pour auteur Sœur Saint-Damase-de-Rome qui a assumé le lourd devoir de la compilation de toutes les pièces justificatives concernant la Béatification et la rédaction littéraire du volume: à certaines pages, la prose devient poésie. Tout

28. AMC 1953, p. 384, 385.

est rédigé avec art et beauté. Les étapes de la glorification se situent sous les pontificats de Pie IX, Léon XIII, Pie X, Benoît XV, Pie XI et Pie XII; elles se distribuent entre les années 1869 et 1950.

Ce document inappréciable conserve les décrets, les lettres officielles, le nom de tous les personnages qui ont travaillé en vue de la Béatification, dans la période d'acheminement vers les dernières phases à franchir avant la Béatification. Ainsi, on peut y lire la lettre pastorale de Mgr Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal, au sujet de l'événement; celle de Mgr Le Couëdic, évêque de Troyes; la relation de l'inoubliable journée, pour les pèlerins canadiens, de la définition du dogme de l'Assomption, la relation complète des Fêtes de la Béatification; les Lettres apostoliques déclarant Marguerite Bourgeoys bienheureuse; l'histoire de la tragédie des Alpes; la panégyrique prononcé à la maison mère par M. Clément Locas, P.S.S., le 12 novembre 1950; la relation du triduum d'action de grâces à Rome les 14, 15 et 16 novembre 1950; les trois panégyriques qui furent prononcés alors dans l'église Saint-Louis-des-Français par Mgr Julien Le Couëdic, Mgr Paul-Emile Léger et le R.P. Luigi Castano, salésien.

Le récit des fêtes de Troyes, 26 novembre 1950, remplit l'âme d'admiration pour l'accueil sympathique et officiel de la petite patrie de Mère Bourgeoys.

Toutes les solennités de Montréal y sont gravées en un film merveilleux: le triduum à Notre-Dame, à la maison mère; le pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours; la première fête liturgique de la Bienheureuse; on y a inscrit les panégyriques et discours prononcés par Mgr Le Couëdic, M. André Pustienne, P.S.S., Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique au Canada, M. Edgar Peltier, P.S.S.,

supérieur du Collège de Montréal, l'abbé Irénée Lussier, Father George Thoms, Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, Mgr Olivier Maurault, P.S.S., recteur de l'Université de Montréal, M. Henri Garrouteigt, aumônier du noviciat, S.E. le cardinal James C. Mc Guigan, archevêque de Toronto, M. Léonidas Derome, P.S.S., dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, Mgr Roger Marien, c.s., aumônier de l'Ecole normale de Montréal, Madame Louis-Philippe Lussier, Présidente générale des Notre-Dame, Miss Dorothy Quigley, Mgr P.-Emile Léger, archevêque de Montréal, S.S.-Adolphe, Préfète provinciale des études à Sherbrooke. La présentation est très soignée et le volume est abondamment illustré.

Ces immortels panégyriques livrent un Message de lumière et de force présenté objectivement par les prêtres éminents qui ont médité et contemplé le cheminement spirituel de la première Bienheureuse du Canada, «Marguerite au cœur de neige et de feu».[30] Après vingt ans, l'Histoire ravive ces heures glorieuses que l'Eglise avait préparées pour projeter devant le peuple chrétien un modèle d'âme consacrée, à la fois mystique, missionnaire, contemplative et active. L'engagement religieux et apostolique de la C.N.D. reste lié à ce simple mot de Marguerite frappé comme une médaille aux armes de l'Evangile: Aimez Dieu et le prochain. Jésus n'a rien dit de plus. Marguerite n'a rien dit de plus. Incruster ce signe dans l'âme et dans la vie semble résumer le véritable retour aux sources préconisé par Vatican II.

---

29. BMBB, 1951, p. 15, 34, 56, 64, 76, 86, 88, 98, 109, 120, 122, 128, 137, p. 175-286.

Note: Depuis l'ouverture de la chapelle Marguerite-Bourgeoys, la châsse de la Bienheureuse est placée sous l'autel de cette chapelle qui sert de lieu de prière pour l'Hôpital, et qui est aussi un sanctuaire de pèlerinage.

30. Rina Lasnier, *Le Jeu de la Voyagère*, dédicace.

Les fêtes de Rome, les fêtes d'Amérique exaltèrent la mémoire d'une grande Française, Canadienne d'adoption, d'une missionnaire héroïque, d'une âme mariale. Même si «l'événement» de la Béatification fut un sommet, la Congrégation de Notre-Dame espère le jour glorieux où l'Eglise placera officiellement Marguerite Bourgeoys parmi les saints.

Aux fêtes de la Béatification de Marguerite Bourgeoys, se rattache d'assez près le fait de l'installation d'une magnifique statue dans la chapelle de la maison mère. On l'accueillit comme un souvenir tangible des célébrations et le rappel d'une présence toujours actuelle de la Fondatrice.

Le 8 décembre 1952, elle arrivait de Rome «par la porte des pauvres» comme Mère Bourgeoys l'aurait fait. On peut la décrire ainsi:

> Groupe représentant Marguerite Bourgeoys maternellement penchée vers deux enfants: une indigène au geste implorant, une Française offrant un bouquet de marguerites.
>
> L'œuvre est exécutée en marbre de Carrare; hauteur complète, 6 pieds, poids 2000 livres. Sculpteurs: S.A.G. Ciocchetti & Compagnie, Rome. Valeur: 1,350,000 lires, soit $2170, en argent américain.[31]

Le vrai souvenir de la Béatification est invisible: il se perçoit dans la fidélité à la pensée de celle que le Seigneur a déléguée à Ville-Marie, jadis; pensée dont la réalisation s'exprimera plus tard, et surtout après Vatican II, comme «unité dans la diversité».

---

31. ACMB, 18 janvier 1952, Annales du Centre.

CHAPITRE QUATRIEME

L'INFIRMERIE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS

L'Infirmerie de la Communauté (1908)
Etapes successives
Messages de lumière

L'Infirmerie de la Communauté

Tout au long de l'Histoire de la Congrégation de Notre-Dame, on peut admirer l'attention particulière accordée aux sœurs malades. Les soins destinés à les soulager ou à les guérir leur sont prodigués dans un climat de paix, de prière et d'accueil. Et l'amitié fraternelle exprime l'amour de la Communauté pour chacune en assurant jour et nuit une présence affectueuse et dévouée auprès des sœurs mourantes. C'est le cœur de la Congrégation qui veille sur leur retour à la Maison du Père. Ainsi, nous apparaît l'œuvre de l'Infirmerie durant près d'un demi-siècle, à la maison mère de la rue Sherbrooke.

Des améliorations matérielles et d'organisation s'avéraient pourtant urgentes, en raison du nombre de malades et compte tenu des progrès de la science d'hospitalisation. Le personnel comprenait des infirmières compétentes, mais on voulut en multiplier le nombre. Quelques sœurs ayant une attirance et des aptitudes pour cette profession laissèrent l'enseignement et s'inscrivirent à titre d'élèves régulières dans les hôpitaux, particulièrement à Montréal et à Québec. Avec un courage nouveau et le prestige d'une

science reconnue par des qualifications officielles, elles reprenaient ensuite leur travail à l'Infirmerie.

Afin d'appliquer les nouvelles techniques, il fallait établir un cadre adapté. La Communauté utilisera à cette fin l'argent provenant de la vente de l'Ile Saint-Paul. Mais n'anticipons pas.

Quand s'ouvrit la maison mère en 1908, Sœur Saint-Polycarpe avait la haute direction de l'Infirmerie. Elle était à la fois au service des malades et première pharmacienne, comme on appelait alors l'Infirmière en chef. Plusieurs compagnes la secondaient, entre autres: Sœur de-la-Présentation, Sœur Saint-Arsène, Sœur Saint-Hyacinthe et Sœur Saint-Odilon, directrice du Laboratoire des produits pharmaceutiques. Elle fut une religieuse de grand mérite, animée d'esprit de prière, d'humilité et de charité. A vingt ans, après l'émission de ses vœux, elle fut mise devant une option surprenante pour elle: renoncer à son rêve d'éducation pour servir les malades. Elle acquiesça au désir de l'autorité et demeura quarante-trois ans dans ce mandat. Avant la visite des malades avec le Docteur Aubry, elle s'agenouillait longuement dans l'avant-chœur. Ces figures de religieuses restent inoubliables et portent l'empreinte du sacrifice, du don entier, d'une parfaite disponibilité dans un service fidèle du Maître qui les avaient conquises.

De 1908 à 1928, les sœurs malades étaient confiées aux sœurs d'office; les soins professionnels étaient réservés à celles qu'on nommait alors «pharmacienne». De beaux

Note: On désignait, alors, sous le nom de sœurs d'office, les sœurs destinées à la tenue de la maison. Elles étaient totalement intégrées à l'œuvre de l'éducation qu'elles favorisaient par leur immense dévouement. Depuis 1952, il n'y a qu'une classe de Sœurs à la C.N.D.

dévouements ont marqué cette époque. Il suffit de mentionner Sœur Fredette, la toute dévouée que rien ne rebutait; auprès des sœurs mourantes, elle était admirable de don, et ses diagnostics concernant l'heure du départ connaissaient peu d'erreurs. Sœur Laroche, toujours digne et polie; Sœur Mance; Sœur Babineau qui allait lentement mais sûrement. On revoit aussi: Sœur Trottier, Sœur Maisonneuve, Sœur Dubé, Sœur Mc Grath et tant d'autres: la liste complète est au ciel!

En 1927, Sœur Saint-Vincent-de-Sienne, alors supérieure à Richmond, devint «première pharmacienne». Elle remplaçait S.S.-Polycarpe dont les 43 ans de service indiquaient l'heure de la retraite. Elle demeura au poste de 1927 à 1934. Dans la suite, plusieurs sœurs assumèrent cette importante charge:

S.S.-Marie-Anysie (Angélina Laroche) de 1934 à 1946
S.S.-Marie-Antonia (Judith Nicole) de 1946 à 1947
S.S.-Marie-Anysie (Angélina Laroche) de 1947 à 1954
S.S.-Marie-Hélène-de-Jésus (M.-Hélène Giguère) de 1954 à nos jours

L'installation de la salle de chirurgie date de 1935; auparavant, les sœurs étaient transportées à l'Hôtel-Dieu pour une intervention chirurgicale. On retenait les services des Docteurs Derome et Hingston, chirurgiens.

L'Infirmerie fonctionnait sous la dépendance de la supérieure locale de la maison mère. Une sœur ancienne mandatée par l'autorité visitait les malades et accordait certaines permissions; elle avait le titre de «sœur adjointe de la supérieure». Les sœurs d'office se levaient à quatre heures pour préparer le déjeuner car elle s'occupaient personnellement des plateaux de leurs malades; elles se rendaient

ensuite à la chapelle pour cinq heures trente. Est-il opportun de noter ici que les sœurs devaient porter la cornette et le voile «sur la pointe» pour la communion: telle était la coutume! Seules, les portes de l'Infirmerie Bonsecours étaient munies de clochettes électriques: Sœur de-la-Présentation avait eu la permission d'utiliser à cette fin les dons reçus à son Jubilé d'Or de vie religieuse en 1919.

Qui n'a connu le service de «veilleuse» à la Congrégation de Notre-Dame, durant le noviciat, aux retraites ou dans la vie courante à la maison mère? Jusqu'en 1920, la garde était confiée à une sœur novice; dans le cas d'une sœur en danger de mort, une sœur préposée aux malades était présente. Les dimanches et fêtes, deux sœurs professes se partageaient la veille que chacune assurait seule. En 1920, Sœur Boisclair fut nommée «veilleuse» à l'année, avec une novice qui changeait chaque soir; cela dura jusqu'en 1935. Pendant les Quarante-heures, un jour, Sœur Boisclair ne s'était pas rendue à sa garde; on s'inquiéta: on la trouva morte près de son lit. Quel accueil durent lui faire ses protégées! Son souvenir s'inscrit bien dans la méditation du psaume 14:

> Qui habitera dans ta Maison, Seigneur?
> Qui reposera sur ta montagne?
>
> Celui qui ne s'arrête que pour ranimer son élan,
> Et ne dort qu'aux fatigues de son corps,
>
> Dans ton ciel, tu l'accueilleras.[1]

Après Sœur Boisclair, les sœurs veillaient à tour de rôle pendant quinze jours, aidées d'une sœur novice. A partir de 1946, et jusqu'en 1960, les infirmières assumèrent ce service avec le concours d'une sœur du noviciat.

---

1. David Julien (abbé), Psaume 14, Fiche P 5.

Vers 1926, des changements notables s'amorcèrent à l'Infirmerie. Sœur Sainte-Marie-Damase et Sœur Sainte-Synclétique désiraient se dévouer auprès des malades et se donnèrent vaillamment à leur tâche nouvelle. Mais en observant, elles constatèrent que sans réelle préparation, personne ne pourrait réaliser la réorganisation de l'Infirmerie. Avec elles, Mère Sainte-Marie-du-Cénacle, supérieure générale, se pencha sur le grand problème. Celle-ci décida d'envoyer ces deux pionnières suivre le cours régulier d'infirmière à l'Hôtel-Dieu de Montréal. S.S.-Marie-Damase se spécialisa en pharmacie et en technologie médicale, tandis que S.S.-Synclétique étudiait en vue de l'organisation générale de l'Infirmerie-hôpital.

Les Sœurs très malades étaient retraitées à l'Infirmerie Bon-Secours; les autres, à l'Infirmerie Sainte-Anne. Au cours du supériorat de S.S.-Marie-Alexis à la maison mère, on construisit des cellules individuelles à Saint-Michel : innovation fort appréciée.

Le Docteur Aubry, médecin attitré de la Communauté durant plus 40 ans, recevait les sœurs au Bureau quatre fois la semaine; les appels de nuit le trouvaient toujours disponible. Il s'intégra si bien à la C.N.D. qu'il exprima le désir de porter la petite croix d'argent des Sœurs et d'avoir ses funérailles à la maison mère.

On soignait selon les méthodes du temps : auscultation, tension artérielle, prescriptions : ventouses, cataplasmes, tisanes de toutes sortes, cachets et sirop fabriqués par les Sœurs de la pharmacie et du laboratoire. Quelques variétés de pilules achetées à l'extérieur complétaient l'éventail des médicaments utilisés à l'époque. Dans la cour du noviciat, on cultivait des plantes médicinales : baume, herbe à dinde,

camomille et ce que l'on appelait les «quatre racines»: chicorée, patience, pissenlit, chiendent. Ces plantes étaient sous la garde de Sœur Ducharme et de Sœur Rose-Aimée Laflamme aidées, plus tard, par Sœur Saint-Emméric. On obtenait le sureau, l'angélique, l'orme et le tilleul à l'Ile Saint-Paul. La cueillette de la gomme de pin et de la savoyane[2] se faisait à Oka. La randonnée des sœurs du laboratoire et des infirmeries s'effectuait sous la forme d'un pique-nique. Loisirs du temps!

De 1926 à 1950, dix sœurs reçurent leur diplôme d'infirmière à l'Hôtel-Dieu de Montréal: S.S.-Marie-Damase, S.S.-Synclétique, S.S.-Marie-Anysie, S.S.-Marie-Antonia, S.S.-Claire-Marie, S.S.-Basile, S.S.-Marie-Anne, S.S.-Norbert-Marie, S.S.-Marie-Hélène-de-Jésus, S.S.-Philippe. Après 1952, huit autres sœurs acquirent les mêmes qualifications à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à l'Hôtel-Dieu de Québec, à Saint Mary's Hospital, à Montréal. Cette richesse de compétence et de dévouement est au service des sœurs malades. Trois infirmières graduées ont œuvré au bénéfice des missions de la C.N.D. au Japon; de plus, des infirmières japonaises deviendront des Sœurs de la C.N.D. et seront accueillies pour leur don entier au Christ et à la Communauté.

Celle qui durant de longues années dirigea l'Infirmerie, S.S.-Vincent-de-Sienne, était une femme dynamique: elle voyait tout, elle entendait tout et comprenait qu'il lui fallait des aides responsables. Dès 1928, elle commence à remplacer les sœurs d'office par des sœurs de chœur qu'elle choisit

2. *Note:* Savoyane = Coptis groenlandica (Jardin Botanique de Montréal). La Coptide du Groenland, de la famille des renonculacées, croît dans les bois humides des Laurentides — longues racines jaune orangé — apéritive amère — Fil d'or — Gold Thread — racines fililormes.

au sortir du noviciat et qu'elle se charge de former et de faire étudier. Connaissant les aptitudes de S.S.-Antoine-le-Grand qui fait merveille à Saint-Louis de Kent où elle est presque le médecin du village, elle réussit à l'obtenir comme aide et lui confie la responsabilité de l'Infirmerie. Dans la suite, un grand nombre de sœurs furent appelées, tour à tour, à jouer un rôle important dans la nouvelle organisation. S.S.-Norbert-Marie, S.S.-Emile-de-Ravenne, S.S.-Jean-Marie-Vianney, S.S.-Clémentine, S.S.-Agnès-de-la-Foi, S.S.-Camille-des-Anges, S.S. Thérèse-des-Miracles, S.S.-Bernard-de-Citeaux, S.S.-Marie-Léopold et plusieurs autres.

Le premier grand changement se manifeste par l'organisation d'une cuisine de diète confiée à Sœur Rompré et à Sœur Olivier pour l'Infirmerie Notre-Dame-de-Bon-Secours. A l'Infirmerie Sainte-Anne, on prévoyait la même amélioration. En 1928, les deux premières Sœurs infirmières graduées entrèrent en fonction. S.S.-Marie-Damase prit en charge la Pharmacie et le Laboratoire de technologie médicale. S.S.-Synclétique devint première infirmière à l'étage Bon-Secours. Son esprit d'ordre et de sens pratique uni aux qualités humaines, psychologiques et spirituelles de S.S.-Vincent-de-Sienne font merveille. La ronde des «tabliers bleus» est finie: les sœurs qui sont au service de l'Infirmerie sont revêtues du tablier blanc. L'Infirmière en chef est très exigeante pour ses aides et désire qu'elles pratiquent une politesse sans défaut.

Pour être à même de donner des leçons vraiment pratiques, S.S.-Vincent-de-Sienne et S.S.-Caïus se rendent à l'Hôtel-Dieu pendant quatre mois, à certains jours, afin d'être au courant des procédés et techniques les plus modernes. Sœur Saint-Emméric étudie aussi durant quatre mois pour se familiariser avec la Pharmacie. D'année en année,

de nouvelles infirmières licenciées se préparent à l'Hôtel-Dieu. Le Docteur Verschelden remplace le Docteur Aubry pendant deux ans. Et, c'est le long et très apprécié mandat du Docteur Réginald Savoie, de 1928 à 1954.

Sœur Sainte-Marie-Damase organisa le Laboratoire clinique d'analyses en 1928, dans une chambre de l'Infirmerie Sainte-Anne, près du parloir. Chambre très étroite à une seule fenêtre. Vrai prodige de réaliser tant de travail dans un si petit local! Les cours de technologie médicale n'existant pas encore, elle obtint de faire un stage spécial à la fin de son cours d'infirmière, sous la conduite des médecins biochimistes et hématologistes de l'Hôtel-Dieu, et se rendit capable de faire plusieurs analyses courantes à la maison mère. Le Laboratoire actuel occupe une vaste pièce et deux petits appartements adjacents à l'étage Jeanne-Mance. Le plan a été dressé par Sœur Juliette Bélanger et accepté par l'architecte, M. Gaston Gagnier.

Lors de son départ pour le Japon en octobre 1932, Sœur Sainte-Marie-Damase fut remplacée par S.S.-Marcel-de-France qui suivit, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, des cours intensifs organisés par la Société Canadienne de Technologie du Québec. Elle reçut son diplôme de la C.S.L.T. en 1961.[1] Analyses de sang, électrocardiogramme et métabolisme, banque de sang et préparation des transfusions: tel est le travail rattaché à ce Laboratoire qui se développe avec les années.

A l'Infirmerie Bon-Secours, la pharmacie était située près du parloir. Le Laboratoire des préparations pharmaceuti-

Note: Canadian Society of Laboratory Technology = C.S.L.T.

Note: Dans une optique de prospective, plusieurs faits appartiennent à la décennie qui suit 1950 et même au-delà; l'énumération nous a paru utile pour donner une vue plus complète de l'évolution.

ques occupait deux pièces au sous-sol près de l'ascenseur et de la porte No 2, sur le même étage que la buanderie, la ciergerie et la cordonnerie. S.S.-Pierre-d'Alcantara remplaça S.S.-Odilon qui travailla plutôt au Laboratoire des produits pharmaceutiques. En 1928, S.S.-Marie-Damase avait organisé la Pharmacie selon le mode de l'Hôtel-Dieu tout en s'occupant du Laboratoire de Technologie médicale; de 1932 à 1935, S.S.-Emméric y travailla avant de se rendre au Laboratoire des produits pharmaceutiques. S.S.-Elzéar eut la direction de la Pharmacie de 1932 à 1938. En 1938, S.S.-Irène-de-Sion la remplaça et y travaillait encore en 1970.

La Pharmacie actuelle est située à l'extrémité de l'aile neuve construite en 1955 et ouverte en 1957. L'appartement est divisé en trois; des armoires servent de murs. On a installé le système Schwartz pour entreposer les pilules et le tout a été confectionné par Monsieur Osias Rodier, menuisier de la maison mère.

Grâce à l'initiative de Sœur Saint-Vincent-de-Sienne, le service des aides bénévoles fut créé; il garde toujours sa raison d'être et sa vitalité. Durant ces stages temporaires, des vocations d'infirmière ou d'aide-infirmière peuvent se révéler. Les infirmières attitrées peuvent, pour lors, prendre un repos très nécessaire. Quand les juniorats étaient florissants, les jeunes sœurs étaient heureuses d'offrir quinze jours à l'œuvre de l'Hôpital. Même alors, des sœurs plus âgées faisaient preuve d'un admirable et joyeux dévouement en se partageant les tâches. Le service des infirmières bénévoles est essentiel: il est requis pour les malades, pour la lingerie, pour le service des plateaux. Quelques sœurs sacrifient aimablement à cette fin quelques jours de leurs vacances de Noël. Par cette extension du service d'infirmière, s'établit

une particulière union entre les sœurs qui se trouvent heureuses de travailler «ensemble» pour la Congrégation de Notre-Dame, la grande amitié de toutes celles qui se disent avec amour et fierté: Filles de Marguerite Bourgeoys!

En 1929, S.S.-Synclétique ouvrit à Sainte-Adèle-en-bas, comme filiale de l'Hôpital, un sanatorium[3] destiné aux sœurs atteintes de maladie pulmonaire: c'est la première page d'un livre édifiant qui s'écrira sous la protection de Notre-Dame-des-Monts, dans un merveilleux site des Laurentides. Le 18 novembre 1929, Mgr Georges Gauthier alla bénir[4] la maison et souligna les améliorations modernes et la simplicité. «Les malades doivent être la portion chérie d'un Institut,» dit-il. Comme on lui faisait remarquer que l'apparence extérieure de la maison rappelle la façade de l'Institut Pédagogique: «Oui, c'est vrai, dit-il, mais ici, c'est l'Institut Pédagogique de la sainteté!». Cette maison avait appartenu à Mgr Gauthier, frère de Mère Sainte-Euphrosyne, ex-supérieure générale. Entre l'acquisition de ce bien et la bénédiction, la Communauté avait dû réaliser de multiples réparations et transformations pour adapter la propriété à l'œuvre projetée.

A la Maison Notre-Dame-de-la-Protection de l'Ile Saint-Paul, à la Maison Notre-Dame-du-Sacré-Cœur sur la Ferme Villa-Maria, les Sœurs trouvaient aussi un endroit de repos favorable: de grands horizons, le calme, l'air pur. Ainsi, l'œuvre de l'Hôpital se trouve prolongée. Les maisons Sainte-Dorothée et Notre-Dame-du-Sacré-Cœur sont actuellement des foyers d'accueil pour les sœurs retraitées ou convalescentes; Saint-Romuald, L'Assomption, Jeanne-LeBer, Ridgefield, Victoriaville, Dorval, la maison mère

3. AMC 1924, p. 233.
4. AMC 1929, p. 501, 502.

pour une part, prennent la même orientation. Ainsi, l'Infirmerie est réservée aux sœurs malades. Il existe une relation amicale et réelle entre l'Infirmerie et les séniorats: c'est qu'autrefois, l'infirmerie recevait non seulement les sœurs malades, mais les sœurs à la retraite, particulièrement à l'Infirmerie Sainte-Anne.

Les Sœurs malades sont des leviers inconnus pour les œuvres apostoliques de la Communauté. L'Infirmerie est une aile de choix de la maison mère: sous sa forme actuelle perfectionnée, elle reproduit les bienfaits et le dévouement caché de la première organisation.

Comme on l'a dit précédemment, en fin de juillet 1933, une épidémie de fièvre typhoïde avait éclaté au noviciat de la C.N.D.; quinze novices et quelques Sœurs professes en moururent. La salle du postulat fut transformée en infirmerie sous la haute surveillance de S.S.-Marie-Anysie qui avait terminé ses études en septembre 1932. Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu permirent un séjour d'un mois aux deux sœurs étudiantes: S.S.-Claire-Marie et S.S.-Basile. A cette heure d'épreuve, S.S.-Vincent-de-Sienne, S.S.-Marie-Anysie, S.S.-Marie-Anne, S.S.-Caïus et d'autres ont été des modèles d'abnégation au service de la Communauté. Les sœurs sous-maîtresses du noviciat les secondèrent: S.S.-Juvénal, S.S.-Léocade, S.S.-Arsène, Sœur des-Chérubins ont accompli des prodiges de courage. Le Docteur Réginald Savoie visitait les malades tous les jours; M. Henri Garrouteigt, P.S.S. aumônier, leur apportait secours spirituels et réconfort.[5] Ce fait devait être souligné dans l'historique de l'Infirmerie de la Congrégation de Notre-Dame.

5. cf. chapitre II, volume XI, notes 31, 32, 33, 34, 35.

En 1934, S.S.-Vincent-de-Sienne fut nommée supérieure à Joliette; S.S.-Marie-Anysie devenait à son tour première pharmacienne, mais en réalité, elle prit le titre d'«Infirmière en chef» qu'elle porta la première. S.S.-Basile assuma le rôle de première infirmière à Bon-Secours; S.S.-Antoine-le-Grand était toujours à Sainte-Anne.

S.S.-Marie-Anysie, dont l'intelligent dévouement est bien connu dans la Communauté, a vraiment fait progresser l'œuvre de l'Infirmerie. N'obtenait-elle pas, en 1935, la permission d'ouvrir le service de chirurgie? La salle destinée à cet effet fut prélevée sur une partie de la pharmacie à Bon-Secours. Bénite le 3 mars 1935, elle fut utilisée pour la première fois en faveur de S.S.-Odilon-de-Cluny. Le Docteur Armand Paré était le chirurgien; le Docteur Rochette, l'anesthésiste. On n'enregistra aucun accident dans cette salle: Mère Saint-Valérien avait demandé cette faveur au bon Dieu et sa foi fut exaucée.

En 1936, l'abbé Thomas Cunan, oncle de S.S.-Jean-de-Milan, fit don d'un appareil de Rayon X qu'on utilisa environ deux ans avant de le remplacer par un autre plus perfectionné.

Durant cette période de réorganisation, la vie était austère mais aimable à l'Infirmerie. Le travail était pourtant très exigeant. On devait être levée à cinq heures et demeurer au poste presque toute la journée car la répartition des tâches par huit heures n'était pas encore connue.

En 1942, S.S.-Antoine-le-Grand reçut une obédience pour Saint-Pascal et fut remplacée par S.S.-Agnès-de-la-Foi. S.S.-Juvénal devint alors Directrice de l'Infirmerie et garda ce mandat durant douze ans à la grande satisfaction de toutes, sœurs malades et Ouvrières.

Entre 1944 et 1950 et un peu plus tard, plusieurs sœurs s'intégrèrent dans le service des malades: S.S.-Marie-Marcella, S.S.-Louis-de-Toulouse, S.S.-Luc-Evangéliste, S.S.-Elisabeth-du-Sacré-Cœur, S.S.-Marie-Hélène-de-Jésus, Sr des-Anges. L'Equipe s'enrichissait.

En 1945, vu l'exiguïté de l'Infirmerie, S.S.-Marie-Anysie s'offrit aux Mères de l'Administration générale pour transformer le Manoir de Notre-Dame-de-la-Protection à l'Ile Saint-Paul en maison de convalescence. Elle s'éloigna avec un bon groupe pour se rendre à «la Maison du bonheur», comme elle disait. S.S.-Marie-Antonia la remplaça comme Infirmière en chef, le 1er novembre 1946 et le demeura jusqu'au 4 septembre 1947. S.S.-Marie-Anysie reprit alors son poste et y fut maintenue jusqu'en 1954.[6]

En 1953, Sœur Gisèle Lemay se vit chargée spécialement du service des diètes. A ce moment-là, on prévoyait un autre changement d'importance pour l'avenir et la vie de l'Infirmerie. Mère Sainte-Marie-Consolatrice, supérieure générale, annonça que, désormais, l'Infirmerie aurait une supérieure locale. Le personnel s'en réjouit et accueillit S.S.-Marie-Fortunate qui se donna sans compter pendant six ans. S.S.-Marie-Hélène-de-Jésus devint infirmière en chef en 1954. En 1955, les infirmières de la C.N.D. revêtirent un nouvel uniforme: robe blanche et voile blanc.

De 1925 à 1957, la médecine a changé considérablement: le régime des médicaments prescrits à l'Infirmerie fut modi-

6. Note de l'auteur: Le présent volume comprend la période 1900-1950. Quelques dates de ce chapitre sont postérieures à 1950. Elles ont été tolérées pour permettre d'embrasser le problème entier de l'Infirmerie de 1908. Ce sujet ne sera pas repris parce que le tournant de 1957 a marqué une véritable évolution qui se maintient, où des améliorations suggérées par les besoins et par le progrès s'insèrent chaque année.

fié. Les sulfamides (1928) firent leur apparition; la pénicilline fut découverte ainsi que les vitamines. Les antibiotiques eurent raison des infections. Les perfusions de sérum sont en vogue. Le laboratoire est assez bien équipé pour préparer les transfusions sanguines. Les médecins de toutes les spécialités répondent aux besoins divers.

En 1956, le problème des chambres devenant presque insoluble, le Conseil général décida d'agrandir l'Infirmerie. Une aile s'ajouta à chaque extrémité, quatre étages et un sous-sol à chaque aile. La pelletée de terre symbolique fut levée le jeudi, 26 avril 1956, par Mère Sainte-Marie-Consolatrice, supérieure générale. Le projet prenait vie!

Les plans sont dus à M. Gaston Gagnier, architecte; la construction fut réalisée par Messieurs Maurice Décarie et Emile Asselin, entrepreneurs généraux. L'excavation terminée, on commença la construction qui se poursuivit sans arrêt et avec succès. L'Administration générale de la Communauté, la Dépositaire générale, particulièrement, suivaient de près l'élaboration des plans soumis et acceptés. Au-dessus de tous les sacrifices, comme un phare dirigeant l'entreprise, brillait la pensée de Marguerite Bourgeoys:

> Si nous nous souvenons de la vie de Notre-Seigneur et de celle de la Sainte Vierge, disait-elle, nous ferons paraître partout la sainte pauvreté, la simplicité dans nos vivres, nos vêtements, nos chambres, nos meubles et même dans l'infirmerie, parmi les malades et infirmes, car c'est dans ces choses où nous découvrons les merveilles de Dieu. La vie large, molle et relâchée est une bruine épaisse qui dérobe à nos yeux les trésors immenses de sa bonté.[7]

Dans la nouvelle construction, la salle de chirurgie est située à l'étage Jeanne-Mance; des appareils neufs favorisent

7. EMB, 1964, p. 263.

l'application des techniques modernes. Depuis la récente organisation, on trouve à l'Hôpital les services suivants:

Radiologie — Belle installation à l'étage Jeanne-Mance. Appareils perfectionnés. Médecin attitré pour les radiographies de première importance. Les Rayons X ordinaires sont pris par des techniciennes en R.X.: Sœur Sainte-Claire-Marie et S.S.-Pierre-aux-Liens.

Physiothérapie — Elle est assez bien organisée à l'étage Jeanne-Mance. Une physiothérapeute laïque s'y rend trois fois par semaine. Celle-ci est secondée par S.S.-Stanislas-de-l'Eucharistie.

Salles de stérilisation — Appareils pour eau distillée. Four pour stérilisation à air chaud et à chaleur humide. S.S.-Maria-de-Jésus en est chargée.

Bureaux des médecins — Médecine générale, spécialistes en cardiologie, urologie, rhumatologie, ophtalmie, laryngologie.

En mars 1957, la chapelle de l'Infirmerie étant terminée, on la surmonta d'un petit clocher dominé par une croix: c'est le couronnement de l'œuvre entreprise. Note de beauté, symbolisme de la prière qui, comme l'antenne, capte les ondes du ciel.[8]

Enfin, le 30 août 1957, l'Infirmerie rénovée de Notre-Dame-de-Bon-Secours était inaugurée. En communiquant la grande nouvelle, Mère Sainte-Marie-Consolatrice disait à la salle de communauté: «Tout est prêt pour recevoir nos malades. Nous souhaitons à toutes la guérison, nous

8. AMC 1957, p. 142.

souhaitons surtout qu'elles se sanctifient sous la protection de Notre-Dame-de-Bon-Secours.[9] Dès neuf heures, les Mères du Conseil général se rendirent sur les lieux pour conduire chaque sœur ancienne dans une belle chambre, à elle assignée. La présence affectueuse de la supérieure générale et de ses Conseillères est chère au cœur des sœurs malades et des sœurs anciennes qui s'établissent dans un «royaume nouveau» avec un certain regret de quitter des lieux moins adaptés à leurs besoins, mais chargés de vieux souvenirs. La désinstallation comporte toujours des sacrifices que le bien-être ne compense qu'à demi, mais que la foi éclaire!

L'aile neuve comprend quatre étages. Au premier, se trouvent la pharmacie, le laboratoire, la salle de chirurgie, les Rayons X, la dentisterie, les bureaux de médecins et les antichambres. Les trois autres étages correspondent aux infirmeries Sainte-Anne, Bon-Secours et St-Michel. Chacune des chambres est pourvue d'un évier et d'une armoire. Le parquet est de tuile de vinyle. Les murs sont peinturés de couleurs très douces: gris à Sainte-Anne, vert mousse à Bon-Secours, gris beige à Saint-Michel. A partir du premier octobre, les divers bureaux étaient organisés. Dès le 14, la salle de chirurgie fut mise en opération.[10]

En novembre, des travaux importants furent réalisés du côté de l'ancienne infirmerie pour unifier l'installation nouvelle. Partout, la rénovation aura vérifié, restauré, semé lumière, utilité et beauté.

Le 30 janvier 1958, la chapelle de l'Infirmerie, dédiée à Mère Bourgeoys, fut inaugurée par la célébration de la première messe. Elle a reçu un hommage financier considé-

9. AMC 1957, p. 418.
10. AMC 1957, p. 418, 419.

rable de la part des anciennes élèves. Des plaques de cuivre fixées sur chaque banc rappellent au Seigneur, par Marguerite Bourgeoys Bienheureuse, l'offrande de chacune des Amicalistes de nos couvents et écoles, et le don personnel de celles qui firent leurs études à la Congrégation.[11] C'est une carte géographique particulière où le cœur remarque des points plus brillants! Sur les portes des cellules de l'Infirmerie, les Amicales ont aussi gravé l'expression de leur gratitude. La litanie des «Notre-Dame» s'y déroule en mots poétiques où chantent des souvenirs: lieux aimés, figures chères, fêtes inoubliables, apostolat laïque, service d'Eglise. Les sœurs malades y retrouvent les jalons de leur vie missionnaire et des orientations de prière et de souffrance.

Il est bien sûr que, depuis la plus lointaine époque, les détails concernant l'Infirmerie devaient être consignés par «l'Office», selon l'esprit du Coutumier des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Mais le feu de 1893 a fait disparaître des trésors d'Archives. Nous avons retrouvé un seul registre, daté de 1868, dont la page liminaire se lit comme suit:

> Au nom de Dieu
> soit fait et commencé le présent livre
> de l'Inventaire
> des remèdes, etc, etc, de la Pharmacie
> de la Communauté des Sœurs
> de la Congrégation de Notre-Dame
> Montréal, 1er mars
> 1868

Le cahier est écrit avec une rare perfection: plusieurs pages sont dignes des moines du Moyen-Age. Le nom des remèdes est là, en latin et en français, par ordre alphabéti-

11. AMC 1957, p. 501, 562.

que, et selon une division: i.e. O 15, Q 17, G 38, E 36... En plus de la classification, on a désigné le nom de l'armoire où le médicament est en réserve: St-Côme, St-Joseph, St-Michel, St-Damien, St-Raphael, St-Luc. Les remèdes employés sont variés; la plupart sont d'origine végétale, ou à base d'extraits de plantes médicinales.

A la liste des remèdes, s'ajoute l'inventaire des instruments, nommés par ordre alphabétique: 1868-1897. Suit l'inventaire des livres, 1868-1897. On y voit une humble série de volumes pourtant bien choisis. On a inscrit la liste des meubles et ustensiles, pour la période 1868-1897, et pour 1913. Les choses essentielles s'y trouvent, mais quelle différence avec l'inventaire qui se pourrait faire en 1950!

Quelle note de pauvreté, quel ordre, quelle pensée sérieuse ont présidé au labeur élaborant lentement une œuvre! Le présent peut s'y instruire.

L'Infirmerie est un lieu. Elle a une âme. Son âme est faite du dévouement caché de celles qui l'ont édifiée à partir de 1908, dans la maison mère de la rue Sherbrooke, en y créant une œuvre humanitaire et religieuse; son âme est faite de la souffrance rayonnante de centaines de sœurs qui y vécurent durant une période plus ou moins longue.

On n'en peut parler sans penser à un arrêt d'activité, temporaire ou définitif. Mère Bourgeoys a considéré pour elle-même et pour ses filles cette phase de la vie religieuse. Dans une lettre à Monsieur Tronson, le 30 octobre 1695, elle a écrit:

> Il me semble (...)
> Que la vie simple et sans façon nous est plus propre que

toutes les recherches sans nécessité pour conserver la santé ou rétablir les malades.[12]

Dans ses instructions, elle avait exprimé ceci :

> Les malades et infirmes étaient autrefois traitées du mieux qu'il se pouvait, dans la maison, sans chercher ailleurs et on se passait de ce que l'on pouvait se passer sans tant de recherches.[13]

Elle revient sur le sujet dans ses instructions familières :

> Les maladies et les infirmités, il en faut faire un bon usage et ne pas trop faire de singularités dont on peut se passer. C'est un temps de bénédictions, quand on y est bien préparée, mais d'un grand danger à cause du diable qui, n'ayant pu nous prendre dans le cours de notre vie, fait tous ses efforts pour nous perdre au temps de la mort.[14]

Ces lignes austères sont un message non seulement pour le temps de la maladie, mais pour l'orientation intérieure de notre vie. Les circonstances modernes peuvent faire varier certaines formes extérieures, mais il importe que la simplicité et la pauvreté de la Fondatrice soient le seul luxe de la Congrégation de Notre-Dame.

Même si l'amitié fraternelle se fait réconfortante à l'Infirmerie, il reste que chaque sœur, en y entrant au soir de la vie, sait qu'elle doit y gravir personnellement les derniers échelons de la perfection. Le Seigneur l'y attend. Le programme de détachement varie avec les personnes, mais il est exigeant. Il sera bon, alors, de reprendre pour son compte les lignes simples de l'admission de Marguerite Bourgeoys à l'infirmerie. On sent qu'elle a frémi aussi devant la retraite, l'ardente missionnaire !

12. EMB, p. 222.
13. EMB, p. 247.
14. EMB, p. 288.

> Enseigner, parler de Dieu, le faire aimer, former les âmes d'enfants pour la vie du ciel et de la terre, elle l'avait fait à Troyes, n'étant encore elle-même qu'une petite fille. Dans son âge avancé, c'était toujours sa passion. Elle en oubliait ses soixante-treize ans. Vaillante comme les plus jeunes, elle l'était toujours, mais elle n'avait plus de forces que pour se traîner. L'âge des missions était passé pour elle : c'était celui de la retraite qui avait sonné. Bientôt, on la mit à l'infirmerie, où la Sœur Crolo venait d'entrer.[15]

Les jours de solitude et de souffrance physique peuvent se multiplier. L'impuissance, l'inutilité deviennent des instruments de sanctification qu'il faudrait entrevoir aux heures d'activité. Mère Bourgeoys a vibré d'émotion sous leur étreinte, mais elle a communié aux vouloirs divins. La regarder vivre cette dernière étape, c'est lui permettre de nous parler encore :

> Ses Sœurs, qui l'avaient nommée au Conseil, lui avaient donné aussi le titre d'admonitrice. Charge ou honneur? Dans leur pensée, ce n'était qu'un titre sans emploi. (...)
>
> Ses Sœurs avaient trop de cœur pour lui retirer leur vénération : elles avaient fait droit à ses désirs, mais elles ne parleraient plus d'elle, et tout se passerait comme si elles voulaient continuer son œuvre, non contre elle, mais sans elle. Les jours succéderaient aux jours, personne ne recourrait à ses lumières. Cinquième conseillère, elle se sentirait aussi inutile que cette cinquième roue du carosse qui passait en proverbe dans le langage populaire. Ce silence, cette froideur qui l'enveloppent de toutes parts, et qui la mettent à l'écart de toutes les affaires et de tous les intérêts de sa maison, seront l'agonie sans répit de ses dernières années. Ils lui ont arraché des mots qui trahissent l'amertume de son calice, et que nous ne pouvons expliquer encore aujourd'hui que par le témoignage des saints que Dieu a conduits par la même détresse.[16]

---

15. Dom Jamet, O.S.B., *Marguerite Bourgeoys II,* p. 697.
16. Dom Jamet, *Marguerite Bourgeoys* II, p. 703.

L'Infirmerie Notre-Dame-de-Bon-Secours est une centrale d'énergie qui alimente l'apostolat actif. Avec la Vierge de l'Assomption, l'Ouvrière retraitée médite sur l'espérance et sur la Béatitude; elle s'y réfère dans la souffrance, le silence et le détachement, dans la joie et dans la foi. Les dernières amarres se coupent... la croix s'irradie des feux de l'entrée au Port éternel.

Le plus beau sera le dernier voyage
On le fera rien qu'en fermant les yeux
Les autres menaient vers des paysages;
Celui-là ira dans le Cœur de Dieu.[17]

17. Germaine Rivest, C.N.D., *A la Frontière*, cité dans l'*Inédit*, décembre 1971, p. 4.

CHAPITRE CINQUIÈME

ÉTAT DES MISSIONS FONDÉES AVANT 1855: 1900-1950

Province de Québec

Ferme Saint-Gabriel (1668) — Oka (1676) — Ile d'Orléans (1685) — Pointe-aux-Trembles de Montréal (1690) — Boucherville (1703) — Laprairie (1705) — Pointe-aux-Trembles de Québec (Neuville) (1716) — Saint-François-du-Sud, Montmagny (1763) — St-Denis-sur-Richelieu (1783) — Pointe-Claire (1784) — Rivière-Ouelle (1809) — Ste-Marie-de-Beauce (1823) — Berthierville (1825) — Terrebonne (1826) — Académie Visitation (1833) — Académie St-Joseph (1836) — Ecole Bonsecours (1838) — Les Cèdres (1841) — St-Roch de Québec (1844) — Châteauguay (1844) — L'Assomption (1847) — Sainte-Thérèse (1847) — Saint-Jean (1847) — Baie Saint-Paul (1848) — St-Eustache (1849) — Sainte-Croix (1849) — Yamachiche (1852) — Villa-Maria de Montréal (1854) — Ferme Notre-Dame-du-Sacré-Cœur (1854)

Province d'Ontario

Kingston (1841)

L'historique des maisons de la Congrégation de Notre-Dame établies entre 1668 et 1854 était inclus dans les neuf premiers volumes de l'Histoire de la Communauté, mais il donnait peu de détails et ne signalait souvent que des faits isolés. Le dixième volume[1] a voulu combler cette lacune et offrir plus de renseignements pour mieux éclairer la période comprise entre la date de fondation de ces missions

1. HCND X, I, ch. VIII, p. 173-236.

et l'année 1900. Le présent volume reprend le récit à cette date et le poursuit jusqu'en 1950.[2]

Maison Saint-Gabriel – Pointe Saint-Charles

Le 10 octobre 1917, le parc situé sur le terrain vendu par la C.N.D. à la Pointe Saint-Charles prit le nom de Parc Marguerite-Bourgeoys. L'idée fut lancée par Monsieur Arcade Lécuyer, membre de la section Saint-Charles de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Même avant d'être organisée en musée, la maison de la Ferme conservait des antiquités: une plaque de fonte ébréchée de 1699; une balance de bois avec des poids datant de 1656; quelques incunables; l'autel qui remonte à 1723.

Le 9 décembre 1932, l'annaliste a noté: «Notre chère horloge nous revient toute reluisante et rajeunie, on serait loin de lui donner ses 234 ans d'existence. Le Frère Romanus, des Ecoles Chrétiennes, nous dit avoir lu au dedans le nom de l'horloger, Richard Orpword, qui la répara le 31 mars 1828».

Le puits légué par Mère Bourgeoys fut vidé au moyen d'une pompe et nettoyé le 10 août 1933: on prit cette précaution à cause d'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait alors au noviciat. L'eau fut analysée et trouvée saine et potable. Sa principale utilisation était la préparation des pains d'autel; à cette fin, on la transportait à la tonne à la maison mère.[3]

---

2. *Note:* Quelquefois, les dates limites 1900 et 1950 sont un peu dépassées, soit pour clore un projet, terminer le développement d'une idée ou signaler un changement majeur ou définitif.
3. HCND X, II, p. 35 à 41.

On installa le téléphone à la Ferme le 26 février 1934. La Maison Saint-Gabriel eut la joie d'accueillir, en septembre 1935, un chef indien de la tribu des Abénaquis, Monsieur Watso Odanak, de la Réserve indienne White Mountain, dans la Province de Québec. Catholique fervent, homme distingué et très instruit qui parle indifféremment sept langues.

Un article du journal La Presse, édition du 6 avril 1937, parut sous le titre suivant: «Une humble maison chargée de souvenirs de la fondation de Montréal et de la Congrégation de Notre-Dame». Il était du plus haut intérêt pour les amis de la vieille maison.

La croix dressée près de la clôture du poulailler depuis cent trente et un ans fut mise au centre de l'emplacement le 18 avril 1929. Le 29 avril suivant, le hangar à bois, vieux de deux cents ans, dut être démoli: que de souvenirs il emportait!. En 1940, on remplaça la porte de l'entrée principale qui datait de 1698.

Le 20 novembre 1948, la ville décida de combler une partie du terrain de la Maison Saint-Gabriel près de la rue Ash pour y établir des jeux. On examina les plans conservés à l'Hôtel de Ville de Montréal et ceux du Dépôt général. On dut constater que cette partie de terre appartenait en fait à la ville de Montréal qui l'avait achetée de l'Hôtel-Dieu. La Ferme en avait toujours eu l'usage pour le pacage des vaches.

Le 24 septembre 1949, trentre membres de la Société Historique de Montréal visitèrent la «vieille Maison». Ces dames et messieurs furent très intéressés par les détails concernant les commencements de la Ferme Saint-Gabriel au temps de Marguerite Bourgeoys; ils remarquèrent

l'agrandissement de la maison et l'évolution de la Ferme. Ils s'arrêtèrent longuement devant les longues poutres équarries à la hache, les chevilles et les mortoises, les éviers en pierre, la crémaillère pendue à la cheminée, la porte du four à pain, la vieille horloge avec son mécanisme en cuivre. L'ensemble leur apparaissait telle une fresque qui parle d'histoire et de poésie.

Jusqu'au 19 août 1950, le facteur laissait le courrier de la Ferme à l'Ecole Jeanne-LeBer: autre fait qui traduit l'isolement des fermières. Ce n'est qu'en 1916 que les sœurs eurent le privilège de posséder le saint Sacrement.

L'annaliste a écrit en mai 1956: «Presque tout le terrain est à vendre, les poules ont été tuées, mais les sœurs gardent la permission de cultiver encore un an». Elle ajoutait: «Lorsque le poulailler sera disparu, il ne restera plus que l'emplacement occupé par le poulailler, une étroite bande de terre en arrière de la maison, le long de la coulée, et un parterre en avant.» Ainsi, la Ferme Saint-Gabriel aura clos le livre de son histoire. Mais une œuvre s'édifiera au Musée: l'Histoire en dira le merveilleux cheminement.

Oka

Le 21 juillet 1932, le couvent d'Oka eut l'honneur de recevoir Son Eminence le cardinal Jean Verdier, P.S.S., archevêque de Paris. Le 5 août, il se rendit de nouveau à Oka pour participer à une réception offerte par les Indiens. La fête se déroula sur la terrasse du Séminaire. Monsieur Pierre Boisard, P.S.S., Supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, envoya chercher les Sœurs de la Congréga-

4. AMC, Ferme Saint-Gabriel, I, p. 327; V, p. 43-83; VII, p. 66; VIII, p. 22, 36, 85, 270; IX, p. 171; X, I, p. 173-180.



Tombeau de Marguerite
ys, à la maison mère, où
ieux Restes furent trans-
e 13 septembre 1910.

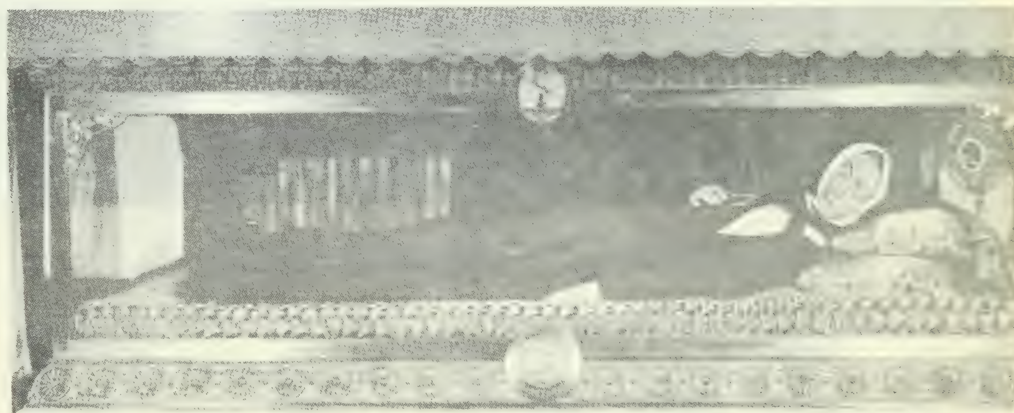


Reliquaire de la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys présenté à Pie XII. L'oeuvre est sortie des laboratoires d'arts sacrés de la maison Brandizzi.



Mgr P.-E. Léger, archevêque de Montréal, signe au Livre d'Or de la C.N.D., le 19 janvier 1951, en la première fête liturgique de la Bienheureuse.

Châsse de Mère Bourgeoys à la chapelle Marguerite-Bourgeoys (maison mère de Montréa





La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys dans la gloire du Bernin.

tion de Notre-Dame. La cérémonie typique fut un succès. Pour témoigner de leur admiration et de leur attachement, les Indiens de la tribu de l'Ours attribuèrent un nom à l'auguste visiteur: OTSESTAKTEIOSWATE, ce qui signifie ETOILE QUI BRILLE. Poussant la condescendance jusqu'à l'extrême, le cardinal dansa avec les chefs, en signe d'incorporation.

La vie des Sœurs était simple et chargée de travail; les joies paroissiales leur apportaient d'heureux moments très appréciés car les missionnaires étaient vraiment isolées et vivaient de sacrifices; les formes d'ascèse étaient multiples. Elle accueillirent avec reconnaissance l'installation du téléphone le 1er août 1933: ce fil semblait abolir les distances. En 1935, Monsieur Maximilien Lacombe, P.S.S., curé d'Oka, convertit le jardin en cour de récréation pour les élèves et fit don d'une pointe de terre du Séminaire pour l'organisation d'un jardin. Après cinq ans d'un grand dévouement, Monsieur Lacombe fut nommé curé à la paroisse Saint-Jacques de Montréal. Au départ, il offrit un ciboire et un missel pour la future chapelle du couvent.

Depuis 1721, les Messieurs de Saint-Sulpice entretenaient le couvent avec largesse et générosité. Mais un embarras financier les obligea à remettre le soin de l'école des filles à la Commission Scolaire d'Oka. Le 4 janvier 1936, Monsieur Pierre Richard, P.S.S., curé, et Messieurs les Commissaires de la localité en firent connaître la nouvelle aux Sœurs. Désormais, l'école sera soumise au régime des écoles publiques. Ainsi, le 22 mai 1936, les Sœurs reçurent la première visite de Monsieur Limoges, inspecteur du Département de l'Instruction Publique de la Province de Québec.

Quand, en 1936, après quatre-vingt-sept ans de service, les Frères des Ecoles Chrétiennes durent s'éloigner de l'Ecole Saint-René en raison du peu de finances de la Commission Scolaire, la direction de cette école fut confiée à la Congrégation de Notre-Dame. On aménagea deux classes de filles dans la salle de communauté des Frères; l'Ecole Saint Maximilien ouverte en 1930 dans une maison du Séminaire fut fermée.

Un souffle de joie passa sur l'Ecole le 10 novembre 1936: les Sœurs avaient organisé le premier conventum des anciennes élèves. Fête de l'amitié revêtant un cachet particulier: Oka est relié de si près au souvenir de Marguerite Bourgeoys, à la Mission de la Montagne, aux origines apostoliques de la Congrégation!

Au printemps de 1941, il avait été question de faire revenir les Frères à Oka; le projet n'eut pas de suite. Cependant, les Frères de l'Instruction Chrétienne se chargèrent des classes de garçons en septembre. A cette occasion, M. le curé Hector Nadeau, P.S.S., remercia la CN.D., en son nom et au nom de la Commission Scolaire pour avoir travaillé à l'instruction des garçons, en esprit de service.

A cause de certaines difficultés survenues avec les Autorités scolaires, le Conseil général rappela la sœur musicienne le 19 janvier 1945: plus de chant, plus de piano dans la petite famille de six Sœurs! Après une entente avec la Commission Scolaire, la sœur reprit son mandat le 24 février suivant, et la joie brilla de nouveau dans le groupe communautaire.

Un terrain fut acheté en vue de la construction d'une école, en 1948. Les travaux se poursuivirent régulièrement et, le 14 janvier 1951, Mgr Conrad Chaumont bénit la

nouvelle école Sainte-Marguerite-du-Lac. Deux ministres du Gouvernement provincial étaient présents: l'Honorable Omer Côté et l'Honorable Paul Sauvé, député des Deux-Montagnes. Sur *La Victoire*, hebdomadaire du comté, on pouvait lire: «Le Président de la Commission Scolaire d'Oka, le Docteur François Lévesque, après avoir magnifié l'œuvre de Mère Marguerite Bourgeoys, première institutrice de Ville-Marie, termine par cette supplique: Que la Bienheureuse Marguerite daigne se pencher sur les enfants d'Oka et les guider dans le chemin de la vertu. La fête fut splendide. L'Honorable Paul Sauvé, Ministre du Bien-Etre Social et de la Jeunesse termine la série des discours. Il appuya fortement sur la nécessité de l'effort personnel et du travail continu.

> L'école doit apprendre à l'enfant à se fier à lui, à se débrouiller dans la vie. Si nous comprenions notre bonheur, nous Québecois, de vivre dans une province où la liberté religieuse est respectée! Pourquoi y a-t-il, en plein 20e siècle, tant d'esclavage en Europe actuellement, sinon parce qu'on a mis Dieu à la porte des écoles et des gouvernements? Combien de peuples s'entretuent parce que le Christ n'est pas aimé! Apprécions donc l'incomparable privilège dont nous jouissons dans notre province franchement catholique, de posséder des écoles où nos enfants apprennent à mieux connaître, mieux aimer et mieux servir Dieu et, par le fait même, à rendre au pays d'immenses services.»

Les Sœurs d'Oka chantèrent le Te Deum, le 3 février 1951, pour exprimer leur bonheur de posséder un tabernacle! Depuis 230 ans, de 1721 à 1951, elles avaient été authentiquement filles de paroisse, assumant aussi d'être sacristines à l'église. En septembre 1951, M. le Supérieur Maximilien Lacombe, P.S.S. confia le soin des autels aux Petites Filles de Saint-Joseph.[5]

---

5. AMC, Oka, HCND, I. p. 265, 269, 270; III, p. 40, 311, 398; V, p. 42, 288; VII, p. 67; VIII, p. 140; X, I, p. 180-185.

A l'heure de la Béatification, Mère Bourgeoys prépara une joie spéciale à sa famille religieuse en orientant vers elle une vocation qui lui rappelait son œuvre très chère auprès des Indiens. Nous avons demandé des notes inédites à cette sœur: elles ont trop de saveur pour être modifiées. S.S.-Maria-des-Neiges eut pour père M. Mathieu Simon, de son vrai nom, Mattew Karowaïo, Iroquois converti à l'âge de vingt-deux ans pour épouser Justina Martin, Iroquoise catholique. Ils étaient tous deux originaires d'Oka. Ils s'établirent à Côte Rouge, Rang de l'Annonciation; ils eurent une famille de six garçons et de six filles. Sœur Marie-Laure fit ses études primaires à l'école du Rang, fut pensionnaire à Saint-Eustache, et deux ans à l'Ecole normale de Montréal. Comment est-elle venue à la Congrégation? Mystère des appels divins.

Depuis l'âge de douze ans, j'espérais être religieuse, dit-elle. En 1948, lors de la centralisation des écoles du rang, mes deux plus jeunes sœurs fréquentent le couvent d'Oka, et me parlent souvent de S.S.-Achille devenue amie de ma mère; je ne refusais aucune occasion de la rencontrer dans mes visites au village. Après la messe, un bon matin, elle m'amène déjeuner au couvent. Dans l'après-midi, je suis présentée à Mère Saint-Ignace, supérieure générale, et au Père Garrouteigt, P.S.S., aumônier du noviciat. Ce fut décisif. J'ai fait les démarches pour obtenir mon entrée le 18 août 1950. J'étais institutrice à l'école du rang, à ce moment-là.

J'ai fait ma profession religieuse le 21 août 1952. Ma première mission fut la Pointe-aux-Trembles de Montréal; j'y demeurai durant cinq ans.

Au mois d'août 1964, on me demanda de parler au programme AUJOURD'HUI, à Radio-Canada, pour donner mon opinion comme Indienne, sur le sujet suivant:

- Intégration et ségrégation des races

• Exprimer, personnellement, comment moi, je suis parvenue à rester avec des Canadiennes.[6]

L'attachement sincère de Sœur Simon à la Congrégation de Notre-Dame lui a inspiré une réponse magnifique.

Mère Bourgeoys doit regarder avec complaisance ses filles missionnaires à Oka, car elle garde au ciel un amour particulier pour les enfants indiens qui se joignent aux enfants canadiens du milieu.

Ile d'Orléans, Sainte-Famille

Le 15 février 1921, le Conseil général permit d'agrandir le couvent; la pierre angulaire fut bénite le 13 juin par M. Alfred-Herménégilde Martel, curé.

Mère Sainte-Madeleine (Huot), qui fut élève de cette maison a écrit une page inédite qui laisse voir le grand esprit de foi des sœurs de la mission.

> Il se trouvait près du couvent une fontaine dont l'eau était nécessaire aux besoins journaliers de la maison. Or, une année que le pays souffrait d'une grande sécheresse, cette fontaine vint à tarir. Le manque d'eau jeta le couvent dans une grande consternation. Une de nos maîtresses, S.S.-Bernardin, pleine de confiance en la bonté de Dieu qui, comme un bon Père, s'intéresse toujours à nos besoins, imagine de conduire ses élèves auprès de la fontaine. Là, s'adressant à la petite troupe: «Mes enfants, leur dit-elle, d'un ton ferme et assuré, je vous ai amenées ici pour demander à Dieu qu'il nous donne de l'eau. Soyez sûres que si vous priez bien, vous serez certainement exaucées. A l'instant, toutes tombent à genoux, récitent lentement et à haute voix un Pater et un Ave. A peine la prière est-elle terminée que l'eau commence à couler comme auparavant. La tradition porte même que depuis elle n'a jamais tari.

6. S.S.-Maria-des-Neiges (Simon), Notes inédites, 1950.

Le nombre de pensionnaires n'était que de dix-huit en 1924. L'année suivante, le système à eau chaude fut installé; en 1927 seulement, le courant électrique entra dans le couvent. On peut deviner un peu combien la vie était austère et mortifiée.

On célébra magnifiquement le 250e anniversaire de la fondation du couvent de Sainte-Famille, le dimanche 11 août 1935. Des personnalités éminentes, religieuses et civiles, prirent part à la fête, entre autres: Son Eminence le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, O,M.I., archevêque de Québec, l'Honorable Alexandre Taschereau, Premier Ministre de la Province de Québec, Mère Saint-Valérien, supérieure générale, Mère Saint-Ignace, supérieure provinciale de Québec. A la réception officielle, le cardinal était accompagné de sa suite d'honneur. On remarquait aussi l'Honorable Cyrille Delâge, Surintendant de l'Instruction Publique, de la Province de Québec, Monsieur le Commandeur C.J.-Magnan, inspecteur général des écoles normales, monsieur Robert Rumilly qui avait publié la vie de Marie Barbier[7] à l'occasion de ce Jubilé.

A la réception officielle, l'hommage était intitulé: *Les Marguerites de Notre-Dame* et se divisait ainsi — Au temps des lys — La saison des roses — A l'heure des feuilles d'érables.

L'historique de la mission y fut rappelé avec précision sous une forme littéraire bien appréciée. Entre autres souvenirs, on avait noté que sieur Berthelot ou Berthelet, propriétaire de l'Ile d'Orléans, avait donné trois arpents

---

7. *Note:* Marie Barbier fut la première sœur canadienne à la Congrégation. Elle était fille de Gilbert Barbier, un colon de la recrue de 1643 qu'on avait surnommé le Minime. Elle fut l'une des premières missionnaires de la Ste-Famille, dans l'Ile d'Orléans; en 1693, elle succéda à Mère Bourgeoys comme supérieure de la Communauté. (Dom Jamet, O.S.B., *Marguerite Bourgeoys*).

de terre ayant en longueur la moitié de l'Ile d'Orléans. Les revenus de ce terrain, à la réserve des droits seigneuriaux, étaient destinés à assurer la subsistance des Sœurs tenues de donner gratuitement l'enseignement et même «la pension» aux filles de la paroisse en l'année de la première communion», ce qui a été accepté, dit l'Acte de contrat, par dame Marguerite Bourgeoys, supérieure des dites dames.

Et la ferme s'organisa. Le premier fermier des sœurs, Martin Mercier et sa femme Mathurine Roux, par acte du 26 octobre 1692, se donnent aux Sœurs avec tous leurs biens évalués à 1100 livres, à condition d'être incorporés à la Communauté, nourris et entretenus à ses frais en maladie comme en santé.

Pendant ses 250 ans d'existence, 1685 à 1935, le couvent avait fourni 65 recrues à la Congrégation de Notre-Dame. Dans cette phalange, on compte quatre supérieures générales de la Communauté: Mère de-la-Nativité (Desrousselles), Mère Sainte-Gertrude (Huot), Mère Sainte-Madeleine (Huot), Mère Sainte-Elisabeth (Dorval).

Parmi les Sœurs qui prononcèrent leurs vœux de religion à Québec en présence de Mgr de St-Vallier, le 5 août 1698, il y avait trois sœurs qui œuvraient à Sainte-Famille: S.S.-Ignace (Asselin), Sœur de-la-Passion (Guyon), S.S.-Croix (Laviolette). Le 25 juin précédent, S.S.-Jean-Baptiste (Prémont) et S.S.-Pierre (Létourneau) s'étaient consacrées à la vie religieuse à Ville-Marie du vivant même de Mère Bourgeoys.

Chaque année, la Ferme historique accueille de nombreux visiteurs: 236, en 1935; 185, en 1937. Les cours de tissage furent inaugurés au couvent en 1938. Un octroi du gouvernement fut attribué à la salle de tissage à la suite

de la visite de l'abbé Albert Tessier. Le 26 août 1939, le Surintendant de l'Instruction Publique annonça que le couvent prendrait le titre d'Ecole Ménagère primaire. Ce couvent de Ste-Famille, fondé par Mère Bourgeoys elle-même en 1685, fut entièrement détruit par le feu le dimanche des Rameaux, 6 avril 1941. A l'exception d'une aile, le couvent était resté le même depuis trois siècles: sa disparition était une grande perte historique. Le 13 avril 1941, les Marguilliers et les francs-tenanciers offrirent aux sœurs de la C.N.D. un emplacement d'une superficie de 48 610 pieds carrés pour la reconstruction du couvent. Le Conseil général accepta l'offre et remit à la Fabrique, en retour, l'étendue de terrain de 38 000 pieds carrés occupée par le couvent incendié. En la fête du Rosaire, le 5 octobre, on bénit la pierre angulaire où l'on avait encastré une partie de celle du couvent primitif. Les Sœurs inaugurèrent le couvent le 12 janvier; il fut bénit le 31 mai 1942. Ce fut une fête splendide. Mère St-Ignace, supérieure générale était présente; M. Henri Garrouteigt donna le sermon de circonstance et M. Alphonse Désilets prononça une conférence sur les écoles ménagères moyennes.

En 1944, cent douze élèves furent inscrites, dont cinquante internes. «Les finances sont améliorées» écrit l'annaliste, «les Sœurs reçoivent chacune six cents dollars». Autre temps... Avec la permission de la Fabrique, car le terrain lui appartient désormais, un kiosque fut élevé près du fleuve sur l'emplacement du vieux couvent. Marguerite Bourgeoys, Marie Barbier, Anne Mayrand sont passées là... cette terre est sanctifiée par la présence des «premières» de la Congrégation de Notre-Dame. Une statue de la Vierge (Bourgault) y est installée.

L'érablière de seize cents érables fut réorganisée en 1950.

Une note typique des annales, à la date du 16 octobre 1952 laisse voir une tranche du programme d'études:

> Nous attendions une belle journée pour le «broyage» du lin. Nous sommes seules dans la paroisse à continuer la culture du lin. Le fermier, Monsieur Eugène Croteau, aidé de quelques voisins est au bord de l'eau avec les broies, et le labeur commence. Les élèves préparent lunch et chansons pour réconforter les broyeurs et les broyeuses. M. le Curé vient prendre une leçon de broyage du lin... ce qui l'intéresse beaucoup.

Le présent garde l'austère poésie du passé.

Pointe-aux-Trembles de Montréal

Une aile de 65 pieds par 114 pieds construite en 1909, bénite par Mgr Paul Bruchési, disparut dans les flammes le 15 avril 1922. On dut reprendre les classes dans des locaux improvisés. On éleva une résidence provisoire sans solage pour servir d'abri aux religieuses; elle mesurait 60 pieds par 22 pieds. C'était une cabane de bois brut. L'annaliste a noté: «Mère Bourgeoys ne se doutait guère que 232 ans plus tard, ses filles habiteraient une maison semblable au premier logis». Le corps principal de la maison ne se releva pas de ses ruines; seule, l'aile fut reconstruite. En novembre 1925, le couvent accueillit cent dix internes. L'Amicale Notre-Dame de la Réparation date de 1929.

La proximité de la ville, le programme d'études et d'éducation, le site magnifique attirèrent toujours les élèves qui bénéficiaient de grands avantages.

Le 29 avril 1954 on abattit cinq arbres très vieux. Avaient-ils été témoins des missions ambulantes à la Pointe-

8. AMC, Sainte-Famille, Ile d'Orléans, HCND I, p. 282; IV, p. 28, 101, 378; V, p. 42; VI, p. 189, 252; VII, p. 67; VIII, p. 126, 331; X, p. 188, 189.

aux-Trembles ou de la fondation de 1690? La pépinière de Berthier fit alors un don très important: vingt-cinq érables, quinze ormes et vingt cormiers. On les transplanta au bord du fleuve et dans le parterre. Existeront-ils en 2054?

Les souvenirs se referment sur un fait d'histoire: en mai 1956, la maison mère remettait au couvent une grande croix de fer forgé de cinq pieds et demi portant l'inscription suivante: «Croix du premier couvent de Pointe-aux-Trembles de Montréal — 1690». C'est un trésor que Mère Bourgeoys a vu... et, peut-être fait préparer.[9]

Boucherville

Pour la période inscrite entre 1902 et 1920, les Archives de la maison mère ne possèdent rien de l'histoire de ce couvent. On avait célébré le deuxième centenaire de sa fondation les 3 et 4 septembre 1901; on avait alors rappelé que Mère Bourgeoys et ses premières compagnes inaugurèrent les missions ambulantes à Boucherville, en faveur des colons et de leurs enfants. Surtout, on avait souligné que le premier curé de Boucherville, M. de Soudrays, P.S.S., voulant retenir les sœurs de façon permanente avait présenté une requête en ce sens à la Fondatrice elle-même qui agréa sa demande. Après ces solennités, un long silence plane sur la maison: probablement, parce que les faits rares sont réduits au calme déroulement de la vie simple d'une maison d'éducation de l'époque.

Le 26 juillet 1925, la classe de l'Externat du couvent devint la salle du pensionnat et les élèves de ce groupe auront un local dans une petite maison située près du couvent: ce sera l'Ecole Marguerite-Bourgeoys.

---

9. AMC, Pointe-aux Trembles de Montréal, HCND, I, p. 272; V, p. 42; VI, p. 252; VII, p. 213; VIII, p. 350; X, I, p. 189-191.

Quand l'Amicale des Anciennes s'organisa le 7 octobre 1930, on la plaça sous le vocable de Notre-Dame-de-Sabrevois. Pourquoi ce nom? C'est un rappel d'Histoire. Le vieux manoir de Pierre Boucher, aujourd'hui «La Broquerie» se nommait au début du siècle «le Château de Sabrevois», du nom de M. Sabrevois de Bleury, l'un des héritiers de Pierre Boucher. La rivière qui coule auprès reçut la même appellation. Le manoir est construit à l'endroit où s'élevait le Fort Saint-Louis.

En juillet 1940, le couvent vendit une partie de terrain pour l'embellissement de la route et reçut la somme de mille dollars. En 1948, le pensionnat avait un personnel étudiant de 148 élèves, dont 54 internes.

Une importante assemblée de la Commission Scolaire se tint dans la maison, le 27 mai 1951. Quelques-unes des décisions formulées modifièrent l'organisation du couvent:

> Les classes de quarts-pensionnaires et pensionnaires qui se tiendront au couvent en septembre 1951 commenceront en 3e année;
>
> La Commission Scolaire de Boucherville prend sous sa direction les classes de la 3e à la 7e inclusivement. Les classes de 8e, 9e et 10e années resteront indépendantes, sous la direction de la Maîtresse générale des études de la C.N.D.;
>
> Même si la Communauté acceptait de laisser deux sœurs voyager à l'école des garçons, MM les Commissaires croient qu'il est préférable que les maîtresses laïques soient ensemble au Collège;
>
> Toutes les classes du Collège seront sous la direction du Principal et les sœurs n'auront plus à voyager à l'école des garçons;
>
> On fera l'installation d'une classe d'enseignement ménager dans une partie de la maison du concierge. Un salaire de plus sera payé pour la classe qui sera ouverte;

> Un salaire sera octroyé à la supérieure pour la direction des classes du couvent;
>
> Augmentation du montant global alloué pour les points suivants: loyer des classes, chauffage, éclairage.

Les 13 et 14 juin 1953 ont marqué la célébration du 250e anniversaire de la fondation de Boucherville. Mgr Gérard-Marie Coderre, évêque-coadjuteur de Saint-Jean présida les fêtes. Mère Ste-Marie-Consolatrice, supérieure générale, assistait à la célébration. Le sermon de circonstance fut donné par le R.P. Joachim Primeau, S.J., enfant de la paroisse. Au banquet, on remarqua Madame Jean Désy, descendante du fondateur de Boucherville. Elle y fit un splendide exposé historique sur «l'Habitation» de Boucherville au temps de la fondation. M. Jean Désy rendit lui-même un juste hommage à Boucherville et à la Congrégation de Notre-Dame «qui ont illustré la Nouvelle-France d'hier et le Canada d'aujourd'hui».

A titre de curé de Longueuil, Mgr Romain Boulé, V.G. disait: «Je dois un merci spécial à Mère Bourgeoys dont l'influence s'est répandue aux environs de Boucherville; un merci particulier pour avoir formé l'âme de Mère Marie-Rose qui, à son tour, dirigea toute une lignée d'éducatrices». Mgr G.-M. Coderre, dans son allocution, souligna l'idéal apostolique de Marguerite Bourgeoys. Il terminait ainsi:

> Les Religieuses de la C.N.D. n'ont pas failli dans la poursuite de cet idéal. Souhaitons qu'à leur exemple et à la faveur de leurs enseignements, leurs élèves sachent comme la Bienheureuse «prendre le parti de Dieu», et selon son vœu le plus cher, contribuer à faire de votre population un «peuple de saints, et de chacun de ses foyers, un sanctuaire où fleurissent les grâces et la vertu».

Une plaque commémorative fut apposée sur le mur de

l'Institution par la Commission des Monuments Historiques et dévoilée par Mgr Coderre qui en commenta l'inscription:

La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys
choisit elle-même le site du
Pensionnat de Boucherville où,
depuis 350 ans, des milliers de jeunes
filles ont reçu une éducation chrétienne.
1703-1953

Un pageant historique dû à la plume de S.S.-Marie-Médiatrice (Lambert) fut présenté en hommage par les élèves. Les diverses scènes étaient intitulées: I Messagères de Notre-Dame — II Missions ambulantes — III Une soirée chez les de Boucherville en 1801 — IV Apothéose de Mère Bourgeoys[10]

Laprairie

En 1915, deux classes s'ouvrirent sous le nom de Fort-Neuf; les Sœurs qui en étaient chargées demeuraient au couvent. Le nombre d'élèves s'accrut et, en décembre 1926, on dut construire l'Ecole Notre-Dame-du-Sacré-Cœur qui fut bénite le 12 janvier 1927.

Comme le couvent avait reçu le titre d'Académie de la part du Comité de l'Instruction Publique, une subvention plus élevée du Gouvernement lui fut accordée.

L'éclairage à l'électricité remplaça avantageusement l'éclairage au gaz et à la chandelle, en 1914.

Lors de l'influenza en 1918, trois sœurs furent victimes de la terrible grippe: S.S.-Philomène-des-Anges, S.S.-Rita-

10. AMC, Boucherville, HCND, III, p. 389; V, p. 42; VI, p. 250; VII, p. 215; VIII, p. 132, 351; X, I, p. 194-197.

de-Cascia et S.S.-Théodore. Lourde épreuve pour le groupe communautaire!

L'Amicale Notre-Dame-des-Prés prolonge le rayonnement apostolique du couvent. Sur les années multiples écoulées depuis la fondation, le Seigneur fit briller des jours de gloire et d'action de grâces: la célébration du 250e anniversaire de l'établissement de la mission les 18, 19 et 20 juin 1955. Les fêtes s'ouvrirent le samedi 18 juin par une messe célébrée par Mgr Gérard-Marie Coderre, évêque de Saint-Jean-de-Québec. La réception officielle eut lieu à l'Ecole Supérieure du Christ-Roi. Un rappel historique, Le *Jeu des Prés qui fleurissent,* composé par S.S.-Marie-Eleuthère, fut présenté sous une forme littéraire remarquable: Les fleurs en espérance (1677); Une fleur mystique, Kateri Tekakouita (1678); Les fleurs sont cueillies (1955); Mère Bourgeoys recevait les hommages de dix générations d'élèves. Le R.P. Albert Brossard, S.J. mit en lumière avec éloquence l'œuvre des 250 ans d'éducation. Au banquet, Mgr Coderre prononça le discours final qu'il termina ainsi: «La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys a été la femme la plus adaptée de son temps».[11]

Pointe-aux-Trembles-de-Québec — Neuville

Le 5 novembre 1906, la Congrégation de Notre-Dame, par Sœur de-la-Présentation, signa un contrat avec le Docteur Larue, en présence de Monsieur Frédéric Smith, notaire, pour la vente du terrain compris depuis le chemin jusqu'au fleuve, à l'exception de ce qui avait été vendu à la ligne du Grand Nord pour la valeur de cinq cents dollars. Cette seconde vente rapporta la somme de mille dollars.

11. AMC, Laprairie — HCND, III, p. 50, 61; V, p. 42; VI, p. 88, 253; VII, p. 215; VIII, p. 35, 140, 351, 353; X, I, p. 197, 198.

Avec quelle joie, les Sœurs ont-elles dû voir le puits artésien terminé, le 24 juillet 1909! Creusé par les soins de la Communauté à une profondeur de 390 pieds, il eut d'abord de l'eau à quatre pieds et, dans la suite, à quarante pieds.

Le 24 janvier 1910, Monsieur le curé Elzéar Dionne annonçait l'ouverture de l'école ménagère à Neuville. En septembre 1915, le couvent prit possession de la maison et de la terre Grenier, pour la valeur de mille huit cents dollars; le 30 décembre 1923, cette maison Grenier qui avait nécessité des réparations pour deux mille cinq cents dollars fut vendue à Elisabeth Angers pour $3800. Il restait aux Sœurs le terrain qu'elles s'étaient réservé sur le côteau.

Malgré la tristesse des temps, car le monde était en guerre depuis 1914, on célébra le 200e anniversaire de la fondation du couvent les 8, 9 et 10 juillet 1916. La paroisse entière participa à ces jours d'action de grâces. La réception officielle fut présidée par le cardinal Nazaire Bégin, archevêque de Québec. Quarante Sœurs de la C.N.D. étaient présentes, dont sept anciennes élèves, parmi lesquelles on remarquait S.S.-Marcel, assistante générale. La création de l'Amicale Notre-Dame-de-la-Persévérance intensifiera les liens avec les anciennes élèves, en 1932.

Selon la demande faite au Département de l'Instruction Publique par le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, O.M.I., l'Ecole ménagère moyenne fut établie à Neuville en 1942; S.S.-Vincent-de-Sienne en fut l'initiatrice et S.S.-Eulalie-de-Barcelone, la première Directrice. Cette nouvelle orientation exigea des changements dans la maison: le parloir devint la salle de tissage, le bureau de la supérieure et une chambre furent transformés en salle de couture. La

maison voisine appartenant aux demoiselles Angers fut achetée et modifiée en 1946, afin d'y ouvrir deux classes. Cette année-là, le personnel étudiant comprenait trente-huit pensionnaires et soixante-treize externes. On ouvrit l'École des Saints-Anges pour les 2e et 4e classes.[12]

Saint-François-du-Sud – Montmagny

En juin 1913, le couvent sortit de son silence habituel pour proclamer bien haut le 150e anniversaire de sa fondation. Les fêtes furent familiales: pas une âme dans la paroisse ne fut exceptée de ce Jubilé. Chacun a ressenti une impulsion nouvelle vers le bien, le progrès et l'honneur. C'était aussi le 100e anniversaire de la mort de Monsieur Laurent Bédard, curé-fondateur, et le Jubilé d'Or de Sœur de-la-Trinité, supérieure du couvent, qui passa quarante-quatre ans de sa vie religieuse à Montmagny, dont trente-neuf à titre de supérieure, de 1877 à 1916. Le couvent est son œuvre.

L'Amicale Notre-Dame-de-la-Garde s'organisa le 22 novembre 1929; la première réunion groupa cent membres. Un rayonnement apostolique particulier allait s'établir par les Anciennes.

Le 10 juillet 1930, mourait Mademoiselle Victoire Bérubé qui fut au service de la maison durant quarante ans. La stabilité des personnes, religieuses et laïques, assurait alors une continuité dans l'œuvre, une vie de famille authentique, une union très grande dans le travail, la prière, l'austérité et la pauvreté.

---

12. AMC, Neuville – HCND, III, p. 227, 232; V, p. 42, 294; VII, p. 68, 215; VIII, p. 332, IX, p. 150; X, p. 198-201.
13. AMC, Saint-François-du-Sud – HCND, VI, p. 38, 185; VII, p. 67; VIII, p. 126, 332; X, p. 201-203.

Très saint Père.

Après de longues années de privations et de sacrifices les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame filles de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys, peuvent entreprendre à Montréal, la reconstruction de leur maison mère, détruite en 1893 par un incendie. Elles sont heureuses d'en mettre le plan sous les yeux de Votre Sainteté

Humblement prosternées à vos pieds, elles vous prient, Très Saint Père, de bénir ces travaux qui vont commencer bientôt, mais surtout de les bénir elles-mêmes, avec les quarante mille enfants confiées à leur direction au Canada et aux États-Unis

Montréal, le 8 décembre 1904

Alle Dilette Figlie Suore della Congregazione di Nostra Signora in Montreal, [illegible] significano, [illegible] lungamente le loro privazioni e i loro sacrifici [illegible] la propria Casa e [illegible] compiuta la [illegible] moltitudini [illegible] le migliaia di fanciulle a loro affidate per la cristiana educazione, impartiamo a tutte con effusione di cuore l'Apostolica benedizione

Dal Vaticano il primo giorno dell'anno 1905

Pius PP. X

Parchemin écrit par saint Pie X : bénédiction du plan de la maison mère de la rue Sherbrooke : 19 mars 1905.



CHAPITRE 115

Loi accordant certains pouvoirs à l'œuvre et fabrique de la paroisse de Saint-Eustache

[*Sanctionnée le 17 mai 1940*]

Préambule.

ATTENDU que le curé et les marguilliers de l'oeuvre et fabrique de la paroisse de Saint-Eustache, comté des Deux-Montagnes, ont, par leur pétition, représenté:

Que le révérend Jacques Paquin, ancien curé de cette paroisse, par son testament en date du 9 décembre, 1846, a légué à l'œuvre et fabrique de ladite paroisse, le curé et les marguilliers en fonction, certains immeubles pour le profit et l'usage du couvent des Sœurs de la Congrégation de Montréal à Saint-Eustache, et que ladite fabrique est en possession desdits immeubles depuis près de cent ans;

Que ces immeubles comprennent les immeubles connus et désignés sous les numéros un et cent vingt-deux des plan et livre de renvoi officiels du village de Saint-Eustache; les numéros cinquante, quatre cent quinze et quatre cent seize des plan et livre de renvoi officiels de la paroisse de Saint-Eustache; le numéro deux cent huit des plan et livre de renvoi officiels de la paroisse de Saint-Benoit, et le numéro trente-neuf des plan et livre de renvoi officiels de la paroisse de Saint-Joseph-du-Lac, toutes paroisses dans le comté des Deux-Montagnes;

Que lesdits immeubles ne peuvent plus être administrés avec profit et qu'il serait à l'avantage de tous les intéressés que lesdits immeubles soient vendus;

Que pour vendre lesdits immeubles, il est nécessaire d'obtenir la passation d'une loi accordant les pouvoirs à cette fin:

Que cette pétition est faite avec l'approbation de l'Ordinaire du diocèse de Montréal:

Attendu qu'il est à propos de faire droit à la demande contenue dans ladite pétition:

A ces causes, Sa Majesté, de l'avis et du consentement du Conseil législatif et de l'Assemblée législative de Québec, décrète ce qui suit:

Vente de certains immeubles autorisée.

1. Les curé et marguilliers de l'oeuvre et fabrique de la paroisse de Saint-Eustache, comté des Deux-Montagnes, ci-après appelés la fabrique, sont autorisés à vendre les immeubles ainsi légués à ladite fabrique par feu le révérend Jacques Paquin, en bloc ou séparément, à l'enchère ou de gré à gré, pour tel prix et à telles conditions que ladite fabrique jugera à propos, le prix global ne devant cependant pas être de moins de neuf mille dollars.

Placement du produit de la vente.

2. Le produit de la vente sera placé suivant les dispositions de l'article 981*o* du Code civil, afin d'en obtenir des revenus pour les fins mentionnées au testament dudit feu révérend Jacques Paquin.

Pouvoirs de faire la vente, etc.

3. Ladite fabrique a tous les pouvoirs nécessaires pour faire la vente, laquelle vente transportera la pleine propriété de ce que vendu et constituera bon et valable titre sans que l'acquéreur soit tenu de voir au remploi du prix; et ladite fabrique pourra, par résolution, autoriser les marguilliers en fonction à signer pour elle tous actes et documents requis.

Paiement des frais, etc.

4. La fabrique est autorisée à payer les dépenses encourues pour l'adoption de la présente loi à même le prix de vente.

Entrée en vigueur.

5. La présente loi entrera en vigueur le jour de sa sanction.

Loi accordant certains pouvoirs à l'oeuvre et fabrique de la paroisse Saint-Eustache (Geo. VI, 1940).

On célébra le cinquantenaire du couvent le 23 juillet 1933, mais la fondation de la mission remontait à 1763, l'année de la Conquête du Canada par l'Angleterre. Durant de longues années, le couvent vécut des jours assez semblables où l'on pouvait, toutefois, observer un progrès constant dans les études, dans la formation des élèves, dans l'attachement des anciennes élèves à leur Alma Mater. L'œuvre a été constamment soutenue par le zèle et la charité des curés, par la sympathie et la collaboration des paroissiens. Au début, le cours complet se résumait à «apprendre à lire, à écrire et l'étude du catéchisme». Le programme d'études s'est évidemment développé sous la direction de la Communauté ; il a pris une forme particulière de spécialisation quand l'art ménager fut organisé sur une base de culture et de formation pratique à l'ouverture de l'Ecole Ménagère Moyenne, en 1942.

Saint-Denis-sur-Richelieu

Le 30 septembre 1927, Mgr Louis-Adélard Sénécal, P.D., qui avait été curé à la cathédrale de Saint-Hyacinthe durant vingt-quatre ans et tenait la cure de Saint-Denis depuis mars 1926, fit don à la maison d'une pièce de terrain au bord du Richelieu, en face du couvent.

Fait assez rare, l'humble couvent de Saint-Denis qui vit de sacrifices, de devoir et de prière a formé trois supérieures générales pour la Congrégation de Notre-Dame : Mère Saint-Bernard, Mère Saint-Anaclet et Mère Saint-Valérien. Deux Sœurs qui furent missionnaires à Saint-Denis devinrent aussi supérieures générales : Mère Saint-Augustin et Mère Sainte-Madeleine.

Le 150e anniversaire de la fondation fut célébré le 11 mai 1933, en présence de Mgr F.Z. Decelles, évêque de

Saint-Hyacinthe et de Mère Saint-Valérien, supérieure générale. Une longue histoire de dévouement s'écrivit alors en poésie pour chanter le Magnificat et intensifier les liens d'amitié qui se sont gardés comme naturellement à travers les années et les générations. L'Amicale créée le 12 octobre 1930 fut placée sous le vocable de Notre-Dame-du-Richelieu. Le C.J.N. prit naissance sous le nom attachant de «Les Marguerites Dyonisiennes».[14]

Pointe-Claire

De 1900 à 1930, l'Histoire n'a conservé que peu de choses offrant un intérêt particulier: inscription des élèves, réparations importantes, fêtes religieuses et littéraires du programme habituel des maisons d'enseignement de l'époque.

L'Amicale du Vieux-Moulin eut sa première réunion en juin 1930: cent quatre-vingts élèves se retrouvent dans les murs de jadis. En 1934, le couvent commémora le 150e anniversaire de sa fondation: l'action de grâces s'unit à la gratitude des autres maisons de la première époque qui, chacune à leur tour, magnifient le Seigneur. A cette occasion, les Anciennes firent élever un monument à Saint Joseph: cette statue de ciment blanc pèse huit cents livres; on la fixa sur une base de pierre de granit, le 1er juin 1934. La grande croix de la Pointe qui veillait sur le domaine depuis quarante ans avait été renversée par le vent en janvier 1942; elle fut restaurée en 1943.

Au printemps de 1947, la débâcle causa de grands dégâts; le rempart de pierre fut emporté, des excavations profondes se creusèrent et l'eau s'infiltrant sous le terrain, le sol baissa.

---

14. AMC, Saint-Denis-sur-Richelieu — HCND, V, p. 366; VI, p. 184, 253; VII, p. 215; VIII, p. 353; X, I, p. 203-205.

Au mois d'octobre 1947, des tonnes de pierre de démolition furent expédiées à la Pointe pour relever le terrain à son premier niveau. Les travaux s'élevèrent à neuf mille dollars. En se promenant sur la grève, les Sœurs pouvaient reconnaître des pierres du Mont Sainte-Marie, parfois avec incrustation d'un M, des débris de marbre de l'autel, des morceaux de vaisselle bleue et or: quelle joie d'accueillir les cendres d'une mission qui fut la gloire de la C.N.D.!

Un chantier de construction fut établi en 1949 pour la restauration des dépendances. Bientôt, en 1950, le cours Lettres-Sciences étant supprimé, le statut de la maison fut changé. Quand, en 1954, la Commission Scolaire construisit une école pour les garçons, leur ancienne école fut attribuée aux filles et devint l'Ecole Saint-Joachim; quatre classes françaises et trois classes anglaises s'y organisèrent.[15]

Rivière-Ouelle

Un tremblement de terre se fit sentir dans la Province de Québec, le 28 février 1925, à neuf heures du soir. Le couvent de Rivière-Ouelle subit des dommages considérables, car dix-huit secousses furent enregistrées. Deux cheminées de pierre furent démolies, les statues se brisèrent, les enduits des murs du dortoir tombèrent en partie, plus de cent vitres furent cassées, les réservoirs se déversèrent et inondèrent le dortoir.

Tout fut réparé, et septembre inscrivit quatre-vingt-dix-huit élèves, dont vingt-deux pensionnaires. L'enseignement du piano était bien suivi: en 1928, un Lauréat, des certificats du cours intermédiaire et du cours élémentaire furent

---

15. AMC, Pointe-Claire – HCND, I, p. 275; III, p. 42; V, p. 42, 415; VI, p. 38; VII, p. 68, 215; X, I, p. 185-188, 307; t. II, 449.

obtenus, a noté l'annaliste. D'importantes réparations eurent lieu en 1929, et l'on construisit une nouvelle aile. Des modifications à l'intérieur changèrent la disposition et l'apparence des pièces. L'autel, don de la Comtesse de Beaujeu, mère de S.S.-Marie-de-la-Croix, fut restauré par les soins de S.S.-Démétrie, supérieure à l'Académie Saint-Urbain, à Montréal.

L'Amicale Notre-Dame-de-Liesse entra dans la Fédération des Notre-Dame en 1931. Les dames offrirent avec générosité le don de mille cent quarante dollars: «l'offrande était aussi urgente que touchante», a noté l'annaliste.

On célébra avec magnificence le 125e anniversaire de la fondation du couvent en septembre 1934. La messe fut célébrée par M. le curé J.S. Théberge, qui deviendra Prélat domestique, en 1952. Les souvenirs furent rappelés avec art en trois tableaux: Aube naissante — Rayon matinal — Midi d'espoir.

Avant la fin de l'année 1934, la ferme de Rivière-Ouelle s'agrandit de vingt arpents de terre payés mille dollars acquittés en parties égales par M. le curé Théberge et par le serviteur M. Alfred Bérubé: «cadeau royal» écrit l'annaliste. La ferme de 1941 comprenait 53 arpents en culture, et elle était très prospère. Des noms comme celui de S.S.-Antoine-Marie et S.S.-Evode rayonnent sur les statistiques indiquant le progrès. Mais en même temps, bien sûr, l'instruction et l'éducation retiennent l'attention de l'autorité du pensionnat et de chacune des Sœurs de manière à rendre authentiquement service aux élèves. Le Conseil de l'Instruction Publique reconnut le pensionnat de Rivière-Ouelle comme Ecole Ménagère Moyenne, en mai 1942. Un cours de tissage qui eut grand renom existait depuis 1932;

il fut organisé par S.S.-Monique-Marie et bénéficia d'un octroi gouvernemental. Une mentalité essentiellement familiale sera inculquée aux élèves qui ont choisi cette forme d'étude. Le couvent offre un programme d'instruction et d'éducation intelligent et pratique.[16]

Sainte-Marie-de-Beauce

En 1910, la C.N.D. fit construire une annexe à la maison : l'aile sera prolongée de 35 pieds par 40 pieds, excédant de six pieds sur la largeur ; elle coûtera six mille dollars. En cette même année, les cours d'art ménager furent organisés avec l'approbation et les directives du Gouvernement provincial. Le premier examen d'enseignement ménager fut donné par Monsieur O.E. Dallaire, inspecteur.

Le Centenaire de la fondation fut célébré dans l'action de grâces et l'amitié les 10 et 11 juin 1923. M. l'abbé W. Lebon fit l'historique du vieux couvent. Heures inoubliables. Triomphe de Marguerite Bourgeoys ! L'Amicale Notre-Dame-des-Croisades rallia tous les cœurs pour offrir un hommage à l'Eglise et à la Communauté.

En 1944, les registres du Couvent avaient gardé les noms de 4826 élèves inscrites depuis 1823. Parmi les anciennes persionnaires ou externes, 318 étaient entrées dans la vie religieuse ; 954 élèves, ayant reçu leur diplôme, étaient allées durant cette période répandre les bienfaits de l'éducation dans la région de la Beauce et au-delà.

Le 13 mars 1945, l'Instruction Publique approuva officiellement l'établissement d'une Ecole Ménagère Régionale à Ste-Marie de Beauce. En mai 1946, le Couvent célébra

16. AMC, Rivière-Ouelle — HCND, VI, p. 177, 181, 253; VII, 215; VIII, p. 333; IX, p. 150; X, I, p. 205, 206.

avec joie, avec la paroisse, les cinquante ans de Mgr J.E. Feuiltaut, P.D., V.F., à la cure de Sainte-Marie: il fut toujours un ami et un grand bienfaiteur du Pensionnat et de son œuvre d'éducation. M. le maire Charles Lacroix offrit un métier de 90 pouces de largeur, en 1947. L'Ecole Ménagère prit le nom d'Institut Familial; son progrès constant exigea d'autres locaux et l'on dut construire l'Externat Sainte-Marie qui reçut 350 élèves en 1955. La devise de l'Ecole Ménagère est «Paix et amour». La Communauté a cédé pour un dollar le terrain compris entre le couvent et le centre récréatif; une partie du jardin fut sacrifiée et plusieurs pommiers abattus. Il fallut construire une aile au couvent, les élèves étant de plus en plus nombreuses. Les rosaires se sont multipliés pour obtenir les autorisations diverses; en souvenir de cette croisade de prières, on la nomma «L'Aile Notre-Dame du Rosaire».[17]

Berthierville

S.S.-Sylvain fut nommée supérieure locale à Berthier, en 1906. Douée de génie pour la construction, c'est elle qui présida à la reconstruction du couvent. Le plan du nouvel édifice consistait en un vaste corps de logis flanqué de deux ailes, dont l'une dans le même style a pour pendant, à l'opposé, la vieille maison rajeunie. La première cloche qui avait sonné les exercices religieux et fait l'appel des élèves depuis le début fut donnée aux Dominicaines de Prouille qui venaient de s'établir à Berthier en juin 1925; on l'avait remplacée par une cloche plus volumineuse en 1909, mais on la conservait en souvenir.

17. AMC, Sainte-Marie-de-Beauce, HCND, VII, p. 46; VIII, p. 125, 334; IX, p. 145; X, I, p. 206-208. *Note:* prix symbolique — 1 dollar — bail emphytéotique — acte notarié.

Les 8, 9 et 10 juin 1925, on célébra grandiosement le Centenaire du couvent. Plus de trois cents élèves y participèrent. Mgr Forbes, évêque de Joliette, et Mgr J.H.S. Brunault, évêque de Nicolet, dont la mère avait étudié à Berthier, et un grand nombre de prêtres étaient présents. Les célébrations débutèrent le lundi soir par les souvenirs: que de noms chers à faire revivre! Mère Sainte-Rosine était à ce moment-là la plus ancienne élève vivante. Au banquet, on accueillit des élèves très âgées qui avaient tenu à rendre hommage à leur couvent. L'Amicale Notre-Dame-du-Bocage existait depuis 1929.

Pour offrir aux élèves un supplément de formation, un métier à tisser fut acheté le 15 août 1934: des pièces d'art sortiront de cet atelier domestique. Les quarante-huit rosiers plantés dans la cour en octobre de cette année-là offraient une symphonie de beauté et de parfum: l'utile et l'agréable renouvelaient les cadres anciens!

Depuis quelques années, le cours d'études s'était enrichi d'une classe de 10e année; mais en 1947, la maîtresse générale des études permit d'ouvrir une 11e année. En 1952, on eut la 12 année, mais l'année suivante, la première classe n'aura que les cours de 10e et 11e années.[18]

Terrebonne

Le 24 juin 1615, le Père Denis Jamay, Récollet, célébra la première messe pour la colonie française au Canada, dans une chapelle élevée à la hâte près de la Rivière des Prairies. «Le 24 juin 1915, après trois siècles, cela mérite d'être souligné et fêté», écrit l'annaliste.

18. AMC, Berthierville, HCND, VII, p. 52, 68; VIII, p. 128, 363; X, I, p. 208, 209.

La Commission Scolaire acheta une maison près du couvent, le 17 septembre 1921, pour y établir la deuxième classe de l'externat; on désigna cette annexe sous le nom d'Ecole Marguerite-Bourgeoys.

De grandes célébrations se déroulèrent en 1926, pour commémorer le Centenaire du couvent de Terrebonne. Elles furent présidées par M. le Chanoine Jasmin, curé à la paroisse Saint-Edouard de Montréal. Les Anciennes offrirent un autel et un chemin de la Croix en souvenir. L'Amicale Notre-Dame du Saint-Sacrement fut fondée le 11 octobre 1932. Le C.J.N. prit le nom de Cercle Lesbois de Terrebonne en mémoire du fondateur de la paroisse, M. le curé Lepage, qui avait baptisé sa jeune paroisse de Lesbois.

Humble fait digne d'être noté: en 1954, deux Sœurs de Sainte-Anne se rendirent au couvent pour chercher quelques détails au sujet de leur Fondatrice. Les Sœurs de la C.N.D. purent mettre entre leurs mains les gros livres de comptes tenus avec un soin méticuleux depuis la fondation. Elles y trouvèrent le nom d'Esther Blondin et de sa sœur. Quelle richesse dans ces notes si religieusement gardées, qui attestent le sérieux de celles qui suivaient alors la comptabilité... sans les normes scientifiques actuelles, mais avec l'orientation du bon sens et de la conscience...

Un jour, des écoles publiques centralisées modifieront graduellement le statut du pensionnat de Terrebonne.[19]

Académie Visitation

En 1925, S.S.-Eleuthère réussit à renouveler la vieille et sombre Académie Visitation: peinture des fenêtres et

19. AMC, Terrebonne, HCND, VII, p. 62; VIII, p. 128, 363; X, I, p. 209, 210.

des pièces destinées aux religieuses; escalier de pierre marbrée dans le corridor d'entrée; bibliothèque en pin rouge de Colombie dans la salle de communauté; ameublement neuf dans les classes. A sa visite, l'Inspecteur souligna «les grandes et utiles améliorations de la maison, la diction parfaite et la tenue excellente des élèves». Le personnel comprenait alors dix-sept Sœurs et 523 élèves.

Date mémorable: l'Académie dut, un jour, changer son nom pour celui d'Ecole Ville-Marie. C'était un lourd sacrifice pour les anciennes élèves: durant 98 ans l'Ecole avait fièrement porté le vocable du mystère de la Vierge, particulièrement cher à la C.N.D. C'était le 29 septembre 1931.

En cette même année, par décision de la Commission Scolaire de Montréal, les élèves de 9e année furent dirigées vers l'Ecole Marguerite-Bourgeoys ou l'Ecole Marguerite-Lemoyne, d'après le lieu de leur résidence: la centralisation commence à s'établir, elle se fera par étapes.

La maison fêta glorieusement son Centenaire en 1933. Mgr Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, présida la cérémonie religieuse à l'église Saint-Pierre-Apôtre; Mgr Gabriel Breynat, O.M.I., Vicaire apostolique du Keewatin, célébra la messe et Monsieur Louis Bouhier, P.S.S., curé à Notre-Dame de Montréal, prononça l'allocution. La réception au couvent se déroula sous la présidence de Mgr Emile Bunoz, O.M.I. Les témoins oculaires ne sauraient oublier le chant de bienvenue «Sonnez, ô cloches triomphales», préparé avec art par S.S.-Marguerite-du-Saint-Sacrement. Madame St-Amour, présidente de l'Amicale Notre-Dame-de-la-Visitation,, se dévoua sans compter avec les religieuses pour élaborer le programme de ces jours d'action de grâces.

Huit ans plus tard, le couvent offrit un hommage aux Oblats de Marie-Immaculée, pour le Centenaire de leur arrivée au Canada, en présence du cardinal Jean-Marie Rodrigue Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec. *Radio-O.M.I.*, dû à la plume de S.S.-Marie-Médiatrice, chantait les magnificences du Seigneur envers le fondateur, Mgr de Mazenod, et envers les Oblats du monde, ceux du Canada spécialement.

La maison vieillissait: sous l'administration de S.S.-Anne-des-Miracles, 1947-1953, des réparations importantes améliorèrent les classes, les dortoirs, la chapelle et le parloir: la maison se transforma une fois encore. Dans cette même période, les études progressèrent d'une façon remarquable et l'École soutenait la concurrence avec honneur pour l'enseignement, le climat d'amitié, la distinction et l'éducation.

Fait assez rare: le 7 juin 1954, l'Ecole Ville-Marie célébrait dans la joie les 44 ans d'enseignement de Mlle Blanche Hamelin, élève de la Visitation de jadis, professeur dévoué qui a connu tant de générations d'élèves.

Les cinq ormes de la cour durent être coupés le 25 novembre 1955, sur la demande d'un voisin qui prétendait que les racines endommageaient sa maison. «La poésie s'en va», note l'annaliste.

La maison elle-même disparaîtra: à cause de l'expropriation du quartier pour l'établissement de l'immeuble de Radio-Canada, la vieille maison à visage toujours jeune fut acquise par la ville de Montréal. Ainsi s'achève une page d'histoire de l'éducation, bien éloquente sous sa date initiale: 1833![20]

20. AMC, Ecole Ville-Marie — Académie Visitation — HCND, VIII, p. 228; X, I, p. 210-214.

Académie Saint-Joseph

L'Académie Saint-Joseph garde pour perpétuelle mémoire, en tableau d'honneur, le nom des pionnières qui y travaillèrent alors qu'elle était au nombre des écoles des faubourgs: 1836 — S.S.-Roch; 1837 à 1840 — S.S.-Clotilde et S.S.-Théodore; 1841 — S.S.-Philomène; 1842 — S.S.-Hélène et S.S.-Venant; 1843 à 1848 — S.S.-Hélène et une sœur novice; S.S.-Hélène et S.S.-Mathias.

Jusqu'en 1932, les Annales enregistrent des faits assez semblables qui ne varient guère d'une année à l'autre. En 1946, la mission fut placée dans la Province Notre-Dame. Des réparations importantes changèrent l'aspect de la maison, grâce au dévouement de Sœur du-Saint-Sacrement, supérieure locale. On convertit la salle en cellules à l'intention des Sœurs de l'Ecole Notre-Dame qui auront leur résidence à l'Académie St-Joseph. Elles y demeureront jusqu'au 22 août 1953; elles iront alors à l'Ecole Lartigue. L'inscription de 1947, de la 1ère année à la 9e année inclusivement, comprenait trois cents élèves, chiffre qui se maintint tant que la maison resta ouverte.

Depuis 1942, l'Amicale Notre-Dame-de-la-Joie gardait un lien de fraternité avec les Anciennes. Une tradition s'est établie: le personnel enseignant, religieux et laïque, entoure de bienveillance le groupe des élèves: chacune est connue et considérée; les Mouvements de formation spirituelle et apostolique sont à l'honneur. En 1950, les élèves de 9e année se classèrent les premières du district No 2 de la C.E.C.M., avec une moyenne de classe de 86.6%. Humbles faits très appréciés dans le milieu.

Mais il arriva ceci: les Messieurs de Saint-Sulpice ayant vendu le terrain et l'Ecole St-Joseph à la Compagnie du

Canadien National, les Sœurs furent dans l'obligation de quitter la maison, le 31 août 1953. Depuis 85 ans, elles avaient travaillé dans l'ombre à l'instruction et à l'éducation des jeunes. Leur départ fut regretté du clergé de la paroisse, des élèves attachées à leurs éducatrices, des parents qui trouvaient toujours accueil chez les religieuses. Pour l'Histoire, il est intéressant de noter les dates importantes de cession de l'Académie St-Joseph: 1886 — 1941 — 1953.

En 1886, M. Louis Colin et M.J.B. Larue, P.S.S., signèrent à la Procure de la maison mère l'acte de cession, pour fins d'éducation, de l'école évaluée à trente mille dollars. Une clause stipulait que cette maison et son terrain seraient désormais aux charges des Sœurs.[21]

Le 10 mai 1941, un contrat de vente fut signé par les Messieurs de Saint-Sulpice en faveur de la Compagnie du Canadien National, à qui est cédée une partie du jardin, soit soixante-dix pieds, pour la construction d'une nouvelle voie ferrée.

A dessein, on a groupé ici en synthèse ce qui a été inscrit au long du texte au sujet des trois étapes de cession; il en jaillira de la lumière sur une question qui se pose naturellement: les deux dates 1941, 1953, sont-elles en contradiction avec la date 1886 où l'on a enregistré un don à la C.N.D.? Non. Voici comment il faut interpréter les faits. Le don de 1886 était un acte de cession conditionnel, c'est-à-dire que les Sulpiciens offraient le terrain et l'Ecole Saint-Joseph pour fins d'éducation, pour un temps indéterminé. Ils gardaient les titres puisque ce n'était pas un acte de vente notarié, et donc aussi, la faculté de disposer un jour de leurs biens, à l'occasion. Ainsi, sous la force de

21. HCND, X, I, p. 215.

pressions sociales ou du milieu, selon leur droit de propriétaire, en 1941, ils cédèrent à la Compagnie du Canadien National une partie de terrain; devant d'autres exigences de bien commun, en 1953, ils cédèrent le terrain entier et la maison à la même Compagnie. Les regroupements scolaires opérés par la C.E.C.M., les changements imperceptibles des milieux qui provoquent des migrations, la planification: autant de motifs déterminants dans les décisions prises.

Les actes de cession par lesquels les Sulpiciens ont donné la jouissance des terrains ou des maisons dans le cas des écoles de Faubourgs de Montréal ont permis à la C.N.D. d'étendre considérablement son champ d'action à une époque donnée. Les Messieurs avaient vraiment usé de leurs droits de seigneurs de l'Ile de Montréal pour promouvoir l'éducation à l'heure où l'Église devait se charger de tout en ce pays neuf qui s'organisait peu à peu.[22]

École Bonsecours

Le 1er juillet 1930, l'École Bonsecours passait sous la juridiction de la Commission Scolaire de Montréal. Depuis 1838, les Messieurs de St-Sulpice faisaient donner l'instruction aux enfants de la paroisse Notre-Dame à l'École Bonsecours. On supprima le cours commercial et les élèves de 7e, 8e et 9e années furent dirigées vers d'autres écoles; toutefois, en 1934, les élèves de 7e et de 8e années restèrent à Bonsecours. Cette année-là, 158 élèves étaient réparties en cinq classes. Douze ans plus tard, le cours d'art ménager fut inauguré par S.S.-Marie-Imelda, supérieure locale.

22. AMC, Académie Saint-Joseph, HCND, X, I, p. 214, 215.

Le Séminaire s'imposa de réels sacrifices en 1940 pour garder l'œuvre commencée en 1838. La Commission Scolaire qui, en 1930, avait pris la direction de l'école construite en 1893, avait presque décidé d'en fermer les portes: le renouvellement en électricité, plomberie, ameublement et peinture permit de laisser l'école ouverte. Cinq ans plus tard, la résidence des religieuses fut améliorée.

En 1848, Mgr Ignace Bourget avait inauguré l'ouverture solennelle du mois de Marie à Bonsecours, comme en un lieu de pèlerinage. Il avait posé ce geste pour exécuter un vœu après la disparition d'une épidémie de typhus qui menaçait de frapper la population de Montréal. Le 1er mai 1953, le cardinal P.-E. Léger, archevêque de Montréal, porta processionnellement la statue de Notre-Dame-de-Bon-Secours de l'église Notre-Dame à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, en présence de 15000 personnes; la procession aux flambeaux présentait un spectacle féerique au cœur du vieux Montréal. L'annaliste de l'École a écrit: «Nos élèves, en blanc, sont à l'honneur près de l'estrade érigée à l'arrière de la chapelle, face au port. Elles effeuillent des roses sur le passage de la Vierge». On voit par là, l'union étroite établie entre l'histoire de la chapelle et l'histoire de l'école, à Bonsecours. On dirait que Mère Bourgeoys est restée en permanence dans ce lieu que son cœur avait choisi et aimé.

La Vierge de l'Assomption, titulaire de la chapelle, connut un véritable triomphe au mois d'août 1951. Le 19, en la solennité de la fête, le cardinal P.-E. Léger, célébra une messe pontificale à l'église Notre-Dame. De 1 heure à 7 heures du soir, des milliers de personnes se succédèrent à Bonsecours. A sept heures, procession avec la statue miraculeuse de Mère Bourgeoys. L'annaliste a noté: «Nos élèves de l'école, en toilette blanche, ouvrent le cortège».

D'où l'on voit encore que Chapelle et École, à Bonsecours, c'est tout un!

Parmi le personnel étudiant de l'école, on compte quelques garçons. Tous les élèves sont marqués par la vie de la chapelle, les Sœurs aussi. Chaque année, le pèlerinage de la maison mère, la visite des Mères du Conseil général, des sœurs missionnaires et de leurs élèves, le mois de Marie inauguré par l'Archevêque de Montréal, écrivent des pages d'histoire qui sont à la fois histoire de la Chapelle et histoire de l'École. Les élèves, même jeunes, assurent le chant des saluts et du mois de Marie. A Bonsecours, la présence de Marguerite Bourgeoys garde les liens; le dévouement de Saint-Sulpice et l'amour des pauvres créent un climat particulier «dans lequel il faut passer ou vivre un peu longuement, pour le comprendre» écrit l'annaliste.

En 1951, la C.E.C.M. ouvrit une classe pour supprimer l'inconvénient des cours combinés.[23]

Les Cèdres

Au couvent, en 1906, un appareil fut installé pour faire parvenir l'eau jusqu'au dortoir: le réservoir fut vite rempli, offrant un débit de 500 gallons: le problème de monter l'eau à bras trouvait ainsi une heureuse solution. Aux Cèdres, l'affaire du réservoir fut un grand événement pour l'époque.

En 1909, S.S.-Ignace arrivait dans la mission; elle y travailla durant vingt et un ans, y compris six ans de supériorat. Elle s'éloigna définitivement en 1924 pour diriger la maison d'Arthabaska: autre étape qui, discrètement, devait la conduire au Provincialat, d'abord, et au Généralat

23. AMC, Ecole Bonsecours, HCND, VII, p. 228; X, I, p. 215-217.

en 1940, dix ans après son départ des Cèdres. Gloire pour le couvent qui fut l'endroit retiré préparant une femme d'envergure qui donnerait un spécial essor à la C.N.D. et serait la Supérieure générale de la Béatification de Marguerite Bourgeoys! Mère St-Ignace dirigea l'Institut pendant deux mandats consécutifs: 1940-1946 et 1946-1952. L'humble couvent des Cèdres a bénéficié des premières armes apostoliques de celle que les Sœurs nommeront toujours dans leur cœur et dans leur âme: Mère Saint-Ignace.

Le couvent prit le titre d'École Académique en 1913; il y avait alors quarante-cinq pensionnaires. L'annaliste a noté que «le 20 avril 1915, un contrat fut signé pour l'installation de l'électricité dans la maison, au prix de deux cents dollars». C'est dire que depuis la fondation en 1841, les chandelles et les lampes étaient les seules sources de lumière pour lire, étudier, coudre, enseigner et prier...

Le 13 août 1928, le Frère André, C.S.C., ami de Monsieur O. Gince, visita le couvent, s'intéressa à tout et à toutes et promit une belle année scolaire. Il renouvela son beau geste en 1929, grâce encore à la bienveillance de M. Gince.

Le 6 août 1937, on installa le téléphone au couvent: «Amélioration extraordinaire» selon l'annaliste. Même si trois classes passèrent sous la direction de la Commission Scolaire en 1938, le couvent reçut encore des pensionnaires.

La fête glorieuse du Centenaire fut célébrée les 8 et 9 juin 1941 sous le patronage de Mgr Alfred Langlois, évêque de Valleyfield. Un enfant de la paroisse, le R.P. Ange-Marie Bissonnette, O.P., maître des novices à Saint-Hyacinthe, donna le sermon de circonstance, insistant sur le mérite de «celles qui ont été, aux Cèdres, depuis 100 ans, des priantes, des éducatrices, des institutrices». L'hommage

magnifique et historique était intitulé: *La Légion des Semeurs du Christ.*

Le 11 octobre 1947, l'Amicale accueillit avec joie Mère St-Ignace, supérieure générale. Elle allait bientôt partir pour le Japon. Le 26, elle écrivit:

> Je suis sûre que nous ferons (S.S.-Albert-de-Sion) un excellent voyage en terre d'Orient, puisque dans le petit couvent centenaire des Cèdres, de grands cœurs prieront pour nous. Merci de ces promesses de prières, de vos bons souhaits, de votre généreuse offrande missionnaire, de la petite lumière qui brûlera pour nous aux pieds de la Madone qui surmonte l'autel... Tout cela constitue un bien précieux trésor.

Le 14 février 1950, vers onze heures de l'avant-midi, le clocher de l'église fut ébranlé par le vent et s'affaissa. Comme toujours, les Sœurs partegèrent les sentiments des gens: passants, pêcheurs, touristes, artistes, hommes des champs. Vieux de 69 ans, le fin clocher d'argent de 150 pieds de hauteur a fini de pointer sa silhouette dans le ciel bleu: chacun le regrettera![24]

Saint-Roch de Québec

La mission de Saint-Roch de Québec date de 1844, mais se situe dans le prolongement de l'établissement de la Basse-Ville par Mère Bourgeoys en 1692.[25]

En juillet 1902, on avait restauré la chapelle déjà transformée à l'époque du Jubilé d'Or en 1894. Mais en 1912, le couvent de Saint-Roch se faisait trop vieux. Il ne répondait plus, d'ailleurs, à son personnel de trente-neuf religieuses,

24. AMC, Les Cèdres, HCND, VIII, p. 141; X, I, p. 219, 220.
25. AMC, Saint-Roch de Québec, HCND, II, p. 304-309 (Basse-Ville); VIII, p. 321-331, X, p. 220. HCND.

de cent vingt-quatre persionnaires et de deux cent trente-cinq quart-pensionnaires. L'Académie recevait convenablement quatre-vingt-douze élèves.

Les plans de la nouvelle maison furent étudiés et soumis en mars 1912 et, dès le mois de juin, S.S.-Rosine, supérieure locale, annonça la démolition du cher vieux couvent. L'Académie devint la résidence pour le temps des travaux. En septembre, onze classes trouvèrent refuge à l'Académie des Frères des Écoles Chrétiennes, rue Saint-François, et trois dans leur Académie de la rue Grant. Deux classes furent transportées plus tard dans un local de la rue St-Joseph.

Le 30 mai, en 1913, après d'immense fatigues d'adaptation et de travail scolaire, les Sœurs entrèrent dans le couvent neuf; le 15 octobre eut lieu la bénédiction de la maison.

Le 23 septembre 1914, sur la demande des Sœurs, Mgr Pelletier, P.A., Recteur de l'Université Laval, octroya la charte d'affiliation à l'Université de Québec. Dans la suite, les élèves graduées recevaient le diplôme universitaire et la médaille d'Or de l'Institut. Le programme du brevet officiel de la Province de Québec continua d'être en grand honneur dans la maison.

Les dames Enfants de Marie célébrèrent le cinquantenaire de leur société par de solennelles réunions, le 8 décembre 1917. Elles étaient alors au nombre de cent quatre-vingt-sept; leur travail pour les pauvres et les visites aux nécessiteux étaient la principale forme de leur dévouement.

En 1924, la 80e année depuis la fondation du couvent, le personnel était de quarante-quatre religieuses; on comp-

tait 968 élèves réparties en vingt-cinq classes dont douze au pensionnat. Depuis 1893, 79 élèves avaient eu les honneurs du cours gradué ; 124 avaient obtenu le brevet de capacité du Bureau des Examinateurs catholiques de la Province de Québec ; 52 s'étaient consacrées à Dieu dans des instituts de charité ou d'enseignement, dans la vie contemplative ou missionnaire.

En 1928, l'espace manquait pour l'œuvre qui s'amplifiait. La Commission Scolaire loua une maison à l'angle des rues de la Couronne et Fleury. On confia la surveillance générale à une sœur ; deux autres enseignaient en 2e et en 3e années.

L'Amicale de Saint-Roch a gardé vive sa flamme. Chaque année, la réunion des Anciennes offre l'occasion d'entendre un conférencier éminent. Après avoir dialogué et prié, chacune s'en va illustrer en sa vie la devise générale des Notre-Dame : «Que par le Christ rayonne le foyer». Le couvent réunit une famille qui vibre au rythme de l'Église et de la Communauté. Par surcroît, il a connu des heures glorieuses en accueillant des personnages distingués avec l'éclat et le protocole de l'heure : S.E. le cardinal J.M.-R. Villeneuve, Sir Eugène Fiset, lieutenant-gouverneur du Québec, (1940-1950) et sa dame ; l'Honorable Léon Esioff Patenaude, lieutenant-gouverneur de 1930 à 1939 et sa dame ; Lord Bing de Vimy, gouverneur-général, et sa dame. La poésie, la musique vocale et instrumentale, les adresses mettaient un cachet de grandeur et de beauté sur l'accueil.

Lors du Congrès Marial de Québec, le 12 juin 1929, les élèves prirent part à la démonstration religieuse qui se tint au manège militaire. La partie musicale fut exécutée par des élèves de Saint-Roch qui formaient un chœur de trois cents voix. Elles exécutèrent deux pièces : des poèmes

dus à la plume de S.S.-Louis-du-Sacré-Cœur et de S.S.-Agapit avaient été mis en musique par le professeur Robert Talbot.

Quand Mgr Rodrigue Villeneuve revint de Rome avec le titre de cardinal de la Sainte Église, le 15 avril 1933, 3000 enfants l'accueillirent à l'église Saint-Roch. Un chœur de cent quarante voix exécuta une cantate composée par S.S.-Agapit.

À l'occasion de la décoration de la médaille de la République française présentée par Monsieur Turck, Consul général, aux religieuses qui se sont distinguées particulièrement dans l'application de la méthode d'enseignement du professeur Robert Schmitz, S.S.-Frédéric-Marie fut la récipiendaire. On lisait alors dans le journal quotidien de Québec :

> Ce brillant succès honore nos communautés religieuses enseignantes qui accomplissent dans l'ombre et le silence un travail si utile à la société. Aurait-on l'idée de les accuser de n'être pas au courant des méthodes modernes? Ce résultat, à lui seul, fournirait une éloquente réponse à cette injuste réflexion».

Le couvent de Saint-Roch se réjouit de l'honneur qui rejaillissait sur la Communauté et sur son œuvre d'éducation.

La maison s'était longuement préparée à fêter solennellement son Centenaire les 12, 13 et 14 juin 1944 (1844-1944) : trois jours d'action de grâces, de souvenirs et de joie. Le cardinal J.M.R. Villeneuve, O.M.I., archevêque de Québec, prononça le sermon de la grand-messe du lundi et fut reçu au couvent à onze heures. Dans l'après-midi, une réception fut offerte au Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec et à Lady Fiset. Le soir, les élèves présentèrent

La fille du Sultan et le bon Jardinier de Henri Ghéon, sous la présidence de M. le curé Joseph Ferland. La journée des Anciennes fut une suite d'hommages présentés par les élèves d'autrefois: violon, orgue, harpe, chant, piano: c'était vraiment une heure de moisson. L'historique s'intitulait: *Les moissons de 100 ans:* la moisson des blés — la moisson des marguerites — la moisson des œillets — la moisson des roses — la moisson des myosotis.

En 1944, l'Université Laval, par l'entremise de Mgr Aimé Labrie, permit au couvent de Saint-Roch de suivre les programmes des High Schools pour les élèves de langue anglaise. Une nouvelle affiliation n'était pas requise puisque les deux cours, français et anglais, préparent au même certificat d'immatriculation. En juin 1945, pour la première fois, l'Université Laval octroya le diplôme d'Immatriculation à dix élèves de Saint-Roch.

Le 11 décembre 1947, un commencement d'incendie dû à l'explosion d'une fournaise se déclara au couvent. Un travail acharné de deux heures eut raison de l'élément destructeur.

Faut-il mentionner qu'en janvier 1948, deux Sœurs missionnaires de Notre-Dame-des-Apôtres, dont la maison mère est à Lyon, eurent leur pied-à-terre à Saint-Roch, grâce à la générosité de S.S.-Jean-du-Calvaire, supérieure locale; ces religieuses voulaient recueillir des aumônes pour la construction d'un immense village de lépreux à Adzope (Côte d'Ivoire). Elles devaient se munir des autorisations requises pour leur entrée dans les divers diocèses. Elles revenaient toujours à St-Roch. Leur présence valut au couvent l'honneur d'accueillir, en février 1948, le président des Fondations Charles de Foucauld, le Comte Raoul Folle-

reau et sa dame. Il donna une merveilleuse conférence: «La charité selon l'Évangile».

L'Amicale du couvent est sous le vocable de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur; elle contribua puissamment à la splendeur des fêtes du Centenaire. Le C.J.N. se nommait «les Butineuses». L'Annaliste a noté: «La lumière électrique a été installée dans les cellules des sœurs en 1950». Donc, les chandelles du temps de Mère Bourgeoys furent longtemps à l'honneur dans les diverses maisons: on y tenait comme à un point de pauvreté, d'inconfort voulu.

Les Annales de Saint-Roch ont inscrit un fait important en janvier 1950: la vente soudaine et avantageuse de l'établissement de la C.N.D., dit de la «Basse-Ville», acquis par la Fondatrice elle-même en 1695, qui en avait signé le contrat. Le journal *l'Evénement*, l'a relaté:

> Une des plus vieilles propriétés de Québec, située sur la rue Saint-Pierre, vient de changer de main pour la 2e fois en près de trois siècles. Il s'agit de l'immeuble sur lequel, est érigée la maison Gauvreau et Beaudry Limitée, dont cet établissement s'est porté acquéreur le 23 dernier, suivant un acte de vente passé avec les Révérendes Sœurs de la C. de Notre-Dame devant le notaire Yves Montreuil. Un examen des titres a révélé à Maître Montreuil que la signataire de la transaction précédente affectant l'immeuble était nulle autre que la rév. Sœur Marg. Bourgeoys qui avait acquis l'emplacement d'un certain M. Hazeur en 1695, suivant acte de vente passé devant Me Chamballon, notaire à Québec.
>
> La transaction de lundi dernier (23 janvier 1950) fut signée par S.S.-Anne-de-Judée, supérieure du couvent de St-Roch et son assistante, S.S.-Antonin, et d'autre part par le docteur G.-A. Larochelle, président de l'établissement Gauvreau et Beaudry, ainsi que par le secrétaire-trésorier de la maison, M. Ludger Gauvin. Lors de la transaction précédente, en 1695, l'acte

contenait, outre la signature de M.B., celle de son assistante, rév. sœur Ste-Ursule.

La fondatrice de la C.N.D. avait acheté la maison de la rue St-Pierre, dont la construction remonte à 1692, en vue d'y aménager son couvent, jusqu'alors établi sur la Côte de la Fabrique. Les Rév. Sœurs de la C.N.D. occupèrent l'immeuble jusqu'en 1844 pour déménager ensuite au couvent de Saint-Roch, qui venait d'être construit. Par la suite, la maison fut occupée par différentes maisons industrielles telles que Mountain Limited, McCall & Shane, marchands de gros, les Entrepôts Frontenac, la pharmacie de gros J.B. Morin, et la maison Garneau.

La vieille maison fut rasée par le feu en 1904, le jour de l'An, et fut reconstruite l'année suivante. En mai 1905, la maison Gauvreau & Beaudry Limitée, qui avait occupé jusque-là l'édifice où se trouve actuellement la Banque Canadienne Nationale, sur la rue St-Pierre, vint s'établir dans la nouvelle bâtisse, en vertu d'un bail passé avec les Srs de la C.N.D.

Après avoir été de très fidèles locataires pendant 45 ans, ces messieurs deviennent propriétaires.

Quand s'ouvrit un Carmel à Québec, en 1950, le 19 novembre, le couvent de Saint-Roch comptait parmi les moniales, Sœur Cécile-de-la-Vierge-Marie, graduée de 1931: n'était-ce pas encore un parfum de moisson?

Les 21, 22 et 23 avril 1951, un triduum fut organisé à Québec pour magnifier le Seigneur qui avait donné à la Communauté et au Canada la joie de la Béatification de Marguerite Bourgeoys. L'église St-Roch, l'église St-Sauveur, la Basilique, l'église du Saint-Sacrement furent des lieux de prière collective qui offrirent des joies inoubliables. Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, clôtura le triduum par une messe pontificale à l'église Saint-Roch. A la Basilique, il avait prononcé le panégyrique de la Bienheureuse. Après la réception offerte à l'archevêque de Québec, le

banquet servi dans les réfectoires du couvent fut un moment privilégié, étant donné la présence de Mère St-Ignace, supérieure générale. Le couvent de Saint-Roch, maison provinciale, avait assumé le devoir et la gloire de fêter magnifiquement la première Bienheureuse canadienne avec le clergé, les communautés-sœurs et les anciennes élèves, ainsi qu'avec les élèves de 1950-1951.

Une ancienne élève, graduée du pensionnat, membre de la Société des Écrivains canadiens, Germaine Bundock, a écrit pour ces fêtes un poème qui appartient à notre Histoire.[26]

Quand tu partis, jadis, avec ton seul courage
Sans souci de l'hiver, de la route et des ans,
Pour livrer en nos murs le lumineux message
De ton âme d'apôtre et de ton cœur vaillant,

Devinais-tu déjà qu'au terme du voyage,
Quand surgirait enfin la douceur du printemps,
Tu pourrais contempler sur ce lointain rivage,
Ton rêve prolongé dans l'espace et le temps?

Et savais-tu surtout, intrépide marcheuse,
Quand l'ombre t'accablait de son mystère lourd,
Que trois siècles plus tard, dans l'aube d'un grand jour,

Ton nom rayonnerait parmi les bienheureuses
Et que nous, tes enfants d'hier et d'aujourd'hui,
Nous chanterions ta gloire en te disant merci?

Sur cet envol littéraire se referme la page synthèse d'un pensionnat qui a brillante histoire.[27]

26. La Presse, février 1950.

27. AMC St-Roch de Québec, HCND I, p. 304-309; IV, p. 28, 381; V, p. 42, 209, 368; VI, p. 252; VII, p. 18; VIII, p. 122, 321; IX, p. 140; X, p. 191-194 — *Note:* 1686: Haute-Ville; 1692: Basse-Ville; 1844: Faubourg St-Roch.

Châteauguay

A Châteauguay, en 1913, on reçut 73 pensionnaires. En 1920, l'électricité fut installée au couvent. Les faits importants sont rares. L'Amicale Notre-Dame-des-Champs prit naissance en 1929. La Commission Scolaire offrit aux Sœurs la direction de l'école de Châteauguay-Bassin, en octobre 1933. Cette école fut mise sous le vocable du Christ-Roi et confiée à S.S.-Marc. En mai 1934, le Couvent reçut 300 plants du Ministère des Terres et Forêts pour entourer et délimiter le terrain du couvent et semer de la beauté, par surcroît.

Le Centenaire de la maison fut célébré les 17, 18 et 19 juin 1944 sous la présidence d'honneur de Mère St-Ignace, supérieure générale. A la grand-messe, le 18 juin, Mgr J. Alfred Langlois, évêque de Valleyfield, souligna dans son allocution que plus de cent religieuses étaient sorties des rangs des élèves depuis un siècle. Plus de cinq cents personnes participèrent au banquet où des discours exprimèrent l'admiration, la reconnaissance envers la Communauté, l'action de grâces au Seigneur. Même si tous les Jubilés se ressemblent, ils ont un cachet local particulier. L'abbé David Mailloux, bienfaiteur et ami du Couvent, était alors curé à Châteauguay-Village; S.S.-Joseph-de-l'Espérance était supérieure locale. Les fêtes furent à l'honneur des Anciennes qui secondèrent admirablement les religieuses dans cette réalisation de grande envergure que fut le Centenaire.

En 1947-1948, quatre Sœurs enseignaient à l'École du Christ-Roi avec un salaire de $750.; M.L. Gignac, inspecteur d'écoles demanda à la Commission Scolaire de donner aux Sœurs un salaire convenable, soit huit cents dollars: ces chiffres ont une éloquence dans le contexte actuel de 1974.

On projeta la construction de l'École Marguerite-Bourgeoys, en 1952. À cette fin, le couvent céda une partie du jardin pour la cour de récréation des élèves: la partie qui s'étend du premier pommier au mur de pierre du vieux cimetière. Après ce don, il y eut comme ailleurs en cette période où les élèves pensionnaires doivent fréquenter l'école publique, une rencontre entre les autorités de la Communauté et celles de la Commission Scolaire pour préciser les conditions de rétribution mensuelle.[28]

L'Assomption

Au début du siècle, un grand essor fut donné aux études au couvent de l'Assomption. S.S.-Sylvain et Sœur des-Anges établirent l'institution sur un haut pied de formation. Vers 1920, les élèves préparaient les brevets de capacité qui leur permettraient de tenir les écoles du rang.

En 1926, le couvent reçut 52 pensionnaires, 71 quart-pensionnaires; 63 à l'école paroissiale; 54 élèves pour l'étude du piano. Au cours de l'année 1929-1930, l'Amicale Notre-Dame-de-l'Assomption fut fondée.

Em 1936, on effectua des opérations destinées à consolider les bases du couvent sis sur un terrain mouvant. Il fut reconnu qu'il était urgent de construire un radier en béton armé dépassant les fondations de six pieds, avec poutres de dix pieds en dix pieds. Travail considérable s'élevant à 25 000 dollars. D'autres restaurations se greffèrent sur le plan général prévu: cheminées, escaliers de sauvetage, tirage des joints, portes de sortie s'ouvrant sur l'extérieur, escaliers à l'intérieur.

28. AMC, Châteauguay, HCND, VIII, p. 364; X, I, p. 221.

Le cours Lettres-Sciences fut inauguré en 1945. Bientôt, luiraient les jours du Centenaire célébré avec solennité le 15 juin 1947, sous la présidence de Mère St-Ignace, supérieure générale. La grand-messe paroissiale fut un triomphe: l'action de grâces des religieuses fut multipliée par la prière d'un grand nombre de personnalités ecclésiastiques, religieuses, scolaires, civiles. Au banquet, 462 couverts garnissaient les tables fleuries à souhait. La réception officielle eut lieu dans la salle académique du Collège de l'Assomption. La composition historique *Rétrospection d'étoiles*, la cantate et les adresses sont dues à la plume de poète de S.S.-Jean-de-Rome, ancienne élève. Les diadèmes, les étoiles portaient la marque de son pinceau d'artiste. Elle a largement contribué avec amitié au succès de la fête. Le soir, une réunion intime permit d'entendre trois anciennes élèves: S.S.-Marie-Damase, S.S.-Damase-de-Rome, S.S.-Jean-de-Rome. Ce fut vraiment délicieux. Quelle richesse dans ces souvenirs qui sont la genèse du présent!

En 1953, l'École Marguerite-Bourgeoys qui venait d'être terminée fut confiée aux Sœurs de la C.N.D. Une statue de Notre-Dame-de-la-Prière, don de Madame René Dumulong, fut installée dans la cour des élèves, en 1954. Le piédestal fut offert par M. Roland Tremblay, tireur de joints de Montréal, qui avait travaillé au couvent durant les réparations.[29]

La ville de l'Assomption est une presqu'île reliée à l'île de Montréal, traversée par deux cours d'eau: la rivière l'Assomption et la rivière Achigan. C'est Champlain qui donna le nom de l'Assomption à la rivière, du titre principal de la sainte Vierge, en ce temps-là. Jusqu'en 1838, le village

29. AMC, L'Assomption, HCND, VIII, p. 369, 383; X, I, p. 221, 222.

se nomma St-Pierre du Portage, puis, St-Pierre de l'Assomption, en l'honneur du patron de M. Pierre Lesueur, P.S.S. Ces notes historiques cadrent bien avec les souvenirs du couvent.

Sainte-Thérèse-de-Blainville

De la maison construite en 1846, où les Sœurs entrèrent en 1847, il ne reste plus que l'image. Restaurée en 1894, considérablement agrandie en 1902, elle fut démolie en 1916. On conservait alors, cependant, l'aile de 1902.

Des supérieures locales remarquables s'y succédèrent: S.S.-Valérien, qui devint plus tard supérieure générale; S.S.-Etienne-de-Hongrie; S.S.-Isaïe qui fut 1ère Assistante générale; S.S.-Marie-de-la-Réparation, qui fut Dépositaire générale. En 1926, 507 élèves y suivaient le cours d'études de l'Institut. Le cours ménager, le cours commercial y sont organisés. Le piano, le chant, le dessin, la peinture, la diction perfectionnent les jeunes filles en vue de les rendre utiles à l'Église, à la famille et à la société. Cette année-là, douze diplômes académiques et treize diplômes modèles couronnent l'ardent travail des professeurs et des élèves.

L'Amicale était sous le vocable de Notre-Dame-du-Bon-Conseil; elle s'inscrivit dans la Fédération des Notre-Dame en 1928. En 1931, le pensionnat comptait 96 pensionnaires, 120 quart-pensionnaires et 300 externes. En 1932, le C.J.N. fut fondé et prit le nom de Cercle Ste-Marie-du-Bois. Le Bureau Central des Examinateurs catholiques de la Province de Québec ayant décidé de supprimer l'octroi de diplômes d'enseignement, S.S.-Marie-Armand demanda et obtint par l'entremise de S.S.-Théophanie, maîtresse générale des études, l'établissement du Cours Lettres-Sciences, en 1938.

L'intérêt croissait autour de cette maison où le cours régulier, l'éducation, les arts étaient l'objet d'une attention intelligente de la part du personnel enseignant, très préoccupé de l'avenir des élèves.

Le 19 mars 1947 marquait le rappel de la date exacte de l'arrivée des Sœurs à Ste-Thérèse. Les élèves de l'année offrirent une grand-messe et la journée fut une fête d'action de grâces et de joie, prélude des célébrations officielles qui eurent lieu les 7, 8 et 9 juin 1947, sous la haute présidence de Mgr Joseph Charbonneau. La présence de Mère St-Ignace, supérieure générale, d'un grand nombre de religieuses, anciennes élèves ou professeurs, de religieuses d'autres Communautés, de Mgr Conrad Chaumont, P.A., V.G., évêque auxiliaire de Montréal, de l'abbé Percival Caza, supérieur du Séminaire, et d'un nombre imposant de prêtres, fit de ces jours un concert d'hommage au Seigneur, à la gloire de Notre Dame et de Marguerite Bourgeoys. A son origine, le couvent avait un personnel de deux Sœurs et de soixante-dix élèves; au Centenaire, il comptait 35 religieuses et cinq cents élèves, pensionnaires et externes. Au cours des 100 ans, vingt supérieures se sont succédé. Dans la paroisse Ste-Thérèse et aux environs, plus de 800 mères ou grand-mères ont eu leur éducation au couvent. Il est sorti de l'institution plus de cent religieuses, dont 77 vivaient encore au Centenaire. L'Amicale avait enregistré 1450 membres. Les plus hautes autorités religieuses et civiles louèrent l'œuvre du couvent et le Seigneur en ses bienfaits. Les anciennes élèves présentèrent des hommages de grande valeur historique et littéraire pour ajouter à l'offrande des élèves actuelles. S.S.-Pierre-Martyr et S.S.-M.-de-la-Crèche avaient signé ces œuvres; S.S.-Jeanne-de-la-Providence avait réalisé la composition musicale. Le Centenaire fut un vibrant et enthousiaste chant d'action de grâces.

Les Sœurs qui enseignaient à Rosemère demeuraient à Ste-Thérèse; le 28 août 1950, elles eurent leur résidence à l'École de la paroisse Ste-Françoise-Cabrini à Rosemère.[30]

Saint-Jean

Mgr Paul Bruchési présida les fêtes du Cinquantenaire du couvent, le 23 juin 1904: il faut noter que le véritable anniversaire se situait en 1897, mais il a été célébré sept ans plus tard pour des raisons inconnues. À la messe pontificale, l'allocution fut donnée par l'abbé J.-Arthur Papineau, directeur du Séminaire de Ste-Thérèse, qui devint évêque de Joliette.

Quand l'annexe de la maison fut terminée, on songea à améliorer la maison de pierre grise, le 20 juillet 1909. Ce fut une véritable transformation. Les douze petites chambres avec évier datent de cette époque. Les cours d'art ménager s'inaugurèrent le 30 novembre 1915: c'était l'œuvre de l'abbé J.A. Papineau et des membres de la Commission Scolaire. On installa le chauffage à l'huile dans «la maison grise» en 1926. L'École paroissiale Notre-Dame-du-Sacré-Cœur s'éleva au mois d'août 1927. Cette année-là, les cinq sœurs qui enseignaient à l'École Notre-Dame-Auxiliatrice prirent résidence et formèrent une mission séparée de Saint-Jean. Le 12 novembre 1927, l'Amicale Notre-Dame-du-Thabor s'organisa au pensionnat. La nouvelle école Notre-Dame-du-Sacré-Cœur fut bénite le 13 avril 1928.

À cette époque, la Commission Scolaire de Saint-Jean était peu sympathique aux religieuses. Elle nomma un surintendant des écoles avec droit de visite dans toutes les

30. AMC, Sainte-Thérèse-de-Blainville, VIII, p. 384-386, HCND, X, I, p. 224, 225.

classes; il ne prisait pas l'enseignement des Sœurs. Ce fut une heure difficile. Après les complications suscitées par les examens annuels à l'École Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, surgit un autre conflit. Les Sœurs de la C.N.D. avaient été engagées pour l'École Saint-Edmond. Or, une partie de la population s'opposait à leur entrée dans l'École. Si bien que le 29 août 1932, les religieuses trouvèrent la porte scellée et durent revenir au couvent. Les professeurs laïques reprirent leur poste à l'école. Sur le conseil de l'Administration générale de la Communauté, S.S.-Marie-Stanislas, supérieure locale, ne voulut pas abandonner la lutte. L'affaire devint épineuse et, le 7 mars 1933, s'ouvrit un premier procès devant le juge Trahan. La sentence fut suspendue, faute de témoignages concluants. Le juge demanda de faire subir un interrogatoire juridique par un représentant de la justice à l'abbé Hurtubise, vicaire de la paroisse, et à S.S.-Cécilienne, C.N.D. Grâce à une dispense de la cour, la séance se passa à huis clos, dans le parloir du couvent, le 5 avril 1933. Enfin, le 29 juin, après des prières incessantes, le jugement fut rendu: la C.N.D. gagnait le procès. Elle aurait pu exiger le salaire de l'année 1933, mais elle y renonça pour fins d'accommodement. La Commission Scolaire signa le contrat d'engagement des Sœurs pour septembre 1933. L'École Saint-Edmond, l'objet du litige, fut bénite le 24 septembre. L'Histoire a voulu consigner des faits; aucun jugement de valeur n'est porté.

Après des heures mouvementées, la ville de Saint-Jean eut l'honneur de devenir ville épiscopale. Mgr Anastase Forget, ex-supérieur du collège de l'Assomption, éducateur et théologien, fut le premier évêque du diocèse de Saint-Jean-de-Québec; il fut sacré le 29 juin 1934.

À la fin de l'année scolaire 1934, S.S.-Marie-Herminie devint supérieure locale à Saint-Jean. À la demande de

l'évêque, une 10e année s'ajouta immédiatement au cours d'études du pensionnat. La maison va connaître un véritable progrès sous l'impulsion de cette femme à la fois prudente et hardie.

Sur la pétition de Mgr Anastase Forget appuyé par Mgr A. Papineau, l'Honorable Patenaude, Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, signa le procès-verbal qui érigeait une école normale à Saint-Jean. Les cours se donneront dans le couvent dès septembre 1936, en attendant la construction. Étant donné l'exiguïté de la maison, trois cours anglais s'établirent dans une maison privée de la rue Saint-Charles. Les travaux ne commencèrent en fait que le 10 août 1938. Cette année-là, c'est le pensionnat tout entier qui dut utiliser des locaux de fortune pour les classes et pour le coucher: maisons privées, Centrale catholique, Bureau d'Enseignement, École des garçons; les 40 Normaliennes occupent les pièces de la «maison grise» évacuée par les pensionnaires. Le 24 octobre 1938, en présence des Mères de l'Administration générale, Mgr Forget bénit la pierre angulaire de l'établissement.

Tel que prévu et promis, l'architecte et le constructeur peuvent présenter les deux étages inférieurs de la maison, le 29 avril 1939. Dès qu'ils furent approuvés, on commença à les aménager. On procéda aussi à la restauration de la vieille partie afin que pierre et brique forment un ensemble qui plaise à l'œil et au goût. Le 6 mai 1939, les anciennes élèves du pensionnat recueillirent entre elles la valeur d'un magnifique autel en marbre blanc que Mgr A. Forget voulut bénir lui-même.

À l'occasion du passage de leurs Altesses royales, Sa Majesté Georges VI et la reine Elizabeth, qui étaient intéres-

sés à l'École militaire de Saint-Jean, une élève de l'École Notre-Dame-du-Sacré-Cœur eut l'honneur d'offrir une gerbe de fleurs au nom de la Cité.

Lors de l'incendie du Collège de Saint-Jean, le 19 octobre 1939, le couvent fut menacé durant de longues heures, mais enfin épargné. Jusqu'à la reconstruction de l'Institution, sept ou huit prêtres se rendaient chaque matin dire leur messe au couvent : moisson de bénédictions!

Après bien des démarches de la part de la Communauté, le contracteur général consentit enfin à exécuter des travaux de drainage autour de la nouvelle construction. Il fallut creuser jusqu à douze pieds pour fixer les drains qui devaient empêcher l'infiltration de l'eau dans le sous-sol. Le couvent était prospère. Les cours post-scolaires d'art ménager s'inaugurèrent en 1943. L'inscription des élèves, en 1944, se lisait comme suit : 103 pensionnaires, 80 normaliennes — 230 quarts-pensionnaires, 65 au cours post-scolaire ménager. On installa un ascenseur en 1946 pour faciliter le travail des professeurs, car la maison était grande et élevée. Par décision du Chapitre général de 1946, la mission de St-Jean quitta la Province Saint-Enfant-Jésus pour s'inscrire dans la Province Marguerite-Bourgeoys.

Bientôt, allait briller la célébration du Centenaire le 4 octobre 1947. Grâce au talent d'organisation de S.S.-Damase-de-Rome, supérieure locale, ce fut un franc succès. Les Anciennes y participèrent au nombre de 430. Mère St-Ignace, supérieure générale était présente. Une pièce maître, due à la plume de S.S.-François-Xavier-de-Jésus *Le Temple des Souvenirs* fit raconter et chanter le Passé par décennies.

Louange à Vous, Seigneur, pour les feux de la terre
Dont l'éclat dure peu
Pour l'éternelle étoile aux reflets de mystère
Clou d'or dans le ciel bleu
Des bienfaits évoqués dans ces heures de gloire
Nous connaissons le prix:
Par l'Avenir montant aux fastes de l'Histoire
Toujours, soyez béni!

Le Te Deum du Centenaire avait été composé et mis en musique par deux Sœurs de St-Jean.

En septembre 1948, et dans la suite, les petits garçons de langue anglaise ne sont plus acceptés au couvent. Par contre, cette année-là, on ouvrit une classe pour les jeunes filles de Cornwall afin de leur favoriser l'enseignement confessionnel.

Les élèves du Pensionnat complètent leur formation littéraire par l'étude de l'Art dramatique. Pour appliquer leurs études théoriques, elles présentent tour à tour des pièces de valeur, entre autres: Louise de Bettignies; Le Bourgeois gentilhomme, Antigone, adaptation de Chancerel, Le Journal d'Anne Franck. En 1950, elles jouèrent à la Centrale Catholique Le Jeu de la Voyagère de Rina Lasnier, ancienne élève du Pensionnat de St-Jean. Le couvent offrait le cours français de la 1ère à la 11e année inclusivement; le cours anglais élémentaire et le High School. À partir de 1936, l'École normale de St-Jean logeait à la même adresse. Mais l'École normale et le Pensionnat poursuivaient des objectifs différents dans l'enseignement, il va de soi. Il est donc intéressant d'inclure ici l'historique de l'École Normale, de sa fondation à 1950.

C'est au matin du 9 septembre 1936 que les 10 premières Normaliennes assistent à la fondation de leur École.

S.S.-Marie-Herminie, supérieure et directrice, l'abbé Romain Boulé, Principal, M. Gaston Signori, S.S.-Mathieu, S.S.-Edouard, l'abbé A.-J. Gareau, aumônier: telle est la première équipe, celle de la fondation.

Dans sa visite du 23 décembre 1936, Mgr A. Forget, père et fondateur de l'E.N. écrivait de sa main pour nos archives:

> Avant-veille de Noël, nous avons rencontré les élèves et les directrices de l'E.N. Nous avons entendu la lecture des notes trimestrielles et avons été réjoui de leur excellence. Nous félicitons les élèves et le personnel de notre chère École, nous les bénissons en leur confiant que nous fondons sur notre École notre plus précieuse espérance.
>
> Anast. Forget, Évêque de St-Jean
> 23 décembre 1936.

En mars 1937, M. C.-J. Magnan, Inspecteur général des Ecoles Normales, faisait sa première visite. La devise de l'École fut ainsi exprimée: «Sub luce Mariae doceo». Septembre 1937 vit accourir 29 élèves. Le C.J.N. fondé dès le mois de novembre eut pour vocable «Cercle Romain-Boulé». Le 16 juin 1938, 8 élèves-institutrices reçurent le brevet supérieur: «premiers épis de la première moisson»., dit M. le Principal à Mgr Forget! L'Oeuvre rencontrait sympathie et intérêt. Mais il fallait songer à des locaux appropriés. Le 11 août 1938, l'exécution des plans dressés par les architectes Gascon et Parent fut confiée aux entrepreneurs Trahan et Janin, associés pour la circonstance.

Les travaux comprenaient la démolition de deux ailes du couvent sises près de la rue St-Charles, et une nouvelle construction de 294 pieds de longueur, avec façade sur la rue St-Charles. Cette partie devra s'étendre de la rue Laurier à la rue Mercier, sur une longueur de 36 pieds pour se

prolonger d'une vingtaine de pieds sur la rue Mercier. Le 25 octobre 1938, Mgr A. Forget bénit la pierre angulaire, en présence de Mère Ste-Héléna, supérieure générale. En décembre 1939, le 8, Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique, bénit le nouvel édifice qui se nommera «l'École normale de Saint-Jean». Le 15, il dotait l'École de sa photographie; il avait écrit au bas de la précieuse image:

> Que la bénédiction du ciel implorée au nom du Souverain Pontife «super docentes et discentes» de l'École Normale de Saint-Jean-de-Québec, le jour de son inauguration officielle et liturgique, puisse assurer la vraie sagesse aux Supérieurs et élèves de l'important Institut.
> St-Jean, le 8 déc. 1939
>
> Ildebrando Antoniutti
> Archevêque
> Délégué apostolique

Le 1er janvier 1945, M. le Chanoine Achille Beauséjour, 2e Principal de l'École Normale, traduisit les vœux qu'il avait formés pour les sœurs enseignantes de la maison et spécialement pour les Sœurs de l'École normale:

> Santé, ferveur, charité, bonté de mère pour chaque âme confiée à nos soins, adaptation à la formation actuelle des enfants par l'individualisation si favorable au meilleur épanouissement du caractère, de la volonté et de la piété chez nos Jeunes, entr'aide, unité, collaboration entière à l'œuvre commune de l'éducation à laquelle nous sommes voués.

L'École se tint au courant des méthodes progressives: centres d'intérêt, visites et conférences pédagogiques, films documentaires et autres, enseignement pratique dans les écoles rurales ou les écoles de la Commission Scolaire, lectures orientées, autant de moyens de préparer les élèves à leur rôle futur.

Le Département de l'Instruction Publique organisa des cours d'été en faveur des institutrices non diplômées de la Province de Québec: l'École normale fit sa part de rayonnement et chaque maîtresse vit ainsi son action s'étendre à des centaines d'enfants éloignés et inconnus. M. le Principal se chargea des cours de religion.

L'École de la Route du Frère Marie-Victorin est à l'honneur à l'É.N. Le 27 mai 1946, les élèves de la 1ère année sous la direction de S.S.-Marie-Médiatrice cueillirent 600 plantes, identifiées sur place. Saint-Jean fut un secteur bien vivant d'éducation, au pensionnat et à l'École normale.[31]

Baie Saint-Paul

Les annales ont noté ceci: «En 1913, il y avait huit pensionnaires qui payaient $5.00 par mois! Celles qui fournissaient leurs provisions payaient $1.00 et les quarts-pensionnaires cinquante sous!» On devine quels sacrifices devaient s'imposer les religieuses. La dette de $11 000. était difficile à éteindre. On recueillit quelques recettes supplémentaires par des râfles, des séances, ou autres moyens. Ces pensées reflètent bien les complications financières auxquelles devaient faire face les missionnaires d'alors. Mais la vie des éducatrices était un don total à l'œuvre de la Communauté. Au Cinquantenaire du couvent, en 1898, on avait souligné que 43 élèves du pensionnat étaient devenues religieuses, dont vingt-trois à la Congrégation. Mgr Michel-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi, présida les fêtes jubilaires; S.S.-Zénon, supérieure locale, avait organisé le Jubilé.

31. AMC, Saint-Jean, HCND, VIII, p. 386; X, I, p. 224, 225.

Le 15 juillet 1924, un incendie détruisit une œuvre que 76 ans avaient lentement édifiée. En l'absence du prêtre, une sœur ouvrit le tabernacle, prit le ciboire et le transporta à l'église. Les pertes se chiffraient à cent mille dollars, et les assurances n'en couvraient que quinze mille: grand problème pour entrevoir la reconstruction. Les Mères exprimèrent à la Commission Scolaire qu'elles ne pouvaient en assumer les frais et offraient de céder la place à une autre Communauté. Ce ne fut pas accepté. Mais quand on en vint aux arrangements, la Commission Scolaire présenta un octroi insuffisant et la Communauté songea à rappeler ses sujets. Grâce au dévouement de M. le curé J. Girard, des propositions plus acceptables furent faites et la C.N.D. décida de rester à la Baie St-Paul. La Commission Scolaire s'engageait à bâtir un pensionnat de $75 000. et la C.N.D. devait payer le tiers de la somme. M. le curé Girard, dont le nom doit être gardé comme celui d'un insigne bienfaiteur assura à l'Institut un legs de dix mille dollars sur son testament pour aider au paiement de la somme requise, et cinq cents dollars annuels pour les intérêts à payer.

En 1924, les classes s'organisèrent dans des locaux temporaires: Palais de justice, collège et autres endroits. Une inondation, un tremblement de terre apportèrent de nouvelles difficultés et des dépenses qui retardèrent la construction du couvent. Enfin, au mois d'août 1925, les travaux commencèrent. On prévoyait d'élever un superbe édifice de trois étages, avec sous-sol. Le corps principal mesurait 110 pieds par 40 pieds. Il s'y ajoute une aile de 60 pieds par 40 pieds. S.S.-Honoré-de-Cantorbéry, supérieure, qui avait tant travaillé à la prospérité de l'ancien couvent n'a rien épargné pendant deux ans pour assurer une organisation favorable aux religieuses et à l'avancement des élèves. Les Sœurs entrèrent dans le couvent neuf le 26 juin; il fut bénit le

8 août. En septembre, 260 élèves sont inscrites, dont 38 pensionnaires. Depuis 1928, le programme ménager fut suivi entièrement.

Dix ans plus tard, en 1936, une école normale s'ouvrit à la Baie St-Paul. Dans l'historique de la maison, c'est là une date mémorable. Sœur de-la-Sainte-Famille, supérieure locale, avait présenté une requête à M. Cyrille Delâge, Surintendant de l'Instruction Publique, et sa demande avait été reçue favorablement. C'était l'époque de la floraison des écoles normales régionales. Sœur de-la-Ste-Famille, M. le Chanoine Joseph-Calixte Tremblay, curé de la paroisse, Mgr Charles Lamarche, évêque de Chicoutimi, M. le Principal Onésime Larouche: autant de noms qui représentent le dévouement à cette cause éducatrice de l'École Normale de la Baie St-Paul. En 1941, l'inscription fut de 60 élèves; en 1942, les élèves sont 89; en 1943, 95 normaliennes furent reçues. L'Oeuvre était vraiment en progrès et juin distribuera quarante-sept diplômes qui portent le nombre à 223 depuis la fondation.

En 1949, on projeta d'ériger une aile destinée à abriter l'École normale. Elle devait mesurer 112 pieds par 60 pieds, et comprendre cinq étages; un couloir de 32 pieds par 16 pieds devait la relier à la maison existante. Le 30 octobre fut un jour de fête: il y eut bénédiction de la pierre angulaire de l'É.N. Cette pierre, don de l'architecte Sylvio Brossard et de l'entrepreneur général Émile Frenette, est située à l'angle sud-ouest de la bâtisse. Taillée dans le granit, elle présente sur sa façade-sud, l'inscription: LAUS DEO, surmontée des lettres J.M.J., et sur le côté ouest, les chiffres MCML surmontés d'une croix grecque.

Le 28 octobre 1951, l'É.N. fut bénite par Mgr Léonce Boivin, curé des Éboulements, délégué de Mgr Maurice Roy,

archevêque de Québec. En 1952, l'É.N. avait un personnel étudiant de 132 élèves, dont vingt-huit externes.

L'Amicale Notre-Dame-des-Laurentides date du 27 mai 1945. Les 5 et 6 juin 1948 avaient été des journées d'action de grâces pour le Centenaire de la fondation du couvent. Mgr Georges Melançon, évêque de Chicoutimi, y avait rendu un vibrant hommage à la C.N.D. pour un siècle de dévouement à l'œuvre de l'éducation à la Baie St-Paul.

Soulignons à la gloire de cette maison qu'à la première émission des vœux au Noviciat de Beauport, sur les quinze novices, neuf venaient de l'É.N. de la Baie St-Paul.

Le 17 août 1948, le Conseil général de la Communauté avait rencontré la Commission Scolaire: le pensionnat passa sous la direction de la dite Commission Scolaire.[32]

Saint-Eustache

Le 8 décembre 1934, par décision de Mgr Georges Gauthier, la chapelle du Couvent de Saint-Eustache devient «semi-publique»; ce privilège confère le droit de satisfaire au précepte de l'assistance à la messe obligatoire aux religieuses, aux élèves, aux employés et aux invités.

Le toit est réparé en 1935 et un creusage à la dynamite se fait dans le ruisseau qui passe sur la ferme. En 1938, une grande question s'agitait: la vente de la «Ferme Saint-Gabriel» léguée à la Fabrique par le curé Jacques Paquin et dont les revenus devaient être remis aux Sœurs de la C.N.D. pour fins d'éducation. Après de longues délibérations, la vente fut négociée; le capital retournait à la

32. AMC, Baie Saint-Paul, HCND, VIII, p. 387-394; X, I, p. 225, 226.

Fabrique, mais les intérêts furent répartis équitablement entre la Communauté et la Commission Scolaire. Le roulant de la Ferme qui appartenait à la C.N.D. fut vendu; le bénéfice permit d'importantes améliorations au pensionnat: salle de communauté, chapelle, dortoir, réfectoire. En 1945, grâce à la générosité des élèves, une magnifique statue de la Vierge fut érigée dans le parterre; ce travail avait été confié à Monsieur J. Rossi. Tout le système d'éclairage fut revu, amélioré et complété. On décida de loger le concierge dans l'aile en bois appelée couramment «le Château». Un épais prélart fut posé dans le corridor du réfectoire. Le couvent prenait une allure plus jeune et plus adaptée aux exigences de l'œuvre.

Saint-Eustache connut un fait assez extraordinaire: la consécration de la première abbesse du Monastère Sainte-Marie-des-Deux-Montagnes. Madame Gertrude Adam reçut les insignes de sa dignité des mains de Mgr Joseph Charbonneau. La fête se déroula à l'église paroissiale; les Moniales furent accueillies au couvent avant et après l'imposante cérémonie. Le Livre d'Or s'est enrichi de la signature des hôtes distingués qui étaient présents: Mgr Joseph Charbonneau, Mgr Conrad Chaumont, Madame Gertrude Adam, abbesse, dom Germain Cozien, abbé de Solesmes, dom Pâcôme, abbé mitré d'Oka, Son Altesse l'Impératrice Zita d'Autriche.

L'Amicale Notre-Dame-des-Deux-Montagnes, fondée au printemps de 1946, eut sa première réunion le 20 octobre suivant. Plus de quatre cents élèves répondirent à l'appel des organisatrices, Mlle Louise Binette et Mme Achille

33. AMC, Saint-Eustache, HCND, IX, p. 179-191; X, I, p. 226, 227. – *Note:* Ne pas confondre: Ferme St-Gabriel de St-Eustache avec Ferme St-Gabriel de la Pointe St-Charles, Montréal, 1668.

Therrien qui déployèrent un zèle infatigable. En 1949, le Centenaire donna lieu à des fêtes magnifiques: les anciennes élèves et les paroissiens en général firent preuve d'une grande générosité. À cette occasion, l'Amicale présenta un chèque de huit cents dollars à S.S.-Ladislas, supérieure, en hommage de gratitude.

Un magnifique piano «tout petit, mais joli» fut acheté en 1951, et l'on répara les locaux des pensionnaires et les classes. L'année suivante, une véranda fut construite sur l'étage des classes: de là, on peut admirer la belle rivière des Mille-Isles, les couchers de soleil. L'École Notre-Dame s'ouvrit le 2 septembre 1952 pour les élèves de la 1ère à la septième année. Une trentaine d'érables furent transplantés sur le terrain, à la façade et dans la cour des élèves: humbles faits, bien appréciés.

Sainte-Croix

L'électricité ne fut installée au couvent qu'en 1924 par la générosité des amis de la maison. L'Amicale Notre-Dame du Souvenir date de 1928. Quand le cours ménager régional s'organisa en 1935, huit métiers à tisser furent mis à la disposition des élèves et des Anciennes.

On avait le problème de l'eau. On demanda un sourcier, le 24 juin 1942, pour étudier la possibilité d'avoir de l'eau claire: une veine d'eau fut découverte dans la cour, à deux pieds de la galerie. Après de sérieuses délibérations, on opta pour le creusage d'un puits artésien; à soixante-cinq pieds, l'eau est claire et abondante et jaillit à une vitesse de vingt gallons à la minute. M. le curé J.U. Couture paya tous les frais et même une partie du tuyautage: il est un grand bienfaiteur qui a multiplié ses dons.

La nouvelle «École ménagère moyenne», 8[e] et 9[e] années, s'organisa en 1942. L'année suivante, les classes de la 1ère à la huitième année passèrent sous le contrôle de la Commission Scolaire. Le couvent comptait alors quarante-six pensionnaires. La chapelle s'enrichit d'un harmonium par les soins de Mlle Juliette Garneau. En 1944, on vendit un terrain situé près du fleuve à M. Hermogène Hamel, pour la somme de quatre cents dollars.

Des fêtes splendides soulignèrent le Centenaire du couvent en juin 1949. S.S.-François-de-l'Alverne, préfète provinciale des études, en un style magnifique, fit chanter l'histoire d'un siècle: *Couronnement.*

> *Couronne d'immortelles:* hommage aux curés qui veillaient sur l'avenir de l'œuvre.
>
> *Couronne de lis:* hommage aux 19 Supérieures qui se sont succédé depuis Tante de la Visitation (1849) jusqu'à S.S.-Antoine-de-Lérins.
>
> *Couronne de pensées:* Hommage aux éducatrices, missionnaires à Ste-Croix.
>
> *Couronne de marguerites:* hommage aux 180 vocations religieuses issues du couvent de Ste-Croix.
>
> *Couronne de roses:* hommage aux grand-mamans et aux mères qui ont été des femmes courageuses et magnifiques.
>
> *Couronne de violettes:* hommage aux Autorités scolaires et civiles.[34]

Yamachiche

La première réunion de l'Amicale Notre-Dame-de-l'Étoile eut lieu le 29 mai 1930. Au revers du programme, on pouvait lire les vœux que le lauréat canadien Nérée Beauchemin adressait à l'Amicale:

---

34. AMC, Sainte-Croix, HCND, IX, p. 171; X, I, p. 227.

Douce étoile de Notre-Dame
Et de Marguerite Bourgeoys
Que ta béatifique flamme
Brille toujours comme autrefois
Sur les murs dont le frontispice
Tel que le blason d'un décor
De la divine Protectrice
Porte le monogramme d'or.

Le 29 juin 1931, le médecin poète de Ste-Anne d'Yamachiche s'éteignait à l'âge de 80 ans: c'est l'une des plus attachantes figures parmi nos écrivains canadiens.

L'Inspecteur avait proposé que les élèves aient à subir les Examens de Régie, en 1948; la question fut réglée par le Bureau des études qui gardait l'autonomie du pensionnat. Mère Ste-Madeleine-du-Sacré-Cœur, maîtresse générale des études, permit d'ouvrir une classe de 11e année selon le désir des Autorités religieuses et civiles.

Les célébrations du Centenaire furent devancées d'un an à cause du Centenaire du diocèse de Trois-Rivières qui devait se célébrer en 1952. Les 9, 10 et 11 juin 1951, furent donc des jours d'action de grâce pour un siècle de dévouement dans l'œuvre de l'éducation à Yamachiche; ils se déroulèrent en présence de Mgr Georges-Léon Pelletier, évêque de Trois-Rivières, et des plus hautes personnalités civiles et religieuses.[35]

Villa-Maria

Le duc et la duchesse d'York, Georges V et la reine Marie, la reine Marie de Roumanie, les lieutenants-gouver-

35. HCND,Yamachiche IX, p. 192; X, I, p. 228.

neurs de la Province de Québec, les gouverneurs-généraux du Canada ont honoré Villa-Maria de leur présence.

Mgr Bourget, Mgr Fabre, Mgr Bruchési, Mgr Gauthier, les évêques auxiliaires, ont toujours témoigné une véritable sollicitude pour l'institution. Des aumôniers remarquables y ont distribué la science religieuse; parmi eux, on compte l'abbé Charles Lamarche (1902-1910) qui devint évêque de Chicoutimi.

Indispensable pour le développement de la maison, l'aile St-Michel, s'éleva entre 1905 et 1910.

Le 3 novembre 1926, Lord Elgin, petit-fils du gouverneur de ce nom, visita Villa-Maria: il désirait voir l'endroit de la naissance de son père et la maison où son aïeul demeurait lorsqu'il était gouverneur du Canada (1847-1854).

On expropria une partie des terrains, le 8 avril 1929, pour la construction d'une avenue qu'on nommera «avenue Terrebonne».

Le 9 juin 1930, Villa-Maria fêtait son 75e anniversaire différé d'un an. La chapelle était ravissante avec sa parure de quatre cents lis généreusement offerts par Mme Beaubien O'Brien. Les Anciennes de la Villa accoururent de toutes les parties de l'Amérique. Après la réception présidée par le gouverneur-général du Canada, Lord Wellington et Lady, Mgr G.M. Lepailleur, P.D., curé d'Hochelaga, bénit la pierre d'angle d'une aile nouvelle: l'Aile Sainte-Marguerite.

En 1933, par l'entremise de l'Honorable Honoré Mercier, Villa-Maria reçut de la pépinière de Berthier plus de deux mille arbustes variés destinés à embellir les terrasses et les avenues.

Une épreuve douloureuse survint le 12 février 1936: l'incendie de l'aile Sainte-Cécile. Cette aile était une construction historique élevée en 1847 alors que Lord Elgin demeurait au Manoir de Monkland. À l'unique étage primitif, la Communauté avait ajouté deux étages: celui des classes et celui des dortoirs. Des trésors inappréciables furent perdus: travaux de religieuses, copies de musique, mille choses précieuses qui ne s'achètent pas. Parmi les pertes matérielles, il faut indiquer vingt et un pianos, vingt-deux chambres de musique. Deux religieuses fournirent alors leur part d'héroïsme: S.S.-Alphonse-du-Sacré-Cœur et S.S.-Claire-de-Rimini. La Ligue de Sécurité de la Province leur remit une médaille d'or. La nouvelle aile Ste-Cécile fut terminée en décembre 1937, et bénite dans la plus stricte intimité.

En mars 1937, décédait à la maison mère de la C.N.D., une religieuse qui s'était identifiée avec la vie de la maison: S.S.-René. Artiste, religieuse, sainte, elle a exercé une influence incalculable sur les élèves. M. Louis Bouhier, curé à Notre-Dame, voulut chanter les funérailles. S.S.-René revint à Villa-Maria et repose dans le cimetière de famille, si près du lieu qu'elle a tant aimé.

Après la reconstruction de l'aile Ste-Cécile, Mère St-Valérien, supérieure générale, et Mère Ste-Élizabeth visitèrent la maison. La Mère générale disait alors aux sœurs de garder les traditions d'austérité, de simplicité qui furent les caractéristiques de la fondation de Villa-Maria. Elle loua le travail de celles qui œuvraient alors dans la maison, «de celles qui y œuvrèrent jadis, leur esprit de pauvreté, la distinction de leur esprit, leur zèle apostolique: De très grandes âmes ont vécu à Villa-Maria, dit-elle, efforcez-vous de continuer dignement leur œuvre».

En 1938, en septembre, M. Henri Ghéon, donna une conférence remarquable qui était un résumé du livre «L'homme, né de la guerre», c'est-à-dire l'histoire de sa conversion. Il a écrit au Livre d'Or: «En souvenir de mon passage à Villa-Maria, hommage profondément sympathique d'un grand ami du Canada».

Le 3 juin 1941, l'Amicale réunit trois cents élèves. L'invitation était accompagnée d'un compte rendu des activités de l'Amicale: fondation d'une filiale de la Croix-Rouge à Villa-Maria. La Présidente de langue française était Mme Pierre de S. Lamothe; la Présidente de langue anglaise: Mme Sarsfield Cuddy. La filiale se réunit chaque mardi et vendredi de l'année; 659 morceaux ont été confectionnés; le bureau-chef de la C.R. fit parvenir ses félicitations.

Et le 15 décembre 1941, deux membres de la Conférence St-Vincent de Paul de la paroisse Notre-Dame se rendirent à Villa-Maria pour chercher les vingt-cinq caisses que les élèves offraient à leurs protégés. M. Sells, le Président, a écrit: «L'envoi de Villa-Maria est l'un des plus considérables et des plus substantiels que nous ayons reçus». Formation sociale et chrétienne!

Le 25 juillet 1941, le terme du supériorat de S.S.-Pierre-Canisius, autrefois professeur de piano et de chant à Villa-Maria, indiquait un départ: trente-trois ans, elle avait donné sa culture, son dévouement, sa charité exquise, son total oubli d'elle-même. Mais la vie prépare des tournants. En mai 1948, on fêtera son Jubilé d'Or à Villa-Maria avec celui de Sœur Patry qui avait vécu ses cinquante ans de vie religieuse dans cette maison.

Une autre grande figure disparaissait en 1942: S.S.-Agnès qui fut supérieure à la Villa de 1929 à 1936, d'abord, et

en 1942. L'aile Sainte-Marguerite fut construite sous son administration, en 1930. Le jardin potager, les terrasses, le renouvellement des dépendances et de multiples améliorations, la centralisation du système de chauffage, louent sa mémoire. En suprême hommage à la Reine du domaine, elle fit édifier au flanc de la montagne, une grotte de Lourdes: c'était là son coin de prédilection. Le rayonnement de cette âme noble et charitable a été plus splendide encore que les réalisations grandioses de son esprit administratif; elle exerça une grande influence sur les religieuses et sur les élèves.

En avril 1943, Villa-Maria apprenait avec fierté que S.S.-Roméo, professeur de piano et de chant, était nommée assistante de Marcel Grandjany pour l'enseignement de la harpe au Conservatoire de Montréal.

La maison de Villa-Maria devint maison provinciale le 9 septembre 1946 et le restera jusqu'en 1958.

On lit dans les Annales de la maison à la date du 12 décembre 1948: «Vingt-cinq Espagnoles pensionnaires sont en liesse en ce jour de la fête de Notre-Dame de la Guadeloupe». Fait simple, mais important pour le milieu éducatif qu'est la Villa!

Chaque année, des pièces furent jouées par les élèves, au cours français et au cours anglais: *Le Jeu de la Voyagère* de Rina Lasnier — *Le Soulier de Satin* de Claudel — *Louise de Bettignies* — *Macbeth* — *Dolorès* — *Fabiola* de Jacques d'Ars — *Saint François quitte le paradis* de Henri Brochet — *Chanteclerc* d'Edmond Rostand — *Pride and Prejudice* de Jane Kendall et d'autres.

Pour garder la mémoire des saintes joies de la Béatification, S.S.-Louise-des-Anges, supérieure, fit composer et ins-

taller un vitrail représentant l'apothéose de Mère Bourgeoys. L'évêque de Troyes, Mgr Le Couëdic, honora Villa-Maria d'une visite, le 24 janvier 1951.

Villa-Maria reçut une lettre de l'Honorable Juge E. Fabre-Surveyer, le 16 octobre 1951 : il exprimait la demande de poser une plaque indiquant que le couvent est situé sur l'emplacement de la dernière résidence officielle des gouverneurs à Montréal. Pour y donner suite, on présenta à la Commission des Sites et des Monuments Historiques du Canada la formule suivante qui devait être inscrite en français et en anglais :

> *Monklands*
> Le pavillon central construit en 1794 par le Juge James Monk devient en 1841 la résidence des gouverneurs généraux du Canada.
>
> *Villa Maria*
> En mai 1854, les Srs de la C. de N.-D. de Montréal achètent le domaine et la demeure vice-royale de M. Samuel Cornwallis Monk.
>
> Le 8 septembre 1854, le Pensionnat de Villa-Maria accueille ses premières élèves.

En réalité, rien ne fut réalisé en ce sens, et aucune note n'indique les motifs de la détermination négative qui fut prise, alors. La question reste ouverte avec ses possibilités de réalisation car *le temps* enlève les personnes, annule les souvenirs : *les Monuments* sont des jalons historiques à édifier, car ils bravent d'ordinaire les changements profonds.[36]

---

36. AMC, Villa-Maria, HCND, IX, p. 202-203; X, I, p. 228-231. *Note:* Le vitrail de l'apothéose de Mère Bourgeoys est la composition décorative de S.S.-Marie-Victoire, C.N.D., et la réalisation du peintre-verrier Vincent Poggi. (cf. *Marguerite Bourgeoys, Sa Béatification,* p. 313).

Ferme Notre-Dame-du-Sacré-Cœur — Villa Maria

Le 14 août 1907, s'ouvrait à la Ferme Villa-Maria le Juniorat destiné à recruter des Sœurs pour les offices. S.S.-Marie-Antoinette, alors supérieure locale de la maison mère, fut l'inspiratrice de cette œuvre fondée sur le terrain de la Montagne, en souvenir des débuts apostoliques de la Communauté.

S.S.-Didyme, supérieure à la Ferme, épousa l'œuvre avec un grand zèle: des cours d'agriculture et d'aviculture furent organisés pour les élèves. Les Annales ont noté: «On aimait à voir ces fillettes égrenant leur chapelet et se rendant aux semailles ou à la récolte en priant Marie de bénir leur travail et la Ferme.» En 1909, 36 élèves étaient inscrites au registre; en 1911, 40; en 1912, 70. Le 3 janvier 1911, Ida Gauthier, première junioriste, entrait au noviciat. Le R.P. Liguori, trappiste d'Oka, visita la Ferme et rendit de grands services par ses conseils. En 1912, sans vouloir abandonner le premier but de la fondation, on fit suivre aux élèves le cours régulier; même, quelques-unes obtinrent un brevet d'enseignement.

Le Juniorat eut dix ans en juin 1917; il avait préparé dix-huit Sœurs professes et se trouvait riche d'espoir, mais on considéra que les sœurs malades pourraient avantageusement bénéficier de l'air de la Montagne, et la maison changea de destination. Le Juniorat fut alors transformé en maison de convalescence tout en conservant son vocable de «Ferme Villa-Maria».

Le 17 juillet 1917, monsieur Henri Garrouteigt, P.S.S., aumônier de la maison mère, bénit la chapelle transportée au second étage; elle fut alors dédiée à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur. Un Père franciscain érigea le Chemin de la croix, le 22 février 1918. La statue de saint Joseph placée

dans le parterre est un don de monsieur Joseph Drolet; le R.P. Louis Bourque, O.P., la bénit le 17 août 1919, en présence de Mère Sainte-Euphrosyne, supérieure générale, et de Sœur St-Jean-du-Sacré-Cœur. Le 1er mai 1922, l'abbé John O'Rourke, chanoine retiré de Terre-Neuve, commençait à dire la messe à la Ferme, avec l'approbation des Pères Dominicains, et y fut chapelain durant trois ans. Décédé subitement le 12 mars 1927, il fut inhumé dans le cimetière de la C.N.D., selon son désir.

Les sous-maîtresses du Noviciat venaient avec les sœurs novices pour la cueillette des fruits: joie pour les jeunes Sœurs, secours très appréciable pour la Ferme! De tout temps, la Ferme Villa-Maria fut un prolongement de la maison mère. Au cours des ans, que de dévouement, que de sacrifices pour faire fructifier la terre!

Le domaine rural de Villa-Maria avait été divisé par la ville pour tracer la rue Terrebonne qui coupe le terrain à environ une couple d'arpents du bout, côté ouest. En 1933, les champs furent diminués en espace: une grande partie du côté est, y compris le verger devint la propriété de l'Institut Pédagogique. Le lopin de terre occupé en 1933 n'était plus qu'une fraction, les 7/10 paraît-il, de la Ferme Villa-Maria ou Ferme Notre-Dame-du-Sacré-Cœur. Il restait alors la maison et ses dépendances; la crypte-cimetière et une parcelle de terre pour la culture maraîchère. La dernière cession de terrain a été faite à l'Institut Pédagogique en 1934: tout le parc pour les animaux et presque la totalité du verger.

En novembre 1933, du 21 au 28, 84 sœurs furent exhumées; leurs restes mortels déposés en trois boîtes furent

37. AMC, Ferme Villa-Maria — Ferme Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, X, I, p. 231, 232.

inhumés dans le couloir qui conduit de la porte ouest à la porte centrale (décès de 1872 à 1910). Le corps de Mère St-Jean-de-la-Croix, supérieure générale décédée en 1908, fut alors placé avec les autres supérieures générales décédées depuis ce temps. En 1947, en avril, on exhuma 290 corps qui furent placés sous la croix de l'angle ouest; on préparait un espace assez grand pour l'inhumation de quatre cents sœurs dans l'avenir. S.S.-Euthyme, économe, a suivi les travaux qui furent exécutés avec respect par les employés de la Ferme.

La Ferme exige des réparations et améliorations périodiques: en 1937, intérieur et extérieur de la maison et des bâtiments; en 1942, frigidaire pour remplacer l'antique glacière; en 1937, clôture métallique dans l'avenue; en 1944, caveau aux légumes; en 1945, la maison des employés qui date de 1920; en 1946, la chapelle, six chambres et le corridor du second étage.

On vendit un terrain de 130 pieds de longueur sur la Côte St-Luc ; mais comme Villa-Maria payait les taxes de tout le terrain, la Ferme ne put bénéficier que du tiers de la vente, à soixante sous le pied carré.

ONTARIO

Kingston (1841)

Kingston

En 1901, les sœurs qui résidaient à Kingston et voyageaient à l'école Saint-Jean cessèrent de s'y rendre en raison des circonstances difficiles de voyage: les Sœurs de la

Providence de Kingston se chargèrent de l'école qui avait été sous la direction des Sœurs de la C.N.D., de 1876 à 1901.

En 1903, les adversaires des établissements religieux publièrent que les institutrices diplômées en Ontario avaient seules le droit d'être rémunérées à même les fonds publics de l'Éducation. Alors, les religieuses qui avaient enseigné avec succès pendant de longues années durent suivre les cours d'été et subir les examens. L'obligation durera.

Ainsi, pendant les étés 1907 et 1908, les cours de pédagogie du Département d'Éducation de l'Ontario offerts à l'École Normale d'Ottawa furent suivis par 36 sœurs, dont 6 de Kingston. Les certificats furent décernés après de sérieux examens; depuis ce temps, le certificat provincial de l'Ontario est requis pour enseigner à l'école privée et à l'école publique. Il faut dire que, si les examens furent occasion d'inquiétudes, les succès obtenus avec un fort pourcentage dans les matières les plus difficiles inspirèrent une confiance illimitée dans la capacité des Sœurs de la C.N.D. de conduire une classe à tous les degrés du cours d'études.

L'école primaire-supérieure de Kingston se développait. On prépara l'extension du couvent en achetant un terrain sur la rue Johnston. On dressa les plans; la pelletée de terre symbolique fut levée par une ancienne élève de Kingston, S.S.-Béatrice, assistante générale, le 6 juin 1912.

Le 12 septembre 1919, on fusionna l'Académie Saint-Vincent et l'Académie Notre-Dame dite Académie privée, en raison du nombre croissant d'élèves et de la difficulté de les classer. Les Commissaires d'écoles et le curé ap-

prouvèrent parfaitement le projet. Seule, l'école primaire-supérieure restait école privée.

Au cours des années 1918-1923, l'enseignement musical prit un grand essor; le couvent obtint l'affiliation au Conservatoire de musique de Toronto. En 1923, S.S.-Jean-du-Saint-Sacrement subít elle-même les examens du piano et se classa première de tous les candidats de l'Ontario: c'était la première fois qu'un tel honneur échouait à une religieuse. En 1922-23, il y avait 60 pensionnaires à Kingston; l'école primaire-supérieure comptait 175 élèves.

Le plus ancien couvent de l'Ontario célébra le centenaire de sa fondation le 21 octobre 1941. À la messe pontificale, Mgr J.O. O'Brien se servit d'un calice offert au couvent Notre-Dame en 1841. L'événement historique se rapportant à «Notre-Dame», comme on dit communément, a été une fête de joie et d'action de grâces rehaussée par la présence de Mère Saint-Ignace, supérieure générale, et de S.S.-Gérald, assistante générale, qui représentaient la Congrégation de Notre-Dame. Les fêtes du centenaire furent suivies du Jubilé d'Or de l'école Saint-Vincent. Cette école est située sur l'emplacement de la vieille église Saint-Joseph. L'église St-Joseph avait servi d'école sous la direction de la Commission des écoles séparées, depuis 1859; elle fut démolie en 1891 et, le 29 septembre 1891, Mgr Cleary posait la pierre angulaire de l'école Saint-Vincent, école Saint-Joseph actuelle, qui s'ouvrit le 24 février 1892. L'École Saint-Vincent devint «Saint Mary's School» après la construction de l'école «Cathedral School», en 1951.

À l'École Notre-Dame, en 1947, on inaugura l'option commerciale dans le cours académique pour favoriser les

38. AMC, Kingston.

élèves du cours régulier qui n'ont pas d'attrait pour l'étude des langues.

L'Alumnae créa une bourse d'études de $75.00 en juin 1951, sous le titre de «Mother Saint Alexander Scholarship». Ce nom rappelle le souvenir de l'une des deux fondatrices de 1841: S.S. Alexandre. Il s'allie peut-être plus récemment au souvenir d'une éducatrice émérite qui passa dix-sept ans à Kingston, dont six ans comme supérieure, 1920-1926: S.S.-Marie-Alexandre. Femme très cultivée, éducatrice, animatrice, vraie religieuse, douée d'un jugement solide et d'une grande force de caractère. Elle décéda en 1928.

PROVINCES MARITIMES

Louisbourg

Dans les Provinces Maritimes, le chapitre des fondations s'était clos en 1758 avec la fermeture de Louisbourg. Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1856, que les Sœurs de la C.N.D. reprendront l'épopée missionnaire: le feu était resté vif sous la braise et Marguerite Bourgeoys sut ranimer les étincelles qui allumèrent un immense brasier.

La mission de Louisbourg s'inscrit entre 1727 et 1758. Les volumes imprimés ont fixé les souvenirs de ces trente ans d'héroïsme. On les retrouve donc en consultant les références suivantes:

Volume III: p. 348-355; p. 393-397
Volume IV: p. 29-35; 84-90; 90-101; 141-156; 201-211; p. 266-274; 368-376; 376-378

Volume X: p. 24: indications pour le volume V
p. 25: indications pour le volume VI
p. 27: indications pour le volume VII

Comme on le voit, ce qui concerne les Sœurs de la C.N.D. à Louisbourg est inscrit dans les volumes III, IV, V, VI, VII de notre Histoire écrits par Sœur Sainte-Henriette. Épopée inédite que nous devons connaître!

CHAPITRE SIXIEME

MISSIONS FONDÉES DE 1855 À 1900 POUR LA PÉRIODE 1900-1950 QUÉBEC ET ONTARIO

Rimouski (1855)

Montmagny (1855) — Chambly (1855) — Ste-Anne-de-la-Pérade (1855) — St-Sauveur de Québec (1856) — Académie Ste-Anne, Mtl (1857) — Mont Notre-Dame, Sherbrooke (1857) — Sorel (1858) — Mont Ste-Marie, Montréal (1860) — Pensionnat Ste-Catherine (1861) — Académie St-Denis (1861) — Huntingdon (1862) — Bellevue, Qué. (1864) — Académie Bourget, Mtl (1867) — Iberville (1868) — Académie St-Patrice (1868) — Académie St-Joseph (1836, fondation — 1869, résidence) — Arthabaska (1869) — St-Romuald (1873) — Joliette (1875) — Académie Bourgeoys, Mtl (1875) — Pensionnat de la Côte St-Paul (1876) — Iles de la Madeleine (1877) — Victoriaville (1878) — St-Augustin de Portneuf (1882) — Richmond (1884) — Académie St-Léon (1885) — Académie Ste-Marie, Sherbrooke-Est (1886) — École Jeanne-LeBer (1886) — Windsor Mills (1886) — Beauport (1887) — Académie St-Urbain (1889) — Académie Notre-Dame du Bon-Conseil, Mtl (1891) — Mégantic (1895) — Ste-Anne-de-Bellevue (1895) — Académie N.-D.-de-Grâce (1896) — École St-Eusèbe (1897) — Académie St-Paul, Westmount (1898) — École normale de Montréal (1899)

Depuis que Marguerite Bourgeoys avait étendu le cadre de ses missions, d'abord limitées à Ville-Marie, à des postes de service apostolique situés sur les rives du fleuve ou à l'intérieur des terres, ses Filles travaillaient avec ardeur à développer le projet de la Fondatrice. En des tableaux successifs, la présente relation permet de visiter des lieux

déjà connus par l'Histoire et de les admirer sous des aspects nouveaux.[1]

Rimouski

Le 6 mai 1950, cinq cents maisons de la ville de Rimouski disparaissaient dans un incendie. L'ancien couvent de la C.N.D. qui servait de résidence aux prêtres du Séminaire depuis le départ des Sœurs en 1882, fut aussi la proie des flammes.[2]

Montmagny

Sous le supériorat de Sœur de-la-Sainte-Famille, il y eut de grandes améliorations au couvent : système de chauffage, lavoir, réfectoire, bibliothèque, installation d'un four à porcelaine, peinture de l'intérieur du couvent, organisation du studio de dessin, électricité dans les classes.

Les cours de 7e, 8e et 9e années étaient offerts ainsi que l'art ménager. Le 24 juin 1929, l'Amicale Notre-Dame-de-l'Immaculée ramena les Anciennes à l'Alma Mater. On célébra le 75e anniversaire de la fondation du couvent avec enthousiasme en 1930.

Mais l'espace manquait : en 1937, le couvent acquit la maison voisine appartenant à Monsieur Marchand afin d'y aménager des salles de classes. L'étage supérieur devait loger le serviteur et sa famille ; une pièce serait réservée aux Jeunes de la J.O.C. On reçut les petits garçons en 1939 et ils eurent leur classe dans la maison «Marchand». Le

1. On trouve la référence au volume X, I, où s'inscrit l'historique de la mission jusqu'à 1900.
2. AMC, Rimouski, HCND, X, I, p. 237-241.

programme d'études fut profondément modifié avec l'inauguration du cours Lettres-Sciences en 1944 : le latin débutait en 7e année et le couronnement fut fixé en 12e année.

L'inscription de 1948 se lisait ainsi: 26 pensionnaires — 272 quarts-pensionnaires — 110 externes — 30 garçons en 1ère et en 2e années. Pour répondre aux besoins de la localité, on ajouta le cours commercial afin de favoriser les jeunes filles qui s'orientent vers le travail de bureau.[3]

Chambly

Le Cinquantenaire du couvent fut célébré par des fêtes splendides, le 8 octobre 1905. Les dons reçus à cette occasion permirent de consolider les murs de l'annexe de 1858 et de construire une autre aile. Entre 1921 et 1925, le personnel étudiant groupait 171 élèves, dont quarante pensionnaires. Dès cette époque, la musique était enseignée avec succès et ces études attestées par des diplômes, y compris le lauréat. La vieille maison de pierre grise sise au bord du chemin ne pouvait plus être louée : en avril 1930, le Conseil général permit de la vendre pour démolition ; le terrain nivelé enjolivera et agrandira les terrasses.

Le couvent célébrera le 75e anniversaire de sa fondation le 14 juin 1931. On rappela de chers souvenirs. En septembre 1935, la Commission Scolaire de Chambly demanda que les classes de 4e, 5e et 6e années soient sous son contrôle ; auparavant, les élèves se mêlaient aux pensionnaires comme externes, après la 3e année.

En mars 1936, l'eau du Bassin de Chambly s'éleva à une hauteur étonnante et les élèves durent prendre un congé

3. AMC, Montmagny, HCND X, I, p. 241, 242, 243.

forcé. En 1937, le Ministère de la Voierie acheta une partie du terrain du couvent pour élargir la route nationale.

La Commission des Sites et des Monuments historiques du Canada érigea à Chambly une plaque commémorative à la mémoire d'Emma Lajeunesse, la grande Albani. Les élèves assistèrent à la cérémonie avec fierté, et enregistrèrent ce souvenir de 1939.

D'importance réparations ont vraiment renouvelé la maison en 1947: le toit fut refait, l'extérieur du couvent de brique cimenté et lavé, la galerie de la façade remise à neuf; le système d'éclairage fut examiné et réparé; la chaufferie a été construite; l'eau chaude fut assurée à tous les étages par un réservoir de trois cent cinquante gallons auquel une pompe donne la pression nécessaire.

En 1952, la Commission Scolaire décida en assemblée que les Sœurs recevraient un salaire et qu'on s'en tiendrait seulement au paiement de ce salaire. Elle permettait aux pensionnaires de fréquenter les classes de la Commission Scolaire, moyennant une rétribution mensuelle. En 1954, elle érigea une école de huit classes où les Sœurs enseigneront: l'École Notre-Dame-du-Sourire.

L'année 1955 marque les glorieuses fêtes du Centenaire: toute la poésie du site, toute l'amitié et le dévouement de l'Amicale, toute la chaleur d'un passé magnifique contribuèrent à offrir au Seigneur un fervent Te Deum en cette fête du souvenir.[4]

Sainte-Anne-de-la-Pérade

Le 20 mars 1900, décédait le Chanoine Benjamin-Cyrille

4. AMC, Chambly, HCND X, p. 243, 244.

Bochet, curé de la paroisse, qui légua au couvent son calice et cent dollars. Au mois d'août 1900, les joints de la maison furent tirés et cimentés, la salle de musique, les dortoirs, la salle de récréation, les corridors furent améliorés. En 1903, l'éclairage à l'acétylène fut installé au couvent : innovation très appréciée des sœurs et des élèves. La même année, le Bureau de la supérieure et la galerie subirent des transformations importantes.

En 1906, seulement, on eut le service de l'eau courante dans la maison. On ouvrit un studio de dessin en 1908.

Par décision de Mgr Omer Cloutier, en décembre 1909, le couvent fut cédé à la C.N.D. pour le temps qu'elle l'habitera. Si la Communauté laisse la paroisse, le terrain retournera à la Fabrique. Comme ailleurs, au long des ans, des améliorations rendirent le couvent plus salubre et plus fonctionnel. Ainsi, la cave fut creusée et cimentée, le lavoir organisé en 1910 et en 1911. Un autel fut offert, et l'on répara le sanctuaire en 1917 ; le 15 février 1921, des bancs neufs et un chemin de la croix mirent un cachet de beauté dans la petite chapelle. Monsieur le curé se chargea des frais d'installation de l'électricité dans toutes les pièces et dans les dépendances, le 9 septembre 1921 : autre étape de lumière !

Un jour d'action de grâces s'inscrivit en octobre 1930 : la célébration du 75e anniversaire du couvent. L'Amicale Notre-Dame-du-Sourire l'organisa avec ferveur et joie. En octobre 1931, par la générosité de Monsieur le curé, une enseigne identifia la maison :

Congrégation de Notre-Dame
Pensionnat Madeleine-de-Verchères

À la suite d'une requête présentée par la Communauté pour obtenir deux classes sous la direction de la Commission Scolaire, les autorités de la paroisse décidèrent de tenir une assemblée au couvent. On proposa d'offrir une rétribution convenable fixée chaque année, durant deux ans, à titre d'essai, afin d'aider de cette manière l'administration financière de la maison. Une haie de chèvrefeuilles délimita le terrain, en 1938; l'année suivante, un escalier de sauvetage assura la sécurité du personnel.

Étant donné le mauvais état de la cheminée, des experts virent une solution dans l'élargissement de la cheminée. Par crainte du feu, on consentit à laisser percer un mur de pierre d'un pied d'épaisseur sur la hauteur totale du couvent. Monsieur Joseph Gauthier, entrepreneur de Trois-Rivières, réussit la difficile tâche en moins de deux semaines.[5]

Saint-Sauveur, Québec

Le 2 août 1905, on disposa un M presque historique au-dessus de la porte d'entrée de la résidence des Sœurs à Saint-Sauveur. Placé à la façade du Couvent de Saint-Roch à l'époque de la construction, il avait été remplacé par une plaque commémorative et relégué parmi les antiquités. Entre les années 1898 et 1901, S.S.-Paul-du-Désert l'avait retiré de la poussière et gardé dans son studio de dessin; en 1905, elle l'offrit à S.S.-Calixte qui le fit placer sur la maison, à Saint-Sauveur.

On sait que les classes s'étaient ouvertes à St-Sauveur le 16 mai 1856. Interrompues durant huit mois à l'époque de l'incendie du 14 octobre 1866, elles reprirent leurs activités le 16 mai 1867. Par suite de circonstances incon-

5. AMC, Ste-Anne-de-la-Pérade, HCND X, I, p. 244-246.

nues, en mai 1906, le Cinquantenaire passe inaperçu. Mais il fut célébré en mai 1907: messe solennelle, offrande de cadeaux, bourse, séance, présence d'amis de l'éducation. À cette occasion, les Pères Oblats furent magnifiques: parure de l'église, cérémonies des grandes fêtes. Les élèves de Saint-Roch firent les frais du chant.

L'Histoire doit signaler que, le 10 novembre 1906, eurent lieu les funérailles de M. Joseph Baker, bienfaiteur de la maison.[6]

L'inscription totale était de 1009 élèves dont 208 à l'Académie et 801, à l'Externat, en 1907: d'où l'on voit l'importance de cette école. La Commission Scolaire fit installer le téléphone le 14 août 1917. C'était alors un merveilleux appareil! «Que toutes les personnes qui en bénéficient vous aiment doublement, Seigneur», écrit l'annaliste. Cinquante ans plus tard, que d'autres merveilles!

Tout au long des années, le personnel enseignant s'applique à suivre l'évolution de la pédagogie; le piano, le chant, l'art dramatique ajoutent une note de culture très appréciée. Évoquer la vie de la communauté locale de St-Sauveur à cette époque, 1900-1950, c'est lire un poème inédit où le dévouement multiple des Oblats de Marie-Immaculée a écrit des pages que, seules, les religieuses d'alors pourraient bien traduire! La vie humble et dévouée des sœurs, le travail ardent des élèves; les vocations religieuses qui fleurissent comme naturellement dans un parterre choisi; la présence des Oblats qui vivaient pour l'avancement spirituel de leur école de paroisse: ces thèmes nombreux n'en font qu'un, le bonheur est simple et profond pour les Ouvrières du Seigneur, filles de Marguerite Bourgeoys!

6. AMC, Saint-Sauveur, HCND, X, I, cf. Baker, p. 247.

L'Amicale Notre-Dame-du-Canada fut inaugurée le 21 novembre 1929: 150 élèves étaient présentes. Les Membres de l'Association formèrent l'Ouvroir de Marie-Immaculée, le 25 février 1930, pour venir en aide aux missionnaires par l'Oeuvre des Tabernacles et le soulagement des pauvres.

Sur une demande expresse du Père Curé, deux Sœurs furent assignées à la direction et à l'enseignement à l'École Saint-Luc, en septembre 1937. En 1947, l'École fut l'une des maisons choisies avec les écoles de St-François-d'Assise et de Limoilou pour la centralisation des classes supérieures. L'aile la plus neuve de la maison fut attribuée aux élèves des 10e, 11e et 12e années, ainsi qu'à l'option commerciale. L'école du début qui a grandi sous la protection et par l'intérêt sincère des Pères Oblats de la paroisse a suivi une marche ascendante, prenant peu à peu la physionomie d'une grande institution. À cette époque, 1950, elle donnait l'instruction de la 1ère à la 12e année et avait organisé le cours commercial. Le climat est fait de joie, de sérénité, d'application à l'étude; les vocations religieuses sont la joie des missionnaires.[7]

Académie Sainte-Anne

Entre les années 1897 et 1917, on ne trouve aucune note d'Archives concernant cette maison. En 1921, plus de trois cents élèves s'inscrivirent à l'École. Plusieurs se destinèrent à l'enseignement et préparaient des brevets décernés par l'Instruction Publique.

L'Amicale s'organisa sous le vocable de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours en octobre 1937. De tout temps, l'Académie Ste-Anne a bénéficié des largesses des Pères Rédemptoristes, desservants de la paroisse, aumôniers et catéchistes.

7. AMC, Saint-Sauveur, Québec, HCND, X, I, p. 247, 248.

Deux Sœurs s'ajoutèrent au personnel de l'Académie Sainte-Anne, au mois d'août 1945. Elles logeaient auparavant à l'École Notre-Dame-des-Anges et enseignaient à l'École Saint-Alphonse. Ces Sœurs étaient plus particulièrement missionnaires. Tout le groupe forme une famille unie dans la poursuite de l'idéal apostolique de Marguerite Bourgeoys Bienheureuse.[8]

Mont Notre-Dame

De 1923 à 1929, le Mont Notre-Dame subit des modifications et des adaptations : chapelle agrandie et décorée, salle de communauté, parloirs, hall d'entrée, salles de classe et dortoirs. En janvier 1927, s'ouvrit l'année de la grande construction. Depuis juin, on avait démoli la maison dite de Monsieur Guilbault ; on avait creusé dans le roc les fondations de l'aile sud. Les travaux se poursuivirent à l'intérieur de janvier à mai. Le 13 avril, ce fut la dernière messe dans la chapelle qui sera démolie. Monsieur le chanoine Louis-Philippe Pilette intronisa le saint Sacrement dans la nouvelle chapelle, le 30 mai 1928.

À l'occasion du Centenaire de la ville de Sherbrooke en 1937, sur un angle de la maison, on apposa une plaque-souvenir rappelant l'abbé Élie Dufresne, fondateur du Mont Notre-Dame, et l'on eut l'occasion de faire une apothéose à l'humble apôtre qui fut l'un des premiers missionnaires résidants, dans cette ville qui s'ouvrait.

Les 17, 18 et 19 septembre 1938, la ville s'unit au personnel de la maison et aux Anciennes pour célébrer le 80e anniversaire de la fondation. Les Amicalistes remirent une bourse de cinq cents dollars sous le titre de «Bourse

8. AMC, Académie Sainte-Anne, Montréal, HCND X, p. 248, 249.

Anne-d'Auray» en spécifiant que l'intérêt de la somme serait donnée en prix chaque année. S.S.-Alfred-le-Grand, supérieure locale, voulut fonder l'Ouvroir de la Providence pour orienter la charité des Amicalistes vers les enfants moins favorisées de l'école paroissiale. Un Cercle d'études psychologiques pour dames et jeunes filles fut organisé par Sœur Saint-Adolphe, préfète provinciale des études.

L'année 1942 marque la dernière des 85 années de service des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame comme sacristines de la cathédrale. L'évêque comprend que les sœurs déjà occupées par les classes ne peuvent plus assumer une tâche aussi importante. Les Sœurs de la Sainte-Famille en seront chargées. Mais Mgr l'évêque assure à perpétuité comme témoignage de reconnaissance pour les longs services rendus, pains d'autel, vin de messe et cierges aux frais de la cathédrale.

Au cours de 1944, la Commission Scolaire de langue française posa le geste désintéressé de subventionner les classes de langue anglaise à l'égal des classes de langue française.

La verrière «Ave Immaculata» représentant la Vierge couronnée d'étoiles debout sur un croissant de lune fut dédiée par l'Amicale du Mont à Mme W.-L. Felton, l'instigatrice de la fondation du Mont Notre-Dame en 1854.

Un triduum solennel fut célébré en l'honneur de la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys à la Cathédrale de Sherbrooke les 16, 17 et 18 avril 1951, à l'occasion de sa Béatification le 12 novembre 1950. Mgr Philippe Desranleau, archevêque-élu, prononça le panégyrique.

À l'historique du Mont Notre-Dame, doit se joindre celui de l'École St-Antoine-de-Padoue de Lennoxville. Le 7 sep-

tembre 1903, S.S.-Adolphe, supérieure du Mont Notre-Dame conduisait deux sœurs du Mont à Lennoxville situé à trois milles de Sherbrooke. Là, elles devaient ouvrir deux classes pour recevoir vingt-quatre garçons et trente-quatre filles. L'école mesurait 30 pieds de longueur et 24 pieds de largeur ; l'ameublement était plus que modeste. On devait faire une longue marche à pied pour atteindre les tramways ; les sœurs prenaient le dîner chez une dame Bergeron pour la somme de un dollar par semaine. Le 25 janvier, vu la rigueur de la saison, l'Autorité décida de laisser les Sœurs chez Mme Bergeron pour les cinq jours de classe ; celle-ci ne voulut accepter aucune rétribution et doit être considérée comme une bienfaitrice. Quand elle changea de résidence, on dut trouver un autre endroit pour prendre le dîner.

Entre 1905 et 1925, l'école de Lennoxville fut abandonnée en raison de la distance et de la difficulté des voyages. L'école fut, d'abord, confiée aux laïques, puis aux Sœurs Missionnaires de Notre-Dame-des-Anges, fondation diocésaine de Mgr Paul Larocque. À la demande de l'évêque, les Sœurs de la C.N.D. retournèrent à Lennoxville, en septembre 1925. Elles réorganisèrent bien pauvrement leur école de jadis. Un local plus spacieux permit d'ouvrir trois classes et d'inscrire 95 élèves, filles et garçons. Trois sœurs enseignantes et la directrice sont au service de l'école. De septembre 1925 au 21 juin 1936, les Sœurs de la C.N.D. furent heureuses de se dévouer auprès des enfants de Lennoxville ; un esprit de cordialité assura progrès scolaires et succès de formation. En 1936, on a demandé que les Sœurs puissent résider dans l'endroit : les conditions offertes ne furent pas acceptées par le Conseil général. Les Sœurs de la Charité du Sacré-Cœur prirent la relève.[9]

9. AMC, Mont Notre-Dame, Sherbrooke, HCND, X, I, p. 249-252.

Sorel

Deux événements importants ont signalé le premier quart du siècle à Sorel: le conventum de quatre cents élèves au Cinquantenaire du couvent en 1908; l'incendie de 1915 suivi de la restauration et de l'agrandissement de la maison. En effet, le 9 novembre 1915, un incendie détruisit le couvent. Les pertes s'évaluèrent à plus de cent mille dollars et les assurances ne couvraient qu'une faible part de cette valeur. Il fut sérieusement question d'abandonner le poste, considérant que la Providence semblait en avoir indiqué l'intention. La guerre mondiale, 1914-1918, créait un climat de gêne et de restrictions. Les classes du pensionnat s'établirent dans des locaux provisoires jusqu'en janvier. Les classes sous la direction de la Commission Scolaire restèrent ouvertes jusqu'à la fin de l'année; en fait, neuf sœurs enseignèrent toute l'année. On vécut une heure de profond détachement car la perspective d'un départ définitif alourdissait la situation. Les Sœurs qui restèrent à Sorel demeuraient au presbytère Notre-Dame.

Mgr Alexis-Xyste Bernard, évêque de St-Hyacinthe, mis au courant des décisions de la Communauté, ne voulut pas laisser partir les Sœurs. En mars 1916, les Commissaires de Sorel se rendirent auprès de l'évêque pour y traiter de la reconstruction du couvent; en avril, ils rencontrèrent les Membres de l'Administration générale à la maison mère afin d'exposer leurs desseins. La Communauté souscrivit pour $19500; les Commissaires prêtèrent vingt cinq mille dollars sans intérêts, remboursables à cinq cents dollars par année, et ils donnèrent vingt-cinq mille dollars pour l'externat. Ils choisirent l'emplacement et l'architecte, Monsieur Caron. Celui-ci se rendit à Sorel, le 9 juin 1916, pour observer les travaux de déblaiement: «Nous passons une

partie de la soirée à égrener notre rosaire autour des ruines qui vont disparaître» écrit l'annaliste. Foi des anciens jours! Quand les sœurs retournèrent près de ce qui restait du couvent à la fin de l'année scolaire 1916, elles s'agenouillèrent au pied du buste de Mère Bourgeoys encore noirci par la fumée du 9 novembre précédent. Sœur Sainte-Marie-Rose demanda au nom de toutes «l'esprit et les vertus de notre Vénérable Mère». «C'était touchant car le dénuement que chacune avait embrassé était grand», dit encore l'annaliste.

La construction fut suspendue le 2 août 1916 parce que des travaux devaient être entrepris pour reculer les fondations de cinquante pieds afin que la maison ait meilleure apparence. On entra dans le couvent non terminé, le 17 août 1917; la première messe eut lieu ce jour-là en la fête de Saint-Hyacinthe: coïncidence significative, vraiment, puisque la maison de Sorel remplaçait celle de Saint-Hyacinthe fondée en 1816. En avril 1917, Mgr Bernard avait envoyé un chèque de mille dollars pour «ses Sœurs de la Congrégation de Sorel». Délicatesse d'un cœur de Père et d'ami. Le 23 octobre suivant, il se rendit lui-même bénir le couvent et y dire la messe.

Le 29 octobre 1919, les anciennes élèves eurent un conventum pour célébrer le 60e anniversaire de la fondation; à cette occasion, elles offrirent un orgue fabriqué chez Casavant, à St-Hyacinthe. Il fut inauguré le soir même par Victoria Cartier, élève du pensionnat, Officier de l'Instruction Publique, que Paris a acclamée. Les souvenirs de la grande épreuve de 1915 s'estompèrent en ce jour de gloire et de joie. L'Amicale Notre-Dame-des-Grands-Cœurs fut fondée à Sorel, le 11 octobre 1929. À la fin d'août de la même année, la Communauté avait décidé de supprimer

le cours universitaire établi depuis 1916 et de le remplacer par le cours régulier de la C.N.D., avec médaille d'or en 9e année, et d'ouvrir une classe commerciale. On reprit le cours universitaire le 2 septembre 1936: les nouveaux Règlements du Comité catholique ayant réservé les diplômes aux écoles normales.

En 1933, le 75e anniversaire de la fondation du couvent de Sorel fut célébré dans l'allégresse, en présence de Mgr Fabien-Joël Decelles, évêque de St-Hyacinthe.

Au 27 octobre 1934, l'annaliste a noté: «La Commission Scolaire de Sorel qui n'a pas payé les professeurs depuis dix-huit mois, nous envoie aujourd'hui un acompte de mille dollars. L'arrérage est de $15447.44». Ces lignes ont leur éloquence pour l'Histoire.

L'École St-Pierre s'ouvrit le 14 novembre 1935 avec trois classes, 69 élèves, et bientôt quatre classes et cent quarante élèves. Deux sœurs et deux laïques y donnaient les cours. En janvier 1945, une lettre fut envoyée aux Archives pour dire «qu'à Sorel, il n'y a qu'une seule maison et qu'une seule famille sous l'autorité d'une seule supérieure; il y a deux directrices, mais elles se partagent également les classes de l'école et celles du pensionnat. La directrice des petites suit les classes de la 1ère à la 5e année, au pensionnat et à l'école; les autres classes des deux côtés relèvent de la première Directrice». À cette époque, les sœurs enseignaient à l'école paroissiale, à l'École Notre-Dame depuis 1918, et à l'École St-Pierre qui deviendra l'École Marguerite-Bourgeoys, en 1952. L'École Notre-Dame constituera une mission autonome en 1948.[10]

10. AMC, Sorel, HCND, X, I, p. 252-254.

Mont Sainte-Marie, Montréal

À partir de 1917, les élèves suivirent le cours Lettres-Sciences affilié à l'Université de Montréal. En 1920, un magnifique conventum qui dura trois jours réunit les anciennes élèves. Les participantes laissèrent un chèque de deux mille dollars en hommage de gratitude et d'amitié.

Le site du Mont Ste-Marie de 1860 subit de nombreuses transformations au cours des ans. Une première expropriation se fit au bénéfice de la Compagnie du Pacifique Canadien; en avril 1927, une autre partie du terrain fut vendue à la ville de Montréal pour l'élargissement de la rue Guy, et payée 65000 dollars à la maison mère. La Communauté s'engageait à construire un mur de pierre destiné à soutenir le terrain; la ville devait payer le trottoir et la rue. En 1929, on répara la cour de récréation. Peu à peu, disparurent les arbres et le talus de verdure. Quelques arbres furent transplantés sur la propriété de l'Institut Pédagogique, avenue Westmount, afin de garder un peu de la poésie d'un grand passé sur la terre de chez nous!

Le 4 décembre 1929, le vieil orgue Casavant qui avait été acheté de seconde main vers 1871, devint le lot d'une paroisse de Laval-des-Rapides. Le nouvel orgue Casavant fut inauguré à la messe de minuit, le 25 décembre suivant.

En mai 1935, le Mont Ste-Marie célébra fièrement le 75e anniversaire de sa fondation: la splendeur des fêtes du cinquantenaire de S.S.-Anne-Marie reparut et créa de la joie pour les Anciennes. Parmi ces élèves, un grand nombre furent des femmes remarquables, entre autres: Marie Gérin-Lajoie, fondatrice des Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal, Billèle Guérin, fondatrice de la Catholic Women's League, Blanche Lamontagne-Beauregard, poète,

S.S.-Madeleine-du-Sacré-Cœur, C.N.D., qui fut Maîtresse générale des études dans la Communauté.

Le vieux Mont Sainte-Marie qui, pendant 84 ans avait formé des générations d'élèves devint Marianopolis College, en juillet 1944. Hélas! bien peu de temps après, le 11 février 1945, il fut détruit par l'incendie. Il avait été longtemps une maison où religieuses et élèves avaient su créer et maintenir une atmosphère laissant un impérissable souvenir.[11]

Pensionnat Sainte-Catherine, Montréal

Vers 1903, à la maison Sainte-Catherine, on prépara des diplômes d'enseignement primaire; le cours universitaire y fut introduit dès l'ouverture du Collège Marguerite-Bourgeoys. La médaille d'or du cours gradué est accordée aux élèves finissantes. Vers 1915, le Pensionnat Sainte-Catherine est le plus nombreux de Montréal: il compte deux cents pensionnaires et l'École reçoit six cents élèves.

En novembre 1930, la réunion de l'Amicale revêt un cachet très particulier: c'est le 75e anniversaire et 332 anciennes élèves prirent part à la fête. L'abbé Armand Beauregard, aumônier, célébra la messe et prononça le discours de circonstance. Le Jubilé était présidé par Mgr Louis-Alexandre Dubuc, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, ancien aumônier du Pensionnat Sainte-Catherine.

Au mois d'août 1947, la Province Marguerite-Bourgeoys reçut une Préfète provinciale des études, S.S.-Marie-Média-

11. AMC, Mont Sainte-Marie, HCND, X, I, p. 255-257, HCND, XI, I, École d'Enseignement Supérieur.

trice: elle inaugurait ce mandat dans la Province et aura sa résidence au Pensionnat Ste-Catherine. En octobre 1947, partait pour le ciel une religieuse qui avait passé près de soixante ans dans cette maison: les murs de pierre, les arbres géants parlent de l'œuvre de S.S.-Jean-d'Égypte. Elle remplit une vie d'abnégation, d'humilité et de prière: son exemple est entraînant pour tous les âges.

Sous le supériorat de S.S.-Marie-Immaculée, le couvent subit d'importantes réparations qui apportèrent des améliorations: chapelle rénovée, cuisine, système d'éclairage, système de chauffage, peinture, linoléum, murs extérieurs, escaliers de sauvetage. La galerie de 78 pieds par 10.5 pieds date de 1933, ainsi que l'asphalte de la cour: ce fut l'œuvre de la supérieure du temps, S.S.-Jacques.

En mai 1950, le petit clocher qui surmontait le pensionnat dut être enlevé parce que les experts le trouvaient dangereux pour les passants; on donna la cloche à l'Oeuvre des «Chantiers du Bon-Pasteur» chère à Mgr Anastase Forget, évêque de Saint-Jean-de-Québec.

L'année Marguerite-Bourgeoys fut longuement solennisée au Pensionnat Sainte-Catherine: le souvenir de Marguerite Bourgeoys fut la toile de fond qui fit ressortir toutes les humbles joies d'une année scolaire. Les élèves du cours Lettres-Sciences ont présenté *Fleur de France, Fleur de chez nous* dû à la plume de S.S.-Marie-Médiatrice, préfète des études.

L'Académie Sainte-Catherine remonte à 1853. En 1906, S.S.-Théodora, supérieure, fit construire une annexe sur la rue Dufresne: onze classes y furent installées tandis que six autres restaient dans l'ancienne maison, réalisant une

inscription totale de 622 élèves. Ces classes étaient sous le contrôle de la Commission Scolaire de Montréal.[12]

Académie Saint-Denis

Une aile fut construite en 1916. Cette année-là, l'Académie Saint-Denis fut affiliée à l'Université de Montréal et adopta le cours Lettres-Sciences. La culture générale incluait l'enseignement du piano, de la peinture, du dessin artistique, de la peinture sur porcelaine, de la diction, des travaux à l'aiguille. Les élèves étaient au nombre de 140 seulement, mais très attachées à leur couvent. Depuis sa fondation, cette maison qui fut ouverte à la demande des Sulpiciens leur était redevable des services spirituels gratuits.

Quand s'ouvrit l'École Jeanne-Mance en 1924, les Sœurs demeurèrent à l'Académie Saint-Denis durant un an, et les deux familles religieuses n'en formaient qu'une. À la demande de M. le curé Henri Gauthier, curé de Saint-Jacques, les Sœurs de l'Académie Saint-Denis et celles de l'École Jeanne-Mance furent requises à leur tour pour diriger une colonie de vacances à Chambly, canton «Valdombre». Finalement, cette direction fut remise à des jeunes filles.

Les élèves de l'Académie St-Denis aimaient l'étude et plusieurs se dirigèrent vers le cours classique. Des vocations religieuses en différentes communautés et à la C.N.D. furent la joie du personnel enseignant qui était stable dans la mission. L'Amicale Notre-Dame-de-Fourvières date de 1929. La maison avait un cachet bien particulier d'idéal; cependant, le nombre des élèves allait toujours décroissant, parce que le site n'était plus résidentiel, mais commercial.

12. AMC, Pensionnat Ste-Catherine, HCND, X, I, p. 258-261.

En 1934, on en compta 61 seulement. L'année suivante, dix sœurs de l'Académie Saint-Antoine, privées de résidence par la vente de leur maison eurent leur demeure à l'Académie. La situation ne pouvait durer. On songea à vendre cette résidence où l'on avait des internes de semaine. Le 17 mars 1936, le R.P. Henri Roy, O.M.I., aumônier général de la J.O.C. visita la maison; le 19 avril, il y passa la journée avec dix-huit jocistes. Les Sœurs apprirent alors que l'Académie Saint-Denis était vendue. Le grand déménagement commença après la dernière distribution des prix; le mobilier fut envoyé en partie à Joliette. Le 30 juin, le Père Roy installa son œuvre dans la maison; quelques sœurs prirent le dîner avec lui; elles lui remirent les clefs et retournèrent à la maison mère: l'Académie Saint-Denis, 1037, rue Saint-Denis, n'existait plus pour la C.N.D. Un grand passé se refermait après 75 ans.[13]

Huntingdon

En septembre 1902, une annexe s'ajouta au couvent au prix de $1500.00. On construisit une aile de 60 pieds par 25 pieds en 1911, pour répondre au nombre croissant d'inscriptions; la première messe y fut dite le 25 octobre 1911. M. le curé T. Nepveu fut un ami généreux, un conseiller très apprécié durant douze ans et assura la survie du couvent.

De très belles fêtes soulignèrent le Cinquantenaire du couvent les 22 et 23 août 1913. Les anciennes élèves laissèrent une riche offrande. S.S.-Eustelle qui avait été supérieure à Huntingdon durant quinze ans avait rendu la mission florissante grâce à son administration, à son énergie et à sa foi.

13. AMC, Académie St-Denis, HCND, X, I, p. 257-258.

L'électricité fut installée en 1924, éloignant les inquiétudes causées par le gaz d'éclairage qui n'offrait pas de sécurité. En 1926, la générosité des paroissiens inspirée par le dévouement sincère de M. le Curé Joseph-Albert Derome couvrit les frais occasionnés par l'amélioration du système de chauffage.

La classe la plus abandonnée, dite des «Zoulous» fut l'objet de la plus attentive sollicitude de S.S.-Hermann qui se dévoua pour eux sans compter.

L'École St-Joseph fut confiée à la direction des Sœurs de la C.N.D. en 1935, à la demande de l'abbé Arthur Pigeon, curé, et des Commissaires d'écoles. Mais après trois ans d'un inlassable dévouement auprès des garçons, en septembre 1938, les Sœurs cédèrent leur place aux Clercs de Saint-Viateur.

Le cours Lettres-Sciences fut organisé en 1936, pour les élèves de langue française. En septembre 1942, le couvent comptait 58 pensionnaires. Une grande épreuve allait venir. Le 21 janvier 1943, le couvent devint la proie des flammes. Malgré des efforts héroïques, tout l'immeuble fut consumé. Le Conseil général se rendit sur place pour offrir des sympathies aux sœurs et rencontrer les Membres de la Commission Scolaire. Après une longue séance tenue au presbytère, d'un commun accord, on détermina que les classes passeraient sous la direction de la Commission Scolaire de Huntingdon et que les élèves internes seraient orientées vers d'autres pensionnats.

En attendant, il fallait s'organiser pour le reste de l'année scolaire. Le dimanche, 24 janvier 1943, le Dr J.E. Caza, Président de la Commission Scolaire, proposa l'immeuble «Presbyterian Residence» pour servir à la fois de résidence et d'école. Après l'assemblée, Messieurs les Commissaires

accompagnèrent S.S.-Paul-le-Jeune, supérieure locale, et quelques Sœurs à la maison proposée, inoccupée à ce moment-là. La question fut étudiée et, le 31 janvier 1943, l'autorité des Presbytériens permit d'habiter cette maison jusqu'à la fin des classes. Le 9 février, l'enseignement reprit comme si rien n'était survenu. Le 18 février, les Sœurs eurent la messe dans la très petite chapelle de la Résidence presbytérienne, et M. le Curé laissa le saint Sacrement: «Le bon Dieu est bien descendu chez Zachée», note l'annaliste. La démolition du cher couvent commença le 28 juin. Et comme les Sœurs doivent quitter leur résidence transitoire, on leur offrit la maison des Frères où habitaient quatre Clercs de St-Viateur; le Conseil trouve à bon droit qu'il faudra réduire le personnel enseignant. Le groupe de septembre était formé de huit Sœurs, c'est dire que le sacrifice était au programme. Le 16 août, des cloisons temporaires élevées à quatre pieds du plafond assurent le local de six classes. Mgr J.-Alfred Langlois se rendit pour bénir la salle-école le 19 septembre 1943. Malgré les complications de l'année scolaire, les 5 élèves graduées, dont 2 de langue anglaise, reçurent leur diplôme le 23 octobre: c'était la dernière page de l'histoire du vieux couvent! Le 10 septembre 1945, M. le curé Joseph-Arthur Pigeon et le Dr Caza, Président de la Commission Scolaire, allèrent à Montréal pour étudier le projet d'érection du futur couvent avec le Secrétaire de la Province de Québec, l'Honorable Côté, qui se déclare en faveur d'une école centrale. Par étapes, on se rallia à cette idée. Le 12 février 1948, se tint une assemblée paroissiale au cours de laquelle on étudia la centralisation; il fallait obtenir le consensus des municipalités en faveur de l'école centrale. L'idée était lancée, elle cheminerait.

Le 11 septembre 1950, les écoles de rang représentant une population scolaire de deux cents élèves s'unissent à

l'école de Huntingdon pour n'en former qu'une dans la paroisse Saint-Joseph. La Commission Scolaire se chargeait d'assurer les transports. La classe s'ouvrit dans les anciens logis: salle paroissiale et garage. On reçut des garçons et des filles de la 1ère à la 11e année pour le cours français; des garçons et des filles de la 1ère année à la 7e année du cours anglais, et ceux qui s'inscrivaient au High School.

Le 15 avril 1951, eut lieu la bénédiction solennelle de l'École Notre-Dame par Mgr Joseph-Alfred Langlois, sous la présidence d'honneur de l'Honorable Maurice Duplessis, Premier Ministre de la Province de Québec. Mère Saint-Ignace, supérieure générale, était présente ainsi que S.S.-Madeleine-du-Sacré-Cœur, maîtresse générale des études.

Le 12 mai 1951, l'Administration générale crut devoir retirer aux Sœurs la permission de chanter les messes de l'église; cette coutume remontait à plus de trente ans.[14]

Bellevue

L'électricité fut installée le 9 octobre 1903: le régime des chandelles et des lampes prenait fin. Quand, le 8 février 1912, la maison mère accorda l'autorisation de construire une aile à trois étages, puis à quatre, au corps de la maison, le «Petit Bellevue» fut démoli.

Au mois de juin 1914, on souligna les 50 ans du couvent de Bellevue: deux cents élèves étaient de la fête. À cette occasion, on mit en scène *Gerbes de marguerites;* seize petites filles représentaient gracieusement 58 vocations religieuses parmi les élèves de Bellevue: 43 vouées à l'enseignement, 5 à la contemplation, 10 aux œuvres de charité. Cette

14. AMC, Huntingdon, HCND, p. 261-262, X, I.

année-là, le Pensionnat de Bellevue fut affilié à l'Université Laval. Le 20 mai 1922, il fut décidé que l'école sous le contrôle de la Commission Scolaire serait confiée aux Sœurs de Jésus-Marie de Sillery.

Mère Sainte-Anne-Marie fit de nombreuses démarches auprès de l'Université et des Sœurs de Jésus-Marie de Sillery, en 1933, afin d'établir l'uniformité des programmes pour le cours classique. Mais le 6 septembre, elle faisait connaître que Sillery avait revendiqué ses droits et que Bellevue devait renoncer au Collège pour quelques années. La question des programmes ramène Mère Ste-Anne-Marie à l'Université le 20 octobre. Le programme du cours classique pour les jeunes filles et celui d'un nouveau cours appelé «Moyen général» ou High School, adopté par les Ursulines de Trois-Rivières et les Sœurs de l'Assomption de Nicolet sont revus et imprimés: l'abbé Arthur Maheux, secrétaire général de l'Université, invita Bellevue à accepter ce dernier cours. Jusque-là, Bellevue avait le cours classique de Sillery dans la 8e, la 9e et la 11e années. En cette année scolaire 1933-1934, seules les classes de 7e et de 10e années gardèrent l'ancien programme. Le 9 août 1934, Mère Ste-Anne-Marie fixa les programmes avec les Sœurs et l'on fit un accord de trois ans avec l'université Laval. Le couvent de Bellevue fut affilié à cette Université comme Collège, en mai 1937: les études se prolongeraient jusqu'à la 13e année inclusivement. Faute de local, le Cours Commercial fut dirigé vers l'École des Saints-Martyrs-Canadiens, en 1942. Le 23 octobre 1943, avait lieu la collation des grades universitaires au Collège de Bellevue: 9 étudiantes y reçurent leur baccalauréat ès arts. Le titre officiel de Collège Notre-Dame-de-Bellevue fut octroyé par l'Université Laval, le 13 avril 1940.

Trois cents élèves célébrèrent le 75e anniversaire de

Bellevue, en juin 1940: elles offrirent $1140. pour la restauration de la chapelle.

D'octobre 1946 à février 1949, la propriété de Bellevue fut diminuée par des ventes. En 1946, la Communauté avait autorisé une Commission paroissiale à opérer au nom du Couvent des transactions de 55 lots sur la partie est de la Ferme. Les règlements de ce comité exigent la vente de lots pour des logis ou pour les débouchés des rues Eymard et Saint-Cyrille, avec exclusion de toute destination commerciale et de maison de rapport. Les annales avaient noté les ventes successives avec date:

1. Vente par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à l'Habitation Familiale.

Un terrain contenant en largeur 200 pieds sur une profondeur de 1700 pieds, pour fins de logements familiaux, extension de la paroisse de Très Saint-Sacrement (7 octobre 1946).

2. Vente à la Cité de Québec par la Congrégation de Notre-Dame d'une lisière de terrain de soixante pieds (60′) de largeur, d'après un plan préparé par M. Antoine Trottier, arpenteur de la Cité de Québec, pour le prolongement de la rue St-Cyrille. (4 octobre 1948)

3. Vente par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal à la Coopérative des Fonctionnaires Municipaux de Québec des terrains dits «anciens petit bois» d'une superficie totale de 158,925 pieds carrés, mesures anglaises, en tenant compte de la déduction faite des cinq mille pieds carrés (5000′) pour l'accès du terrain non vendu, à la rue St-Cyrille prolongée, soit cinquante pieds par cent pieds, avenue de sortie et d'entrée de la rue St-Cyrille à la propriété de Bellevue. (14 octobre 1948)

4. Vente à la Cité de Québec par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame en vue de l'élargissement du Chemin Sainte-Foy, une lisière de terrain d'environ treize pieds (13′) de largeur, représentant une superficie de 20,288 pieds carrés, à raison de 0.25 le pied carré. Somme reçue: $5072. (23 février 1950).



MERE STE-SABINE
(1897-1903)



MERE ST-ANACLET
(1903-1912)



MERE STE-MARIE-JOSEPHINE
(1913-1917)



MERE STE-EUPHROSYNE
(1917-1923)



MERE STE-MARIE-ROSE
(1923-1925)



MERE STE-MARIE-DU-CENACLE
(1925-1932)



Saint-Romuald (1873)



St-Jean, Qué. (1847)



Les Archives de la C. N. D., vers 1930.



Caraquet (1874)



St-Louis de Kent (1874)

5. Frais encourus: Entre la Coopérative fédérée de l'Habitation Familiale et les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, il est entendu que les frais encourus d'une clôture Stelco dans les limites de la propriété du Couvent de Bellevue et les propriétaires de la rue Madeleine-de-Verchères seront supportés en partie égale. Cette clôture d'une hauteur de quatre pieds sur piliers de ciment, s'étend sur une longueur de 2100 pieds. Les quatre côtés de la propriété du Collège Notre-Dame-de-Bellevue sont donc fermés au public indifférent et étranger. M. Bernard Castonguay, président du Comité de la Coopérative fédérée, qui fut le promoteur et le surveillant actif de ces travaux peut être considéré comme un bienfaiteur sincèrement dévoué aux intérêts du Couvent de Bellevue.

En 1950, deux Sœurs furent nommées à l'École St-Thomas-d'Aquin qui s'ouvrait; elles avaient leur résidence à Bellevue.[15]

Académie Bourget

En 1915, l'École Ignace-Bourget fut établie sur la rue de la Montagne pour remplacer l'Académie Saint-Antoine. Cette dernière maison s'est appelée pour un an: Procure Notre-Dame; l'année suivante et jusqu'à 1936, elle porte le nom de Foyer Notre-Dame-de-la-Garde et servit de maison de pension aux élèves de l'École d'Enseignement Supérieur. En 1936, les Sœurs avaient quitté parce que le Collège Marguerite-Bourgeoys et l'Institut Pédagogique avaient leur internat dans la maison neuve au 4873, avenue Westmount.

Au dépôt général, sont conservées des notes concernant l'Académie Saint-Antoine abandonnée en 1915. La propriété avait été évaluée par Monsieur Jos. Sawyer, architecte de Montréal, à $27 800, terrain et construction. La maison fut

15. AMC, Bellevue, HCND, X, I, p. 262-274.

louée pour une Oeuvre sociale en 1927; celle-ci ne put faire face à ses obligations. Dix ans plus tard, la maison fut louée pour un an à l'intention d'Oeuvres sociales féminines. Un bail signé le 1er mai 1939, pour seize mois, ne fut payé que partiellement. Le 14 avril 1946, un autre bail fut signé à Valleyfield par l'Oeuvre Saint-Gérard-Majella.

Enfin, le 8 juillet 1951, on enregistra un acte de vente:

> Sale by the Sisters of the Congregation de Notre Dame of Montreal in favor of Rossbern Incorporated, No 17858 — Lionel Joron, N.P.
> Enregistré à Montréal, le 12 juin 1951, sous le No 898 969. Prix: $32 500. (Pour servir de magasins de réserves ou d'entrepôts).

En 1930, les élèves de langue anglaise de 7e et de 8e années quittèrent l'Académie Bourget. La Commission Scolaire ouvrit deux classes du Cours commercial, en 1932. Les classes de langue anglaise du cours commercial furent supprimées en 1940 pour permettre d'ouvrir la 10e et la 11e années du cours régulier de la Province de Québec et d'inaugurer ainsi l'École Supérieure.

Le 75e anniversaire de la fondation fut célébré en mai 1942. L'Amicale Notre-Dame-des-Missions gardait l'union entre les diverses générations d'élèves.[16]

Iberville

Entre 1903 et 1904, à Iberville, on comptait environ 72 pensionnaires, dont une vingtaine venaient des États-Unis. À cette époque, l'électricité fut installée; une aile s'éleva à l'arrière de la maison. La partie de terrain située

16. AMC, Académie Bourget (1915), Académie Saint-Antoine (1867), HCND X, p. 274, 275.

de l'autre côté de la voie ferrée n'étant pas nécessaire fut vendue à M. Machon pour le montant de $48 000.00.

En 1918, le Jubilé d'Or du Couvent fut célébré, et les Anciennes offrirent deux mille dollars à leur Alma Mater. En 1922, Iberville entra dans la Province Saint-Enfant-Jésus dont le centre est à Sherbrooke. De 1928 à 1941, de grandes réparations changent l'aspect de la maison; un kiosque écoute la chanson des arbres voisins; l'art et le goût accordent le vieux manoir aux exigences du temps. Trois fournaises usées sont remplacées en 1944; le toit rest réparé.

Le 15 juin 1946, la maison d'Iberville passe à la Province Jeanne-LeBer dont la maison principale est à Joliette. En 1950, l'orme centenaire est abattu: depuis cent quinze ans, quelle histoire il a vu s'écrire! «Pierres du Couvent, gardez sa mémoire; onde du Richelieu qui reflétiez son feuillage, conservez cette image», écrit l'annaliste.

Pour la première fois, en juin 1952, les élèves finissantes reçurent le diplôme de 4e année Lettres-Sciences de l'Université de Montréal.[17]

Académie Saint-Patrice, Montréal

En 1862, une maison de pierre mesurant 80 pieds par 60 pieds s'élève sur la rue Saint-Alexandre, près de l'église; l'ouverture de cette école marque une étape importante dans l'histoire de la paroisse Saint-Patrice. Les Sœurs prennent possession des huit classes en 1868; les conditions d'existence de l'établissement s'énoncent ainsi: classes gratuites soutenues par les libéralités de Saint-Sulpice et le

17. AMC, Iberville, HCND, X, I, p. 275-277.

dévouement des Sœurs de la C.N.D. En 1903, le Séminaire remit à la Communauté la propriété de l'Académie Saint-Patrice pour fins d'éducation.

En 1931, les classes du cours supérieur sont fermées parce que ces classes sont centralisées au nouveau High School Thomas d'Arcy Mc Gee ouvert sur l'avenue des Pins. Neuf Sœurs vont y enseigner, mais demeurent à l'Académie St-Patrice. En 1936, le Cours Commercial s'ouvre avec une inscription de trente élèves. En septembre 1940, le Nouveau Programme de la Province de Québec permet l'ouverture de la 4e année du Cours Supérieur (High School); ainsi, l'École Saint-Patrice possède le statut d'une École Commerciale Supérieure, suivant le programme régulier du Département de l'Instruction Publique.

En 1943, on célébra le 75e anniversaire de la fondation de l'École St-Patrice. Les anciennes élèves offrirent en souvenir la rénovation de l'Auditorium de leur école. En 1944, l'Académie fut désignée comme École Supérieure commerciale centrale pour les filles de la ville. Depuis le début, l'institution garde un esprit de cordialité entre professeurs et élèves qui permit d'obtenir les plus beaux succès scolaires et favorise l'éducation et la formation religieuse des élèves. Le 17 octobre 1955, l'École St-Patrice perdit un ami et un bienfaiteur en la personne de Mgr Gérald Mc Shane qui était curé de la paroisse depuis 1907.[18]

Arthabaska

L'électricité fut installée au couvent le 3 février 1902; on avait alors trente et une pensionnaires. Le 5 janvier 1903,

18. AMC, École Saint-Patrice, Montréal, HCND, X, I, p. 277, 278.

l'annaliste a noté: «Grâce à une délicate attention de M. Eugène Crépeau, l'allocation annuelle de $46.00 que nous recevons du Gouvernement provincial s'élevera désormais à $75.00». Citation d'histoire!

En 1907, la maison mère accorda le privilège de recevoir une médaille d'or aux élèves du cours gradué. Parmi les trois premières élèves à la recevoir en juin 1908, on trouve le nom d'Alice Lemay qui deviendra S.S.-Albert-de-Sion, C.N.D.; elle aura plus tard le mandat de dépositaire générale à la C.N.D.

Le Cinquantenaire du couvent fut célébré le 27 mai 1920; Mère Ste-Euphrosyne, supérieure générale, et Mère St-Jean-du-Sacré-Cœur y assistaient. La fête s'ouvrit à l'église par une messe pontificale que célébra Mgr Joseph-Simon-Hermann Brunault, évêque de Nicolet. La chorale des Frères des Écoles Chrétiennes se chargea du chant; M. le curé Louis-Alfred Côté prononça le sermon. Le banquet présidé par l'évêque dans les salles du couvent réunit un grand nombre de personnalités civiles et religieuses: l'Honorable J.-C. Pouliot, juge de la Cour Supérieure, l'Honorable Joseph-Edouard Perrault, Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, l'abbé Onil Milot, curé de Victoriaville, les abbés Origène Grenier, Charles-Édouard Mailhiot, Elphège Gravel, C. Melançon; M. Gustave Perrault, C.R., Président de la Commission Scolaire, et des amis de la maison. Cette célébration fut une merveilleuse page de l'histoire de l'éducation à la C.N.D. et au Québec: page de souvenirs à la mémoire du curé-fondateur, l'abbé J. Suzor, et de tant de religieuses qui depuis 1870 ont œuvré à l'éducation dans ce village situé au flanc du Mont Christo, dans les Bois-Francs.

L'événement capital de 1929 est l'affiliation à l'Université Laval obtenue par les recommandations de Mgr J.-S.-H. Brunault et l'influence de Mère Ste-Anne-Marie, maîtresse générale des études. Le secrétaire de l'Université Laval fit parvenir l'affiliation le 16 avril 1929; elle donnait droit aux élèves de se présenter aux examens des cours moyen, supérieur et supplémentaire, et d'obtenir les certificats et diplômes accordés par l'Université pour cet enseignement.

En juillet 1931, grâce à des secours financiers reçus du gouvernement provincial, de la Commission Scolaire, de M. le curé L.-A. Côté et de nombreux bienfaiteurs parmi lesquels il convient de nommer l'Honorable et Madame J.-E. Perrault, une aile s'ajouta à la maison. Des réparations et adaptations rendirent la vieille partie du couvent plus pratique et plus attrayante. L'éducation de ce temps s'inscrivait dans des formes simples où le dévouement plénier à chaque élève découvrait le secret de préparer de grandes vies sous le signe de la foi et du devoir.

En juin 1948, le couvent perdait un bienfaiteur et un ami dans la personne de Mgr L.-Alfred Côté, P.D. qui, pendant quarante-huit ans donna ses lumières et son dévouement sacerdotal aux religieuses et aux élèves. Son nom reste attaché à l'institution qu'il a tant aimée: «Jamais aucune plume ne pourra tracer le portrait de celui que nous appelions avec respect, Monseigneur, et qui nous disait avec une bonté touchante: Mes Sœurs,» écrit l'annaliste. Un autre deuil frappa le couvent le 12 juin 1948, en la personne de l'Honorable J.-E. Perrault qui fut un grand bienfaiteur, toujours, mais spécialement aux heures de crise économique qui suivirent et accompagnèrent la Seconde Guerre mondiale, 1939-1945. Son nom et celui de son épouse appartiennent à l'histoire du couvent d'Arthabaska.[19]

19. AMC, Arthabaska, HCND, X, I, p. 279, 280.

Saint-Romuald

Le 21 novembre 1902, le couvent de St-Romuald recevait onze religieuses Cisterciennes du Monastère de Bonneval, victimes de la persécution dans leur patrie. Le R.P. Antoine, abbé mitré d'Oka, les accompagnait. Les élèves furent très impressionnées par leur rencontre avec les Trappistines à la récréation du soir. Leur présence fut un témoignage de l'Absolu. Un jour, bien sûr, l'une ou l'autre des élèves les suivra dans le monastère qu'elles fonderont à St-Romuald.

Déjà, en 1904, les études étaient sérieuses au couvent; la médaille d'or couronnait les examens de l'Institut et le brevet modèle, les examens du Département de l'Instruction Publique. L'étude du piano était sanctionnée par les diplômes de l'Académie de musique de Québec. On avait organisé une classe anglaise et le cours ménager.

Le Cinquantenaire du couvent fut célébré le 24 juin 1924 sous la présidence d'honneur du cardinal Louis-Nazaire Bégin. Les fêtes furent un succès par le dévouement des religieuses et des anciennes élèves. L'Amicale Notre-Dame-des-Apôtres formée le 20 février 1930 par S.S.-Marie-Odile, directrice générale des Amicales, eut sa première réunion le 1er juin suivant, et groupa plus de deux cents élèves. L'œuvre missionnaire était bien vivante chez les élèves: en 1937, 1050 morceaux de lingerie furent confectionnés à l'intention des missionnaires.

Le Chapitre général de 1946 décida que l'Institut serait désormais divisé en 10 provinces. La Province Sacré-Cœur est partagée en rive Nord et en rive Sud. Les maisons de la ville de Québec et les maisons de la rive Nord forment la Province Sacré-Cœur sous l'autorité d'une supérieure provinciale demeurant à St-Roch; les maisons de la rive

Sud, jusqu'au Nouveau-Brunswick, ainsi que celles des Iles de la Madeleine, forment la Province Notre-Dame-de-Bon-Secours dirigée par une supérieure provinciale demeurant à St-Pascal de Kamouraska. Mère St-Jean-Baptiste fut la première supérieure provinciale de cette nouvelle circonscription. Le couvent de St-Romuald appartiendra, dès lors, à la Province Notre-Dame-de-Bon-Secours et se détachera effectivement de St-Roch, mais non de cœur!

Les vieilles maisons n'ont jamais fini de se rajeunir! En 1950, érables argentés, sapins, cèdres, rosiers sauvages à fleurs doubles furent plantés: après les réparations et améliorations jugées essentielles au long des années, une note de poésie et de beauté![20]

Joliette

Mgr J.-Alfred Archambault, premier évêque de Joliette, obtint du gouvenrement les subsides nécessaires pour aider à l'établissement d'une école normale qui s'ouvrit en 1911. Il fallut alors agrandir la première annexe du Manoir acheté en 1875. Cette fois, S.S.-Alfred fit édifier une aile et exhausser d'un comble toute la théorie des constructions déjà existantes. Malgré tout, l'espace était restreint. En 1906, il avait fallu essaimer à l'ouest de la ville et ouvrir des classes dans une maison privée qui prit le nom d'École Ste-Marguerite. En 1912, lors de l'organisation de l'École normale, l'externat qui jouait le rôle d'école paroissiale, servit d'école d'application. Après 1948, cette école devint l'École Notre-Dame.

En 1914, la Commission Scolaire bâtit l'École Lanaudière, du nom de l'épouse de M. Joliette, et l'école Ste-Margue-

20. AMC, Saint-Romuald, HCND, X, I, p. 281.

rite s'y transporta. À l'automne de 1924, un autre détachement de deux classes traversa la rivière et s'établit à l'École Lajoie. Le pensionnat agréa l'affiliation au programme du cours Lettres-Sciences, en 1917. Le 15 août 1922, le couvent fut érigé en maison provinciale sous le vocable de Jeanne-LeBer; la première supérieure provinciale fut Mère Ste-Marie-Rose.

Cinquante ans après la fondation, en décembre 1925, la C.N.D. dirigeait à Joliette un pensionnat et une académie comprenant 167 élèves, où l'on suivait le cours Lettres-Sciences; une école normale avec 90 élèves; trois écoles paroissiales qui groupaient 569 élèves.

Le 20 mars 1928, M. Boulet, ayant fait connaître sa décision de vendre sa propriété aux Sœurs de la C.N.D., S.S.-Marie-de-la-Réparation, dépositaire générale, se rendit à Joliette pour signer le contrat. La maison Boulet fut mise sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Protection; elle est reliée au Manoir par un corridor. Des travaux commencèrent bientôt; on transporta, une «petite maison» qui devait avoir cent ans d'existence, ayant d'abord servi d'habitation au serviteur de M. Joliette; plus tard, aux employés du couvent; plus tard encore, comme lavoir de la maison.

L'Amicale Notre-Dame-de-la-Prière, organisée le 15 octobre 1929, fonda une bourse d'études pour aider une élève, et un ouvroir sous le nom de «Cercle de couture Marguerite-Bourgeoys». Au cours de la première année, 500 morceaux de lingerie furent confectionnés pour les pauvres; la deuxième année, 777 morceaux de lingerie; la troisième année, 1262 vêtements pour les pauvres de la ville de Joliette; la quatrième année, 1195 morceaux. Ces chiffres révèlent un peu combien les dames et demoiselles avaient du cœur

à l'ouvrage, sous l'impulsion de Sœurs dont les noms ne figurent que dans les archives du ciel.

Le couvent s'apprêtait à célébrer le 60e anniversaire de sa fondation quand, dans la nuit du 16 au 17 mai 1935, un violent incendie réduisit en cendres «la vieille maison grise», le Manoir seigneurial qui avait été le témoin muet de la vie de la cité, depuis 105 ans. Ce monument était la fierté des Joliettains. Tout passe. Le couvent actuel fut érigé en 1936, le long de la rivière l'Assomption dont les rapides chantent jour et nuit.

Lors de l'incendie, les communautés-sœurs de Joliette accueillirent les sinistrées. En moins d'une semaine, les Sœurs réinstallèrent les classes. On logea les pensionnaires à l'immeuble Steinberg; les normaliennes chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception; les externes au magasin Boulard. L'atelier de dessin et l'enseignement ménager s'ouvrirent en septembre chez Mlle Dostaler. Pendant une année entière, ce fut l'ère des sacrifices et de la dispersion. La seule partie du couvent épargnée par les flammes, Notre-Dame-de-la-Protection, servit à réorganiser la chapelle, la salle de communauté et la cuisine. Les résultats de l'année furent éloquents pour attester la bonne organisation des cours, malgré les difficultés à surmonter. Le 25 octobre 1936, eut lieu la bénédiction solennelle du couvent reconstruit. Fête grandiose. Le texte des discours se conserve aux Archives de la Communauté, dans un volume bien rédigé.

Au cours des années, particulièrement de 1940 à 1950, l'enseignement du piano remporta de grands succès; des auditions musicales permirent aux élèves d'exécuter des pièces classiques, romantiques, modernes avec aisance, et révélèrent la compétence des professeurs et leur immense

dévouement. La musique vocale était aussi cultivée avec soin. Chaque année, les élèves présentaient un jeu dramatique: en 1950, *Le Jeu de la Voyagère* de Rina Lasnier remporta un véritable succès. La présence de Mgr Joseph-Arthur Papineau, évêque de Joliette, et des Clercs de Saint-Viateur apportait une note bien particulière aux fêtes du couvent. À la fin du récital du 6 juin 1946, le R.P. Étienne Marion, C.S.V. disait:

> Il y a chez les élèves un goût marqué pour le «fini», une distinction évidente dans la présentation, de la sûreté dans le doigté du piano, autant que de la ponctuation dans l'élocution des pièces chantées. Il y a encore plus, il y a du style, c.à.d. qu'un bon nombre d'élèves jouent, comme les auteurs des pièces ont voulu et souhaité qu'elles fussent jouées. Quelques-unes se sont manifestées «artistes» dans l'exécution qu'elles ont donnée de leurs morceaux.

Au mois d'août 1947, les Sœurs qui enseignaient à Lanaudière depuis 1911, tout en demeurant au couvent, s'établirent comme mission dans une belle construction moderne située dans la paroisse Saint-Pierre, l'École Marie-Charlotte-de-Lanaudière. La directrice devint supérieure et neuf sœurs la suivirent.

Le 75e anniversaire du couvent de Joliette fut célébré en juin 1951; Mgr Édouard Jetté, évêque auxiliaire du diocèse, les présida. C'était encore «l'année Marguerite-Bourgeoys» et 300 anciennes y participèrent pour louer l'œuvre accomplie depuis 1875.[21]

Académie Bourgeoys

En 1890, M. le curé Arsène-Pierre Dubuc cède aux Sœurs un emplacement entre les rues Panet et Plessis; la

21. AMC, Joliette, HCND, X, I, p. 282-284.

maison construite sur le terrain est en pierre, compte cinq étages et mesure 70 pieds par 170 pieds. L'étage supérieur est destiné à la chapelle où, de 1891 à 1922, les élèves dont le nombre s'est élevé à 1300, ont une messe le dimanche. Cette pièce fut transformée en salle de réception en 1922.

La paroisse Sacré-Cœur fut subdivisée en 1924; la paroisse Ste-Marguerite-Marie et son école de filles, dite École Lartigue, décongestionna la paroisse et l'Académie Bourgeoys. En septembre 1925, S.S.-Joseph-des-Séraphins, directrice des écoles subventionnées, inaugure une classe de 10e année qui comprend les sections: ménagère, commerciale, industrielle et agricole. On y prépare le Brevet d'enseignement. En juin 1926, treize élèves reçurent la médaille d'or du cours complémentaire. L'Amicale Notre-Dame-du-Sacré-Cœur tint sa première réunion le 14 novembre 1929, et ce fut un succès.

En 1928, la Commission Scolaire avait centralisé les classes de 9e année à l'Académie, pour le district Centre. En 1940, cette même Commission autorisait l'ouverture d'une classe de 11e année. En 1942, l'école possédait le cours primaire supérieur en entier par l'addition de la 12e année.

Les 15, 16 et 17 avril 1951, on célébra un triduum d'action de grâces pour souligner à la fois la Béatification de Mère Bourgeoys et le 75e anniversaire de la fondation de l'école qui porte son nom depuis le 5 novembre 1875.

Lorsque le 30 octobre 1951, Montréal accueillit la princesse royale Élizabeth d'Angleterre et le Duc d'Édimbourg, les élèves de la C. Scolaire catholique de Montréal au nombre de 35000 se réunirent au Stadium pour une réception enthousiaste. Lise Trépanier, de la 12e année, fut

choisie pour lire l'adresse de bienvenue au nom des élèves de langue française. Elle eut le loisir d'affirmer publiquement ce qui ne saurait être dit vingt ans plus tard: «Dans nos bonnes familles canadiennes, lorsqu'on veut chérir un petit être aimé, l'on recourt onctueusement à cette affirmation: «Tu es beau comme le prince Charles, tu es mignonne comme la princesse Anne». Et l'on pense, à part soi, que rien n'est stable sous le soleil: les expressions varient avec les idéologies![22]

Pensionnat Notre-Dame-du-Saint-Rosaire

Lors de l'incendie de l'église, le 12 octobre 1907, le couvent fut fortement endommagé par le feu et par l'eau. En 1911, les élèves de l'école paroissiale devinrent si nombreuses qu'on dut leur fournir un nouveau local; cet établissement situé à l'angle des rues Angers et de l'Église fut bénit en novembre 1911 et reçut le nom de «École Marguerite-Bourgeoys». La guerre de 1914 amena bien des complications. Au couvent, on ne reçut que cent élèves en tout. Quand on songe que les élèves du brevet, 8e année, n'avaient fait que leur sixième année, on peut deviner le travail gigantesque de celle qui avait nom «maîtresse de la première classe», et devait enseigner le programme de trois divisions, assumer la garde du pensionnat, du réfectoire, et bien sûr, la préparation de classe. C'était l'époque où le dévouement austère faisait loi. En 1916, le Conseil général décida de supprimer les classes anglaises du pensionnat: les élèves iront à Verdun ou à l'École Marguerite-Bourgeoys où se tiendra une classe unique pour l'anglais. Après la guerre mondiale et ses répercussions de pauvreté, ce furent les inquiétudes de la grippe espagnole. Que de courage pour traverser ces

22. AMC, Académie Bourgeoys, HCND, X, I, p. 284, 285.

heures pénibles! Le 12 novembre 1923, les Sœurs qui enseignaient à l'École Marguerite-Bourgeoys quittaient le Pensionnat pour leur résidence construite par la Commission Scolaire: désormais, elles seront une mission autonome. Depuis 1911, les Sœurs voyageaient à la rue Angers, mais demeuraient à la Côte Saint-Paul.

Le cours Lettres-Sciences date de 1944. Pour la première fois, en 1949, huit élèves recevaient le diplôme de 4e année Lettres-Sciences. L'Amicale Notre-Dame-du-St-Rosaire enrichit le pensionnat de ses largesses et lui prodigua ses sympathies.[23]

Iles de la Madeleine

En 1916, lors des travaux de reconstruction du couvent, M. le curé Samuel Turbide dit aux paroissiens:

> Je me charge de trouver les fonds nécessaires à l'acquittement des dépenses générales. Je vous demande à vous, le concours de votre travail, de votre temps, aussi longtemps que le nécessiteront le creusage des fondations, le transport des matériaux; et cela, de façon absolument gratuite».

L'assemblée accepta le contrat et, durant trois années consécutives, les braves gens de Hâvre-aux-Maisons donnèrent gratuitement leurs services. Ils prêtèrent leurs voitures et leurs bras , pour les travaux les plus pénibles, dangereux parfois, telle la rude besogne de dégager la pierre des énormes caps que bat la mer.

Quand, en 1938, le Bureau Central des Examinateurs catholiques cessa d'exister, la maison perdit le privilège accordé depuis 1899 de faire subir les examens pour l'acqui-

23. AMC, Pensionnat Notre-Dame-du-St-Rosaire, HCND, X, I, p. 285, 286.

sition des brevets, sous la surveillance de l'Inspecteur des écoles. C'est alors que Mère Sainte-Théophanie, maîtresse générale des études, après une visite aux Iles en octobre 1938, obtint de l'Honorable Cyrille Delâge, Surintendant de l'Instruction Publique, le titre d'école normale, avec permission de décerner les diplômes. Malheureusement, quand l'Enseignement Primaire, organe officiel du Conseil de l'Instruction Publique, publia la nouvelle, elle incluait la clause que ces diplômes ne seraient valides que dans les limites territoriales des Iles. Le problème était de taille. Même, il atteindrait les jeunes filles qui désireraient entrer à la C.N.D., car il leur faudrait absolument retourner dans leur petite patrie pour enseigner. On soumit la question à M. Victor Doré, Surintendant de l'Instruction Publique, qui promit d'intercéder auprès du Conseil de l'Instruction Publique. Grâce à M.B.-O. Filteau, secrétaire du Conseil de l'Instruction Publique, qui a fait préparer les diplômes des finissantes, les élèves de 1941 et de 1942 reçurent leur parchemin des mains du Surintendant. Celui-ci promit une bourse complète à celles qui voudraient entreprendre la 3e année d'École Normale, ajoutant que le diplôme complémentaire permettrait d'enseigner dans toute la Province.

L'École Notre-Dame-des-Flots se développa particulièrement en 1942. L'octroi obtenu par l'Honorable Hector Perrier, secrétaire de la Province de Québec, permit de louer à Cap-aux-Meules, la maison de Monsieur Leslie où les Normaliennes de 2e et de 3e années eurent leur logement. Le couvent de Havre-aux-Maisons abrite les élèves de 1ère année de l'École normale et les élèves des cours inférieurs. En raison de la proximité des petites écoles, chaque finissante pouvait s'initier à l'enseignement dans une école de rang en octobre et en juin.

Le 4 juin 1944, Mère Saint-Ignace, supérieure générale, et S.S.-Albert-de-Sion, dépositaire générale, visitèrent les Iles. Selon le désir sage et prudent de Mère Saint-Ignace, la maison Leslie se ferma et les élèves retournèrent à Notre-Dame-des-Flots; on ne recevra plus les élèves des cours inférieurs, mais seulement celles de la 8e à la 12e année inclusivement. L'École normale fait du bon travail: sous la direction de Monsieur Ovide Hubert, I.E., les élèves se rendent par petits groupes dans les écoles de la paroisse pour l'enseignement pratique. C'est l'heure des «centres d'intérêt» qui s'inaugurent avec succès dans les écoles à divisions multiples.

En juin 1945, une joie extraordinaire fut donnée aux sœurs: les officiers du Département des Terres et Forêts se rendirent aux Iles pour aligner 300 arbres et arbustes sur le terrain, face à la maison. «Vents de terre, vents de mer, soyez cléments aux arbres, nos trésors» écrit l'annaliste.

Le 22 septembre 1945, le grand ralliement des Institutrices des Iles est à l'École Notre-Dame-des-Flots. Monsieur Paul Hubert, Inspecteur régional à Rimouski, et Monsieur Ovide Hubert, Inspecteur aux Iles de la Madeleine, ont exprimé tour à tour les meilleurs moyens de stimuler l'intérêt et l'activité des élèves. Monsieur Roch Aubry visita l'École normale au cours de l'année scolaire 1946-1947, comme Inspecteur-assistant des Écoles normales. Pour le personnel enseignant et étudiant, ce fut la joie concrète de réaliser que l'École n'est plus isolée. Cette même année, les cinq paroisses des Iles entrèrent dans le diocèse de Gaspé; elles appartenaient auparavant à celui de Charlottetown. Cette mutation devenait un avantage pour la jeunesse acadienne-française des Iles.

1579

Cantique des pèlerins de la Béatification.

air : Notre Dame du Canada

Chantons dans l'allégresse et la reconnaissance
Le Ciel vient de s'ouvrir sur notre Canada
Il offre à nos regards, une fille de France
Géante de la foi que l'amour exila

Marguerite Bourgeoys, ô Bienheureuse Mère,
Reçois le chant d'amour de l'Amérique entière.

Ainsi que Notre Dame elle fut voyageuse
Pour la mieux imiter en toutes ses vertus
Et rayonnant le Christ sur la rive étrangère
Elle a guidé l'enfant sur les pas de Jésus.

Marguerite Bourgeoys, apôtre de Ville-Marie
C'est tout le Canada qui t'acclame et te prie.

Unissons tant de vertus dans cette âme de femme d'élite
La foi d'un (2) Confesseur (la force d'un martyr (1))
Le zèle d'un Saint Paul (et cet amour de flamme) qui n'a d'autre limite
(Qui enserrait à son cœur un monde à conquérir) que ... unirons entre pour l'offrir au Seigneur
Marguerite Bourgeoys, ô Bienheureuse Mère
Conserve au Canada sa vaillance première

O Vous qui dispensez et la grâce et la gloire
Seigneur, [illegible] d'avoir [illegible] nos vœux. / Vous avez fait pour nous [illegible] Marguerite Bourgeoys
Enfin [illegible] le faire mémoire / Heureux [illegible] de l'Église au front de notre Histoire
Cette éclatante fleur met un parfum de choix.
Marguerite Bourgeoys au rang des Bienheureux

Gloire à Dieu dans le ciel ! Vive le Très Saint Père
Qui donne au Canada cette fleur de lumière !

4 avril 1950 Sœur Marie-Anne Gauthier-Landreville CND

Copie autographe du chant de la Béatification de Marguerite Bourgeoys en 1950. Il est dû à la plume de S. S.-Damase-de-Rome, (Soeur Marie-Anne Gauthier-Landreville). Il fut chanté à Saint-Pierre de Rome, à Saint-Louis-des-Français, à l'église Saint-Jean de Troyes, et sur la terre d'Amérique, partout où l'on a fêté la première Bienheureuse canadienne.

Soeur Saint-Ignace, supérieure générale.

Soeur Sainte-Théophanie,
C.N.D.

Soeur Sainte-Marie-Joséphine, supérieure générale, C.N.D.

Soeur Sainte-Marie-Rose
Supre Génle

Soeur Sainte-Euphrosyne, Supre gén.

Soeur Sainte-Marie-du-Cénacle, C.N.D.
Supre Génle

Soeur Saint-Anaclet, supre génle C.N.D.

Soeur Sainte-Anne-Marie,

Soeur Sainte-Sabine, supre génle C.N.D.

Soeur Saint-Valérien,
Supérieure générale

Soeur Sainte-Héléna, supérieure générale

Signature des supérieures générales de la Congrégation de Notre-Dame, (1900-1950), et de deux maîtresses générales des études.

Durant l'hiver 1948, un moteur de 3500 watts fut installé au sous-sol et la lampe antique, quoique pleine de poésie, se laissa supplanter par un système d'éclairage électrique. L'année suivante, les fournaises à air chaud furent remplacées par les calorifères à eau chaude; l'eau courante en abondance apporte une amélioration importante. En 1949, les Sœurs ont profité du passage d'une grue mécanique appartenant à M. Morency de Lévis pour tenter de rejoindre l'eau. Enfin, elle fut trouvée à 125 pieds, mais elle est calcaire et dure. Pour couvrir ce puits, une construction de ciment se prolonge jusqu'à l'ancien caveau, ajoutant la commodité d'une cave pour les légumes. Depuis 1877, les héroïques sœurs empruntaient l'espace chez un voisin demeurant à plus d'un demi-mille! Gloire à ces femmes qui n'ont jamais révélé leurs sacrifices que le présent devine!

En 1952, fut célébré le 75e anniversaire de l'arrivée des sœurs de la C.N.D. aux Iles de la Madeleine. Les Amicalistes se montrèrent très attachées et reconnaissantes. Le Gouvernement, par l'entremise de M. Hormidas Langlois, député provincial, remit un chèque en hommage à la Congrégation de Notre-Dame pour l'œuvre accomplie aux Iles pendant trois-quarts de siècle.[24]

Victoriaville

En 1918, une aile à quatre étages, mesurant 25 pieds par 16 pieds, fut construite du côté de la cour, ainsi que le portique de la rue Notre-Dame. La population croissait toujours, et l'espace manquait à l'école paroissiale annexée au couvent: ses 8 classes ne suffisaient plus. Le 27 mars 1931, une convention fut signée par la Commission et les

24. AMC, Iles de la Madeleine, HCND, X, I, p. 288, 289.

Sœurs de la C.N.D. au sujet des classes sous le contrôle de cette Commission Scolaire et celles qui s'ouvriraient en septembre 1931. Le contrat était fait pour un terme de cinq ans: juin 1931 à juin 1936.

C'est alors qu'à un mille de l'église Ste-Victoire, à quatre milles de Saint-Christophe d'Arthabaska, fut élevée l'École Saint-David, ainsi nommée en hommage au Président de la Commission Scolaire, M. J.-David Gagné. Cette école mixte s'ouvrit le 3 septembre 1931 et fut bénite le 4 novembre suivant.

En 1938, les Anciennes avaient célébré le 60e anniversaire de l'arrivée des Sœurs à Victoriaville. En avril 1947, le Seigneur avait rappelé à lui, Mgr Onil Milot, P.D.V.F., curé de Victoriaville depuis 1931, bienfaiteur insigne et ami du couvent.

Le couvent fêta d'une manière grandiose la 75e année de sa fondation, le 28 novembre 1953. La présence de Mère Ste-Marie-Consolatrice, supérieure générale, qui y avait vécu ses premières années comme éducatrice, de 1923 à 1931, mit un cachet bien particulier à la célébration. On put constater alors que le couvent avait fourni 145 vocations religieuses à la C.N.D. et dans diverses communautés: c'est sa gloire impérissable. Toute la partie littéraire des fêtes fut l'hommage d'une ancienne élève, S.S.-Marie-Médiatrice, C.N.D.[25]

Saint-Augustin de Portneuf

En 1923, un moteur à air comprimé fit distribuer l'eau du puits à tous les étages, en attendant un aqueduc. Hélas!

25. AMC, Victoriaville, HCND, X, p. 289-291.

à peine un an plus tard, le couvent était détruit par le feu. Des souscriptions volontaires offrirent treize mille dollars; la Commission Scolaire se chargea des frais de reconstruction; le Conseil général lui abandonna le terrain et les décombres du couvent incendié. Dès 1926, la reconstruction était achevée.

Sous le supériorat de S.S.-Émérence, 1928 à 1935, la maison fut prospère. Au début, il n'y avait que trois classes pour les cours de la 1ère à la 9e année inclusivement. Le nombre des pensionnaires s'accrut: on en compta environ trente-six en moyenne. L'affiliation aux Écoles ménagères subventionnées date de 1928. L'Amicale s'organisa en 1930. Bientôt, en 1932, le Conseil de l'Amicale prépara les fêtes du Jubilé d'or qui se tint le 21 août. Dans l'optique du cours ménager, la supérieure obtint plusieurs privilèges pour le progrès de l'établissement: construction d'un poulailler modèle; travaux de labour et de défoncement pour le jardin potager; plantation d'arbres fruitiers et d'ornements; avenue ensemencée de gazon; électricité pour la cour. Grâce à l'initiative du dévoué curé M. Philémon Cloutier, en 1943, le couvent fut reconnu comme École ménagère moyenne.[26]

Richmond

Les paroissiens offrirent le terrain nécessaire à l'agrandissement du couvent, en 1904. Le Conseil de l'Instruction Publique accorda le titre d'Académie. Depuis 1902, on enseignait les matières commerciales; le cours était réparti en cours français et en cours anglais, cours élémentaire, cours supérieur, le High School. Le Cinquantenaire du couvent fut célébré avec allégresse, le 21 juin 1934.

26. AMC, St-Augustin, X, p. 292-294.

La première réunion de l'Amicale Notre-Dame-du-Cap eut lieu le 3 octobre 1948: 600 Amicalistes qui venaient de quarante-deux villes différentes passèrent la journée à l'Alma Mater.

La Commission Scolaire fit construire une école dans la paroisse Sainte-Famille, au mois d'août 1950: les Sœurs de la C.N.D. y enseigneront.

À l'occasion d'une fête en l'honneur de Mère Bourgeoys, le 15 avril 1951, M. J.-A. Gagnon de Verdun, oncle de S.S.-Jean-Baptiste-du-Sauveur, supérieure, offrit un rideau pour fond de scène, en tissu broché, d'une valeur de cent dollars.

Peu d'événements, en vérité, mais le calme déroulement d'années scolaires sans histoire, pleines de joie, d'enthousiasme, de succès et de ferveur, où l'attachement profond des élèves à leur maison d'éducation et le dévouement des professeurs créent une œuvre de beauté.[27]

Académie Saint-Léon — École Supérieure des Arts et Métiers

En 1932, l'Académie Saint-Léon subit une transformation complète. Mère Sainte-Anne-Marie, directrice générale des études, songe à faire revivre l'Ouvroir de la Providence fondé à Montréal en 1692, par Mère Bourgeoys. L'Académie portera le nom d'École des Arts et Métiers, et sera destinée à recevoir les jeunes filles désireuses de se perfectionner dans les travaux féminins. En septembre 1933, 125 élèves s'inscrivirent et furent réparties en différentes catégories: cours commercial en français et en anglais; couture, art culinaire, tissage, dessin technique et artistique. L'Académie

27. AMC, Richmond, HCND, X, I, p. 294.

St-Léon ne devait pas disparaître, mais changer de destination.

Au mois d'août 1934, un métier à tisser le ruban fut acheté chez Corticelli et monté par M. Attendu, ingénieur. L'inscription aux cours du samedi est de 153 élèves pour le dessin, en 1936. Les autres cours sont en progrès. Le 18 septembre 1936, le fameux grand métier à tisser le ruban qui a fourni du travail de première qualité doit sortir de la maison: les vibrations du moteur pourraient occasionner des accidents. Le pauvre métier dut se réfugier dans la cave de l'Institut Pédagogique en attendant une autre destination.

Mère Ste-Anne-Marie informait un jour les sœurs de la décision de la Commission Scolaire de Montréal, dont le président était M. Victor Doré, d'ouvrir vingt classes pour les enfants retardés, dans les différents quartiers de la ville. C'était le 5 mai 1934. Le 13 mai suivant, à l'École des Arts et Métiers, se fit l'inauguration des cours aux professeurs religieux et laïques chargés de ces classes: l'abbé Irénée Lussier présidait ainsi que Mère Ste-Anne-Marie, comme directrice générale des études: vingt religieuses de diverses Communautés et quelques jeunes filles furent les premières élèves. En 1938, les inscriptions se lisaient comme suit: couture, 70; dessin, 144; tissage, 2; cours commercial, 27; École St-Louis-de-France: 172 filles, 129 garçons. À L'École St-Louis-de-France qui datait de 1890, onze classes étaient en activité; y compris les deux de langue anglaise. En 1914, la Commission Scolaire accorda à cette dernière le titre d'Académie. Jusqu'en 1923, cette école ne recevait que les filles; cette année-là, les petits garçons de l'École Olier y furent dirigés. La C.N.D. se chargea de l'installation d'une cuisine ménagère.

L'école St-Louis-de-France connut 36 belles années de bonheur et de succès au profit de l'élément français de la paroisse et des élèves anglaises de ce secteur. À l'ouverture de l'École Cherrier en 1930, les élèves de la 3e à la 9e inclusivement y furent orientées. Il ne resta que deux classes: 1ère et 2e année. Deux classes dites «hongroises» furent confiées à des professeurs laïques; l'école sera franchement polyglotte, dès 1931. Vers la fin de juin, le R.P. Adalbert Debelt, O.M.C., curé de la paroisse allemande, s'intéresse aux enfants des familles allemandes et leur cherche une école pour septembre; trois classes s'ouvrent. Le feu ayant détruit le temple paroissial, le curé de la paroisse allemande obtint de la maison mère de convertir en chapelle pour les Allemands les deux classes de l'étage inférieur. En 1935, les drapeaux de 16 nationalités apparaissent sur un bouquet spirituel offert au cardinal Jean Verdier, P.S.S., archevêque de Paris, à l'occasion de son jubilé sacerdotal. De la 1ère à la 7e année, les élèves hongrois, français, slovaques, polonais, ukrainiens, anglais, irlandais, écossais, russes, italiens, métis, bulgares, mulâtres, suisses et belges se coudoient dans la plus franche cordialité: «petite Société des Nations» sous la direction de S.S.-Marie-Cléophée, durant treize ans, écrit l'annaliste. En 1945, le Conseil général sur la demande de l'Archevêché, consent à la vente du terrain et de l'immeuble de l'École St-Louis-de-France pour l'ouverture du Collège Marie-Médiatrice qui favoriserait le recrutement des vocations tardives.

La première réunion des Amicalistes eut lieu à l'occasion du 60e anniversaire de la fondation de l'Académie Saint-Léon. Toutes se retirent enchantées d'avoir vécu en souvenir «quelques heures du glorieux Saint-Léon de jadis», en ce 18 mai 1946. Au mois d'août de cette même année, le cours commercial ferma ses portes pour donner le local

à l'atelier de tissage. L'Académie St-Léon devenait trop exiguë: la Communauté acquit une maison spacieuse au 1546, rue Mc Gregor, afin de servir l'œuvre qui progressait. Bientôt, le 22 janvier 1948, les Sœurs de la C.N.D. désirent fonder au centre de la ville, une École supérieure des Arts et Métiers et des Sciences domestiques. Elles achetèrent les maisons portant les numéros 3433 et 3445, rue Stanley. Le Conseil Exécutif de la ville de Montréal permit d'ouvrir l'École dans cette zone résidentielle, le 24 février 1948. Le contrat d'achat entre les deux propriétaires, Messieurs Leggat et Mancegivell et la C.N.D. a pu être réalisé le 23 mars 1948, grâce à M. Armand Desrosiers, agent pour la C.N.D. en cette occasion. Les Sœurs prirent possession du local le 1er juin. Le 24 avril 1948, les Anciennes de l'Académie St-Léon se réunirent pour l'adieu à l'Alma Mater qui fermera ses portes en juin; l'Amicale Notre-Dame-du-Bonheur reprendra ses activités à la rue Stanley.

Académie Sainte-Marie, Sherbrooke

En 1912, la Commission Scolaire de Sherbrooke voulut construire une école pour quatre cents élèves; elle s'ouvrit en 1913. De 1886 à 1901, la liste nominale des Sœurs de la C.N.D. ne mentionne pas les noms des Sœurs qui voyageaient tous les jours du Mont Notre-Dame à l'école de Sherbrooke-Est; les rapports d'annales du Mont Notre-Dame n'en parlent pas non plus.

L'inscription de 1922 est de quatre cent quatre-vingt-six élèves. Ce chiffre considérable n'empêche pas l'École Ste-Marie de devenir le berceau de l'École Normale Marguerite-Bourgeoys, la Commission Scolaire l'ayant agréé. Pen-

28. AMC, Académie Saint-Léon, HCND. X, I, p. 295; St-Louis-de-France, p. 303, 304; École des Arts et Métiers.

dant trois ans, 60 Normaliennes y sont reçues pour leurs cours. En avril 1924, la Communauté fit commencer dans le quartier Nord de Sherbrooke, Chemin Beckett, l'édifice qui sera inauguré le 6 juillet et permettra à l'Académie Ste-Marie de reprendre sa vie ordinaire.

La population étudiante allait croissant: en avril 1929, une annexe fut ajoutée à la première construction. Le 8 juin 1930, les Anciennes formèrent l'Amicale Notre-Dame-d'Hébron. Le Cinquantenaire de la fondation de l'Académie se célébra le 11 octobre 1936. Le 29 juin 1938, une autre annexe ajouta neuf classes, une salle de réception et un chauffage central. En 1940, des élèves de 10e année s'inscrivirent dans une classe de cours commercial désirée par les parents et les élèves. En fait, une 11e année commerciale s'ouvrit en septembre 1941; elle était affiliée à l'École Commerciale de Québec et les examens permettaient de recevoir le diplôme de «secrétaire bilingue commercial». La 12e année fut inaugurée le 25 mai 1943. La Commission Scolaire choisit l'École Ste-Marie comme l'École Supérieure de Sherbrooke pour les filles; les élèves de 12e et de 13e années jouissent de la gratuité scolaire complète. La section scientifique est ajoutée au cours commercial.

Lors du conventum soulignant le 60e anniversaire de la fondation, le journal a publié le nom des élèves qui, depuis le début, avaient choisi la vie religieuse: 16 à la C.N.D., dont Mère Ste-Marie-Consolatrice qui fut supérieure générale de 1952 à 1964; 23, chez les Filles de la Charité du Sacré-Cœur; 19, chez les Sœurs Grises; 65, en diverses Communautés, cloîtrées, missionnaires, enseignantes et hospitalières. Pour perpétuer le souvenir de ce jour, l'Amicale fonda une bourse d'études.[29]

---

29. AMC, Académie Ste-Marie, Sherbrooke, HCND, X, I, p. 296, 297.

École Jeanne-LeBer

Une annexe de 20 pieds par 30 pieds fut ajoutée à l'École Saint-Charles, du côté sud de la maison, le 27 mai 1905, mais l'espace manquait toujours. En 1909, la Commission Scolaire décida de faire construire une école, angle Dublin et Wellington, près de l'ancienne qui deviendrait la résidence des Sœurs. Une école de la paroisse portait le nom d'École Saint-Charles. Or, la maison neuve s'ouvrait à l'époque du Congrès Eucharistique de Montréal en 1910, sur un terrain ayant appartenu à François LeBer, oncle de la Recluse; on fut donc unanime à la nommer École Jeanne-LeBer.

En octobre 1939, la Salle fut transformée en classes et six pianos furent vendus. Le poulailler fut démoli en 1943: on remit le bois à la Ferme et l'on conserva la pierre pour ériger une grotte de Lourdes. La 8e année française fut installée dans la résidence en 1945; mais comme en octobre, la Commission Scolaire ne voulut pas l'accepter, le local de la salle de communauté des sœurs fut offert. En 1946, une autre paroisse fut créée sous le vocable de Saint-Jean-l'Évangéliste; la propriété des sœurs fut réclamée. Le pic du démolisseur fit disparaître une maison et ses souvenirs pour servir l'Église.

La plaque commémorative érigée au parc Marguerite-Bourgeoys avait été enlevée pour faire place à un monument militaire. Grâce au dévouement patriotique de M. Roméo Loiselle, une pierre fut inaugurée le 24 septembre 1948; on peut y lire en français et en anglais: «L'emplacement de ce parc faisait autrefois partie de la ferme Marguerite-Bourgeoys qui l'avait acquise de Sieur François LeBer, en 1668».[30]

30. AMC, École Jeanne-LeBer, HCND, X, I, p. 297-300.

Windsor Mills

En 1908, on comptait 210 élèves au couvent; en 1913, les classes françaises et anglaises allaient de pair.

Le gouvernement provincial octroya la somme de dix mille dollars, en mars 1924, pour l'agrandissement et la reconstruction en brique du vieux couvent de bois. La dernière messe eut lieu au couvent le 29 mai 1924. Les Sœurs s'installèrent dans une maison appartenant à M. Ubald Morin; elles entrèrent dans le nouveau couvent le 30 octobre suivant. Les sept classes s'ouvrirent en novembre avec une inscription de 225 élèves.

Le Cinquantenaire du couvent fut célébré en mai 1937. M. le Chanoine L. Marcotte du Séminaire de Sherbrooke dit la messe d'action de grâces. La Communauté décerna à M. le Dr Mc Cabe le titre de Bienfaiteur insigne. Mme H. Marcotte qui avait accueilli les Sœurs à leur arrivée à Windsor Mills, en 1886, était la présidente des Anciennes élèves.

En 1944, le couvent prit le nom d'École Notre-Dame. L'Amicale Notre-Dame-de-Fatima eut sa première réunion sous la présidence de M. le chanoine J.A. Lemay, le 19 octobre 1947. L'école progressait: en 1951, elle comptera seize classes et 452 élèves.[31]

Beauport

Le 13 juin 1937, de brillantes démonstrations se déroulèrent à l'occasion du 50e anniversaire de la fondation du couvent. Sœur de-la-Purification, seule survivante des Ou-

31. AMC, Windsor Mills, HCND, X, I, p. 300, 301.

vrières de la première heure, partagea la joie du Jubilé d'Or. La réception officielle fut présidée par Mgr Omer Plante, ancien curé à Beauport, devenu évêque auxiliaire de Québec. En 1940, le Conseil général accorda la permission d'ouvrir le cours universitaire qui fut inauguré en septembre 1944; les premiers diplômes de 4e année Lettres-Sciences furent décernés en 1947. En 1946, 58 pensionnaires s'étaient inscrites.

À Beauport, en 1921, une école s'ouvrit sous le nom d'École Legaré; en 1940, la Commission Scolaire changea ce nom pour celui d'Académie Ste-Marie. Mais en 1949, on construisit une école de seize classes à laquelle on donna le nom d'École Sainte-Marie. À cette occasion, l'ancienne Académie Ste-Marie prit le nom d'École Saint-Yves, en l'honneur du président, M. Yves Prévost, qui devint secrétaire de la Province de Québec. En juin 1953, le pensionnat de Beauport se ferma et le couvent devint le noviciat de Beauport.

Académie Saint-Urbain

L'Académie Saint-Urbain célébra le 50e anniversaire de sa fondation les 15, 16 et 17 mai 1939. En effet, le 15 août 1889, Sœur de-la-Nativité-de-Jésus et quatre compagnes étaient entrées dans cette demeure acquise de Madame Dolbec. Elles apportaient avec elles la statue de la sainte Vierge qui surmonta l'autel, statue précieuse offerte par Mme Drummond, sœur de la supérieure.

En 1940, S.S.-Marie-Herminie, supérieure, obtint du Lieutenant-gouverneur Sir Fiset, la médaille d'argent attribuée aux meilleurs pensionnats.

---

32. AMC, Beauport, HCND, X, I, p. 301, 302.

En 1952, la Dépositaire générale de la C.N.D. envisageait la possibilité d'acquérir un terrain pour construire une maison d'éducation destinée à remplacer l'Académie St-Urbain qui devait disparaître à cause d'une aile à ajouter à l'Hôpital Ste-Jeanne-d'Arc. Pièce par pièce, s'effrite la maison qui fut, un jour, si florissante par son site et sa réputation. Le Conseil général ratifia le choix prévu: «Magnificat, l'Oeuvre continuera», écrit l'annaliste.

Le site choisi est dans le quadrilatère formé par les rues Fabre, Sauriol, Papineau et Sauvé. La future maison deviendra le pensionnat Regina-Assumpta, avant de devenir le Collège Regina-Assumpta: ce couvent prolongera dans le temps les belles traditions de l'Académie qui eut grand nom.[33]

Académie Notre-Dame-du-Bon-Conseil

Le 17 février 1902, l'église Notre-Dame-du-Bon-Conseil connue sous le nom de Saint Mary's Church, coin des rues Craig et Panet, brûla entièrement. On organisa le service religieux dans le sous-sol de l'église Ste-Brigitte; le couvent prit sa part de sacrifices. La statue de Notre-Dame-du-Bon-Conseil placée à la façade de l'école date du 26 avril 1903. Jusqu'en 1922, les sœurs novices allaient en mission: le personnel de l'Académie en comptait régulièrement. Il y avait alors sept classes pour des élèves de la 1ère à la 8e année inclusivement. Vers 1924, les élèves recevaient un brevet du Bureau Central des Examinateurs de la Province de Québec et des promotions de la Commission Scolaire de Montréal. Après l'ouverture de l'École primaire Supérieure D'Arcy Mc Gee, les élèves y poursuivirent leurs études.

33. AMC, Académie Saint-Urbain, HCND, X, I, p. 302, 303.

À cette époque, l'École Notre-Dame-du-Bon-Conseil comprenait une classe «spéciale» pour les élèves de langue française qui désiraient apprendre l'anglais après la 6e ou la 7e année du cours français. Classe bien méritante pour la titulaire de langue anglaise car le choix de l'élève, «l'option» selon le style d'aujourd'hui, qui répondait au désir des parents ou de l'élève, ne sous-entendait pas toujours le talent, ni la culture requise. On entrevoyait le monde du travail, mais sans les données nécessaires. En 1941, la 1ère classe groupait les élèves de 8e et de 9e années; ces deux degrés devinrent dans la suite deux années du High School. On enseigna les matières commerciales. On ne mentionne pas dans les documents l'époque où le cours supérieur a été supprimé. On trouve, cependant, qu'en 1952, l'inspecteur des classes du High School avertit qu'il ne sera plus possible de combiner la 1ère et la 2e année du High School.

Au mois d'août 1953, deux locaux de l'Académie Notre-Dame-du-Bon-Conseil furent attribuées aux étudiantes de l'École normale pour les élèves de langue anglaise. Deux écoles furent combinées: École Notre-Dame-du-Bon-Conseil et École Edward-Murphy, sous le titre et le patronage de «Our Lady of Good Counsel». On organisera sept classes mixtes pour une inscription de 195 élèves, dont 92 garçons. Les classes de 1ère, 2e et de 3e années furent logées à l'Académie Notre-Dame du Bon-Conseil et les autres cours à l'École Murphy. Toutes les classes étaient sous la direction d'une sœur de la C.N.D.

En mai 1956, les Sœurs apprirent que l'Académie fermerait comme résidence de la C.N.D.; depuis 66 ans, elle avait fait œuvre d'éducation en milieu défavorisé. L'École Murphy aura une direction laïque. La mission qui s'ouvre à

Granby prendra le nom cher. Le couvent devint un immeuble pour des bureaux; la page de vie éducatrice était vraiment refermée![34]

Mégantic

En septembre 1931, la Commission Scolaire de Mégantic organisa une succursale de quatre classes sous le nom d'École Sainte-Agnès et en donna la direction aux Sœurs de la C.N.D. Le Jubilé d'Or du couvent fut célébré avec allégresse en 1945.

Le Conseil général de la Communauté se rendit à Mégantic en décembre 1951, pour traiter avec les Commissaires d'un sujet important: agrandissement de la maison ou reconstruction. Comme conséquence de l'entrevue, deux lettres furent envoyées par les Mères de l'Administration générale. L'une était la copie de la lettre à la Commission Scolaire, et l'autre, la réplique de la lettre à M. le curé Eustache Brault de Ste-Agnès. Dans la première, la Communauté offrait aux Commissaires le couvent et le terrain pour une somme relativement peu élevée; la seconde faisait connaître à M. le curé que l'aliénation des biens de la C.N.D. ne pouvait s'opérer sans l'approbation du St-Siège.

M. Maximilien Caron, surintendant-adjoint des travaux de construction au Département de l'Instruction Publique, fit l'inspection des pièces de la maison, le 17 avril 1952; il constata l'exiguïté des locaux, les défectuosités de l'éclairage et prit note de l'inscription scolaire pour établir son rapport au Département de l'Instruction Publique. On pouvait croire que des changements notoires s'effectueraient bientôt.[35]

34. AMC, Académie Notre-Dame-du-Bon-Conseil, HCND, X, I, p. 304.
35. AMC, Mégantic, HCND, X, I, p. 310.

Sainte-Anne-de-Bellevue

En octobre 1913, le couvent prit le titre d'Académie octroyé par le Département de l'Instruction Publique. Le Conseil général permit aux Sœurs d'assumer le rôle de sacristine à l'église, en mai 1918.

En 1932, la C.N.D. acheta la maison de M. Vinet pour faire certaines adaptations dans la distribution des pièces. Un couloir la réunit au couvent.

À la journée des Amicalistes, le 27 mai 1934, l'abbé Lionel Groulx prononça une conférence intitulée: la Canadienne française depuis les premiers temps de la colonie jusqu'à nos jours. Le 7 septembre 1948, on ouvrit un cours commercial. La vie religieuse et la vie scolaire se vivent dans la joie et l'espérance.[36]

Académie Notre-Dame-de-Grâce

En 1923, les Pères Dominicains offrirent leur ancien couvent aux Commissaires pour permettre aux Sœurs de résider près de leur école, et ce fut accepté. Après certaines réparations, les Sœurs prirent possession de leur nouvelle maison au mois d'août 1923; elles quittaient la maison chère de Villa-Maria.

En septembre 1929, la Commission Scolaire organise deux classes de l'École Saint-Augustin dans la Salle; en 1930, une classe s'ouvre au campanile: on projette la construction de l'École Notre-Dame-de-Grâce qui sera terminée en juillet 1931. Le Père Gabriel-Marie Perras, O.P. la bénit le 18 octobre.

---

36. AMC, Ste-Anne-de-Bellevue, HCND, X, I, p. 306-308.

En 1947, on comptait dix-neuf Sœurs, dont trois pour l'École Pie XI; le personnel étudiant était formé de 288 élèves répartis en onze classes. Sous la direction spirituelle des Dominicains de Notre-Dame-de-Grâce et avec leur appui pour le progrès des études, la formation des élèves et le bonheur des étudiantes, l'École se perfectionne et sert la cause de l'éducation avec ardeur.[37]

École Saint-Eusèbe

En mai 1907, les Sœurs quittent le logement du 635, Fullum, pour leur nouvelle résidence, et le 1er septembre suivant, elles prenaient possession de l'École St-Eusèbe située tout près. La Commission y établit quinze classes où douze Sœurs et trois professeurs laïques donnaient l'enseignement. 500 élèves firent leur entrée en septembre: en dix ans, l'œuvre avait quadruplé.

L'Amicale Notre-Dame-du-Mont-Royal fut fondée sous la poussée vigoureuse de Sœur St-Pierre-Martyr, le 7 avril 1935. Le téléphone fut installé en 1937 et Sœur Ste-Mathilde, supérieure provinciale, reçut le premier appel. En septembre 1947, 702 élèves furent inscrits, dont 110 garçons.

Le Jubilé d'Or fut célébré le 23 octobre 1948, sous la présidence de Me Eugène Simard, C.R., Président de la Commission Scolaire de Montréal. Les fêtes rappelèrent l'histoire de l'École; le Magnificat loua le Seigneur.

L'École St-Eusèbe a toujours été considérée comme un centre de sérieuses études et de formation authentique. La distinction, le succès dans les classes, la participation aux

37. AMC, École Notre-Dame-de-Grâce, HCND, X, I, p. 308-310.

mouvements d'Action Catholique, l'attachement à l'école et aux professeurs ont créé un genre particulier. Les élèves constituaient une grande famille très unie. Comment expliquer ce phénomène particulier très consolant? La présence d'un groupe de religieuses qui demeuraient longtemps ensemble, intéressées au même objectif poursuivi en commun, pour le bien des élèves de tel milieu; la présence de laïques convaincues qui collaboraient parfaitement à part entière avec les religieuses, créaient le climat: les élèves étaient les bénéficiaires d'un véritable travail d'équipe.[37]

Académie Saint-Paul

Dès septembre 1906, il fallut chercher les moyens de loger les élèves qui affluaient. L'étage supérieur de la maison voisine fut loué de M. Bilfield et servit pour une période transitoire. En 1904, la Commission Scolaire de Westmount acheta la propriété de M. Mc Nicholl, Côte St-Antoine; sur ce terrain, on jeta les fondations d'un édifice qui fut terminé en moins de deux ans.

Les petits garçons quittèrent définitivement l'école en 1916. Les Sœurs acquirent, en 1923, un terrain avoisinant le leur dans le but de construire une aile devenue essentielle. Des négociations s'engagèrent entre les Autorités de la C.N.D. et la Commission Scolaire de Westmount au sujet du partage des frais. La Commission Scolaire résolut de payer comme loyer de la nouvelle construction la somme nécessaire pour acquitter les intérêts du montant que la Communauté devait emprunter pour cette entreprise. Le Conseil général accepta les conditions par Mère Ste-Marie-Rose, supérieure générale, et en juillet 1924, les travaux

37. AMC, École Saint-Eusèbe, HCND, X, I, p. 310-311.

débutèrent sous la direction de l'architecte Marchand et des entrepreneurs Collet & Frères. Il fallut des mois pour assainir le terrain qui était un sol aqueux ressemblant à une source. L'aile comprit plusieurs pièces d'intérêt général et des classes; tout fut meublé aux frais de la Commission Scolaire.

En 1933, l'Académie St-Paul était devenue trop étroite: il fallait six nouvelles pièces. Les frais devaient être assumés par la C.N.D., puisqu'il s'agissait d'exhausser d'un étage une maison de la Communauté bâtie depuis quinze ans. Le système de chauffage fut renouvelé. Malgré les travaux accomplis par la Commission Scolaire pour consolider les fondations de la maison, la résidence de l'avenue Clarice fut condamnée par les experts en 1936. La salle académique fut alors divisée en sept chambres. En 1939, les classes reprirent dans la vieille maison qui, bientôt, sera démolie. La C.N.D. vendit la propriété de l'Académie St-Paul à la Commission Scolaire de Westmount. Le contrat stipulait que le terrain d'une superficie totale de 35000 pieds carrés, mesures anglaises, composé du lot No 10 de la subdivision officielle du lot originaire 289, et du lot No 50 de la subdivision officielle du lot originaire 288, était vendu avec les bâtisses érigées sur le dit emplacement, pour la somme de $75000. payés comptant. Cette propriété avait coûté à la C.N.D. $115 650. Les Commissaires étaient représentés par Me A. Phelan, avocat, et par L.R. Désilets, secrétaire-trésorier.

Le 8 avril 1940, quarante ouvriers commençèrent la démolition; le 16 octobre de la même année, la maison neuve avait surgi comme en un conte de fées. Les cours français et anglais s'y installèrent. La maison fut inaugurée le 16 décembre 1940 dans une réception officielle. Dans

son discours, M. le Président de la Commission Scolaire fit revivre les étapes de l'Académie St-Paul: avenue Green en 1898; Chemin de la Côte St-Antoine en 1907; ces additions contribuèrent à former le visage de la vieille maison jusqu'en 1940. La bénédiction solennelle eut lieu le 17 décembre.

L'Amicale Notre-Dame-de-Westmount fut longtemps patronnée par M. le curé Oscar Gauthier, philosophe, érudit, qui aimait tant ses chères anciennes élèves de l'Académie et leur prodiguait chaque année le régal d'un fin discours et des conseils nuancés. L'affiliation à l'Université de Montréal date de 1918. Les élèves sont très attachées à leur Académie: l'équipe des professeurs vibre au même diapason pour l'intérêt de l'Institution.[38]

École Normale de Montréal

En septembre 1912, l'École normale s'établissait à la maison mère pour quatre mois: la vie s'abrite sous le même toit comme à la rue Saint-Jean-Baptiste. Mais enfin, le 13 janvier 1913, l'École eut un local bien à elle, au frontispice duquel, sous le monogramme de Marie, on pouvait lire en relief dans la pierre: «École Normale Jacques-Cartier». L'édifice est construit sur un terrain offert gratuitement par la Compagnie de Saint-Sulpice, et séparé de la maison mère par la rue Atwater. La première messe fut dite le 2 février 1913; le 1er juin, Mgr Paul Bruchési bénit le couvent.

Dès les premiers jours de la fondation, les élèves-institutrices ont prié Marie sous le titre de Notre-Dame-des-Écoles. Ce vocable est emprunté à un petit sanctuaire de France, fermé lors des persécutions exercées contre l'enseignement

38. AMC, Académie St-Paul, HCND, X, I, p. 311-313.

religieux. En juin 1903, une riche bannière idéalise l'image de la Madone. Cette image se répand dans toute la Province de Québec et se rend à Rome. Pie X, à qui S.S.-Anaclet la présente, y appose sa bénédiction. Le 30 juin 1911, S.S.-Isaïe sollicite par l'entremise de Mgr Bruchési la permission d'ériger la future chapelle sous le patronage de Notre-Dame-des-Écoles, et d'y célébrer la fête de cette Patronne le troisième samedi d'octobre. Au bas de l'humble supplique, le Pape écrivit lui-même plusieurs lignes accordant la faveur désirée. Pendant que la chapelle se termine, des artistes italiens cisèlent l'image de la Vierge dans le plus pur marbre de Carrare. Cette œuvre d'art est un don de Monsieur C. Courval, oncle de S.S.-Liguori ; elle fut bénite en octobre 1915.

Lorsque l'école normale laissa la paroisse Notre-Dame en 1912, elle reçut la promesse d'être encore dirigée par Saint-Sulpice ; Monsieur Georges Clapin, P.S.S., est chargé des normaliennes jusqu'en 1924 et fut remplacé par Monsieur M.-Philippe-Auguste Lajoie.

Le 25e anniversaire de la fondation fut souligné en 1924. Sur proposition de l'Honorable Surintendant de l'Instruction Publique, on organisa le premier Congrès pédagogique à cette occasion, sous la présidence de Mgr Georges Gauthier, de l'Honorable Athanase David et de plusieurs autres personnalités.

Avec la collation des diplômes de juin 1928, le chiffre des diplômées s'élève à 1359. En 1929, le vaste corridor de l'école d'application est transformé en trois classes pour l'enseignement pratique. En 1931, un musée pédagogique de procédés intuitifs est organisé. En 1930, M. le Supérieur

René Labelle se voit contraint de retirer aux normaliennes la direction spirituelle des Sulpiciens; l'abbé Roger Marien, déjà chapelain depuis 1922, devient aumônier. Le 25 octobre 1936, la première promesse jiciste à Montréal eut lieu dans la chapelle de l'école normale. Les pionnières, Maria Vouki-rakis, Madeleine Desroches et Pauline Deslierres consacraient au Christ-Roi leur œuvre d'apostolat. Le secrétariat de la J.I.C.F. est à l'École normale et M. Roger Marien devient aumônier du Mouvement.

Le Jubilé d'Or de la maison fut célébré les 21, 22 et 23 mai 1949: plus de 500 Anciennes y prirent part. Mgr Joseph Charbonneau qui présidait a témoigné son admiration pour l'œuvre qui a prolongé l'influence de Marguerite Bourgeoys par des milliers d'institutrices.

Le 6 janvier 1947, le Saint-Père a voulu fixer de façon perpétuelle la fête de Notre-Dame-des-Écoles par un décret émis par la Sacrée Congrégation des Rites; la solennité fut placée le troisième samedi d'octobre, avec le privilège de la messe solennelle et d'une octave. Le 7 mai suivant, le Comité Catholique du Conseil de l'Instruction Publique reconnaissait officiellement Notre-Dame-des-Écoles, Patronne des écoles et de la jeunesse étudiante du Québec. Les évêques du Comité catholique confièrent à Mgr Charbonneau la mission de présenter au Saint-Père la supplique qu'ils énonçaient afin que le choix officiel fut confirmé par Pie XII. La première fête solennelle s'inscrit en octobre 1947.

L'autel de l'école normale, à l'inauguration, était celui de la chapelle de la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste; le tableau de la Visitation qui surmontait le maître-autel

fut placé dans la salle de réception; l'harmonium était un souvenir de la chapelle Notre-Dame-de-Pitié.[39]

ONTARIO

Ottawa (1868) – Brockville (1878) – Cornwall Ouest (1855) – Westport (1886) – Cornwall Est (1886)

Ottawa

La première réunion de l'Alumnae se tint le 20 novembre 1910. La maison eut son affiliation à l'Université d'Ottawa en 1911 et les classes anglaises, à l'Université de Toronto en 1919. M. Samuel Genest, Président de la Commission Scolaire, demanda des Sœurs pour enseigner à l'École Saint-Patrice de la Commission Scolaire, pour les deux années d'Immatriculation. Le Collège Notre-Dame date de 1933.

Le grand Congrès marial d'Ottawa s'ouvrit dans la Basilique le 18 juin 1947. De six heures du matin jusqu'à midi, plus de deux cents messes se dirent chaque jour au couvent, ce qui signifiait plus de mille messes après les cinq jours du Congrès: événement religieux important pour le personnel de l'époque.

Le Collège d'Ottawa était installé depuis sa fondation dans la résidence *Soper* attenant au Pensionnat, dont il partageait la vie et les activités tout en gardant sa physionomie propre. Le 1er décembre 1948, il s'organisa rue Elgin, dans la maison *Rogers*, voisine de la maison Saint-Joseph où déjà des classes étaient établies.

39. AMC, École normale de Montréal, HCND, X, I, p. 313-319.

Avec la permission du Bureau des Études et du Conseil général, on présenta une demande au Département d'Éducation de Toronto pour inscrire la section française de la maison d'Ottawa au nombre des «écoles bilingues» de la province. Ainsi, les élèves graduées obtiendraient le diplôme d'Ontario, le seul qui soit reconnu dans l'Ontario. La réponse du Département fut affirmative et réalisait les désirs des parents et des élèves.[40]

Brockville

Pour un long temps, 1903-1940, les Annales de la maison n'ont signalé que très peu d'événements, à part le fait que la Commission Scolaire s'est toujours montrée sympathique et secourable assurant le confort de la résidence et essayant de réaliser les intentions des contribuables dans les décisions.

Les Sœurs de la Providence partageaient l'enseignement avec les Sœurs de la C.N.D. En février 1946, survint le projet des classes mixtes. Problème, car alors la Communauté ne permettait pas le travail sous cette forme. L'avis avait été donné que les Sœurs de la C.N.D. prendraient possession de l'école entière. Peu après, Mgr J.-A. O'Sullivan, archevêque de Kingston, proposait aux Sœurs de passer à Prescott pour laisser Brockville aux Sœurs de la Providence. Plusieurs lettres s'échangèrent. Finalement, à une assemblée extraordinaire de la Commission Scolaire, les votes unanimes des membres ont réclamé les Sœurs de la C.N.D. Par ordre de Mgr O'Sullivan, les adieux aux Sœurs qui partaient se firent le 26 juin. Mais si les Sœurs de la C.N.D. sont restées, il leur faut accepter d'enseigner dans des classes mixtes, en septembre 1946. Les sympathies réelles se sont précisées

40. AMC, Ottawa, HCND, X, I, p. 325-329; *Note:* historique du Collège d'Ottawa, au chapitre IX[e].

au moment de ce problème. De part et d'autre, on voulut repartir à neuf.

En juin 1950, le 26, un notaire apportait au couvent un legs de mille dollars laissé par M. Dennis Burns. Le testament portait cette clause: «L'argent doit être donné aux œuvres d'éducation de Brockville». Fait rare qui clôt en beauté l'historique des humbles événements de la mission pour cette période.[41]

Cornwall Ouest

En 1905, la population écolière croissant, M. le curé Georges Corbett projeta la construction d'une école. Dès 1906, professeurs et élèves y entrèrent.

Le 1er mai 1907, Mère Sainte-Béatrice, supérieure provinciale, faisait connaître aux Sœurs un document concernant les diplômes dans la Province d'Ontario; Mgr William Andrew Mc Donnell se rendit au couvent pour éclairer la question. Comme conséquence pratique, les Sœurs durent suivre cinq semaines de cours à Ottawa et subir les examens donnant droit au brevet d'Ontario.

Avec l'approbation du Conseil général, le 2 octobre 1907, trois Sœurs qui enseignaient à Cornwall Est ouvraient une autre mission dans une humble maison que leur avait fait préparer l'abbé A.J. Mc Millan, curé. En 1908, lors de la visite de Mère Saint-Anaclet, supérieure générale, les gens exprimèrent leur gratitude envers la C.N.D. qui leur a assuré des écoles où les enfants peuvent jouir de l'éducation chrétienne.

41. AMC, Brockville, HCND, X, II, p. 329.

Une aile fut construite en septembre 1927 pour établir six salles de classe. En 1938, l'école accueillit 575 élèves. Étant donné le manque d'espace, on dut utiliser le système de rotation pour les cours: complication au primaire, mais préparation au cours secondaire.

Un violent tremblement de terre endommagea considérablement les murs, la cheminée et tout l'édifice, le 5 septembre 1944. L'année scolaire fut un peu spéciale par les inquiétudes et les difficultés d'adaptation. Les bâtisses de l'école et de la résidence étaient la propriété du diocèse. La Commission acheta l'école, mais non la résidence, en septembre 1945. On demanda alors, à la Communauté de payer le charbon et l'entretien de la maison. Mère Saint-Gérald, assistante générale, et la Dépositaire se rendirent à Cornwall, acceptèrent les propositions en exigeant, toutefois, les réparations nécessaires, ainsi qu'un salaire convenable pour les Sœurs. Tout en resta là. Ces conditions furent données par écrit à la Commission Scolaire, mais on ne reçut pas de réponse, l'affaire restait à régler.[42]

Westport

Depuis 1886, les Sœurs de la C.N.D. étaient à Westport et enseignaient à l'École Saint-Édouard. Cette école séparée avait un bon renom. En juillet 1920, la religieuse Principale de l'École Saint-Édouard fut nommée par le Département de l'Éducation dans le Comité des Examinateurs pour les écoles moyennes: première religieuse à recevoir ce mandat dans la Province d'Ontario. En 1921, l'École St-Édouard fut élevée au degré B, complémentaire, du High School.

42. AMC, Cornwall Ouest, HCND, X, II, p. 331, 332.

Les années se succédaient sans événements à signaler: l'école progressait et l'œuvre de l'éducation apportait des joies apostoliques. Le 5 juillet 1940, on décida d'ajouter une classe pour préparer les élèves au Diplôme d'honneur ou «Senior Matriculation», qui leur permettra d'entrer à l'école normale ou en 2e année du Collège. Le 15 septembre 1940, Mgr l'Archevêque bénissait la classe de cinquième (Grade XIII), à l'École Saint-Bernard. Après deux ans, dix élèves avaient été reçues à l'École Normale, ce qui montre la nécessité de cette classe dans le milieu.

Il convient de rappeler le souvenir de S.S.-Claire, supérieure, qui s'éloigna de Westport en 1950 après avoir été Principale de 1919 à 1931 et de 1940 à 46, alors qu'elle fut nommée supérieure. Avec ce départ, se fermait un chapitre important de l'histoire du couvent de Westport.[43]

Cornwall Est

En 1907, les Sœurs qui enseignaient à Cornwall Est depuis plus de vingt ans eurent leur résidence et formèrent une mission. C'était un peu la maison de Marguerite Bourgeoys! S.S.-Luména fut la supérieure-fondatrice.

Une nouvelle école érigée en 1924 offrira tous les degrés du cours primaire; mais les classes de l'ancienne école seront encore utilisées en raison du grand nombre d'élèves. Une résidence convenable est construite pour les Sœurs; l'autre qui avait servi dix-huit ans restait un témoin d'heures inoubliables. Jusqu'en 1928, les écoles bilingues d'Ontario recevaient l'inspecteur de langue anglaise; M. Gratton fut le premier inspecteur des écoles bilingues. En 1948, Mgr

43. AMC, Westport, HCND, X, II, p. 332-334.

Rosario Brodeur demandait aux Sœurs de retrancher pour le moment tout ce qui n'était pas d'une absolue nécessité; d'accepter des groupes plus nombreux dans les classes; de voir à ce que la directrice fasse de l'enseignement: ces mesures s'avéraient nécessaires pour conserver les écoles catholiques et collaborer avec la Commission Scolaire.

Une classe bilingue de Cornwall comprenant des élèves de 9e et de 10e années se rendit au pensionnat de Saint-Jean avec leur professeur en septembre 1949; elles devaient suivre les programmes de l'Ontario. Le 9 août 1951, on décida de fermer cette classe sans indiquer les raisons de cette détermination.[44]

Tous les faits inscrits dans l'historique des couvents n'offrent qu'une importance relative: ils permettent, toutefois, malgré une certaine monotonie de situer les différents secteurs de l'Oeuvre et de voir se projeter un authentique panorama C.N.D., sous l'angle de la vie religieuse, de l'enseignement et de l'éducation, pour une période donnée.

Les divers points soulignés ne sont pas importants en soi, ils ne sont pas reliés, ils ne sont pas de la grande Histoire; ils forment un recueil de souvenirs de famille que l'avenir aimera peut-être à regarder comme «l'héritage» qui a servi de base aux projets subséquents.

On devra remarquer aussi que l'historique des maisons commence sans préambule, dans le onzième volume, faisant suite à ce qui est écrit dans le dixième ainsi qu'aux références données au sujet des neuf volumes précédents. Il en sera de même pour ce qui suivra: l'exposé est présenté comme une continuité.

---

44. AMC, Cornwal Est, HCND X, p. 334-336.

CHAPITRE SEPTIÈME

MISSIONS FONDÉES DE 1855 à 1900: POUR LA PÉRIODE 1900-1950

PROVINCES MARITIMES et ÉTATS-UNIS

Charlottetown, Notre-Dame (1857) — Charlottetown, Saint-Joseph (1863) — Miscouche (1864) — Summerside (1868) — Tignish (1868) — Newcastle (1869) — Caraquet (1874) — Saint-Louis de Kent (1874) — Pictou (1880) — Souris-Est (1881) — Rustico-Sud (1882) — Antigonish (1883) — Port Hood (1884) — Sydney (1885) — Mabou (1887) — New Glasgow (1887)

Charlottetown — Notre-Dame

Le 12 octobre 1927, les journaux proclamèrent bien haut l'estime des autorités civiles et ecclésiastiques pour l'œuvre du couvent, en soulignant le 70e anniversaire de la fondation. Le maire de la ville, M. Mc Kenna, proposa de célébrer chaque année «le jour de la fondation» pour garder vive dans la mémoire du personnel étudiant les traditions de l'Institut et le souvenir des difficultés des premières années.

Cinq ans plus tard, en 1932, le 75e de «Notre-Dame» donna lieu à des fêtes magnifiques: messe pontificale par Mgr J.A. O'Sullivan, réception classique. La plus ancienne des graduées vivantes, Mme J. Williams, demeurant aux États-Unis, s'y rendit, malgré ses 88 ans. Le banquet fut suivi d'un programme de choix.

En 1949, «Notre Dame High School» commença à publier un journal étudiant intitulé «The Notre Dame Echo".

Mgr Bayle honora les élèves en écrivant la préface. En 1950, la propriété voisine du couvent, connue sous le nom de «The Pillars» devint le bien du couvent; on y installa les classes de 11e et de 9e années, ainsi que des cellules pour dix-huit élèves et leurs professeurs. Le groupe de musique vocale «Notre Dame Choir» sous la direction de S.S.-Adolphe-Marie, eut plusieurs fois l'occasion de se faire entendre à la radio avec grand succès. Les élèves du piano subissent les examens du Conservatoire Royal de Toronto.[1]

Charlottetown – Saint-Joseph

Une aile s'ajoute à la première construction en 1929. L'inscription des élèves fut de 532 en 1932.

Le 75e anniversaire de la fondation fut célébré dans la prière, mais sans manifestations extérieures, en 1928. Pourquoi? Aucune raison n'a été indiquée. Le cours de Sciences ménagères «Home Economics» s'organisa en 1940. En 1943, une pièce fut aménagée pour les élèves qui prenaient le goûter au couvent; la salle de Communauté fut agrandie pour répondre au travail intellectuel et spirituel de la vie communautaire.

Le 10 avril 1948, l'Auditorium fut rénové: chaque classe fit un don pour diminuer les frais. La même année, l'annaliste a noté: «L'ameublement du parloir fut réparé par les Sœurs durant les vacances de Noël». On lit en filigrane un accent de pauvreté, de vie communautaire, de joie et d'entrain qui traduit bien à l'avance ce que Vatican II exprimera![2]

1. AMC, Charlottetown, Notre-Dame, HCND, X, II, p. 341-343.
2. AMC, Charlottetown, St-Joseph, AMC, X, II, p. 343-345.

Miscouche

1927 marque l'installation du téléphone au couvent. Le 8 octobre 1929, pour la première fois, la Ferme rapporta quelque gain par la vente de 147 boisseaux de pommes de terre. Les élèves donnèrent un concert en octobre 1931 : le produit servit à payer les bancs de la chapelle qui devaient nécessairement remplacer les premiers qui avaient 70 ans d'usage.

Mgr D.-J. Gillis légua au couvent par testament la somme de quatre mille dollars, le 27 avril 1931 : «La reconnaissance nommera son âme au Seigneur», écrit l'annaliste.

En 1942, au mois de juin, le feu détruisit une partie du couvent, mais les 8 religieuses et les 19 pensionnaires sortirent à temps. On supprima le cours commercial en 1945. La Ferme n'étant plus rentable, S.S.-Jean-de-la-Passion, supérieure, vendit les animaux et la machinerie en mars 1953. Cette date est remarquable parce qu'elle indique un changement important dans la régie de la maison.[3]

Summerside

En 1917, M. le curé Mc Lean avait multiplié les demandes afin d'obtenir un octroi gouvernemental pour l'École : les commissaires protestants s'y opposèrent, et les requêtes des églises protestantes étaient opposées au couvent. Les catholiques offrirent cinq cents dollars. Le téléphone fut installé.

La coutume de chanter la grand-messe au couvent, sur semaine, remonte à 1917. Les Sœurs recevaient deux cents

3. AMC, Miscouche, HCND, X, II, p. 345-347.

dollars pour enseigner le catéchisme aux petits garçons, le dimanche.

Depuis longtemps, on songeait à agrandir la chapelle pour recevoir le nombre toujours croissant des catholiques. Les travaux commencèrent le 20 octobre 1924, et, sans bruit, la chapelle se prépara pour le 29 janvier 1925. M. le curé fit venir un autel et proposa d'en faire un monument à la mémoire des soldats morts à la guerre de 1914-1918. L'idée secoue l'apathie et, en quelques mois, l'autel et la table de communion furent donnés et payés par les paroissiens. Le 2 mars, Mgr Louis-James O'Leary consacra l'autel; à cette cérémonie, prirent part un grand nombre de protestants. Les soldats revenus du front présentèrent les armes; on chanta le Libera et O Canada.

Le 14 mars 1931, Mgr D.-J. Gillis lègue au couvent, par testament, un don de mille dollars; la chapelle restera le mémorial de ses grandes libéralités. La paroisse acquit la maison et le terrain de M. Ulric Arsenault, en novembre 1942, pour y aménager des classes. Un orgue Minshall fut offert à la chapelle, en 1945, par M. Harold Gaudet, en souvenir de ses parents.

L'église ayant été détruite par le feu, on éleva sur l'emplacement une école comprenant six classes. Grâce à la générosité des parents de Summerside, un télé-vox fut inauguré en 1946. Par testament, Mlle Sarah Strong légua au couvent la somme de deux mille dollars. L'œuvre de l'éducation est vraiment l'intérêt de tous; la sympathie soutient le zèle des religieuses.[4]

4. AMC, Summerside, HCND, X, II, p. 347, 348.

Tignish

Le téléphone est installé au couvent en 1930. Le 10 janvier 1931, la maison menace de s'écrouler. Des experts construisent plusieurs piliers de ciment dans la cave et fixent des colonnes de fer aux endroits stratégiques.

Le couvent s'est réjoui d'accueillir le comte de Caix venu à Gaspé avec les membres de la délégation française pour la célébration du 400e anniversaire de la croix de Gaspé. En ce 26 août 1934, il adresse la parole aux Acadiens devant l'École Dalton. Deux Sœurs enseigneront à cette école nouvellement érigée pour recevoir les garçons. En 1941, les garçons des 8e, 9e et 10e années sont reçus dans les classes du couvent. Et pour la première fois en septembre 1942, sur la demande du Surintendant de l'Instruction Publique, M. H.H. Shaw, avec l'autorisation de la Communauté, les garçons et les filles suivent ensemble leurs cours respectifs depuis la 1ère année jusqu'à la 11e année inclusivement. Ce n'est qu'en 1946, qu'on put bénéficier de l'électricité dans la maison.

Une statue de Notre-Dame-des-Anges fut érigée sur le terrain, le 5 octobre 1947, à la mémoire des soldats de la paroisse de Tignish décédés au cours des deux guerres mondiales.[5]

Newcastle

On célébra magnifiquement le 60e anniversaire de la fondation du couvent de Newcastle, le 20 août 1930; cette année-là, le couvent fut reconstruit.

5. AMC, Tignish, HCND, X, II, p. 348-350.

Les notables de la paroisse s'assemblèrent en septembre 1944, pour prévoir la célébration du 75e anniversaire de l'arrivée des Sœurs de la C.N.D. à Newcastle. La Ville, les Chevaliers de Colomb, loge Miramichi, les organisations sociales furent généreux. Plusieurs centaines d'anciennes élèves accoururent de partout, le dimanche 17 juin 1945. Trois élèves de la première heure vivaient encore: Mme Thomas Quinn (Fanny Morrissy), Mère Saint-Alban (Eliza Lawlor), Mme Burns (Elizabeth Murphy). Bien des noms furent des thèmes de gratitude et de souvenir, entre autres ceux de S.S.-Ignatius, S.S.-Dunstan et S.S.-Zénobie. Les plus hautes personnalités civiles, scolaires et religieuses prirent part à ces jours et suivirent le programme en tout ou en partie, entre autres: Mgr Camille LeBlanc, évêque de Bathurst, M. J.M. Hill, Recteur magnifique de l'Université de Chatham, le Surintendant de l'Instruction Publique et Mme A.S. Mc Farlane de Frédéricton.

En septembre 1950, l'Amicale fit don au couvent d'un «Heintzman Baby Grand Piano»: la reconnaissance chante la joie.[6]

Caraquet

On sait peu de choses de la vie du couvent de 1874 à 1903; mais le fait que la population écolière et l'œuvre exigeaient l'addition d'une aile à la première maison est peut-être significatif. Les travaux commencèrent le 13 octobre 1903; Mgr Thomas Barry bénit la première pierre le 23 juillet 1905, et les Sœurs entrèrent dans leur nouvelle demeure en 1907.

6. AMC, Newcastle, HCND, X, II, p. 350-353.

Après la fête du Cinquantenaire, en 1924, le couvent se sentit plus fort devant l'œuvre qu'il rêve d'accomplir. Les anciennes élèves se surpassèrent en 1926 pour soutenir la maison d'éducation aux revenus fort modiques, en préparant diverses organisations. Cette année-là, le cours anglais fut organisé dans tous les degrés; le cours français était donné en 8e, 9e et 10e années avec examens du Bureau des études de la C.N.D.; le cours commercial était affilié au Dominion College de Toronto.

Les anciennes élèves se groupèrent en Amicale en 1933; l'armée pacifique connue sous le vocable de Notre-Dame-de-l'Acadie prépara le 60e anniversaire de la fondation. En 1935, l'Amicale fonda une bourse d'Éducation pour favoriser les études d'un enfant d'une ancienne élève: fait qui concrétise bien leur devise: Union et charité. On eut l'électricité au couvent en 1939; les anciennes élèves y allèrent encore de leurs largesses. S.S.-Isaac, supérieure, qui a missionné trente ans aux États-Unis y compte encore des amis: elle prie et les dons arrivent à propos!

Le 75e anniversaire du couvent fut célébré au mois d'août 1949. Les anciens élèves et professeurs accoururent de partout: des Provinces Maritimes, du Québec, de l'Ontario, des États-Unis: «Une cinquantaine de cornettes avaient surgi comme des mouettes blanches survolent l'air pour se reposer sous l'aile chaude de l'Alma Mater» écrit l'annaliste. En septembre, le couvent de Caraquet donne naissance à sa première succursale: l'École de Pointe-Rocheuse, district scolaire No 5, Municipalité de Caraquet. Marguerite Bourgeoys qui envoyait ses missionnaires deux à deux, a dû sourire du ciel à ses deux filles franchissant le seuil de l'humble petite école publique, le 6 septembre 1949. L'école est située à un demi-mille du couvent sur la route de Bathurst; elle

comprend deux classes dont l'une est confiée à une laïque; elle groupe les élèves de la 1ère à la huitième année, garçons et filles.

En 1953, les Commissaires du district No 6, Sainte-Anne-du-Bocage avisèrent la supérieure que la première maîtresse du High School recevra désormais un salaire du Gouvernement, ce qui portait à cinq, l'école de Pointe-Rocheuse incluse, le nombre de Sœurs dites «sous la Loi».

La vie scolaire est marquée d'un caractère marial qui rejoint la piété de la paroisse. La musique, le chant, l'art ménager, le cours commercial complètent le programme régulier où sont inscrits des élèves de la 1ère à la douzième année inclusivement.[7]

Saint-Louis-de-Kent

L'année 1924 est la 50e depuis l'établissement de Saint-Louis de Kent. Rien ne fut épargné pour mettre en lumière l'œuvre de Mgr Marcel Richard; des personnalités civiles et ecclésiastiques honorèrent le couvent de leur présence. Les anciennes élèves, venues par centaines de toutes les parties du Nouveau-Brunswick et des paroisses voisines, fondèrent alors une association dans le but de pourvoir à l'instruction des jeunes filles pauvres. Les Sœurs de la C.N.D. prirent la direction de l'école du village en 1929.

Le feu détruisit le couvent le 11 mai 1938. Il fallait reconstruire. Avec le même courage que Mgr Richard, l'abbé A.-Cajetan Poirier, curé, se dévoua à l'entreprise et, huit mois après l'incendie, un autre édifice ouvrit ses portes à la jeunesse. Mgr L.J.-A. Melanson, archevêque de Moncton,

---

7. AMC, Caraquet, HCND, X, II, p. 353, 354.

bénit le couvent le 2 octobre 1938, sans aucune solennité. Le lendemain, la maison accueillait cinquante internes et une centaine d'écoliers, garçons et filles.

Avec le concours de l'Amicale Notre-Dame-de-l'Assomption, le couvent célébra le 75e anniversaire de la fondation, le 21 août 1949. La journée d'action de grâces fut présidée par Mgr Norbert Robichaud. Dans la soirée, les élèves interprétèrent un drame intitulé: l'Abîme. On rappela la mémoire du vaillant apôtre de l'éducation, «Mgr Marcel-F. Richard, qui a confié à la C.N.D. le flambeau de l'éducation dans un coin de terre de la chère Acadie», écrit l'annaliste. On souligna le grand nombre de vocations religieuses parmi les élèves: 42 à la Congrégation de Notre-Dame, 10 chez les Trappistines, 11 chez les Filles de Marie-de-l'Assomption, 7 Hospitalières de St-Joseph, 4 Sœurs de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, 4 Sœurs Franciscaines de Marie, 4 Sœurs de la Providence, 3 Filles de Jésus, 3 missionnaires de l'Immaculée-Conception, 2 Ursulines, 2 Sœurs du Bon-Pasteur, et la liste est incomplète. Les Ouvrières étaient ardentes et apôtres, et les âmes réceptives. Le Seigneur passait, il appelait, on le suivait. Les missionnaires veillaient sur la moisson.[8]

Pictou

Lors de la fondation en 1880, une seule classe groupait 43 élèves; en 1926, quatre classes réunissaient plus de cent trente élèves. On célébra le Cinquantenaire du couvent en 1930.

8. AMC, Saint-Louis de Kent, HCND, X, II, p. 354-355.

Même en 1940, et les années suivantes, le couvent n'avait que de faibles ressources: des organisations charitables y apportaient fréquemment le fruit d'un bazar, d'une loterie, ce qui permettait de maintenir l'œuvre. Dans la pauvreté exacte qui attend les secours de la Providence, les Sœurs étaient heureuses!

Le 75e anniversaire de la fondation du couvent Stella Maris fut célébré en 1955. Jours d'appréciation sincère du couvent et de son œuvre. Cette année-là, on construisit une annexe de six classes pour offrir aux élèves des classes à division unique. La première école «Stella Maris Convent» fut bâtie en 1880 par les soins du curé Donald MacDonald, qui l'avait remise à la C.N.D. C'était une école privée qui n'a jamais été reconnue comme maison d'enseignement par les autorités scolaires de Pictou. La nouvelle école fut bâtie en 1955 par le curé J.R. Ratchford et fut payée par les paroissiens. Elle fut incorporée au système de l'école publique de la Ville, par conséquent, les deux sœurs enseignantes avaient droit au salaire de la Commission Scolaire. Elle est pourvue de laboratoires, de bureaux, de bibliothèques. Le terrain a été gracieusement offert à la paroisse par la C.N.D. Le premier chèque de la Commission Scolaire parvint au couvent à la date exacte où, 75 ans plus tôt, le couvent avait été octroyé aux Sœurs. Cette école Mac Donald est protestante, c'est-à-dire que le Superviseur est protestant, que les élèves catholiques et protestants sont dans les mêmes classes, car c'est une école publique, et les parents ont le droit d'envoyer leurs enfants dans une école publique, quelle que soit leur religion. L'enseignement est supposé être neutre, et les cours de religion se donnent en dehors des heures de classe.[9]

9. AMC, Pictou, X, II, p. 355-356.

Souris-Est

Le téléphone fut installé au couvent en 1918. Le 22 septembre 1919, M. le curé R. Mac Donald quitta sa charge. Auparavant, il remit à la supérieure du couvent les clefs de l'aile neuve qu'il avait fait construire à ses frais au prix de six mille dollars.

L'Amicale Sainte-Marie donna un autel neuf en 1939. Le 3 septembre 1945, le grade XI fut accordé à l'École; en juin 1946, pour la première fois dans l'histoire de la maison, dix élèves reçurent leur diplôme de 11e année en présence du Dr L.W. Shaw, Directeur de l'Éducation pour l'Ile du Prince-Édouard. En juin 1953, ce fut la dernière graduation des élèves de 11e année, parce que le programme d'études ajoutait une année au High School.[10]

Rustico-Sud

Des joies particulières s'inscrivirent dans l'histoire des jours: visite de Mère Sainte-Marie-du-Cénacle, supérieure générale, en 1928; de M. Édouard Carteron, consul français, en 1929; de Mgr Jean-Charles Mc Guigan, élevé au siège archiépiscopal de Regina, en 1930.

Mais le 10 février 1932 fut un jour de deuil: en ce mercredi des cendres, l'incendie détruisit entièrement le couvent durant la nuit. Les 5 sœurs, les 11 pensionnaires et une aide sortirent en hâte de la maison; le saint Sacrement fut sauvé par deux sœurs. Les pertes s'évaluèrent à cinquante mille dollars et les assurances n'étaient que de dix mille. Les cours purent recommencer le 16 février, soit dans la salle paroissiale, soit dans la maison de M. Théodoric

10. AMC, Souris-Est, HCND, X, II, p. 356-357.

Doucet. La reconstruction fut votée et les travaux débutèrent le 16 mai suivant. Le 12 décembre, et le 20, on s'établit dans le couvent neuf.

Le couvent de Rustico s'est réjoui avec les paroissiens, en 1944, à l'annonce officielle de la nomination de Mgr Mc Guigan, archevêque de Toronto, comme cardinal: il était le premier cardinal de langue anglaise au Canada, et il est natif de Rustico.

En 1948, le couvent de Rustico comptait environ soixante élèves, dont vingt-cinq internes, et donnait l'enseignement de la 1ère à la dixième année inclusivement. Un travail immense est fourni par les élèves pour la survivance du français: parler français, chanson française, folklore, Histoire présentée en sketches, particulièrement Évangéline, publication d'un journal «Le Lis». Les Français furent les premiers habitants de l'Ile du Prince-Édouard où ils fondèrent Port-Lajoie, aujourd'hui Charlottetown: les élèves le savent et se le redisent.

À cette époque, des visites remarquables réjouirent les Sœurs et les élèves: M. Fr. Gay, ambassadeur de France, M. Bernard, officier culturel adjoint de l'ambassade à Ottawa, M. Robert Picard, consul de France à Halifax, le comte de Caix, 80 représentants de la «Survivance française», les 2 et 3 août 1951; le cardinal James Mc Guigan rendit visite à son île bien-aimée, en 1950.

Les Sœurs travaillent pour la cause de l'éducation et veillent sur la conservation et le progrès du français. Le bon esprit des élèves et des parents offre une parfaite collaboration. Les Sœurs ont la facilité et la joie d'influencer

la vie spirituelle des élèves, de propager la dévotion à Marie, selon l'esprit apostolique de Mère Bourgeoys.[11]

Antigonish

Le premier cours «Home Economics» dans la Nouvelle-Écosse, s'ouvrit au Mont Saint-Bernard, en 1926. Les élèves pourraient, dès lors, s'inscrire pour un cours de quatre ans conduisant au Baccalauréat ès Sciences, en «Home Economics», conféré par l'Université Saint-François-Xavier; ou pour deux ans, en vue d'obtenir un diplôme reconnu par le Conseil de l'Instruction Publique de la Province pour l'enseignement des sciences domestiques dans les écoles publiques de la Nouvelle-Écosse.

À cette période de son histoire, 1927-1934, le Mont Saint-Bernard, affilié au Collège Saint-François-Xavier, offrait déjà à ses élèves tous les cours réguliers donnant droit aux degrés dans les sciences et les arts. La musique utilisait les méthodes modernes; on enseignait l'histoire de l'art, de l'architecture et de la sculpture, et l'on offrait le cours commercial. La maison ne manqua pas de difficultés pour obtenir l'affiliation à l'association «The Canadian Dietetics Association» qui se refusait à définir ses exigences pour l'agrégation désirée.

En octobre 1938, en présence d'une assemblée de citoyens intéressés à l'éducation, Mgr James Morrison posa et bénit la pierre angulaire de la nouvelle aile du Mont Saint-Bernard. Le Président de l'Université, le Reverend D.J. MacDonald, décréta qu'il avait un intérêt particulier à la nouvelle construction qui serait utilisée pour les étudiants de l'Université. Il félicita la Congrégation de Notre-Dame

11. AMC, Rustico-Sud, HCND, X, II, p. 358.

pour la nouvelle maison, et pour l'occasion donnée aux Sœurs d'étudier et d'obtenir les degrés universitaires. La pierre porte l'inscription: Vade, non te derelinquam».

Le 10 mai 1939, eut lieu le bénédiction de Gilmora Hall, la nouvelle unité du Mont Saint-Bernard, en présence des autorités de l'Université, des parents et amis des graduées. Mgr Morrison présidait; le curé de la cathédrale, l'abbé J.R. MacDonald, et d'autres personnalités participèrent à la fête. Gilmora Hall est situé sur un terrain élevé, et ses étages supérieurs ont une vue magnifique. Mgr Morrison accorda le privilège d'y garder le saint Sacrement.

Chaque année, la réception des Enfants de Marie, le couronnement de la Vierge de mai expriment publiquement l'attachement des élèves et des professeurs à la très sainte Vierge. Le fait est d'autant plus remarquable que, graduellement, on semble ici et là, soustraire ces manifestations de piété à l'école catholique.

En 1944, une propriété fut achetée de Mrs Wilmot, sur la rue Saint Ninian, en face du Mont, dans le but de favoriser les travaux manuels, en l'occurence, «School of Pottery». Cette maison adaptée fut bénite par Mgr James Morrison, le 14 octobre 1946.

Pour commémorer le «Jubilé d'Or» des baccalauréats aux jeunes filles, les Amicalistes voulurent une fête splendide. L'Université Saint François-Xavier fit briller l'or sur le Mont en décernant le titre honorifique de Docteur en Droit à Mère Saint-Ignace, supérieure générale. «Si cet honneur veut être un hommage aux Filles de Mère Bourgeoys, c'est quand même un hommage particulier à la supérieure qui gouverne avec tant de sagesse sa grande famille de 3050

religieuses, à l'œuvre dans 202 établissements, dont sept Collèges féminins».[12]

La première annexe de l'École Morrison ouverte le 12 novembre 1917, date de 1937. Elle fut construite du côté nord de la vieille école et logea quatre classes modernes. Elle mesurait 26 pieds par 60 pieds; les laboratoires de physique et de chimie furent installés au troisième étage de la première construction.[13]

Port Hood

En 1933, le Gouvernement provincial choisit une Sœur de la C.N.D. comme professeur de chant dans les écoles publiques de Port Hood.

Le Cinquantenaire du couvent fut célébré en 1934. Mgr Morrison dit la messe et remit un chèque de cent dollars. En 1937, le service téléphonique fut donné au couvent. Et l'annaliste a écrit une note savoureuse pour souligner une autre amélioration: «Le 28 janvier 1938, les lampes à pétrole s'éteignent; le courant électrique égaye la maison d'une lumière bienfaisante». Depuis 54 ans, ces lampes faisaient partie de la vie: sous la lampe, on cousait, on enseignait, on priait; la vie simple marquait, pourtant, des joies communautaires authentiques.

En mai 1950, une clôture métallique autour du terrain donna une apparence attrayante à la propriété. Mais la vie est calme et les événements d'importance sont rares au

12. Le Devoir, 2.6.47.

13. AMC, Antigonish, HCND, X, II, p. 359, 360. *Note:* Les Annales et les Rapports d'Annales sont écrits en langue anglaise. Dans la traduction, nous avons gardé et mis en italique certaines expressions qui, en français, ne disent plus exactement ce qu'elles expriment.

couvent de Port Hood. L'instruction est solide et des témoignages de valeur sont décernés par des inspecteurs même protestants qui ont apprécié l'œuvre accomplie.[14]

Sydney

Le 16 septembre 1913, s'ouvrit l'École Constantin, succursale du couvent des Saints-Anges. Cette école est mixte et reçoit les élèves de la 1ère à la 6e année inclusivement: à l'ouverture, on inscrivit 240 élèves; en 1950, on en reçut 910. Une aile fut construite en 1935, et alors, le cours incluait la 9e année. Après 25 ans, la modeste école eut l'honneur de voir trois anciens élèves devenus prêtres, offrir ensemble la messe d'action de grâces.

En 1918, une sœur fut nommée «Principale» de l'École Sacré-Cœur qui date de 1912, mais où les Sœurs de la C.N.D. ne sont allées qu'en 1918.

Le 13 août 1924, mourait M. le curé Michael Alex. McAdam qui, pendant 25 ans, a mis son énergie et sa clairvoyance au service des âmes. Il a merveilleusement continué l'œuvre du «Père Quinan» en multipliant et défendant les écoles catholiques que la C.N.D. dirige dans tout le Cap-Breton. Cette année-là, on pouvait constater que vingt jeunes filles étaient entrées à la C.N.D. et dans d'autres communautés.

En 1930, la 4e année Lettres-Sciences ou Grade XII fut ouverte. Les fêtes du Jubilé d'or du couvent furent grandioses: elles débutèrent le 2 juillet 1935. De 1940 à 1946, le récital d'art dramatique présenta des pièces qui

---

14. AMC, Port, Port Hood, HCND, X, II, p. 360-362.

furent très bien rendues par les élèves; les auditions de piano et de chant, l'exposition d'art du studio révélaient le travail des élèves et la compétence des professeurs. En 1942, un laboratoire moderne est mis à la disposition des élèves; le cabinet de chimie est doté d'une table spéciale. L'inscription se lisait ainsi en 1945: 150 élèves au High School; 320, au cours primaire et complémentaire. La bourse d'études de l'Amicale est de six cents dollars et se remet à une seule élève méritante. Le 22 août 1946, Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique du Canada et de Terre-Neuve avait demandé d'être reçu au couvent des Saints-Anges pendant son séjour à Sydney pour la consécration de Mgr Landry. Jours inoubliables. L'annaliste a noté un mot d'ordre laissé en souvenir: «Quand vous revenez au couvent, après la classe, vous devriez aller à la chapelle et renouveler votre oblation». Ce mot reste un programme.

En 1950, une aile fut construite pour quatre classes, la bibliothèque et diverses pièces. L'inscription totale de l'année scolaire fut de neuf cents élèves.[15]

Mabou

En 1928, la classe de XIIe fut ouverte et le High School fut complété. En septembre 1947, on reçut 52 pensionnaires et le nouveau cours commercial s'organisa.

Le Conseil général accorda la permission de construire un couvent, en 1950. Il fallait un terrain propice. Le 12 novembre 1950, on put obtenir un terrain que le propriétaire n'avait jamais voulu consentir à vendre: faveur de Mère Bourgeoys au jour de sa Béatification. Le vieux couvent

15. AMC, Sydney, HCND, X, II, p. 362-364.

sera transformé en école en 1952. Le 2 septembre, les sœurs déménagèrent dans le nouvel immeuble qui fut bénit par l'abbé Dougald J. Mac Eachern. L'ouverture officielle eut lieu le 28 octobre 1952 en présence de l'évêque d'Antigonish, Mgr J.R. Mac Donald.[16]

New Glasgow

En 1922 une école en briques, pourvue des avantages modernes et contenant dix classes fut édifiée. On agrandit deux fois la résidence des religieuses. La paroisse supporte les dépenses de la construction, du chauffage et de l'éclairage; elle offre un salaire convenable aux sœurs. Comme l'enseignement ne le cède en rien à celui des écoles publiques, les rivalités et difficultés s'apaisèrent peu à peu.

Le 15 avril 1929, M. le curé John-Joseph Mac Kinnon présenta une pétition aux autorités scolaires protestantes pour obtenir une juste rétribution des subsides et des allocations, et égalité de droits en faveur de l'école catholique. À la séance du 22 juin, il fit un bel éloge de l'éducation donnée au couvent.

Le Jubilé d'or de la paroisse et du couvent eurent lieu le 28 septembre 1937; les Anciennes se groupèrent en Amicale. Au cours de 1943-1944, les Enfants de Marie utilisèrent l'argent recueilli lors des deux concerts qu'elles organisèrent pour l'enrichissement considérable de la bibliothèque paroissiale: bel apostolat qui prouve que de tout temps d'admirables initiatives privées ont veillé à diffuser le bien et le beau!

16. AMC, Mabou, HCND, X, II, p. 364, 365.

Le couvent fut grandement endommagé par un vent de 70 milles à l'heure qui balaya le comté le 19 décembre 1951; les Sœurs prirent soin de plus de 600 élèves et il n'y eut pas de panique.[17]

ÉTATS-UNIS

Bourbonnais (1860) — Kankakee (1865) — Saint Albans (1869) — Waterbury (1869) — Lewiston (1881) — Chicago (1882) — New York (1886) — Providence (1890) — Pullman (1893) — École Sainte-Anne, Waterbury (1894)

Bourbonnais

Le couvent de Bourbonnais fut reconstruit en 1908: l'inauguration du nouvel édifice devait coïncider avec le Cinquantenaire de la fondation. Trois jours de célébration furent présidés par Mgr James-Edward Quigley, archevêque de Chicago: une centaine de prêtres et un grand nombre d'anciennes élèves prirent part au Jubilé.

En 1918, s'ouvrit l'École Saint-Marguerite, succursale pour les garçons. Dès 1837, l'école de Bourbonnais avait été érigée en école publique tout en restant paroissiale. Des maîtres laïques y avaient enseigné jusqu'en 1865, alors que les Clercs de Saint-Viateur en prirent la direction. En 1918, le curé de la paroisse, le R.P. Joseph-Antoine Charlebois, C.S.V., d'accord avec les directeurs, obtint deux sœurs pour y enseigner. En même temps, on voulut proposer un arrangement pour les classes de grammaire du couvent. En 1860, il y avait deux classes de l'école publique au pensionnat et les internes fréquentaient trois classes séparées. Vu le

17. AMC, New Glasgow, HCND, X, II, p. 365-367.

petit nombre de pensionnaires, la Communauté demanda aux directeurs de mettre les deux groupes d'élèves ensemble, en organisant quatre classes de deux divisions chacune. Le plan fut accepté.

Pendant ce temps, le High School ne restait pas étranger au souffle d'émulation qui emportait les écoles de l'État vers le progrès. Deux titres attiraient l'attention: celui de «Recognized» par le gouvernement, et celui de «Accredited» par l'Université de l'État. Le premier, conféré après une visite d'un inspecteur de l'État, signifie que l'école est reconnue comme un modèle du genre. Le second, qui se donne après un examen sévère de l'établissement, est plus difficile à obtenir et surtout à conserver; il place un High School au rang des meilleures institutions de l'État, et les élèves graduées ont le privilège de commencer leur cours universitaire sans examen préalable. La plupart des écoles catholiques entrèrent dans le mouvement afin de ne pas perdre leurs élèves qui se seraient dirigées vers les écoles publiques. Les premières démarches se firent en 1917; en 1920, le couvent est reconnu comme «Accredited» par l'Université de l'Illinois. En 1921, l'État lui accorde le privilège attaché au titre «Recognized». Les deux affiliations furent faites en termes élogieux. Pour obtenir ces deux titres, le cours d'études fut modifié et la bibliothèque fut augmentée considérablement; un laboratoire de Chimie et de Sciences Naturelles s'organisa.

En 1926, l'annaliste a noté que depuis 1893, il y avait eu parmi les élèves 14 conversions à la religion catholique et, depuis la fondation en 1860, 80 vocations religieuses pour différentes communautés. Elle ajoutait que les élèves fixées dans le monde restaient fidèles aux principes de la vie chrétienne: consolante moisson pour les missionnaires!

Le 6 octobre 1935, fut célébré le 75e anniversaire du couvent de Bourbonnais. À cette occasion, le R.P. John P. O'Mahoney, provincial des Clercs de St-Viateur, prononça une vibrante allocution:

> Comme toute entreprise de ce genre, les débuts furent héroïques. Les premières missionnaires de l'Ouest ont connu, tout comme Marguerite Bourgeoys, les peines de l'exil, les privations de la pauvreté, les embarras de tous genres. Mais comme leur vaillante Mère, ces bonnes sœurs étaient remplies de l'esprit apostolique; les mêmes vues surnaturelles les animaient, elles avaient au cœur la même ambition: gagner au Christ le plus d'âmes possible.

M. le Surintendant de «Kankakee County Schools» reçut une lettre lui demandant de présenter aux religieuses les hommages du gouverneur de l'Illinois:

> (...) During the seventy-five years of its constant service to God and to the cause of education, the Convent of Notre Dame, Bourbonnais, has been a valuable asset to Illinois, and specially to that splendid district in which it is situated. It is my earnest hope that the present anniversary is to mark but the beginning of an even longer and greater period of achievement for the Convent.
>
> (signed) Henry Horner, Governor of the State of Illinois.

Le Surintendant de l'Instruction Publique de l'État écrivit ses hommages:

> (...) Reverend Mother and Sisters, for near the entirety of a century you have kept faith with Illinois as it has grown to manhood. While we do not know you personally, we have seen your composite selves merged into the personalities of splendid youth and mature age, as those alumnae which you have sent out into the world as worthy representatives of the age-old yet ever needful training which you have imparted to them, have won their various battles in life.

> You have "fought the good fight". You have followed the distant star of your purpose. Throughout the many years, your institution, through you, has grown and rooted itself into the heart of its everwidening environment. You have seen that star grow gradually larger, brighter, and more profound in its intensity. (...)
>
> (signed) John A. Wisland
> Superintendent of Public Instruction
> State of Illinois.

En 1937, les Autorités scolaires réclamèrent l'admission des garçons dans les classes de l'École Supérieure. Plus tard, on demanda la même inscription pour les classes de la 5e à la 8e inclusivement. La Communauté répondit affirmativement.

Le 89e et dernière séance de fin d'année du High School eut lieu en juin 1949. La supérieure générale, avec l'approbation de Mgr Martin D. Mc Namara, avait donné l'autorisation de fermer le High School.

Les Sœurs apprirent avec joie, en 1953, que le couvent de Bourbonnais devenait le premier noviciat américain de la C.N.D. La maison accueillit 22 postulantes le 13 août. Elles s'établirent au 4e étage dans l'espace laissé libre depuis la fermeture du High School, quatre ans auparavant. En septembre, il restait 226 élèves répartis entre la 1ère et la 8e année.

Le terrain du couvent n'appartient pas à la Communauté, mais à la Fabrique de l'Archevêché de Chicago; si les Sœurs abandonnaient l'œuvre de l'enseignement à Bourbonnais, le terrain retournerait à l'Archevêché qui, dans ce cas, serait obligé d'acheter lui-même le couvent pour l'offrir à d'autres religieuses.[18]

---

18. AMC, Bourbonnais, HCND, X, II, p. 369-372.

Kankakee

On construisit une aile au sud de l'ancienne maison, en 1905. En 1915, de grandes fêtes marquèrent le 50[e] anniversaire de la fondation. Entre 1915 et 1921, sous le supériorat de S.S.-Arcadius, le High School fut affilié à l'Université catholique de Washington et accrédité par l'Université de l'Illinois.

Depuis 1917, les garçons avaient des locaux au couvent, moyennant un loyer mensuel, mais leurs appartements devenaient trop exigus et les paroissiens résolurent de construire une école de six classes, à leurs frais, en 1927; elle prendra le nom d'École Sainte-Rose. Six Sœurs y enseigneront.

En juin 1929, il fut question d'une campagne en vue de l'érection d'un mat sur le terrain de l'École Sainte-Rose. Les anciens élèves en concertèrent avec l'abbé Peter B. Dufault, curé. Ils atteignirent le plus grand nombre possible des élèves de leur regrettée maîtresse, S.S.-Théodore, et demandaient à chacun un dollar afin de pouvoir dédier le mat à sa mémoire. Le 9 juin 1929 eut lieu l'inauguration du mat de 70 pieds, en présence du curé et d'anciens élèves qui avaient préparé une démonstration où la fanfare militaire alternait avec le chant des garçons de l'école. M. le curé a remercié «au nom de S.S.-Théodore» qui, selon son expression «doit se réjouir au ciel de voir ses anciens élèves unis dans une même pensée de gratitude». Sur une base quadrangulaire en ciment, une plaque de bronze porte l'inscription suivante:

TO THE MEMORY
OF OUR
FAITHFUL FRIEND AND TEACHER
MOTHER SAINT THEODORE
erected by
HER BOYS OF SAINT ROSE SCHOOL
Classes 1884-1925
May 31, 1929 P.B. Dufault, Pastor

Hommage sincère rejoignant dans la gloire une humble ouvrière de la C.N.D., apôtre, digne fille de Marguerite Bourgeoys.

En 1940, ce fut le 75e anniversaire de Kankakee. Les deux Sœurs fondatrices y arrivèrent en 1865 pour recevoir 50 élèves au début. Lors du Jubilé, 550 élèves étaient inscrits. La maison se nomme Séminaire depuis qu'elle fut incorporée par l'État en 1874. La célébration fut très belle. Un certain nombre des élèves des deux écoles ont interprété «*The Coming of the Marguerites,*» c'est-à-dire l'histoire de la maison depuis sa fondation. Les Anciens ont offert mille dollars.

Le parc situé en face du couvent, donné par M. le curé Pierre Paradis, fut remis aux Sœurs de Kankakee chargées de Saint Mary's Hospital. Il valait 10000 dollars, d'après l'offre de vente de S.S.-Marie-Ananie, dépositaire générale du temps. Le capital du couvent passa donc de $34000 à $24000.

En 1950, M. le curé, devenu Monsignor Dufault, avait demandé à la C.N.D. d'ouvrir un Jardin d'enfance pour que les jeunes puissent commencer leurs classes en dehors de l'école publique. Mère St-Ignace acquiesça à son désir et S.S.-Laura-Marie en fut la première maîtresse. L'œuvre du couvent se poursuit avec ardeur. Le Club des Mères organisé en 1944 se montre très dévoué; l'Amicale soutient financièrement l'œuvre; le clergé, les professeurs laïques collaborent parfaitement avec les sœurs. En 1950, deux Sœurs eurent la charge de la sacristie et de l'instruction religieuse à la Mission Notre-Dame de Fatima, chaque dimanche. L'inscription de 1952 se lisait ainsi: 500 élèves

à l'école élémentaire; 60 au Jardin d'enfance; 88 au High School.[19]

Waterbury

De 1911 à 1916, les Sœurs prirent soin de la sacristie de l'église Ste-Marguerite et s'occupèrent du catéchisme du dimanche; elles rempliront cet office jusqu'à l'arrivée des Sœurs de la Merci en 1916.

En mars 1913, Notre Dame Academy de Waterbury fut affiliée à l'Université catholique de Washington: l'Université voulait élever le niveau de l'éducation catholique en ralliant à son programme d'études tous les High Schools et les Collèges.

Le Cinquantenaire de la fondation fut l'occasion de fêtes grandioses qui se prolongèrent durant cinq jours. Mère Sainte-Euphrosyne, supérieure générale, y prit part. Une messe pontificale fut célébrée à l'église de l'Immaculée-Conception par un enfant de la paroisse, l'évêque auxiliaire de Hartford, Mgr John G. Murray. L'Alumnae remit une généreuse offrande de cinq mille dollars, expression de touchante gratitutde.

La grande question soulevée en 1923 était la création d'un High School catholique à Waterbury. On trouvera cet historique au chapitre onzième, qui traite des fondations aux États-Unis. Jusqu'à 1957, Notre Dame Academy et Waterbury High School étaient ensemble à la même adresse;

19. Kankakee, HCND, X, II, p. 374-375.

les espoirs et les intérêts étaient partagés par la même famille religieuse qui veillait à l'œuvre d'éducation en voie de progrès.

Le 9 septembre 1929, on souligna le 60e anniversaire de la fondation. Environ 10 000 élèves étaient passées dans la maison et 450 élèves avaient reçu le diplôme de l'Institut. S.S.-Dunstan, supérieure, entreprit l'œuvre du Catholic High School du Connecticut. Vers la mi-avril 1930, le Surintendant des Écoles Secondaires du Connecticut envoyait une lettre qui reconnaissait l'institution comme École de l'État et la plaçait sur le même pied que les grandes écoles de l'État.

Le Conseil général accorda l'autorisation d'acheter la propriété Goss sur la rue Church, le 26 février 1940, en vue du développement de l'œuvre. En septembre 1945, étant donné l'inscription considérable, le Jardin d'enfance s'organisa dans une maison séparée connue sous le nom de Squash Court. En 1947, on loua une maison sur la rue State pour les élèves du Jardin d'enfance et celles de 5e année. Cette maison fut achetée en 1948 pour des classes supplémentaires de l'Académie.

La première postulante sortie de ce couvent fut Zita Fox qui devint Sœur Sainte-Zita-Marie.[20]

Saint Albans

En 1903, Sœur Sainte-Marie-Madeleine devint supérieure locale de la maison qui était dans une situation précaire

20. AMC, Waterbury, HCND X, p. 376-379.
Note: Notre Dame Academy et Waterbury High School étaient ensemble jusqu'à 1957 (1869 et 1926). Ainsi, quelques détails importants sont inscrits au chapitre 7e et au chapitre 11e.

au point de vue financier. Elle œuvra avec énergie et changea le problème: maison restaurée, dette éteinte, nombre de pensionnaires triplé. Les deux dernières années du High School s'ajoutèrent au programme.

Une longue tradition de la C.N.D. prit fin en 1930, quand les garçons furent admis au High School. Cette année-là, par la courtoisie de M. George Wright, Surintendant des écoles publiques, les élèves de l'Académie eurent l'avantage de partager le laboratoire, les leçons des professeurs de Sciences et les démonstrations avec les élèves de l'école publique de l'Académie «Bellows Free Academy», High School public; les leçons de Chimie et de Physique, le laboratoire, les tests, les examens semestriels et finals ont été les mêmes qu'à l'école publique. Quatre programmes d'études étaient offerts à Saint Mary's High School: cours classique, latin-scientifique, général, commercial.

En 1948-1949, l'annaliste de Saint Albans a noté que depuis des années, à part leurs devoirs d'enseignantes, les Sœurs ont fait le catéchisme dans l'une ou l'autre des paroisses environnantes où il n'y a pas d'écoles de paroisse. Cette année-là, précisément le samedi, elles se dirigeaient vers Fairfax, Fairfield, East Fairfield et Bakerfield. Elles y exercent un véritable apostolat, préparant les enfants de dix à douze ans à la confirmation et même au baptême. Comme Mère Bourgeoys doit être fière de ses missionnaires, prolongeant son rêve d'apôtre au 20e siècle! Le dimanche, deux Sœurs essaient de compenser la carence de l'enseignement religieux dans les écoles publiques, à Saint Albans même. L'œuvre de Dieu n'est pas seulement en pays de mission. La ferveur des jours de la fondation demeure, alors que les annales portaient en dédicace: «À la Reine du ciel,

Fondatrice et première supérieure de notre Congrégation», 1er mai 1870.[21]

Saint Johnsbury

Le 25e de la fondation fut célébré en 1904: les fêtes furent très belles. Les Anciennes remirent trois cents dollars comme expression de leur gratitude. En 1915, l'abbé E.C. Drouin, curé, changea le programme d'études et adopta six cours anglais des écoles publiques. Le sacrifice fut grand pour les élèves et des changements importants s'imposèrent aux professeurs.

Depuis 1894, les Sœurs avaient assumé les tâches de sacristine à l'église sans aucune rémunération; en 1921, la Communauté rappela la Sœur qui en était chargée et ne la remplaça pas.

Le Cinquantenaire du Mont Saint-Joseph à Saint-Johnsbury fut célébré les 1er, 2 et 3 août 1929, sous la présidence d'honneur de Mgr J.J. Rice, évêque de Burlington. Les Anciennes formèrent alors l'Amicale Notre-Dame-des-Victoires et offrirent au couvent deux mille cinq cents dollars en hommage: don royal! Plus de trois cents élèves étaient venues à la fête.

Les années se succèdent, un peu semblables. Pour une longue période, aucun fait saillant: seule, la vie au service du Seigneur et de l'éducation, dans la calme expression des jours qui passent sans éclat.

Depuis plusieurs années, le couvent avait le High School sans aucune affiliation supérieure. En 1951, les pensionnaires

21. AMC, Saint-Albans, HCND, X, II, p. 379-381.

ne furent plus acceptées et l'on réalisa des réparations considérables dans le but d'obtenir l'approbation du High School: laboratoire, bibliothèque centralisée. Enfin, le 26 septembre, M. Max Barrows apportait la réponse si longtemps attendue: affiliation du High School pour trois ans. Le 23 avril suivant, le couvent recevait le premier chèque de la ville qui donnait $175. par année pour chaque élève d'un High School approuvé.[22]

Lewiston

En 1904, on sépara les deux écoles de la ville: les Sœurs de la Merci prirent la direction de l'École Saint-Joseph et les Sœurs de la C.N.D., celle de l'École Saint-Patrice. Cette dernière école, don de M. le curé Thomas-H. Wallace à ses paroissiens porte son nom: «Wallace Grammar School». Il en coûtait aux Sœurs de dire adieu à l'École Saint-Joseph où elles avaient tant travaillé.

En juin 1906, des diplômes furent accordés pour la première fois aux élèves; auparavant, elles avaient le droit de se présenter au High School, mais ne recevaient pas de parchemin.

Grâce à l'action concertée de Mgr Walsh, évêque de Portland, Maine, et de M. le curé Mgr Michael-Charles McDonough, le couvent fut reconstruit en 1912, à l'angle des rues Blake et Walnut. Les travaux commencèrent le 10 juin. Le 5 avril 1944, le Dr Frank Correo fit don d'une table de communion. L'inscription des élèves était alors de trois cents élèves répartis de la 1ère à la 8e année inclusivement; huit religieuses enseignaient. Il en était ainsi en 1951. La maison avait un cachet particulier parce que la vie s'y

22. AMC, Saint-Johnsbury, HCND, X, II, p. 381-382.

déroulait sur un plan d'intérêt sincère à chaque élève. Atmosphère créée par le don total des éducatrices qui demeuraient longtemps au poste, connaissaient les familles, participaient à la vie paroissiale. Vie simple d'ouvrières et d'éducatrices, d'élèves studieuses, qui écrivaient ensemble des pages d'histoire de l'éducation au fil des jours. L'art dramatique, la langue parlée, le piano, le chant offraient la culture générale très appréciée des parents qui se montraient bien généreux pour le couvent.[23]

Chicago

En septembre 1904, l'Académie Saint-Louis qui avait été fermée en 1901, s'ouvrit de nouveau, mais dans un local différent sur la rue State. S.S.-Aubert est la supérieure-fondatrice de cette nouvelle demeure ; elle y travaillera jusqu'en 1918. À cette époque, un High School fut organisé et un cours commercial s'ouvrit ; on comptait cinquante pensionnaires.

En mars 1928, le R.P. James-A. Cunningham, Surintendant des écoles du diocèse, fit sa première visite au couvent. Il se montra satisfait de toutes les classes et souligna la propreté des locaux scolaires. Quelques jours plus tard, il envoyait deux surveillantes des écoles publiques qui, elles aussi, apprécièrent la préparation des élèves. Le lendemain, l'arrivée des trois membres du Comité des Examinateurs de «Public School Board of Education» fut le sommet des enquêtes ; ils visitent toutes les classes, assistent à l'enseignement des religieuses dans les différentes branches du programme d'études. Leur rapport est excellent et l'École est pleinement accréditée. Le 23 janvier et le 4 juin 1934, les

23. AMC, Lewiston, HCND, X, II, p. 382-384.

élèves subirent les examens préparés par le Comité catholique de l'archidiocèse de Chicago. Questions difficiles, mais résultats satisfaisants.

Le 27 septembre 1934, les élèves participèrent au grand mouvement en faveur du bon cinéma. Ce matin-là, 70 000 enfants marchèrent en procession, drapeaux et oriflammes en mains; on y lisait ces mots: «Nous voulons des vues animées que nous pourrons regarder sans danger». L'église Notre-Dame de Chicago fut choisie comme lieu de ralliement pour les fêtes d'action de grâces de la Béatification de Marguerite Bourgeoys qui groupèrent plus de 600 amis et anciens élèves.[24]

New York

Le 28 juin 1911, l'École Saint-Jean-Baptiste célébra le 25e anniversaire de sa fondation. En 1912, une nouvelle propriété fut achetée au prix de $60000. pour permettre à l'œuvre de progresser. Mais, dès 1920, il fallut songer à un local plus vaste. L'Académie reçut l'affiliation de l'Université en 1923. L'Association des anciennes élèves fait partie de la Fédération Internationale des Alumnae, depuis 1925.

L'école paroissiale Saint-Jean-Baptiste qui, depuis longtemps avait pris de grands développements dans un immeuble avoisinant l'église du Saint-Sacrement fut transportée dans une autre bâtisse en 1926. Cette même année, l'Académie Villa-Maria ne répondant plus aux besoins, la supérieure locale demanda l'autorisation de chercher un autre site. L'Autorité du diocèse est consultée. Mgr John Dunn, évêque

24. AMC, Chicago, HCND, X, II, p. 384-388.

auxiliaire du cardinal Patrick Hayes, conseille de voir la possibilité d'établissement aux environs de New Rochelle ou au Bronx, car le comté de Westchester comptait un bon nombre de communautés exemptes de taxes. La Communauté donne à la supérieure locale la permission de vendre l'immeuble de la 79e rue, «Villa Maria Academy». En fait, il fut acquis par une corporation pour la valeur de $35000, le 5 février. Le 4 avril, une dépêche de Montréal communiquait la défense de poursuivre les démarches relatives à l'achat d'une propriété. Cependant, le Conseil diocésain en avait déjà approuvé une qui était sur la paroisse de l'Assomption. Une autre propriété de huit acres était aussi en vue, mais ses possesseurs ne voulaient pas la vendre. Moyennant un courtage, Madame T. Fox s'engagea à préparer les négociations avec les maîtres du domaine, M. et Mme Van Horne Ellis. Le 7 juin, le Conseil consentit à l'achat et, le 15, M. et Mme Ellis cédaient leur propriété. Le plan de la nouvelle école était tracé; il fut soumis et approuvé. Les Sœurs louèrent une habitation temporaire sur Country Club Road et s'y rendirent le 18 août. Les Sœurs enseignant à l'École Saint-Jean-Baptiste résidèrent temporairement à leur école puisqu'une mission autonome s'y ouvrait en septembre 1927; depuis vingt-huit ans, elles habitaient à l'Académie Villa Maria. S.S.-Thècle fut la première supérieure de ce nouveau couvent Saint-Jean-Baptiste.

Jusqu'en 1922, l'Académie Villa Maria était incorporée à l'État de l'Illinois, sous le nom de Séminaire Saint-Joseph. Un avocat consulté, M. Charles Lalanne, fit remarquer aux Sœurs qu'un jour ou l'autre, elles seraient dans l'obligation de payer de lourdes taxes à la ville de New York si la situation se maintenait. On entreprit des démarches et, le 13 décembre 1922, l'Académie fut officiellement incorporée à l'État de New York par un décret. L'autel et les sept verrières

sont un don de M. John Beatty, l'entrepreneur qui transforma la maison Ellis.

En 1934, après de longues délibérations, il fut entendu entre les Pères du Saint-Sacrement et les Sœurs de la C.N.D. que l'École St-Jean-Baptiste serait entièrement sous la direction des Sœurs de la C.N.D., y compris les classes de garçons confiées jusque là aux Frères Maristes; alors la résidence destinée aux Frères fut attribuée aux Sœurs. En 1938, les Sœurs de l'École Saint-Jean-Baptiste reçurent une lettre du Reverend William R. Kelly, Surintendant des Écoles du Diocèse, leur annonçant que leur École était accréditée pleinement par le Département de l'Éducation.

Après une visite du Dr Carter d'Albany et les enquêtes qu'il avait faites lors d'une visite dans les classes de l'Académie, le 22 mars 1941, le Département de l'Éducation d'Albany fit parvenir le parchemin de la charte permanente qui plaçait l'Académie Villa Maria, Bronx, New York, au niveau des autres institutions et accordait les privilèges que concède ce titre.[25]

Providence

Le 11 mai 1903, M. le curé Grace inaugura les travaux de construction de la nouvelle école paroissiale de Sainte-Marie, sur la rue Bainbridge. L'édifice aura trois étages de hauteur, au-dessus du sol. Il mesurera 148 pieds par 80 pieds; on y aménagea douze classes, une salle et toutes les pièces requises. L'école s'ouvrira en janvier 1904, pour accueillir sept cents enfants. Mgr Matthew Horkins, évêque de Providence, la bénit en septembre 1904. Les Sœurs de la C.N.D.

---

25. AMC, New York, HCND, X, II, p. 390-393.

remplaçaient les Ursulines. S.S.-Alban travailla dix-neuf ans comme professeur et comme supérieure à Providence et son nom reste inoubliable ; elle fut une force spirituelle et une puissance intellectuelle au service de la maison.

Le 6 mai 1916, une lettre réjouit le personnel religieux de l'École :

> Révérende Sœur Supérieure,
>
> J'ai le plaisir de vous annoncer, qu'à une réunion de la Commission d'Éducation de l'État, tenue le trois mai 1916, l'Académie Ste-Marie a été approuvée pour l'année scolaire courante, selon les prévisions du chapitre 446 des Lois Publiques. Cette approbation est une condition nécessaire pour l'entrée à l'École Normale du Rhode Island.
>
> Veuillez bien remarquer que l'approbation ne vaut que pour l'année se terminant le 30 juin 1916 ; mais la durée de cette approbation est la même pour toutes les écoles secondaires privées ou paroissiales et finit à la date indiquée.
>
> Votre bien dévoué,
> Walter Ranger, secrétaire.

L'espoir d'avoir un couvent neuf s'évanouit en 1929 quand de grandes réparations modifièrent la vieille maison ! Ces améliorations devaient prolonger la vie de l'institution. Mais, pourtant, le 1er juillet 1938, ce fut la dernière messe dans la chapelle. Les Sœurs passèrent l'année dans un local à trois étages situé sur la rue Westminster. En septembre, elles reprirent l'enseignement aux garçons à la place des Frères des Écoles Chrétiennes pour les cours de 5e, 6e, 7e et 8e années. Le nouvel édifice Sainte-Marie s'ouvrit en septembre 1939. Demeure vaste et bien éclairée que l'évêque avait fait construire pour les Sœurs. Il donna lui-même l'autel en mémoire de ses parents. Des dames amies aidèrent M. le curé Austin J. O'Toole à meubler la résidence. Les Sœurs apprécièrent grandement la charité des paroissiens ;

leurs délicatesses se lisent dans tous les recoins du couvent. «May the walls of the new St Mary's reverberate with the same joy, peace and happiness as the old», écrit l'annaliste. Espérance et foi.

Avec la séance de fin d'année de juin 1940, s'ouvrirent les fêtes du 50e anniversaire du Couvent qui furent très belles. De nombreux élèves devenus prêtres du clergé diocésain ou du clergé régulier prirent part à la célébration présidée par Mgr Francis P. Keough, évêque de Providence.

Les Sœurs durent quitter leur maison pour s'établir dans un immeuble scolaire laissé vacant par le Département des Écoles Publiques. La bénédiction de la nouvelle Académie se fit le 14 octobre 1946, dans une cérémonie très simple.[26]

Pullman

En 1926, l'Académie St-Louis comptait 14 religieuses et 353 élèves, dont 52 au High School, 34 au cours commercial, 94 garçons. Les pensionnaires étaient au nombre de 58.

En 1934, les élèves du cours primaire, les quatre premiers degrés du cours, ainsi que les garçons à tous les degrés, avaient été congédiés à cause de l'exiguïté du local.

En 1938, S.S.-Théobald qui avait été l'une des quatre fondatrices et y était demeurée durant dix-sept ans, retourna à Pullman comme supérieure après dix-sept ans d'absence. Elle revit ses anciennes élèves, ses anciens élèves devenus prêtres. Ce sont des joies profondes que le Seigneur inscrit parfois dans la vie des missionnaires.

---

26. AMC, Providence, HCND, X, II, p. 393-394.

En 1943, l'Académie St-Louis qui était un pensionnat depuis 1906, ferma ses portes aux élèves internes, en raison de l'augmentation du nombre des élèves de l'École Supérieure et des classes élémentaires. C'est qu'il fallait construire ou utiliser l'espace du dortoir: on opta pour cette dernière solution. Cinq grandes classes et seize chambres furent prises à même le dortoir transformé.

En 1944, selon le désir de Mgr Sheil, quatre Sœurs donnèrent généreusement leur temps et leurs services durant six semaines d'été pour prendre soin de 250 enfants, au Parc Calumet. De tout temps, les Sœurs ont été disponibles pour servir à l'appel de l'Église: cette tradition est dans la plus pure inspiration des offres de Mère Bourgeoys à qui la réclame!

De 1944 à 1950 et au-delà, un Père Carme assura la messe quotidienne au couvent, excepté le samedi et le dimanche. On voit qu'en 1948, 50 élèves furent reçues dans le tiers-ordre du Carmel, s'engageant à dire le rosaire chaque jour. Ce fait laisse voir un peu le climat de piété qui influençait les élèves du temps. L'Oeuvre éducatrice des Sœurs rencontrait ainsi une réponse au zèle déployé.

Quand le système électronique fut installé dans l'École en 1949, le premier message fut transmis au personnel étudiant. Émerveillement de l'époque; fait peu remarqué trente ans plus tard![27]

École Sainte-Anne- — Waterbury

En septembre 1901, 433 élèves s'inscrivent, mais cinquante optèrent bientôt pour l'école publique. Le même

27. AMC, Pullman, HCND, X, II, p. 394-395.

nombre se maintint les années suivantes, et huit classes sont en activité.

Le 27 juin 1906, l'annaliste a écrit: «Depuis trois jours déjà, nous avons reçu la décision de la Communauté concernant la fermeture de l'École. La raison donnée est une: le manque de sujets pour continuer l'enseignement aux garçons. Nous recevons cet ordre avec soumission». Aucun commentaire: dans la foi, on accepte de renoncer à un rêve cher de dévouement aux élèves, dans telle circonstance donnée.

Le cahier manuscrit renferme à la suite de la nouvelle, l'inventaire de la maison écrit d'une main ferme, sans plus de détails. Peu de choses de valeur pour l'avoir d'une maison! Parfum de pauvreté authentique!

9 lits:	$ 82.
1 poêle:	$ 75.
coton:	$ 49.
1 piano:	$425.
coutellerie:	$ 50.
tapis:	$178.
toile:	$ 70.

Le reste s'exprime en quelques chiffres attestant la pauvreté des Sœurs... et la joie de l'atmosphère. Témoignage discret et inédit à recueillir!

Les supérieures locales qui se sont succédé à Sainte-Anne sont: S.S.-Hildegarde, supérieure-fondatrice — S.S.-Amédée — S.S.-Pierre-de-Vérone — S.S.-Luména. Mère Saint-Anaclet était supérieure générale à l'époque de la fermeture; Mère

Saint-Jean-Baptiste l'était à l'ouverture, le 23 novembre 1894.[28]

Il est opportun de souligner qu'il est très difficile de signaler des événements qui soient du domaine de l'histoire quand les notes fournies sont trop générales ou trop concises. D'autre part, des traits et des détails permettent de reconstituer un tableau bref mais très particulier, à la fois fort intéressant et fort précieux pour des recherches.

Il faut dire aussi qu'à travers ces pages qui sont présentées telles des diapositives, l'esprit et le cœur trouvent des liens authentiques qui font oublier l'apparente monotonie des exposés: faits semblables, jubilés, statistiques, constructions, changements dans le cours d'études, notes historiques, insertion dans les écoles paroissiales ou les écoles publiques, service d'Église, hommage de bienfaiteurs, sympathie pour l'œuvre, hostilités, que sais-je? Le contexte sait prendre ces fragments isolés de couleurs variées et locales: les villes et les pays réfléchissent alors le ciel avec des nuances que, seuls, les gens de telle région pourront bien voir.

Cette gamme de richesse, d'offrande et de joie tisse «notre Histoire»: l'Étable de Mère Bourgeoys reste le joyau du centre qui irradie d'innombrables rayons.

---

28. AMC, Cahier manuscrit, HCND, X, p. 395 à 397.
Note: L'expression «High School» est employée dans l'historique des maisons, parce qu'il semble que les expressions «Écoles supérieures ou Écoles Secondaires» en usage au Québec ne traduisent pas exactement la même réalité.

CHAPITRE HUITIÈME

FONDATIONS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC 1900-1950

École Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, Verdun (1900) — Saint-Malo (1902) — Bromptonville (1903) — École Marguerite-Lemoyne (1903) — Saint-Pascal (1905) — Danville (1906) — Tétraultville (1907) — École Sainte-Hélène (1908) — École d'Enseignement Supérieur (1908) — Ville-Émard (1908) — École Jacques-Cartier (1909) — Asbestos (1909) — École Marie-Charlotte (1911) — Rosemont (1913) — École Saint-Willibrord (1913) — École Notre-Dame-de-la-Paix (1915) — École N.D.-de-Lourdes, Iberville (1915) — École Saint-Antonin (1915) — École Normale de Sherbrooke (1922) — École Marie-de-l'Incarnation (1923) — École Jeanne-Mance (1923) — Sainte-Adèle (1924) — École N.-D.-Auxiliatrice (St-Jean) (1924) — École Sainte-Marie, Tétraultville (1925) — École Notre-Dame-de-Lourdes, Verdun (1929) — École des Saints-Martyrs-Canadiens (1931) — École Thomas d'Arcy McGee (1931) — École Notre-Dame-de-Fatima, Mégantic (1931) — École Saint-David (1931) — École Lartigue (1931) — École La Salle (1933) — École des Sciences Domestiques (1941) — Alma (1943) — Collège Marianopolis (1944) — École Notre-Dame, Sorel (1946) — École Saint-Jean-Baptiste (1949) — École Sainte-Bernadette (1949) — Rosemère (1950).

Au cours de la période se situant entre 1900 et 1950, la Congrégation de Notre-Dame a accepté de nombreux centres d'enseignement dans la Province de Québec. Des circonstances variées ont indiqué et motivé cet engagement et ce rayonnement: quelques notes historiques permettent de suivre les sœurs dans l'épopée missionnaire qui se poursuit. À cette époque, encore, ouvrir un autre centre d'ensei-

gnement sous-entendait essentiellement préparer un nouveau champ d'apostolat.

École Notre-Dame-des-Sept-Douleurs

Le 11 juillet 1900, un an avant la fondation de la paroisse, les catholiques résidants de Verdun avaient élu trois syndics d'école et, en septembre, l'enseignement avait été organisé par deux professeurs laïques. Cinquante élèves, garçons et filles, fréquentaient cette école provisoire.

Quand la Commission Scolaire fut régulièrement formée, on demanda des Sœurs de la C.N.D. pour enseigner aux filles, et pour diriger les classes de garçons confiées aux laïques. Mère Sainte-Sabine, supérieure générale, accepta la fondation. On sait que, dès 1673, le fief de Verdun était devenu par libre donation de ses premiers propriétaires, le Major Zacharie Dupuy et sa femme Jeanne Croissard, la terre des Sœurs, ce qui voulait dire dans le temps, la propriété de Marguerite Bourgeoys elle-même et de ses filles. Mère Bourgeoys a foulé ce sol il y a deux siècles: les Sœurs s'y établirent avec joie.

Chaque matin, de 1900 à 1905, les sœurs se rendent à l'église-école dans le soubassement de la chapelle. Elles demeurent à l'École Saint-Charles qui devint l'École Jeanne-Leber. S.S.-Adélard était supérieure à la mission Saint-Charles et dirigeait l'école de Verdun. Sur la demande expresse de Mère Saint-Anaclet, supérieure générale, en septembre 1905, les sœurs ne devaient plus voyager pour remplir leur mandat. Monsieur le curé Richard offrit la sacristie de la vieille église, mais l'installation retardera. En attendant, les sœurs habitent une maison louée sur la rue Éthel: elles y demeurèrent jusqu'au 12 janvier 1906,

alors qu'elles eurent un logement plus approprié. La Commission Scolaire ayant acheté l'église-école en 1905, le haut de l'église fut divisé en classes. Le 23 avril 1906, M. le curé demanda aux sœurs de prendre la direction entière de l'école des garçons: le Conseil général accepta pour un an.

De 1900 à 1912, les sœurs furent invitées à préparer des séances dramatiques au profit de l'église et à prêter leur concours pour les tombolas et les banquets. Alors les murs démontables des classes étaient enlevés pour obtenir une vaste salle. C'étaient là de grandes fatigues à ajouter à l'enseignement.

La Commission Scolaire avait fait construire une résidence en brique de 60 pieds par 35 pieds à trois étages, à proximité de l'église-école, en 1911. Une nouvelle école fut érigée en 1913, sur la rue Treehern, assez éloignée de l'église; en 1914, l'église-école fut remplacée par une bâtisse sur la rue de l'Église; les sœurs y entrèrent le 28 décembre 1914. Elle prit d'abord le nom d'École Saint-Joseph, puis, en 1924, celui d'École Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Les sœurs se chargèrent de la direction de l'École maternelle que la Commission Scolaire avait érigée. Elles y ouvrirent onze classes le 7 janvier 1925 pour une inscription de 400 enfants, garçons et filles.

L'École Notre-Dame des Sept-Douleurs et l'École maternelle réunies comptaient un personnel de vingt-deux religieuses et 19 laïques, pour une inscription totale de 1330 élèves, dont 277 garçons, répartis en trente et une classes. Quel progrès en vingt-six ans! Il y avait alors deux religieuses, une institutrice, et 98 élèves.

L'école devint École Supérieure et donnera les cours de 11e et de 12e années. Les progrès à réaliser comptaient

sur le ferme appui de Mgr Richard, curé, qui fut président de la Commission Scolaire de Verdun, de 1899 à 1931. Il mourut en 1945; il fut toujours un ami sincère du couvent.

Le cours de commerce spécialisé fut inauguré solennellement le 9 septembre 1953: ainsi, le cours régulier se voyait couronné par une option favorable aux élèves intéressées au travail de bureau.

Saint-Malo, Québec

En 1898, se détachait de la paroisse Saint-Sauveur de Québec, un groupement qui devait devenir, après 25 ans, une paroisse pleine de promesses. Le curé-fondateur est Monsieur J.-Herménégilde Bouffard. Un de ses premiers soins fut de demander les Sœurs de la C.N.D. pour une école de filles réclamée de Messieurs les Commissaires. Le 12 avril 1901, la Commission Scolaire acquit le terrain et, le 18 août de l'année suivante, l'école était bénite solennellement.

Arrivées à Québec depuis quelques semaines et résidant à Saint-Sauveur, les sœurs désignées pour l'Académie Notre-Dame de Saint-Malo, s'y rendirent le 19 août 1902. S.S.-Concorde fut la supérieure-fondatrice. En septembre, elles accueillirent 256 élèves. Une première messe fut célébrée dans la chapelle le 13 avril 1903 et, le 19 mai suivant, l'indult autorisant à y garder le saint Sacrement apportait le bonheur. De 1910 à 1917, l'École de Saint-Malo entra dans une ère de prospérité. En 1920, un projet de construction fut étudié; le 2 janvier 1924, les classes s'installèrent dans un immeuble mesurant 140 pieds par 80 pieds

1. AMC, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. (1900)

et 780 élèves furent réparties en 25 classes. La vieille bâtisse fut améliorée et transformée pour des pièces à l'usage des religieuses. L'Amicale Notre-Dame-Médiatrice date de 1929.

L'annaliste a noté un fait communautaire particulier, en octobre 1943. Les Hospitalières de Saint-Augustin de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Québec avertirent alors la Congrégation que leur Communauté procédait à l'exhumation des corps de leur cimetière. Or, S.S.-Jeanne-de-la-Croix, C.N.D., en mission au couvent de Saint-Malo, décédée en octobre 1918 pendant l'épidémie de grippe espagnole, avait été inhumée dans leur cimetière. Ses ossements furent exhumés, déposés dans un autre cercueil et transportés au Caveau de Montréal. Une petite fiole contenant ses vœux religieux et la date du décès, une chaînette de métal sont les seuls articles retrouvés dans la fosse. «Vingt-cinq dollars furent adressés en reconnaissance aux religieuses pour les vingt-cinq ans de séjour», précise le récit.

Pendant la restauration de l'église en juin 1947 et jusqu'à décembre, la salle de l'école joua le rôle d'église paroissiale; les dérangements inhérents à cette décision sont acceptés dans l'esprit qui rejoint la pensée de Mère Bourgeoys: «filles de paroisse».

Faut-il noter qu'en septembre 1950, le couvent de Saint-Malo eut l'honneur d'accueillir les deux Carmélites qui fondèrent le Carmel de Québec. L'une d'elles, Sœur Cécile-de-la-Vierge-Marie, économe, était une élève de Saint-Malo.

Les événements importants sont rares, mais la vie quotidienne est tissée de beaux jours au service de la jeunesse.[2]

2. AMC, Saint-Malo. (1902)

Bromptonville

On était au 25 mars 1902. Mgr Paul Larocque, évêque de Sherbrooke, venait de nommer à la cure de Bomptonville, Monsieur Joseph-Siméon Larocque, son secrétaire. Le pasteur s'intéressa d'abord à la cause de l'école dans sa paroisse. Plusieurs Communautés offrirent leurs services, mais il désirait avoir des Sœurs de la C.N.D. comme à Richmond, à Windsor Mills et à Sherbrooke.

La demande fut portée au Conseil général qui délégua l'Assistante générale, S.S.-Calixte, et la supérieure de Sherbrooke, S.S.-Adolphe, pour étudier le problème. Celles-ci se rendirent auprès de la Commission Scolaire avec Monseigneur Hubert-Olivier Chalifoux. Après bien des hésitations, le Conseil général donna son adhésion au projet, le 8 janvier 1903. Le 7 mars, les plans étaient approuvés par le Surintendant de l'Instruction Publique de la Province de Québec et, le 14, les contrats étaient signés aux conditions conservées au Dépôt général.

S.S.-Aimée-de-Marie fut nommée supérieure-fondatrice du nouveau couvent le 27 juin 1903. Elle alla visiter la mission avec S.S.-Victorine le 15 août et «l'angelus du midi fut leur première prière faite en communauté à cette Vierge aimée» a noté l'annaliste. Le soir même, elle retournèrent à Sherbrooke.

Le 2 septembre, un mercredi, les sœurs étaient cinq, dont une sœur novice, pour inaugurer la mission. On les accueillit officiellement dans la paroisse le dimanche suivant. Le 10, elles inscrivirent deux cents élèves, garçons et filles. Les Commissaires adoptèrent à l'unanimité les livres et les programmes de la C.N.D. La confiance des gens était touchante. Deux institutrices laïques se joignirent aux sœurs.

Mais comment classer suivant leur capacité tant d'élèves dont plusieurs ne fréquentaient plus les écoles? On fit deux classes pour les garçons et trois classes pour les filles; on organisa le cours anglais qui correspondait aux besoins d'un certain nombre d'enfants. Le 15 septembre, on reçut 15 pensionnaires. Mère Sainte-Anaclet, supérieure générale, fit sa première visite officielle le 28 septembre: tout manquait, mais l'affection et le respect constituaient le cérémonial traditionnel des visites. En septembre 1904, le Conseil général fit désigner la maison sous le nom de Pensionnat de Marie-Immaculée.

En septembre 1936, on ne prit pas de pensionnaires au couvent parce que le nombre croissant des élèves obligeait à utiliser tous les locaux pour des classes. Les sœurs participaient à la vie de la paroisse et vivaient ses problèmes. Ainsi, le 20 mars 1948, quand la rivière Saint-François déborda, le village fut inondé; trente maisons furent démolies; plus de cent familles se trouvèrent sans abri. Les sœurs invitèrent plusieurs personnes en attendant une solution; le rosaire fut récité sans interruption partout où l'on pouvait se grouper. Le couvent fut préservé par sa position élevée et son recours à Marie. Partout, les sœurs collaborent avec les gens, comme le faisait Mère Bourgeoys aux premiers temps de la colonie. Présence discrète et secourable, présence qui rend sensibles les tendresses de la Providence, sous tous les ciels: humble participation au charisme de la Fondatrice!

L'Amicale Notre-Dame-de-Beauvoir eut sa première réunion le 25 septembre 1949 et groupa plus de quatre cents anciennes élèves. Parmi elles, on reçut S.S.-Colombe, la seule survivante des fondatrices, et S.S.-Alexis-de-Rome,

première élève inscrite au pensionnat et première élève à devenir religieuse.

Le couvent de Bromptonville garde le souvenir du Docteur J. Adélard Allard, qui donna durant cinquante ans ses services professionnels gratuitement : son nom est inscrit dans notre Histoire. Membre de la Commission Scolaire, il protégea de toute son influence l'œuvre de l'éducation du couvent et les droits des professeurs.

Le 27 décembre 1952, après de sérieux pourparlers avec la Commission Scolaire de la ville, le contrat de vente du couvent et du terrain fut signé en vue de la construction d'une aile jugée nécessaire à l'œuvre grandissante : «Désormais, le couvent n'est plus à nous, nous sommes logées par la Commission Scolaire» a noté l'annaliste avec un certain regret non exprimé. Quand les travaux d'excavation commencèrent en 1953, on découvrit le vieux puits qui fournissait l'eau, 25 à 30 ans auparavant. Recouvert en surface du sol par un cercle de verdure et de fleurs, il était tombé dans l'oubli. Mais la surprise fut grande quand les ouvriers se trouvèrent en face de cette citerne de 50 pieds de profondeur, entourée d'une maçonnerie en pierre des champs, aussi solide que les pyramides d'Égypte. Une eau claire le remplissait jusqu'aux trois-quarts. On décida de le vider : il renfermait les pages du passé à l'heure du Jubilé d'Or qui fut célébré dans la reconnaissance envers Dieu et dans la joie de l'amitié, cette année-là même.[3]

École Marguerite-Lemoyne, Montréal

L'École Marguerite-Lemoyne eut de bien modestes débuts dans une maison de la rue Sainte-Catherine qui portait

3. AMC, Bromptonville. (1903)

le numéro 1781, entre les rues Sainte-Élisabeth et Sanguinet. Le 3 septembre 1903, sous le vocable Ecole Saint-Stanislas, on ouvrit trois classes à la demande de Monsieur Stanislas Charrier, P.S.S., curé de Saint-Jacques. Dès le premier jour, 120 élèves se présentèrent. Le Bureau d'Hygiène condamna le local trop exigu et la C.N.D. se mit à la recherche d'une maison plus convenable.

Plusieurs fois, des marchés qui semblaient favorables rencontrèrent des obstacles insurmontables. En novembre 1903, un acte notarié rendait la Communauté propriétaire de l'immeuble situé à l'angle des rues Sanguinet et Ontario. Au milieu de difficultés matérielles qui se succédaient, les classes progressaient à la satisfaction de tous. Grâce à l'intervention de Mgr Racicot, elles furent acceptées et subventionnées par la Commission Scolaire de Montréal. En 1907, le nom d'Académie Saint-Stanislas se substitua à celui d'École Saint-Stanislas. Dès 1910, on songeait à un déménagement ou à un agrandissement, mais la question ne fut résolue qu'en 1917. La construction de l'école, angle des rues Saint-André et Robin, avait été entreprise le 20 juin 1916. La Commission Scolaire autorisait l'Académie Saint-Stanislas à y poursuivre ses activités; cette école changea de nom et prit celui d'École Marguerite-Lemoyne, du nom de la 3e supérieure générale de la C.N.D. qui avait remplacé Mère Marie Barbier, contemporaine de Mère Bourgeoys.

Un personnel étudiant de 475 élèves s'y inscrivit en 1917. En 1929, l'Amicale Notre-Dame-de-Montréal fut fondée. Les statistiques scolaires de l'École mentionnent qu'entre 1917 et 1932, 180 élèves y ont obtenu le Diplôme Académique du Bureau des Examinateurs Catholiques. Quatre de ces élèves sont devenues bachelières ès Arts et 28 ont obtenu

des diplômes d'École normale. Plus de vingt ont embrassé la vie religieuse.[4]

Saint-Pascal

Sous le titre de «L'Oeuvre d'un grand éducateur, le Chanoine Alphonse Beaudet», les Sœurs de la C.N.D. ont écrit en deux larges volumes l'histoire de cette Maison et de sa mission providentielle au Québec. On y trouve d'amples détails sur la lente montée de cette œuvre grandiose qui commençait le 19 août 1905, alors que les Sœurs de la C.N.D. arrivaient à Saint-Pascal pour prendre possession de l'école récemment construite d'après les plans du curé. Mère Sainte-Sabine, supérieure provinciale à Québec, déléguée de Mère Saint-Anaclet, supérieure générale, organise la mission qui fut confiée à S.S.-Gertrude, supérieure-fondatrice. Les premières missionnaires furent S.S.-Joseph-des-Séraphins, S.S.-Thaïs, S.S.-Raymond, S.S.-Marie-Vitaline. Trois autres s'ajoutèrent le 31 août: S.S.-Jean-du-Calvaire, S.S.-Blaise et Sœur Dionne. L'École était fondée.

Le 11 septembre, cent vingt-cinq élèves, dont douze pensionnaires et 54 garçons furent inscrits. L'École Ménagère, selon la première appellation officielle de l'Institut, inaugure sa mission selon le plan conçu par le fondateur lui-même. Forte de sa devise *Labor omnia vincit,* l'École commence à vivre, elle ira de progrès en progrès, au service de l'Église et de la Patrie.

Le 28 octobre 1905, M. le curé Beaudet célèbre la première messe dans la chapelle et y laisse le saint Sacrement.

---

4. AMC, École Marguerite-Lemoyne. (1903)

À la fin de la première année de l'École, S.S.-Marie-Vitaline est nommée directrice de l'enseignement ménager. Les autorités provinciales suivent de près l'évolution de cette maison dont les programmes leur sont soumis. Un cours spécial s'ouvrit en 1909 pour les élèves qui possèdent un diplôme du Bureau Central et désirent suivre uniquement le cours ménager. Encouragées par Mgr Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, les directrices de l'École Ménagère désirent l'affiliation à l'Université Laval de Québec. L'Université acquiesça au désir exprimé par la supérieure, le 23 juin 1909 et, le 24 juin, Mgr Bégin, chancelier de l'Université, allait le proclamer officiellement.

Le 30 juin 1909, l'abbé Beaudet délégua S.S.-Marie-Vitaline et S.S.-Marie-Armand en Europe, se chargeant des frais de voyage et de séjour. Il avait obtenu cette permission du Conseil général et réclamé auprès de l'Archevêché de Québec des lettres de recommandations qui serviraient de lettres de créance. Les deux sœurs auront l'avantage de visiter les meilleurs établissements ménagers à Fribourg, Bruxelles, Louvain, Bruges, Paris: ce rêve devenait une aurore pour l'œuvre de Saint-Pascal.

Dans le but d'organiser une ferme modèle, une délégation de Saint-Pascal alla visiter la ferme des Trappistes à Oka et le Collège Mc Donald à Sainte-Anne de Bellevue.

Le Conseil général permit d'agrandir la maison en 1911. Vers cette époque, sa devise fut changée pour celle-ci: *Laboramus operantes manibus nostris.* L'École Ménagère eut le statut officiel d'École Normale Classico-Ménagère, le 26 juin 1913. L'œuvre allait de progrès en progrès. *La Cuisine Raisonnée à l'École Normale* et à *l'École Supérieure,* publication de l'École fut connue au Canada, aux États-Unis, en Europe et au Japon où il fut traduit en langue japonaise.

Le Cours professoral organisé en 1919 sous l'inspiration de l'abbé Beaudet, était l'acheminement normal vers l'École Supérieure de Sciences Domestiques qui s'ouvrit en 1941 à Saint-Pascal et fut officiellement reconnue en 1943 : l'Université Laval décernera des parchemins en Sciences Domestiques. Le 4 septembre 1947, S.S.-Marie-Consolatrice devenait supérieure de l'École Supérieure de Sciences Domestiques qui fonctionnait depuis six ans à Saint-Pascal mais sera transportée à Québec, au 131, Grande-Allée. Dès lors, cette maison aura son histoire propre.

En 1946, le couvent de Saint-Pascal deviendra maison provinciale de la nouvelle province religieuse Notre-Dame-de-Bon-Secours. Cette province qui est un détachement de celle du Sacré-Cœur de Québec compte douze maisons de la rive sud du Saint-Laurent.

L'École Ménagère poursuit son but. Déjà, en 1947, l'exposition de juin inscrivait des chiffres aussi éloquents que ceux-ci : 1033 confections, 649 tricots, 466 broderies, 925 pièces de tissage, 82 morceaux d'artisanat et quelques centaines de peintures, plusieurs articles de cuir repoussé et de pyrogravure, à part les milliers de dessins des classes. Vie ! Progrès !

Depuis 1930, l'Amicale Notre-Dame-du-Foyer rallie les Anciennes pour la fête annuelle de l'amitié.

Le *Rucher Notre-Dame* fait vraiment partie de Saint-Pascal ! D'étape en étape, il atteignit le nombre de 45 ruches et une production de 2500 à 3000 livres de miel par an. L'abeille italienne a été choisie. Un laboratoire apicole se construit en 1944. Le nom de Sœur Gérard restera attaché au royaume des abeilles dont elle prit soin quarante ans

et plus. On croit l'entendre murmurer devant la statuette de Notre-Dame qui préside à ses labeurs:

Sur l'abeille aux ailes d'or
Sur le trèfle blanc et rose
Sur toute suave chose
Veillez encor
O Notre Dame.
Veillez sur mes «reines»
Même sur les bourdons
Les ouvrières sereines
Les blonds
Rayons
La cire vierge
D'où nait le cierge
Donnez des goûts de ciel
À notre miel. (S.S.-Louis-du-Sacré-Cœur, CND)

Une page inédite des Annales traduit bien la poésie attachée à ce coin de terre qui a nom: Saint-Pascal (Kamouraska):

> Qui ne connaît le Rocher de la Vierge de Saint-Pascal? Au bout de l'Avenue des Ave, on se trouve en face de la grotte où la Vierge de Lourdes nous sourit en passant. À droite, sous l'arc que forment de beaux arbres, nous trouvons une réplique miniature de la chapelle de Bonsecours de Montréal. Par le sentier à gauche, après quelques degrés qui nous permettent l'entrée dans ce quasi-sanctuaire, nous saluons à la première excavation le bon saint Antoine tout blanc, don de S.S.-Conrad-Marie et de la famille Giasson. Nous continuons sous bois. Des planches avec un lettrage en relief indiquent «Chemin Beaudet» sentier St-Jean-Baptiste, montée St-Charles et nous montons au Calvaire où nous voyons le Christ, souvenir de l'Année sainte offert par M. le Principal Frève. En descendant, nous allons vers l'Oratoire St-Joseph, le plus beau site du rocher, trône de roches bousculées, oasis céleste où l'on sent une invitation à déposer là nos soucis et nous continuons pour rencontrer la «Place Sainte-Photine», le puits de la Samaritaine, l'urne qui nous donnent l'illusion de la présence des personnages. Dans la clairière au bout du Rocher,

on se trouve en face de la montagne à Cotton. C'est le moment de revenir par un autre sentier pour arriver au pied de la Tour, évocation précieuse aux Filles de Marguerite Bourgeoys.

La Tour, comme tout ce qui nous intéresse au Rocher, a été construite sous l'inspiration et la direction de Sœur Supérieure Sainte-Photine. Chaque sœur et chaque élève a apporté sa roche pour élever le mur, comme autrefois les Montréalistes apportaient le bois pour la construction de la chapelle. Tous les noms sont conservés dans la Tour. Le 19 juillet 1952, ce fut la bénédiction. La fête est bien aussi pour M. le Principal M. Frève, qui travaille à la sueur de son front à tracer les sentiers, à asseoir les statues, à sculpter les plaquettes. Casseur de pierre, ouvrier, artiste, bénisseur : il est de tous les métiers et avec tant de zèle et d'amour !

Après le pèlerinage du *rocher parlant,* comme l'appelle Mère St-Ignace supérieure générale, nous pouvons grimper au cadran solaire installé du côté du fleuve, et même faire le chemin de la croix au pied du rocher.

Au fond de la cour, une citerne indique une source d'eau sulfureuse qu'on a appelée à fleur du sol, un jour. Cette eau alimentera désormais, la lentille jolie, creusée à deux pas de cette source, pour l'agrément des Jeunes. Dernier geste de S.S.-Photine, résumé de son action ici : canaliser les sources vers un rendement.[5]

Danville

Sœur Sainte-Réparate et une compagne qui se rendaient à Danville pour ouvrir une mission en 1906, furent accueillies par Monsieur le Chanoine Joseph-Euclide Hébert, curé. Celui-ci avait acheté à ses frais une propriété attenante à celle du presbytère pour y faire élever un couvent. Les sœurs demeurèrent dans la maison de Monsieur Moulin, sacristain, durant plus d'un an. Une petite maison située dans la cour du futur couvent servit d'école. Le mobilier était spécial : trois gros bancs doubles de l'église méthodiste,

5. AMC, Saint-Pascal. (1905)

quatre bancs rustiques du champ de l'Exposition, quelques vieux pupitres de l'école des garçons, une grande table à tiroir pour le professeur. C'était un peu dans le style de l'étable-école de Mère Bourgeoys. Le programme devait s'adapter à tous les degrés du cours: alphabet, épellation, écriture, prières, catéchisme et tout ce qui était exigé pour les élèves plus avancées. L'année scolaire se passa dans des conditions où le sacrifice était constant.

En 1907, le personnel comprenait quatre sœurs. Les travaux de construction du couvent, commencés le 22 octobre 1906, furent achevés le 3 décembre 1907. Les Sœurs entrèrent dans leur résidence le 4 janvier 1908 et reçurent six pensionnaires. La première messe eut lieu le samedi, 11 janvier; la présence eucharistique fixe la fondation. S.S.-Réparate, première supérieure, demeura onze ans à Danville et put établir son œuvre en perfection. Elle quitta la maison pour faire partie du Conseil général et mourut peu de temps après. Le cours d'études comprenait la section française et la section anglaise. Le cours commercial et les arts d'agrément favorisaient celles qui le désiraient. De 1906 à 1926, 120 diplômes élémentaires, modèles et académiques furent décernés.

L'Amicale Notre-Dame-des-Vallons se fonda le 29 mai 1930. Le contrat avec la Commission Scolaire fut renouvelé pour deux ans en mars 1932: malgré de justes réclamations, il maintenait le salaire à mille dollars. D'autres difficultés surgirent en 1935 quand la Commission Scolaire voulut s'arroger le droit de visiter les classes du pensionnat, et non seulement les deux classes somises à leur contrôle. Tout fut réglé dans l'entente. Les salaire des sœurs s'éleva à deux mille dollars en 1944.[6]

6. AMC, Danville (1906).

École Sainte-Claire — Tétraultville

L'École Sainte-Claire s'ouvrit en 1907 sous le supériorat de Mère Saint-Anaclet; les premières furent S.S.-Marie-du-Crucifix et S.S.-Gabriel de l'Annonciation. Un des grands propriétaires de l'endroit, Monsieur Tétrault, entreprit de transformer ces nombreux acres de terre en un centre nouveau dans la banlieue de Montréal. Des industries attireraient une population ouvrière et développeraient la vie commerciale et économique: de ce projet naquit Tétraultville. En 1907, c'était un groupement de maisons entre la Pointe-aux-Trembles et Montréal, entouré de toutes parts de champs et de bois. Dans cette paroisse improvisée, on trouvait un presbytère et une église dont le sous-sol servit d'école au début. La supérieure de la Pointe-aux-Trembles s'avisa de suggérer sainte Claire comme patronne de la paroisse et l'idée fut retenue.

Les deux fondatrices logeaient à la Pointe-aux-Trembles. Elles se rendaient à leur poste tous les matins, faisaient leur cuisine sur une petit poêle à l'huile, mangeaient sur une caisse vide et s'asseyaient sur les boîtes contenant leurs effets. C'était encore l'heure où la vie des couvents avait un cadre précis: d'où l'acceptation de sacrifices qui n'auraient pas la même classification en notre temps: tout est relatif! Le 3 septembre, les sœurs eurent leur résidence avec les classes dans le sous-sol de l'église; à 5 h 30, le matin, elles n'avaient qu'à gravir un petit escalier pour se trouver chez le bon Dieu.

Cent élèves, filles et garçons, se présentèrent le 4 septembre 1907. Quand les vacances de Noël les eurent dispersés, les sœurs restèrent seules avec l'hiver: l'église était située au centre d'un immense champ ouvert à tous les vents.

Heureusement que le couvent de la Pointe-aux-Trembles restait toujours accueillant! La construction d'une école fut acceptée en 1910; les sœurs y entrèrent en 1910, même si elle n'était pas achevée. Lors de la première messe le 18 mars 1911, l'annaliste a noté: On pourrait dire maintenant: «Amen! l'École est fondée!» L'école devenait trop exiguë pour la population écolière grandissante; une autre bâtisse remplaça la première. Le 26 août 1931, «c'est l'adieu à la vieille maison toujours chère» a noté l'annaliste. Ces petits mots jaillis de témoins oculaires sont comme des enluminures qui marquent les chapitres de l'histoire, ils sont la poésie des heures. Monsieur le curé J.-Noël Fauteux, bienfaiteur insigne des sœurs, après un service apostolique très apprécié à la paroisse Sainte-Claire, de 1916 à 1930, entra chez les Capucins à Limoilou: «Témoin de l'Absolu, Monsieur le curé le fut éminemment dans cette décision austère» souligne encore l'annaliste.

L'Amicale Notre-Dame-de-l'Annonciation fut fondée en 1944, en l'honneur de la vaillante ouvrière de 1907. Plus de trois cents élèves se réunirent après trente-sept ans de fondation de l'école. On nota que six sœurs supérieures-directrices, dix sœurs enseignantes, quarante-deux élèves étaient parties pour l'au-delà. Vingt-deux vocations religieuses avaient germé dans le milieu, dont six à la C.N.D. Et l'École avait changé d'emplacement trois fois. Cette belle école, dans un site merveilleux, mettait toujours des jalons sur les routes de l'avenir.[7]

École Sainte-Hélène

Depuis quelque temps déjà, Monsieur le curé L.-Napoléon Dubuc de la paroisse Sainte-Hélène à Montréal deman-

7.. AMC, École Sainte-Claire, Tétraultville. (1906)

dait à la Commission Scolaire de pourvoir sa paroisse d'une école de filles. Le 30 juin 1905, Monsieur A.D. Lacroix lui adressait la note suivante: «La Commission Scolaire s'engage à vous fournir gratuitement un local convenable pour l'automne prochain». La C.N.D. accepta l'établissement. Le 3 septembre 1905, deux classes s'organisèrent provisoirement dans la pièce attenante à la chapelle paroissiale; S.S.-Antoine-du-Désert et S.S.-Anatole en étaient responsables. Il n'y avait que deux petites fenêtres, un misérable plancher, une cloison trop mince pour atténuer le son de la voix. C'est dans ce réduit que les deux sœurs accueillirent 165 élèves. Chaque matin, elles se rendaient à leur poste par tramways pour revenir de la même manière le soir. Elles dînaient à l'École Sainte-Marguerite située à l'angle des rues Saint-Antoine et Ste-Marguerite, qu'on désignait alors sous le nom d'École Saint-Antoine. Les professeurs recevaient un traitement de deux cent cinquante dollars versés en rétribution mensuelle au curé qui était chargé des frais d'entretien. Le visiteur ecclésiastique des écoles, l'abbé Philippe Perrier, et l'abbé William O'Meara, curé de Saint-Gabriel, commissaire, visitèrent l'école et convinrent qu'il était impossible d'enseigner dans une telle situation. Ils firent ouvrir deux classes dans le sous-sol d'un magasin. Le 2 novembre, on reçut des pupitres pour deux classes; les plus jeunes élèves devaient s'agenouiller devant leurs bancs pour écrire. Les deux classes de la rue Notre-Dame furent transférées sur la rue Saint-Maurice en juin 1906. On réunit les quatre classes dans un autre local à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Maurice en septembre 1906. Les sœurs avaient une pièce pour prendre leur dîner. L'École Ste-Marguerite se ferma en juin 1906 et les meubles furent donnés aux sœurs de l'École Sainte-Hélène.

Enfin, en mai 1908, les sœurs s'installèrent dans la

spacieuse école bâtie par la Commission Scolaire de Montréal, rue Chaboillez, aujourd'hui rue Montfort. La directrice sollicita la permission d'occuper comme résidence les pièces restées libres; ce fut accordé à la condition qu'aucune modification ne soit faite. La supérieure-fondatrice de l'école fut S.S.-Héloïse; désormais, les deux cents élèves seront réparties en six classes sous le contrôle immédiat de la Commission Scolaire de Montréal. L'École Sainte-Hélène entrait dans une nouvelle phase de son histoire. En mars 1910, le Visiteur ecclésiastique écrivait dans son rapport:

> Si quelqu'un doutait des bienfaits de l'instruction et surtout de l'éducation chrétienne, je voudrais pouvoir reconstituer la physionomie de l'École Ste-Hélène, telle qu'elle apparaissait il y a cinq ans, et je lui ferais visiter nos classes à l'heure actuelle. Il verrait les fruits que produit une culture intelligente et dévouée de tous les instants.

Les Annales restent silencieuses jusqu'en 1913, alors que les Pères Montfortains prirent la charge de la paroisse. De 1913 à 1923, les Annales ne donnent que les noms des supérieures et des autres sœurs: aucun fait. Pour une autre longue période, il n'y a aucune note. L'Amicale Notre-Dame-de-Montfort date de 1949.[8]

École d'enseignement supérieur

L'École d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles qui deviendra le Collège Marguerite-Bourgeoys en 1926, s'ouvrit à l'automne de 1908, mais l'idée première de la fondation remonte à quatre ans auparavant. En 1904, en effet, Villa-Maria avait eu le désir d'affilier ses cours supérieurs à l'Université Laval de Montréal qui n'était alors

8.. AMC, École Sainte-Hélène, Montréal. (1908)

qu'une filiale de celle de Québec. S.S.-Euphrosyne, maîtresse générale des études, et S.S.-Olivine, assistante-supérieure à Villa-Maria, s'étaient rendues à Québec pour exposer ce projet au Recteur Mgr Olivier Mathieu. Celui-ci les avait engagées à présenter le programme d'études de la C.N.D. au Conseil de l'Instruction Publique et à adresser ensuite une demande officielle d'affiliation à l'Université. Mme Henri Gérin-Lajoie, fille du juge Lacoste, appuyait le mouvement. Mais les membres du Comité catholique déclarèrent qu'il n'était pas opportun de «lancer les jeunes filles dans les études supérieures». Un événement précipita la fondation de l'École Supérieure: l'annonce de la création d'un lycée pour jeunes filles dont la direction serait confiée à un avocat montréalais reconnu comme anti-chrétien.

Dès le lendemain, la maîtresse générale des études déléguait S.S.-Anne-Marie et S.S.-Sophronie auprès de Mgr Paul Bruchési pour demander la permission d'ouvrir une École d'études supérieures. Monseigneur acquiesça à la demande et bénit le projet.

L'École devait être placée dans la maison mère. La nouveauté ne fut pas trop bien accueillie à l'intérieur de la Communauté: les sœurs avaient vécu à l'étroit à la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste. Voir des classes s'installer à la nouvelle maison mère représentait le sacrifice de la paix et du silence! Les réflexions variées allaient bon train. Si bien que Mgr Bruchési eut des hésitations et proposa à S.S.-Anne-Marie de remettre son projet à plus tard. L'abbé Georges Gauthier qui devait devenir évêque auxiliaire de Montréal conseilla à S.S.-Anne-Marie de reprendre le problème avec Monseigneur qui, cette fois, revint à sa première décision. Il demanda à S.S.-Euphrosyne d'écrire aux évêques de la Province de Québec pour les prier de

bénir l'œuvre, puis au Premier Ministre Sir Lomer Gouin, à Monsieur Boucher de la Bruère, Surintendant de l'Instruction Publique.

À Sa Grandeur Monseigneur L.-N. Bégin
Archevêque de Québec

Monseigneur,

Le successeur de Monseigneur de Laval aime et protège, comme le fondateur de l'Église canadienne, les œuvres d'éducation. C'est pourquoi nous venons aujourd'hui recommander à sa paternité l'École d'Enseignement supérieur que nous ouvrirons en octobre prochain.

Comme Votre Grandeur ne l'ignore pas, plusieurs de nos Canadiennes de Montréal vont, chaque année, poursuivre leurs études à l'Université Mc Gill et aux États-Unis. C'est pour les soustraire à des influences pernicieuses que Monseigneur l'Archevêque de Montréal a décidé cette fondation.

La future école réclame votre sympathie, Mgr, et vous prie d'appeler sur elle les lumières de l'Esprit Saint afin qu'elle puisse remplir le but unique qu'elle se propose: donner des chrétiennes à l'Église et, au pays, les femmes fortes dont il a besoin.

Notre Révérende Mère Supérieure Générale et Mère Sainte-Sabine offrent à Votre Grandeur leurs hommages de filiale vénération.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
Monseigneur,
De Votre Grandeur,
La très humble servante
Sœur Sainte-Euphrosyne.
Maîtresse générale des Études

8 juin 1908

Cette lettre fut adressée à tous les évêques de la Province, avec des variantes, selon le cas.

Voici la réponse à cette lettre:

Archevêché de Québec, 24 août 1908

Révérende Mère Sainte-Euphrosyne
Maîtresse générale des études
Congrégation de Notre-Dame

Ma Révérende Mère,

Vous avez résolu, comme vous venez de m'en informer, d'ouvrir à Montréal une école supérieure pour les jeunes filles.

Votre vénéré archevêque qui connaît parfaitement les besoins de son peuple, donne à votre projet son entière approbation: cela doit suffire pour vous rassurer sur l'opportunité de votre entreprise.

Pour ma part, je trouve à cette œuvre une garantie de succès dans le fait que vos Révérendes Sœurs seront les Directrices de cette école. Depuis deux siècles et demi, vos excellentes religieuses de la Congrégation de Notre-Dame se sont dévouées uniquement et avec de brillants succès à l'éducation des jeunes filles dans notre pays; elles ont fermé toute une pléiade d'institutrices distinguées et de mères de famille solidement instruites et chrétiennes; elles ont bien mérité de l'Église et de la patrie canadienne.

L'œuvre que vous allez inaugurer bientôt n'est que la continuation, le développement de celle à laquelle vous avez consacré toute votre vie. Vos élèves qui vous restent toujours attachées et les autres jeunes personnes qui ont des loisirs et qui sont désireuses de développer les connaissances déjà acquises dans un cours d'études ordinaire trouveront chez vous des maîtresses expérimentées et à la hauteur de leur mission; sagement guidées, elles se prépareront à devenir des mères vraiment chrétiennes, des maîtresses de maison industrieuses, d'habiles éducatrices dans la famille.

Je vous souhaite donc, ma révérende Mère, tout le succès possible et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

+ L.-N. Archevêque de Québec

Tous les évêques répondirent dans le même sens et appelèrent sur l'œuvre leurs bénédictions.

Pourquoi le Collège fut-il établi à la maison mère? À ce moment-là, une autre Communauté de la ville exposa le désir d'affilier son premier pensionnat à l'Université Laval. Si cette Communauté avait obtenu l'affiliation désirée, S.S.-Anne-Marie aurait demandé l'affiliation de Villa-Maria, et le Collège y aurait été fondé au lieu de l'être à la maison mère. Mais alors, toute maison du même degré de cours aurait pu demander la même affiliation. Pour éviter des complications, le Collège s'établit d'abord à la maison mère: «Qu'il fut difficile à S.S.-Anne-Marie de faire admettre cette idée!» écrit l'annaliste du temps.

Le 16 juin 1908, Mgr Paul Bruchési avait adressé sa réponse à la demande officielle de la maîtresse générale des études et en autorisait la reproduction dans la Semaine Religieuse de Montréal du 20 juin 1908.

L'affiliation fut accordée sans difficulté par l'Université Laval de Québec. Le recteur, Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, plus tard évêque de Régina, écrivit à Mgr Paul Bruchési pour lui dire que l'Université approuvait sa demande en principe, se réservant de déterminer les diplômes à octroyer après l'examen du programme des cours.

S.S.-Anne-Marie commença à réclamer l'aide gouvernementale: elle reçut mille dollars, en deux versements pour l'installation du Cabinet de Physique et cinq cents dollars pour la création du Musée d'Art.

Enfin, l'ouverture officielle de l'École Supérieure se fit le 8 octobre 1908, dans la grande salle de communauté de la maison mère, sous la présidence d'honneur de Monsieur

le Chanoine Gaspard Dauth, vice-recteur de l'Université Laval de Montréal. M. le Chanoine Georges Gauthier prononça un magnifique discours en faveur des études féminines supérieures. Monsieur le Chanoine Dauth se montra très éloquent dans sa réponse. Un programme de chant et de musique confié aux élèves de Villa-Maria et du Mont Sainte-Marie fut très bien exécuté. Ce fut une splendide inauguration. L'auditoire réunissait l'élite du monde politique, ecclésiastique et universitaire.

Les classes s'ouvrirent le 12 octobre 1908: 40 élèves se présentèrent, dont 3 au cours régulier anglais et 12 au cours régulier français; les autres étaient inscrites à des cours particuliers. S.S.-Anne-Marie connut de grandes difficultés: peu d'élèves, manque de sympathie pour ce cours qu'on identifiait à du pédantisme! Les élèves étaient la joie de leurs professeurs, mais S.S.-Anne-Marie eut souvent des plaintes au sujet de ces étudiantes pleines d'enthousiasme qui, selon les Sœurs de la maison mère, portaient atteinte au recueillement monastique! D'ailleurs, excepté la maîtresse générale des études, S.S.-Marie-Joséphine, et les sœurs enseignantes elles-mêmes, personne ne croyait à la survie de l'œuvre: les Sœurs n'étaient pas suffisamment préparées pour cet enseignement supérieur.

Le 12 janvier 1909, la visite de Sir A.P. Pelletier, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, prit dans les journaux les proportions d'un grand événement. Le 7 juin suivant, Mgr Racicot, Doyen de la Faculté des Arts, présida la première séance de clôture. Il y eut présentation de l'École par l'abbé Philippe Perrier, des discours par Messieurs les juges Doherty et Loranger, allocution de Monsieur Gérald McShane, P.S.S., et compte rendu de

l'année académique. L'inscription avait été de 50 élèves. Le palmarès couvrait seize pages.

On trouve le nom de quarante-six professeurs pour la seconde année: c'est sans doute imposant, mais il fallait créer l'impression d'un enseignement de grande envergure. Parmi les professeurs de l'extérieur, quelques-uns ne figuraient que pour certains cours ou même une conférence, le personnel religieux avait une grande part: on peut dire que S.S.-Anne-Marie, S.S.-Alphonsine, S.S.-Marie-des-Lys, S.S.-Théophanie furent les chevilles-ouvrières de l'École pendant huit ou dix ans, à la section française. À la section anglaise, il y avait S.S.-Agnès-Romaine et S.S.-James.

L'inauguration de la deuxième année se fit le 30 septembre. L'allocution d'ouverture fut prononcée par l'abbé Charles Lamarche, aumônier à Villa-Maria, qui devint évêque de Chicoutimi. Un nouveau professeur était intégré à l'œuvre pour quelque vingt conférences littéraires: l'abbé Émile Chartier qui devint Vice-recteur de l'Université de Montréal et resta un ami de l'Institution.

L'œuvre prenait des structures et progressait. Pour l'année scolaire 1911-12, à l'École Supérieure, le personnel religieux comprenait: S.S.-Anne-Marie, directrice générale; S.S.-Agnès-Romaine, directrice de la section anglaise; S.S.-Catherine-du-Rosaire, directrice de la section commerciale; S.S.-Marie-des-Lys, à la section des Lettres; S.S.-Alphonsine, à la section des Sciences. À la première collation des diplômes, sous la présidence du chanoine Dauth, Mademoiselle Marie Gérin-Lajoie reçut le parchemin du baccalauréat ès Arts. Il avait fallu de la part de l'Université Laval de Québec une décision spéciale pour accorder ce diplôme aux jeunes filles. Nous en avons la preuve dans ces mots

que l'abbé A.E. Gosselin avait fait parvenir à S.S.-Anne-Marie le 4 septembre 1910:

> (...) Je voudrais vous écrire un peu longuement au sujet de la question du baccalauréat et du diplôme que nous avons résolue définitivement, je l'espère; j'écrirai plus tard. En attendant, je veux vous dire immédiatement qu'il a été décidé que l'Université conférerait aux élèves de l'École d'Enseignement Supérieur des Filles le diplôme du Baccalauréat après les examens de Sciences et de Lettres d'après le programme actuel; que ce diplôme sera l'équivalent de celui de Mc Gill (Royal College) (...)
>
> Le diplôme ne portera aucune restriction au sujet des professions libérales; il sera en latin ou en français comme vous le voudrez, et semblable aux autres du même genre. On y mettra: École d'Enseignement supérieur des Filles, à la suite de Université Laval, ce qui ne fera qu'ajouter à sa valeur. C'est ce que l'on fait pour toutes les Écoles affiliées.

Cette décision avait permis à Mademoiselle Gérin-Lajoie de recevoir son baccalauréat ès arts.

Depuis 1907, à la maison mère, la section commerciale qui prit le nom de *Notre Dame Secretarial School* donnait un enseignement commercial supérieur pour former des employées de bureau. Cette École prendra de grands développements, et gardera une réputation de premier choix.

En avril 1913, S.S.-Anne-Marie devint maîtresse générale des études. Au mois de juin suivant, elle reçut son baccalauréat ès arts, et sa Licence en philosophie en 1915. Quel héroïsme n'eurent pas ces admirables devancières de poursuivre des études universitaires personnelles, tout en travaillant activement dans l'ombre à créer l'œuvre de l'enseignement supérieur pour les jeunes filles!

En septembre 1913, S.S.-Théophanie fut intégrée au personnel de l'École. Jusque-là, elle avait enseigné chaque

semaine la géométrie et la trigonométrie; elle devint alors professeur de philosophie et de français en vue des examens de l'Université. Cette année-là, l'Académie Saint-Antoine qui fut fermée par la Commission Scolaire de Montréal fut convertie en maison de pension pour les élèves de l'École et prit désormais le nom de Notre-Dame-de-la-Garde.

D'autres noms s'ajoutèrent au personnel religieux: S.S.-Lutgarde-du-Sacré-Cœur, professeur de piano; S.S.-Jean-de-Marie, professeur d'art céramique; S.S.-Marie-Léonidas, professeur de dessin et de peinture; S.S.-Marie-Édith, directrice de la section ménagère et professeur d'art culinaire. Le Musée d'Histoire Naturelle fut confié à S.S.-Alphonsine et la bibliothèque déjà importante, à S.S.-Marie-des-Lys.

À cette époque, S.S.-Anne-Marie forma le projet d'une École Normale Supérieure et exprima longuement son plan à Mgr Paul Bruchési, alléguant que le but de cette école serait la formation plus complète des personnes vouées à l'enseignement et, par là même, l'élévation du niveau des études dans la Province de Québec. Elle lui fit part, en détail, des moyens qu'elle entrevoyait pour réaliser son but et réfutait à l'avance les objections possibles. Elle prévoyait que les vingt et un professeurs de l'Enseignement supérieur prêteraient leur concours et qu'on leur adjoindrait des professeurs compétents en pédagogie. Elle lui confiait que le Surintendant de l'Instruction Publique, l'Honorable Boucher de la Bruère, avait dit de présenter son projet au Comité catholique en mai 1914, et lui nommait les personnes de marque qui approuvait son génial projet, et rappelait la venue de Marguerite Bourgeoys, quand Montréal n'avait que onze ans, pour justifier le privilège réclamé. Mais l'École normale supérieure ne fut pas accordée par les Autorités gouvernementales.

Comment cette note sur le futur Institut Pédagogique s'insère-t-elle dans l'historique de l'École d'Enseignement supérieur? Pour diverses raisons: on pensait que les professeurs se partageraient la double tâche; la maîtresse générale des études unissait les deux aspects dans son projet; plus tard, en 1925, un même toit abritera le Collège Marguerite-Bourgeoys et l'Institut Pédagogique.

Pour mener à bien l'entreprise et ses implications, que de démarches, que de difficultés pour S.S.-Anne-Marie! Mais par l'influence de sa haute personnalité, elle triomphait des obstacles les plus irréductibles. On ne pouvait résister à sa logique, à sa diplomatie de bon aloi, à son grand cœur, à ses vues d'avant-garde sur l'éducation. Dieu même s'inclinait devant sa prière ardente car elle était une femme de foi, unissant la science, le travail et les exigences de sa vie consacrée dans une merveilleuse unité.

L'École d'Enseignement supérieur progressait lentement. En 1919, les parchemins vinrent pour la dernière fois de Québec, parce que l'Université de Montréal avait obtenu son autonomie. En 1920, 55 baccalauréats ès arts avaient été remis; les étudiantes commencèrent à porter la toge et le béret noirs du costume universitaire en 1922.

À partir de 1916, le Cours Lettres-Sciences fut organisé dans 8 maisons de la C.N.D.: Villa-Maria, Mont Sainte-Marie, Pensionnat Sainte-Catherine, Académie Saint-Denis, Académie Saint-Léon, Académie Saint-Urbain, couvent de Joliette et Mont Notre-Dame de Sherbrooke. Cette décentralisation était un premier rayonnement de l'École; les élèves cessèrent d'aller passer leurs matières dites collégiales à l'École Supérieure.

En 1917, S.S.-Anne-Marie organisa des cours de pédagogie: sous une autre forme, elle poursuivait son rêve d'aider les professeurs. Cinq ans plus tard, elle voulut obtenir un octroi en faveur de ce qu'elle appelait depuis longtemps son École Normale supérieure. Elle entrevoyait d'établir cette École non loin du Mont Sainte-Marie, sur la rue Dorchester, dans la résidence de Lord Stratchcona, un ancien gouverneur. Comment le projet évolua-t-il en un autre qui fut à la base de la construction sur l'avenue Westmount? Aucunes données certaines. En avril 1923, S.S.-Anne-Marie réclama de nouveau l'octroi gouvernemental pour la nouvelle bâtisse; des personnalités appuyèrent sa demande, entre autres: Sir Lomer Gouin, les Honorables Alexandre Taschereau, Athanase David, Honoré Mercier et le Surintendant de l'Instruction Publique, Monsieur Cyrille Delâge. L'octroi fut voté et une allocation pour une durée de 15 ans fut promise.

En février 1924, fut passée la loi 42e, 1ère session, 16e Législature, 14 George V, qui a nom *Loi relative à l'établissement d'un Institut pédagogique à Montréal.* Cette loi fut sanctionnée par le Lieutenant-Gouverneur le 13 avril 1924, et le premier chèque parvint du Gouvernement le 22 août suivant.

Tout semblait se clarifier, mais voilà que va surgir un problème imprévu. En décembre 1924, les Dames du Sacré-Cœur avaient demandé un collège classique pour jeune filles. S.S.-Anne-Marie en eut vent par Monsieur le Chanoine Émile Chartier, Vice-Recteur de l'Université. Elle lui répondit pour lui exposer loyalement son point de vue.

Monsieur le Chanoine Émile Chartier
Vice-Recteur de l'Université

Monsieur le Vice-Recteur,

En résumé, ce que demande la bonne Mère du Sacré-Cœur, c'est purement et simplement une École d'Enseignement secondaire ou collège classique. Or, si l'Université accède à la demande du Sacré-Cœur, pourquoi refuserait-elle la même faveur aux grandes communautés enseignantes de Montréal, Jésus-Marie, Sainte-Anne, Sainte-Croix? Et, dans ces conditions, quelle nécessité y a-t-il pour la C.N.D., qui a inauguré l'École Secondaire des filles, de construire à grands frais, dès le printemps de 1925, une École spéciale? Sa Grandeur Mgr Gauthier disait il y a deux ans: «Une école de ce genre est nécessaire, surtout pour empêcher nos jeunes filles d'aller à Mc Gill, mais ce n'est pas un enseignement qui doit se généraliser».

Par ailleurs, je comprends que la Congrégation de Notre-Dame ne peut prétendre garder le monopole de l'Enseignement secondaire des filles jusqu'à son dernier jour. Le soleil luit pour tout le monde, et une Communauté n'a pas le droit d'entraver le progrès des communautés-sœurs, mais encore faudra-t-il que les dites communautés affiliées se conforment au règlement. J'exprime alors en toute simplicité et confiance mon humble avis sur les points d'interrogation posés par le Sacré-Cœur.

Tous les points sont traités avec clarté: S.S.-Anne-Marie insiste spécialement pour que le programme du baccalauréat soit suivi intégralement et que les examens ne comportent aucune équivalence. On observe sa largeur de vues, son idéal de formation, son respect des autres.

Au jour du 305e anniversaire de la naissance de Marguerite Bourgeoys, le vendredi 17 avril 1925, se fit l'inauguration des travaux de construction de l'Institut Pédagogique sur le terrain de l'avenue Westmount, en présence des Autorités de la C.N.D. et de plusieurs personnalités. Toutes les oppositions n'étaient pas closes, cependant. S.S.-Anne-Marie

confia le projet à Notre-Dame-des-Bonnes-Études et à la Bienheureuse Thérèse de Lisieux. La chère sainte lui répondit d'une manière gracieuse:

> (...) Or, le 29 avril 1925, j'ouvris une grande enveloppe adressée à mon nom de famille et que le courrier venait de me remettre. Cette enveloppe m'apportait un diplôme du gouvernement français et l'annonce de palmes académiques... Le lendemain, je reçus plus de trois cents roses... Alors, seulement, je me rappelai ce que j'avais démandé à la céleste protectrice que j'avais choisie. N'était-ce pas une réponse, accordée au jour anniversaire de la Béatification de la Servante de Dieu?

Le mardi, 29 septembre 1925, eut lieu pour la dernière fois à la maison mère, la séance d'ouverture de l'École d'Enseignement Secondaire. Le 8 octobre suivant, Mgr Georges Gauthier bénissait la pierre angulaire de l'Institut Pédagogique. Monsieur Henri Garrouteigt, P.S.S., prononça l'allocution; Mgr V. Donnelly, curé de la paroisse Saint-Antonin, parla en anglais; l'honorable Athanase David prit la parole.

Selon la suggestion de Mgr Georges Gauthier, S.S.-Anne-Marie et S.S.-Éliza se rendirent en Europe pour visiter l'Angleterre, la France, la Belgique, la Suisse et l'Italie, en vue de découvrir les derniers secrets de la pédagogie. Elles firent parvenir des lettres nombreuses et lumineuses qui forment deux volumes des Annales de la Maison. Les deux déléguées eurent le privilège d'une audience du Saint-Père. Monsieur et Madame Rivet (Helmina Berthiaume, ancienne élève de Villa-Maria), qui avaient une magnifique résidence à Rome leur facilitèrent la visite de la ville sainte. Le 3 juillet 1926, le paquebot Empress of France ramenait les voyageuses à Québec.

Durant ce temps, les travaux se poursuivaient au Canada et l'édifice se découpait sur le ciel du Mont-Royal. S.S.-Marie-

Ananie fut la première supérieure locale de l'Institut Pédagogique. L'abbé J.-Agis Choquette fut nommé aumônier du Collège Marguerite-Bourgeoys et de l'Institut Pédagogique : il exerça ce ministère jusqu'en 1934. La première messe fut célébrée par Mgr Georges Gauthier, le samedi 11 septembre. Les pensionnaires furent reçues le 29. Mais la maison était loin d'être complètement aménagée. Le plan de la maison n'ayant été exécuté que partiellement, la grande Salle, la chapelle étaient temporairement situées dans des pièces destinées à un autre usage. Ce régime provisoire dura jusqu'en 1945, soit dix-neuf ans.

Le Collège Marguerite-Bourgeoys fut abrité à l'Institut Pédagogique à partir de l'été 1926. Dès le début, la «grande maison» fut trop exiguë pour répondre au plan d'ensemble. Il fallut attendre 25 ans pour connaître une organisation adéquate à l'intérieur.

Le 22 octobre 1926, sur la carte d'invitation à la collation des diplômes de bachelier ès arts, apparaissait pour la première fois le nom de Collège Marguerite-Bourgeoys : neuf élèves devaient y recevoir leur B.A. Le nombre des élèves allait croissant : des statistiques de mai 1931 montrent que depuis 1908, le Collège avait préparé 128 bachelières et que, de ce nombre, 39 étaient des religieuses enseignantes. Dès le début, il y eut des vocations religieuses parmi les élèves : 1916, 1918, 1922, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932. À l'œuvre principale se rattachaient des filiales, c'est-à-dire des œuvres mises sur pied par des élèves du Collège : l'Apostolat liturgique, l'Amicale, le Lycée catholique, la Fédération des cercles d'étude Notre-Dame, l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

Le Collège Marguerite-Bourgeoys et le Collège anglais cohabitaient depuis le début ; il fut décidé que le Collège

anglais aurait une organisation séparée, dans l'intérêt des élèves. La requête fut présentée à Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal; après réflexion et consultations, celui-ci demanda aux Jésuites du Collège Loyola d'organiser le baccalauréat en sciences pour les garçons, et aux Sœurs de la C.N.D. du Collège anglais d'en organiser un semblable pour les jeunes filles, tout en leur permettant de garder, si elles le jugeaient opportun, le baccalauréat ès arts ordinaire. Il fallait trouver un local: le Conseil général voulut attribuer à cette fin le Mont Sainte-Marie. Et l'institution qui comptait 80 ans d'existence prit le nom de Collège Marianopolis en mai 1944. En 1943, il avait commencé à s'appeler Notre Dame College. Hélas! le 30 janvier 1945, l'incendie devait détruire cette maison de souvenirs et d'espérance!

S.S.-Anne-Marie avait rêvé d'écrire les Annales de la fondation qui est son œuvre, mais elle ne put rédiger qu'une centaine de pages très précieuses. S.S.-Théophanie dut s'en remettre à S.S.-Sophronie qui se mit ardemment à la tâche en face de quarante grosses boîtes pleines de documents. S.S.-Stanialas-de-Jésus en fit une partie considérable, 1937-1943, et fut annaliste de l'année 1944. Celle-ci note, en décembre 1945, qu'elle a réalisé le dépouillement des 57 volumes des Annales locales: le Collège Marguerite-Bourgeoys (1908-1945) et l'Institut Pédagogique (1926-1945). Elle a utilisé ces recherches pour rédiger des rapports qui sont une œuvre d'Histoire, incluant des lettres, des palmarès, des adresses, des allocutions: la Congrégation de Notre-Dame lui saura gré d'avoir écrit avec art et authenticité l'histoire de l'inauguration de l'enseignement supérieur pour les jeunes filles, chez nous... Les documents eux-mêmes sont conservés aux Archives du Collège Marguerite-Bourgeoys.

La chapelle est dédiée au Christ-Roi. En mai 1949, Madame Rivet signa l'acte de donation pour l'érection de cette chapelle dont la pierre angulaire fut bénite par Mgr Joseph Charbonneau.

Comment justifier d'avoir parlé si longuement du Collège Marguerite-Bourgeoys et de l'Institut pédagogique? C'est que cette pensée d'avant-garde réalisée par le génie et l'apostolat de S.S.-Anne-Marie, appartient au cheminement des études, surtout féminines, au Canada français.[10]

Ville-Émard

Le territoire qui porte le nom de Quartier Émard n'était, en 1899, que champs cultivés et terres boisées. On le connaissait sous le nom officiel de «Municipalité de la Paroisse de la Côte Saint-Paul». La première terre subdivisée en lots à bâtir appartenait à Monsieur J.U. Émard et occupait l'espace où s'étendent les rues Beaulieu, boulevard Monk et Briand. Monsieur Émard était le frère de Mgr J. Ménard Émard, évêque de Valleyfield. L'humble groupement de maisonnettes qui s'élevaient sur son domaine portait le nom de boulevard Saint-Paul.

Quelques mois après les débuts du boulevard Saint-Paul, la Compagnie de la banlieue de Montréal acheta le millier de lots que Monsieur Émard possédait encore et se mit à bâtir des maisons qu'elle revendait aussitôt. Peu après, sur la terre de Monsieur Alex. Aubertin, subdivisée à son tour, s'ouvrirent les rues Le Caron, De Villiers, Denonville, Cardinal, Hadley et Eadie. Enfin, la succession Gougeon se mit à concéder des lots sur les rues Beaulieu et Hamilton.

10. AMC, Collège Marguerite-Bourgeoys et Institut Pédagogique, Montréal. (1908)

Trois ans après les premières ventes de lots, le conseil de la «Municipalité de la Côte Saint-Paul» obtenait l'érection en municipalité de village de la localité nouvellement construite. Le 18 octobre 1902, la Gazette officielle de Québec annonçait que le Village du Boulevard Saint-Paul était créé. Le 25 avril 1908, les électeurs du Boulevard Saint-Paul obtenaient de la Législature une charte spéciale, et étaient dès lors incorporés sous le nom de Ville-Émard. Le 4 juin 1910, Ville-Émard fut annexée à la Cité de Montréal ainsi que dix autres municipalités suburbaines, par un acte de la Législature provinciale et devint le Quartier Émard.

Jusqu'en 1906, les quelque cent familles qui y demeuraient devaient se rendre à l'église Saint-Paul pour leurs devoirs religieux. Mgr Paul Bruchési accorde alors aux catholiques du Boulevard Saint-Paul l'érection de leur territoire en paroisse sous le vocable de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours et, le 24 janvier 1906, Ville-Émard accueillait son premier curé, l'abbé J.-Moïse Jolicœur.

Ces notes de l'histoire locale éclairent le fait de la venue des Sœurs de la C.N.D. dans ce secteur. Le 25 juillet 1908, la Communauté acceptait l'école des filles de la paroisse. Le 24 août, S.S.-Théophile, supérieure-fondatrice et deux compagnes ouvraient ce poste de dévouement dans une ancienne école laïque: bâtiment en briques, à deux étages, mesurant 60 pieds par 46 pieds, plus une addition de 17 pieds par 24 pieds. Cette maison située sur le boulevard Monk, en face de l'église, comprenait des pièces pour les religieuses et sept classes. L'École Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours reçut 350 élèves le 4 septembre 1908.

Déjà, en 1909, on dut songer à un agrandissement. Deux classes confiées à des professeurs laïques s'organisèrent dans un local voisin. Au printemps de 1910, une extension de

40 pieds par 50 pieds est construite du côté de la rue De Biencourt. La première messe est dite dans la nouvelle chapelle, le 1er septembre 1910.

Ville-Émard ayant été annexée à la Métropole, les écoles passent sous le contrôle de la Commission Scolaire de Montréal et, le 26 février 1914, Monsieur J.N. Perrault, Directeur général des Écoles de Montréal, prit possession de l'École au nom de l'organisme qu'il représentait. Le nombre des élèves allait croissant. La Commission Scolaire convertit en classes les pièces de la maison attribuées aux religieuses. Les Sœurs, logeront, désormais, au 20, de Razilly, où avaient demeuré les religieux de l'École Sainte-Croix. Cette école Sainte-Croix pour garçons, à direction laïque, était séparée de la résidence des religieuses par une ruelle de douze à quinze pieds. S.S.-Démétrie, autorisée par la Communauté, demanda et obtint que la nouvelle construction fût pour les filles. Une allonge de 60 pieds reliera la résidence de la rue Briand, auparavant rue de Razilly, à la nouvelle école située sur la rue De Biencourt. La bâtisse comptait trois étages et mesurait 172 pieds par 64 pieds; elle comprenait vingt-trois classes: elle fut inaugurée le 23 juin 1926, et la vieille maison de la rue Monk fut démolie.

En 1928, la Commission Scolaire centralisa les classes supérieures et les sœurs regrettèrent un peu les beaux jours vécus sous la direction bienveillante de la Commission du District Ouest. La 10e année fut retranchée, en 1942, à cause de la centralisation qui progressait: les Sœurs inspirèrent aux élèves de poursuivre leurs études après la 9e année, même si les circonstances paraissaient moins favorables, car voir d'autres secteurs d'enseignement est une autre forme de préparation à la vie.[11]

11. AMC, Ville-Émard, Montréal. (1908)

École de Jacques-Cartier, Québec

L'École est la propriété de la Commission Scolaire de Québec. Les Sœurs de la C.N.D. y entrèrent en juillet 1909. C'est une construction en briques de 106 pieds par 54 pieds, à quatre étages. Elle était la seconde bâtie par la Commission Scolaire: la première s'était effondrée en juin 1908. On la releva sur les mêmes bases, mais cela retarda d'un an l'arrivée des sœurs. S.S.-Mathilde qui devint plus tard supérieure provinciale et assistante générale, en fut la supérieure-fondatrice.

Durant la première année, chacune des quatorze sœurs de la maison reçut $110. Monsieur le curé J. Omer Cloutier fut un ami et un bienfaiteur du couvent. Le 29 août 1909, Mgr Bégin, archevêque de Québec bénit le couvent; le 31, on eut la première messe dans la chapelle. Le 3 septembre, 511 élèves s'inscrivirent.

Dès ce début, l'académie compta douze classes; le piano, le solfège, l'économie domestique sont déjà à l'honneur. Le 8 janvier 1915, Mgr Cloutier offrit un piano de concert de la Maison Mason & Rich et, le 13 février 1917, un autre de la marque Knabe.

On ajouta trois classes en 1927: 8e, 6e, 3e années du cours d'études. Le 25e anniversaire de la fondation fut célébré le 10 août 1934. L'Amicale Notre-Dame-de-la-Protection est très dévouée à l'œuvre du couvent.[12]

Asbestos

En 1903, des pourparlers s'étaient engagés entre les Autorités scolaires et paroissiales et la Communauté en vue

---

12. AMC, École Jacques-Cartier, Québec. (1909)

d'offrir aux Sœurs de la C.N.D. l'enseignement des filles de la paroisse de Saint-Aimé de Shipton, ville minière du comté de Richmond. Le projet fut remis en question le 22 avril 1909 à une session des Commissaires d'écoles. Ceux-ci proposèrent que, dès septembre 1909, l'enseignement soit sous le contrôle des Sœurs de la Congrégation qui avaient été désignées par l'évêque de Sherbrooke. La proposition fut acceptée par vote majoritaire. L'école paroissiale qui datait de 1909 était sous la direction de laïques; Monsieur Luc Castonguay, curé, qui avait désiré une école pour les filles, fut toujours l'ami du couvent quand la Commission Scolaire eût décidé de confier l'enseignement aux religieuses. Le local, propriété de la Commission Scolaire, avait un revêtement extérieur de briques et comprenait quatre étages, y compris le sous-sol, aux dimensions de 70 pieds par 45 pieds. L'étage supérieur était réservé aux religieuses. L'école était construite sur un terrain de 90 pieds par 222 pieds vendu à la Commission Scolaire par la Fabrique. De 1909 à 1920, les sœurs recevaient chacune $150 par mois; la première maîtresse, $200. et la supérieure, $100. En 1931, pour toutes les sœurs, et pour neuf classes, le couvent reçut la somme de $3050.

S.S.-Marie-du-Rosaire fut la supérieure-fondatrice; avec deux compagnes, elle arriva dans la mission le 23 août 1909. En apercevant le clocher de l'église et, tout à côté le couvent neuf qui les attendait, elles entonnèrent l'Ave Maris Stella que les occupantes des deux voitures continuèrent d'un cœur joyeux. Comme la voie ferrée ne se rendait pas à Asbestos, le trajet de trois milles de Danville à Asbestos se faisait en voiture. Les sœurs reçurent environ deux cents élèves, le 1er septembre 1909. Le 25, elles eurent la première messe dans la chapelle, mais le saint Sacrement ne fut laissé au

couvent que le 12 janvier suivant. On inscrivit vingt-deux élèves pour le piano.

Un jardin scolaire est inauguré le 18 mai 1911; les 75 jardinières avaient chacune un espace de 2 pieds par 3 pieds. Des prix furent octroyés par le Ministère de l'Agriculture.

L'école comptait sept classes de filles et deux de garçons en 1919. En 1920, l'enseignement ménager fut établi selon les Règlements du Comité Catholique, même s'il existait comme travail supplémentaire depuis la fondation.

Le 16 août 1928, les plans d'un agrandissement qui permettrait d'avoir douze classes de plus et une grande salle, furent soumis et acceptés; la première maison se transforma, et une école attrayante et spacieuse accueillit 400 élèves en septembre.

L'École célébra le 25e anniversaire de l'arrivée des sœurs à Asbestos, le 21 octobre 1933, grâce à la générosité des anciennes élèves. Monsieur le curé Castonguay et les sœurs fondatrices étaient de la fête: S.S.-Marie-du-Rosaire, S.S.-Jacques, S.S.-Alexandre-de-Nicée; cent anciennes élèves avaient répondu à l'invitation.

En 1940, on eut la 10e année et, en 1950, la 11e année. Septembre 1947 enregistra 648 élèves, 42 musiciennes. L'année suivante, le salaire des sœurs fut augmenté et s'éleva à $8600. pour les quatorze sœurs du personnel enseignant.

Une grotte de Notre-Dame-de-Lourdes fut érigée dans la cour de l'école en 1950: la Commission Scolaire fit exécuter le travail; la Compagnie Johns-Manville fournit la pierre d'amiante; le maire de la ville offrit l'installation de l'électricité; les Sœurs donnèrent les deux statues.

En ces lignes, on trouve d'humbles faits qui sont les jalons d'une belle page d'histoire de l'éducation.[13]

École Charlotte de Lanaudière – Joliette

La paroisse Saint-Pierre de Joliette n'était qu'une desserte quand le diocèse de Joliette fut créé, en 1904. Les enfants allaient à l'école paroissiale du pensionnat de la C.N.D., mais la distance était grande: Mgr Joseph-Alfred Archambault exprima le désir de voir une école s'organiser sur le territoire de la desserte. Les uns désiraient les Sœurs de la C.N.D., d'autres, les Sœurs de la Providence. S.S.-Alfred, supérieure du pensionnat, plaida et gagna la cause en faveur de la C.N.D. En 1906, on loua un local qui ressemblait fort à la première école de Ville-Marie: maison basse, sans apparence, fenêtres rares et étroites, plancher sur le sol, petite fournaise «tortue» au milieu de la classe, et destinée à être chauffée par la maîtresse, absence totale des commodités essentielles. S.S.-Zoé fut la pionnière de cette école Sainte-Marguerite et n'y résista qu'un an; elle fut remplacée par S.S.-Modeste qui demeura à ce poste d'abnégation durant huit ans.

En 1913, on ouvrit une école au «Grand Nord» pour décharger l'École Ste-Marguerite et l'école paroissiale du pensionnat; deux classes s'y organisèrent. Mgr Guillaume Forbes, second évêque de Joliette, lui donna le nom d'École du Saint-Enfant-Jésus. En 1914, la desserte fut érigée en paroisse sous le nom de saint-Pierre de Joliette; on ferma les deux écoles Sainte-Marguerite et Saint-Enfant-Jésus et la Commission Scolaire fit bâtir une école qui prit le nom de Lanaudière en l'honneur de Charlotte de Lanaudière,

13. AMC, Asbestos. (1909)

épouse de Barthélémy Joliette, fondateur de l'Industrie qui s'appelle Joliette. On y ouvrit d'abord quatre classes; en 1919, il y en avait huit; en 1920, dix. En 1944, le feu détruisit l'école: c'était le samedi-saint. Les classes se réorganisèrent temporairement grâce à des secours généreux. Le 16 septembre 1945, le contrat de construction de l'école fut accordé à Monsieur Gaspard Archambault de Montréal, et Monsieur Anastase Gravel, architecte, fut choisi par la Commission Scolaire. Le 27 août 1947, S.S.-Jean-de-la-Croix, devint la première supérieure de l'École Marie-Charlotte-de-Lanaudière. Les sœurs reçurent 453 élèves le 1er septembre, pour la 1ère année à la 12e année inclusivement. Mgr J. A. Papineau, évêque de Joliette bénit et inaugura solennellement l'École, le 2 novembre 1947.[14]

Rosemont

La paroisse Sainte-Philomène de Rosemont fut érigée en 1905 par Mgr Paul Bruchési. Monsieur J. Brien, en fut le premier curé. La paroisse comptait alors 40 familles catholiques et 10 protestantes. En 1911, les Frères Maristes prirent la direction de l'école des garçons; en 1913, Mère Sainte-Marie-Joséphine, supérieure générale, et son Conseil acceptèrent la direction des écoles de filles. En 1915, on trouvait neuf cents élèves dans les écoles et, en 1922, près de 1300. S.S.-Honoré fut la supérieure-fondatrice de cette maison. L'école et la résidence appartenaient à la Commission Scolaire de Rosemont. Les sœurs enseignantes et la supérieure recevaient trois cents dollars par année, payables en deux termes, décembre et juin. Après quelque temps, on accorda que les salaires fussent remis mensuellement.

14. AMC, École Marie-Charlotte, Joliette. (1911)

Quand se fit l'annexion de Rosemont à Montréal, les sœurs furent rétribuées selon les normes en cours à Montréal.

S.S.-Honoré se rendit à la mission avec une compagne le 26 mai 1913. En septembre, cinq institutrices laïques se joignirent aux six sœurs de l'équipe. Trois cents élèves furent réparties en sept classes. S.S.-Marie-Ananie, dépositaire générale, suggéra un plan pour la construction d'une passerelle entre l'école et la résidence et, le 5 décembre, elle fut inaugurée avec joie par les professeurs. L'école obtint le titre d'école modèle en 1915 et celui d'Académie, l'année suivante. L'École connut une large montée: ainsi, en 1930, elle comptait 35 classes où s'étaient inscrits 1514 élèves, filles et garçons. Quand la centralisation des classes supérieures apparut, l'École comme les autres institutions subit de grandes modifications pour le nombre de classes, le nombre d'élèves, les degrés du cours enseignés. Ces mutations appartiennent à l'époque des changements profonds réalisés dans le système d'éducation de la Province de Québec et de Montréal.

L'Amicale Notre-Dame-du-Retour date de 1929. L'École compte un grand nombre de vocations religieuses parmi les élèves: 25 au 25e de l'École en 1938. Joie pour les Ouvrières qui se dévouent en ce milieu très sympathique.[15]

École Saint-Willibrord – Montréal

Le 6 janvier 1913, la paroisse Saint-Willibrord fud formée à Verdun et l'abbé Patrick Mc Donald fut nommé curé, en la fête de saint Willibrord, 7 novembre, d'où le nom de la nouvelle paroisse. La Commission Scolaire obtint trois

15. AMC, Rosemont. (1913)

sœurs pour l'enseignement aux élèves de langue anglaise qui eurent leurs classes à l'École Notre-Dame-des-Sept-Douleurs durant cinq ans. Quand une école fut enfin construite et terminée, la C.N.D. avait décidé de retirer les Sœurs à cause du manque de sujets. C'est alors qu'une croisade de prières s'organisa par les élèves de Saint-Willibrord, de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours et de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs: le Conseil général revint sur sa décision et la direction de l'École Sainte-Jeanne-d'Arc fut donnée aux Sœurs de la C.N.D. De 1918 à 1922, l'école resta sous ce vocable, mais reprit le nom de École Saint-Willibrord en 1922. Les sœurs furent résidantes en 1919; S.S.-Marie-Vitaline fut la première supérieure de cette institution.

L'école progressait. En 1929, il y avait 1000 élèves. En 1931, l'école prit le nom d'École primaire-supérieure affiliée à l'École Thomas d'Arcy Mc Gee. L'inscription de 1933 était de 1596: 20 classes du cours primaire et 12 supérieures. La 4e année du High School fut accordée en 1934. En juin 1935, les anciennes élèves organisèrent l'Amicale Notre-Dame de la Pentecôte. La société «Our Lady's Sodality» reçoit chaque année nombre d'élèves qui désirent intensifier leur vie chrétienne par l'imitation de Marie.[16]

École Notre-Dame de la Paix — Verdun

À la demande de la Commission Scolaire de Verdun, l'École Notre-Dame-de-laPaix fut fondée le 2 janvier 1915. On la désigna sous le nom d'École Sainte-Marie durant les trois premières années. Dès son ouverture, elle reçut 340 élèves répartis en sept classes. Cette école était un détache-

16. AMC, École Saint-Willibrord. (1913)

ment de l'École Notre-Dame-des Sept-Douleurs. Les sœurs n'eurent d'abord pour résidence que quelques pièces inoccupées situées à l'étage supérieur, et meublées par la générosité de certains bienfaiteurs. Les privations étaient grandes : ni dépense, ni baignoire, ni eau chaude, ni chapelle. Il n'y avait pas d'église dans la circonscription paroissiale : on devait se rendre à l'église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, à vingt minutes de marche. À cause de l'horaire des classes, Mgr Joseph-A. Richard, président de la Commission Scolaire, mit une voiture louée à leur disposition pour les jours où elles enseignaient.

Du 2 juillet 1916 au 7 juillet 1918, les sœurs logèrent à l'École Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. En 1918, S.S.-Zéphyrin-de-Rome fut nommée supérieure. Le 18 mars 1919, le saint Sacrement fut gardé définitivement dans la maison ; la lampe du sanctuaire et l'ostensoir venaient du couvent de Saint-Aubert, récemment fermé.

En 1925, après dix ans d'existence, l'École est en bonne voie de progrès, cours d'études jusqu'à la 9e année, outillage parfait des classes, méthodes modernes d'enseignement. L'anglais, la musique instrumentale, les matières commerciales, l'art ménager ajoutent à la formation générale. À cette époque, l'École prend le titre d'École complémentaire. Entre 1935 et 1953, on eut tour à tour et transitoirement les classes de 9e, 10e et 11e années d'après les exigences du milieu et les décisions de la Commission Scolaire.[17]

École Notre-Dame-de-Lourdes – Iberville

Les élèves du pensionnat d'Iberville étaient devenues nombreuses et le local était restreint. La Commission Scolai-

17. AMC, École N.-D.-de-la-Paix. (1915)

re décida de construire une école au centre de la ville; elle acheta une propriété appartenant au Conseil de Comté et l'aménagea.

Le 3 septembre 1928, quatre sœurs ayant résidence au couvent se rendirent à la nouvelle école pour y recevoir 174 élèves. En 1938, seulement, l'École eut une directrice attachée exclusivement à cet emploi. L'inscription allait croissant et atteignit le chiffre de 486 en 1950, filles et garçons. La 10e année fut accordée en 1952 et la 11e année, l'année suivante.[18]

École Saint-Antonin

La «Grande École» ou École Saint-Dominique s'ouvrit, en septembre 1915, pour les élèves de la division de Notre-Dame-de-Grâce qui doit son nom aux trois frères Snowdon, propriétaires des terres avoisinantes. La Commission Scolaire de Notre-Dame-de-Grâce avait offert aux élèves une école spacieuse, très belle avec ses quatorze classes, ses larges corridors, son hall de réception, d'où son nom de Grande École. Elle fut bénite par le R.P. Raymond-M. Rouleau, O.P. qui devint plus tard cardinal.

On y reçut une centaine d'élèves; deux salles furent réservées aux élèves venus de la petite école Lalime située aux environs. Garçons et filles de langue française et de langue anglaise y auraient l'enseignement donné par S.S.-Siméon et une institutrice laïque. La Directrice de l'École Notre-Dame-de-Grâce était chargée de ces classes.

Lors de la fusion des districts en 1917, la Commission Scolaire de Montréal fit l'acquisition de l'École Saint-Domi-

18. AMC, École N.-D.-de-Lourdes, Iberville. (1915)

nique et ne la désigna plus que sous le vocable de «l'Éléphant blanc» pour marquer les frais qu'elle occasionnait. Le personnel de la Commission Scolaire de Montréal, district Ouest, eut ses bureaux dans cette école de Snowdon de 1917 à 1921. Pendant ce temps, les Sœurs de la C.N.D. se donnaient à leur œuvre de dévouement dans les deux classes mixtes combinées: l'une française avec cinquante élèves; l'autre, anglaise, avec vingt-trois élèves. De 1919 à 1926, une sœur cumula cette fonction pénible de la direction de deux maisons simultanées, Notre-Dame-de-Grâce et Saint-Dominique, avec résidence à Villa-Maria ou à la Ferme du Sacré-Cœur, et l'on constate que, chaque année, la directrice est nouvelle. La Communauté songeait à laisser l'École. On en offrit la direction à l'institutrice laïque qui refusa. Ses instances auprès du R.P. Louis Bourque, O.P., Président de la Commission Scolaire pour le district Ouest, eurent pour résultat le retour des sœurs à l'École Saint-Dominique. Elles reprirent leur poste d'abnégation et voyagèrent par la «voiture du dîner» comme on l'appelait.

Les sœurs devinrent résidantes le 1er décembre 1923: on leur avait attribué l'ancien monastère des Pères Dominicains, le vieux presbytère construit par les Sulpiciens. Mais la religieuse qui enseignait à l'École Saint-Dominique n'avait plus de compagne pour le voyage, ni de voiture pour le transport. Pour ce temps-là, la situation semblait intenable. Le R.P. Louis Bourque, curé, offrit à la sœur une classe de 6e année à Notre-Dame-de-Grâce; les trois classes de l'École Saint-Dominique étaient aux mains des séculières, tout en demeurant sous la direction de la C.N.D., et la directrice de l'École Notre-Dame-de-Grâce s'y rendait chaque semaine, accompagnée d'une grande élève. En 1924, le Père curé voulut obtenir le retour des sœurs à l'École Saint-Dominique. Le Conseil général consentit à y envoyer



MERE ST-VALERIEN
(1932-1938)



MERE STE-HELENA
(1938-1940)



MERE ST-IGNACE
(1940-1952)



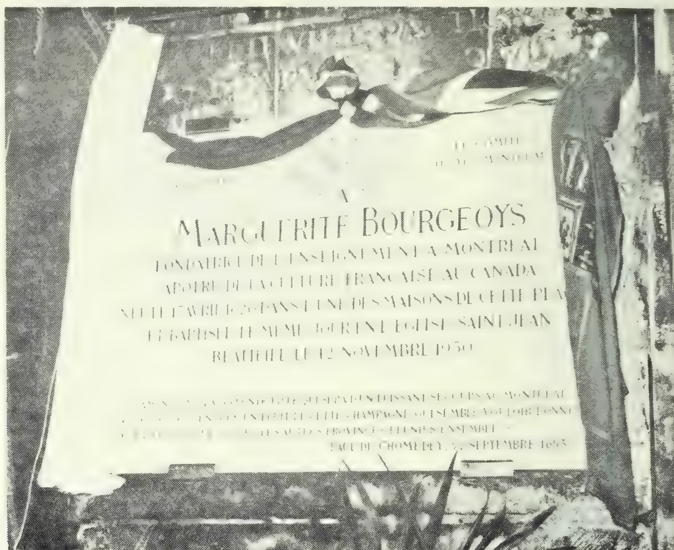
SOEUR STE-ANNE-MARIE
Maîtresse générale
des études à la C.N.D.
de 1913 à 1937



SOEUR STE-THEOPHANIE
Maîtresse générale
des études à la C.N.D.
de 1937 à 1946.



Sr Ste-Marie-Alexina, C.N.D., se dévoua à la cause de Mère Bourgeoys durant 23 ans. Elle mourut le 6 janvier 1951.



Plaque commémorative apposée à un mur de l'église St-Jean, à Troyes; elle fut dévoilée par Mère St-Ignace, supérieure générale, en présence de M. Terré, maire de la ville, le 26 novembre 1950.



Le 7 décembre 1950, retour de Rome des Mères déléguées à la Béatification de Mère Bourgeoys

une sœur qui reprit la 5e année, tandis qu'une sœur ancienne de la Ferme Notre-Dame-du-Sacré-Cœur était chargée des élèves des deux premières années. Une directrice fut nommée en 1925. Depuis 1924, les Frères du Sacré-Cœur y avaient cinq classes de garçons de langue anglaise.

Une heureuse initiative vint changer l'aspect des choses. Le R.P. André Casavant, O.P., vicaire à Notre-Dame-de-Grâce, insista auprès de ses supérieurs et même auprès de Mgr Georges Gauthier pour établir une desserte sous le nom de Saint-Dominique. Son intuition de saint lui faisait voir de grands espoirs d'avenir. Il fut chargé de la tâche et y commença son ministère le 3 janvier 1926. Il obtint de laisser le saint Sacrement en permanence dans la chapelle de l'école; il donnait la messe chaque jour et, le dimanche, les paroissiens fréquentaient cette école-église. La desserte fut érigée en paroisse en 1929. Deux ans encore, la salle de l'école servit de chapelle publique. C'est alors qu'un temple protestant à l'angle des rues Snowdon et Coolbrook fut acheté et aménagé en église catholique qui s'ouvrit au culte, le 28 septembre 1931. Les sœurs demeuraient toujours à Notre-Dame-de-Grâce, et voyageaient à l'École St-Dominique. Or, en juillet 1931, les sœurs avaient échangé le vieux monastère pour la résidence attenante à l'École Notre-Dame-de-Grâce, et il n'y avait pas de place pour les sœurs de l'École Saint-Antonin, nom qui désignait l'École Saint-Dominique depuis la fondation de la paroisse Saint-Antonin.

Une idée lumineuse mit fin aux randonnées épuisantes. La directrice, S.S.-Joséphine, avec l'approbation tacite de Monsieur Pilon de la Commission Scolaire, alla s'établir avec son personnel dans les pièces libres de l'école. Monsieur le curé y laissa le saint Sacrement; la supérieure générale, Mère Ste-Marie-du-Cénacle, y fit sa visite officielle et

S.S.-Joséphine fut nommée supérieure de la maison. Elle demeura à ce poste jusqu'au 28 juillet 1934. Depuis huit ans, elle s'était dépensée pour l'œuvre: elle fut la promotrice de l'éducation et du développement intellectuel et moral de la jeunesse du quartier. À l'intérieur de l'école, des modifications préparèrent une résidence pour les sœurs. Il se présenta des difficultés en 1938, alors que les parents s'opposèrent au projet des classes mixtes à l'École Saint-Antonin. D'autres complications surgirent en 1942 quand on voulut prendre les pièces des religieuses pour des classes; peu à peu, la solution apparut, les sentiers s'adoucirent et l'œuvre put continuer, malgré tout.[19]

École Normale de Sherbrooke

En 1916, le Conseil général de la Communauté projeta d'ouvrir au Mont Notre-Dame même, une classe d'École normale. Mais le Département de l'Instruction Publique n'agréa pas cet arrangement, exigeant que la Communauté établît le cours dans un immeuble séparé pour favoriser la formation pédagogique des élèves. Six années passèrent. Au mois d'août 1922, l'École normale s'établissait à l'Académie Sainte-Marie, à Sherbrooke-Est. L'abbé Octave Martin fut nommé principal et Monsieur J.-D. Dufour, professeur. L'Académie n'avait pas encore servi de résidence pour les sœurs; il arriva que, non seulement les sœurs de l'École s'y établirent, mais aussi celles de l'École normale. La Commission Scolaire de Sherbrooke, propriétaire de l'immeuble, accueillit la jeune École normale avec bienveillance, lui laissant la liberté de choisir les pièces nécessaires et n'exigeant aucune rétribution pour le logement. Cette Commission se composait alors des membres suivants: le

19. AMC, École Saint-Antonin. (1915)

notaire E. Sylvestre, président; Messieurs J. Léonard, P.H. Dubuc, C.E. Bachand et G. Bégin. La première inscription était de 26 élèves. Pendant trois ans, l'École normale fonctionnait dans les murs de l'Académie Sainte-Marie, mais il fallait songer à une construction.

Le 16 novembre 1924, eut lieu la bénédiction de la pierre angulaire du futur édifice, sur un terrain adjacent à celui des Pères Rédemptoristes, à Sherbrooke-Nord. Le 6 juillet 1925, quatre sœurs se rendaient à l'École Normale qui était terminée; S.S.-Yolande en fut la supérieure-fondatrice. La première messe fut dite à la chapelle, le 15 août. La bénédiction solennelle de la maison fut donnée par Mgr Paul Larocque, évêque de Sherbrooke, en présence d'un grand nombre de personnalités, entre autres: Monsieur J.-C. Magnan, Inspecteur général des Écoles normales, du sénateur Ch.B. Howard, de l'Honorable J. Nicol, trésorier de la Province de Québec.

L'École organisa les cours et le travail fut intense. Le nombre des élèves grandissait chaque année: les 16 premières jeunes filles furent remplacées par des groupes de cent et plus. S.S.-Yolande obtint que l'institution puisse être désignée sous le nom d'«École Normale Marguerite-Bourgeoys» que lui concéda le Surintendant de l'Instruction Publique. En 1947, l'École célébra le 25e anniversaire de sa fondation. Cent vocations religieuses s'étaient épanouies dans la maison durant ce quart de siècle, dont 35 pour la C.N.D.[20]

École Marie-de-l'Incarnation, Montréal

Quand le pensionnat Notre-Dame-du-Saint-Rosaire s'établit en 1876, on ouvrit en même temps une école

20. AMC, École Normale de Sherbrooke. (1922)

paroissiale dans une maison louée sur la rue de l'Église, moyennant deux cents dollars. Comme le traitement annuel était de quatre cents, il reste que c'était vraiment un début apostolique. Après deux ans, les sœurs furent transférées dans l'ancien presbytère où elles travaillèrent dix ans.

En 1888, la C.N.D. s'engage à assumer les frais de construction d'une école. Plusieurs conditions sont posées: terrain fourni par la municipalité scolaire, somme de huit cents dollars octroyée annuellement pendant vingt-cinq ans. Mais la Commission scolaire ayant été divisée, les commissaires refusèrent alors de remplir leurs obligations. La cause est portée à la cour et, après deux ans de délai, la Communauté doit se désister de ses droits. Par un nouvel arrangement, les Commissaires s'engagent à donner quatre cents dollars pour la classe des externes en plus de la rétribution mensuelle.

Depuis 1876, l'externat avait été aux frais et à la charge de la maison mère. En 1911, il devint la propriété de la Commission Scolaire qui fit construire une école à l'angle des rues de l'Église et Angers; ce fut l'École Marguerite-Bourgeoys qui eut comme supérieure-fondatrice S.S.-Arthémie. En 1915, après le départ des Frères de l'Instruction Chrétienne, Monsieur le curé Hyacinthe Brisset exprime le désir de voir les sœurs s'installer au second étage du collège et la permission de l'Autorité est donnée; S.S.-Arthémie dirige cette école mixte. En 1923, la Commission Scolaire fit bâtir une résidence aux religieuses à proximité de l'école. En juillet 1931, les autorités scolaires changeaient le nom de l'école en celui d'École Marie-de-l'Incarnation: c'était là une troisième étape que la note suivante précise: École succursale du pensionnat: de 1876 à 1911; École Marguerite-Bourgeoys: de 1911 à 1923, mais encore succur-

sale du pensionnat; l'École devint résidence séparée en 1923; École Marie-de-l'Incarnation, à partir de 1931.[21]

École Jeanne-Mance, Montréal

En 1917, les sœurs laissaient l'Académie Saint-Stanislas, angle Ontario et Sanguinet, pour l'Académie Marguerite-Lemoyne que la Commission Scolaire venait de faire bâtir sur la rue Robin, entre les rues Saint-André et Saint-Christophe. Elles amenaient avec elles la plupart de leurs élèves, moins celles de quatre classes de jeunes élèves qui furent confiées à mademoiselle Viger. Deux ans plus tard, S.S.-Marie-Ananie, dépositaire générale, exécuta les désirs de l'Administration générale en faisant transformer l'Académie Saint-Stanislas en maison de loyers ou de rapport. Mademoiselle Viger et ses élèves furent installées à l'École Saint-Jacques alors récemment construite pour les garçons à l'angle des rues Démontigny et Sanguinet. Mais comme le nombre des élèves augmentait, on décida de construire l'École Jeanne-Mance.

Après des difficultés de tous genres, la maison s'éleva enfin, spacieuse, et des plus modernes. Monsieur Henri Gauthier, P.S.S., curé de St-Jacques, désirait des Sœurs de la C.N.D.; seulement, la question était délicate parce que certains commissaires protégeaient Mademoiselle Viger et prisaient sa direction à la tête de l'École. On alléguait, d'ailleurs, le manque d'espace pour bâtir une résidence aux religieuses. Le Président de la Commission Scolaire, district centre, le Dr Daigle, plaida si bien la cause qu'on accepta les religieuses à condition qu'elles ne demandent jamais de résidence. Mère Sainte-Marie-Rose, supérieure générale, qui

21. AMC, École Marie-de-l'Incarnation, Montréal. (1923)

succéda à Mère Sainte-Euphrosyne qui avait promis des sœurs, en nomma cinq. Ces sœurs devaient loger dans l'ancienne école St-Jacques située au nord de l'église, mais la Communauté ne jugea pas opportun de faire de grandes dépenses pour aménager ces pièces. S.S.-Anne-Marie, maîtresse générale des études et S.S.-Joseph-des-Séraphins se chargèrent de négocier l'affaire avec la supérieure de l'Académie St-Denis, S.S.-Gertrude, pour que les sœurs puissent temporairement loger à 1037, rue St-Denis. La réponse fut favorable et S.S.-Lucienne, directrice et ses compagnes y furent accueillies chaleureusement.

Le 28 août 1923, l'École Jeanne-Mance recevait 310 élèves; il y eut une classe pour les élèves Ruthènes. Les débuts furent pénibles. Pendant le mois de septembre, S.S.-Joseph-des-Séraphins voyageait de la maison mère à l'école Jeanne-Mance avec quatre sœurs de passage à l'Infirmerie. Le régime ne pouvait pas durer: à la fin du mois, la supérieure générale réclama une sœur des Académies St-Joseph, Ste-Catherine et Marguerite-Lemoyne pour constituer le personnel enseignant de la nouvelle école. Le 1er octobre, chacune des classes eut son professeur attitré.

La bénédiction de l'École eut lieu le 4 novembre, en présence de personnages de marque intéressés à la cause de l'éducation; Mère Le Royer, supérieure générale des Hospitalières de St-Joseph avait délégué deux sœurs tourières de l'Hôtel-Dieu et offert un magnifique médaillon à l'effigie de Jeanne Mance.

Le 27 août 1924, l'inscription fut de 324 élèves; la classe des Ruthènes fut sous la direction d'une religieuse de leur langue. Les sœurs laissèrent l'Académie Saint-Denis pour loger à la maison mère. Mère Assistante générale les réunit dans la chambre du Conseil et leur dit que leur séjour à

la maison principale rappellerait les temps anciens des écoles des «Faubourgs». S.S.-Lucienne devint supérieure du groupe. Malgré la joie de vivre à la maison mère, que de sacrifices! Les sœurs doivent communier avant la messe qu'elles ne peuvent entendre en entier. Elles déjeunent à la hâte et se rendent à l'entrée des missionnaires où les attend le camion de la Procure. Le chauffeur demeurant au loin est souvent en retard. Le véhicule a une forme un peu étrange et les gamins qui le voient apparaître au coin de la rue Demontigny crient: «Voilà la patrouille des Sœurs!» Les élèves se rendent pour accueillir les sœurs: l'une se charge de la chaudière à provisions, l'autre, d'un panier, une troisième, d'un sac de livres et, ainsi escortées, les sœurs entrent à l'École. C'est vraiment la réplique des expéditions de jadis, de la maison mère de la rue St-Jean-Baptiste aux écoles des faubourgs. Les sœurs ont l'impression qu'elles sont loin d'être installées. Ces voyages durèrent un an. On projeta alors l'achat d'une maison sur la rue St-Denis, mais les conditions sont onéreuses, et les voyages à la rue Atwater se continuent. Monsieur Ludger Gravel demeure le protecteur de Mademoiselle Viger et ne veut pas offrir de résidence aux sœurs. S.S.-Anne-Marie trouve un expédient. Elle écrit à Sir Lomer Gouin, Premier Ministre de la Province de Québec, pour lui expliquer la situation des sœurs de l'École Jeanne-Mance et le refus de Monsieur Gravel d'offrir une résidence aux sœurs de la C.N.D. quand la Commission Scolaire construit des habitations pour des sœurs de nationalité étrangère qui ont, certes, leur droit, mais il semble que les droits en ce sens sont communs. Quelques jours plus tard, Sir Lomer Gouin téléphone à Monsieur Gravel: «Il faut sans tarder bâtir une résidence aux sœurs de l'École Jeanne-Mance et faire tout ce que Mère Sainte-Anne-Marie demandera». Le mot sauveur était dit. À l'assemblée des

commissaires, Monsieur Gravel présenta lui-même la requête et, trois mois plus tard, l'affaire est décidée. Avec la permission des commissaires, les sœurs s'installèrent provisoirement à l'école, en juillet 1926. L'école fut terminée en février 1927.

L'Amicale Notre-Dame-de-Bonsecours qui s'organise en 1935, prépara les fêtes du 25e anniversaire de l'Institution en 1948. Monsieur Maximilien Lacombe, P.S.S., curé de Saint-Jacques, chanta la messe solennelle, et Monsieur Julien Perrin, P.S.S. souligna le bien accompli dans la paroisse par le rayonnement de l'école. En 1949, les élèves de 8e et de 9e années furent dirigées vers l'École Marguerite-Lemoyne et vers l'École Marguerite-Bourgeoys.[22]

Sainte-Adèle

En 1863, au printemps, Joachim Lajeunesse et son épouse, H. Legault de Saint-Jérôme, prennent possession d'une terre en «bois debout» sise dans le 10e rang de la paroisse Sainte-Adèle fondée en 1851.

La première habitation, un petit «chantier» en bois rond, est d'abord élevée à l'emplacement actuel du sanatorium. La 2e, construite en planches sciées à la «scie de long» est située un peu plus haut que la grosse pierre en arrière de la maison. La 3e, bâtie par Monsieur J. Lajeunesse, s'élève de l'autre côté de la route, près de la grosse et longue pierre qui est restée. La ferme mesure cinq arpents par quarante arpents et se trouvait couverte de forêts vierges. Le pin y abondait: les arbres avaient quatre à cinq pieds de diamètre et une hauteur de 70 à 80 pieds. Ne visant qu'à

22. AMC, École Jeanne-Mance. (1923)

la culture, les colons brûlent sur place ces géants de la forêt. Le déboisement radical fit constater que la pluie et la neige entraînaient la terre cultivable laissant le roc à découvert. Cette triste expérience amena Monsieur Lajeunesse à vendre sa terre à Monsieur Wilfrid Gagnon, médecin, en 1883. Il y installa un fermier. La 3[e] maison qui tombait en ruines subsista jusqu'en 1924. En 1908, Mgr Georges Gauthier et son frère Monsieur Henri Gauthier, P.S.S., achetaient du Docteur Gagnon la maison actuelle avec la lisière de terre en arrière jusqu'au 11[e] rang. Vers 1911, le reste de la ferme fut vendu à Monsieur Moïse Beauchamp. En 1912, Monsieur Henri Gauthier qui a acheté du voisin de gauche, Monsieur Jean-Baptiste Gauthier, six arpents de terrain, établit son «Foyer» de la ville à Sainte-Adèle. C'est cette année-là que fut construite l'aile de vingt-trois chambres et qu'on planta un verger.

Au printemps de 1924, la Communauté eut l'avantage d'acheter cette propriété de Mgr Georges Gauthier à des conditions très faciles: la maison devint dès lors «Notre-Dame des Monts» et, pour la C.N.D., son histoire commence. La première supérieure, S.S.-Marie-Ferdinand, fut nommée en 1926. On acheta une maison pour la résidence de l'aumônier; Monsieur et Madame Tellier sont chargés de l'entretien de l'habitation. La première messe eut lieu le 11 septembre 1926.

Une construction s'inaugura en 1929. Le 18 novembre, Mgr Gauthier bénit le sanatorium de Notre-Dame-des-Monts. Une page digne des Fioretti s'écrit gracieusement en 1930: la veille de l'Assomption, la Vierge s'est penchée sur une sœur souffrant d'ostéomyélite. En quelques minutes, S.S.-Philippe-du-Cénacle fut guérie à la suite d'onctions faites avec de l'eau de Lourdes, au sixième jour d'une

neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Les Annales de la maison ont relaté le fait qui a l'attestation du médecin et de l'aumônier. À Lourdes, venaient de s'éteindre les derniers échos du Second Congrès Marial français, et la Vierge était descendue à Sainte-Adèle des Monts, Pyrénées du Canada. «Cantate canticum novum» dit le Dr J. Poirier, fervent chrétien, médecin d'une pratique de plus de trente ans. Le fait échappait à son art. Une grotte de Lourdes rappelle le passage de Marie.

En septembre 1930, on fit exécuter des travaux pour utiliser l'eau d'une source qui est sur le terrain afin d'avoir un service d'eau indépendant de l'aqueduc du village. La résidence Saint-Joseph acquise en 1926 pour la résidence de l'aumônier fut vendue en 1939. Le terrain appartenant à la Communauté sur la route Sainte-Marguerite fut cédé à la ville pour l'emplacement d'une école en 1953; en échange, la municipalité offrit le terrain en arrière de la grotte de Lourdes.[23]

École Notre-Dame-Auxiliatrice – Saint-Jean

Quand la paroisse Notre-Dame-Auxiliatrice de Saint-Jean fut érigée, en 1906, M. le curé Pierre Labrèche demanda des sœurs de la C.N.D., et le 11 septembre 1907, S.S.-Flore et S.S.-Gaudiose reçurent cent quinze élèves, garçons et filles.

Durant les deux premières années, les sœurs résidaient au couvent de St-Jean et prenaient leur repas du midi à la table du presbytère. Le Collège de Marieville se fixa à Saint-Jean en 1909; on leur céda les classes de filles et

23. AMC, Sainte-Adèle. (1924)

celles-ci durent se loger dans un magasin de meubles sur la rue Saint-Paul, à un arpent de l'église. La situation durait encore en septembre 1910. Les sœurs allaient prendre leur dîner chez une veuve; elles devaient atteindre leurs classes par un long escalier extérieur qui rappelait l'échelle de Mère Bourgeoys sur l'étable-école. Quoique le Collège de Marieville n'existe plus en septembre 1912, l'enseignement se donne dans le même local jusqu'au 26 octobre, alors que les classes furent organisées dans le soubassement de l'église. Les garçons eurent leur école séparée en 1923.

En 1924, les sœurs devinrent résidantes et S.S.-Godefroy, directrice de l'école fut nommée supérieure. L'humble grain de sénevé de 1907 avait germé. On conservait encore alors, une image de Mère Bourgeoys, gravure sur acier, semblable aux illustrations des volumes de Monsieur Faillon, P.S.S., donnée par Mère Saint-Anaclet, supérieure générale, aux premières sœurs de l'École. 1953 sera la dernière année scolaire dans le chapelle-école car, en 1954, une nouvelle construction pouvait accueillir un grand nombre d'élèves de la 1ère à la onzième année: une tout autre époque s'ouvrait pour l'École Notre-Dame-Auxiliaitrice.[24]

Tétraultville – École Sainte-Marie

L'École Saint-Georges dont la C.N.D. a pris la direction le 1er mai 1925 appartient à la Commission Scolaire du district Est, à Montréal. Depuis sa fondation, cette école était destinée aux garçons. À cette époque de l'année, la Communauté y nomma une directrice et une sœur enseignante. De bonnes maîtresses laïques étaient titulaires des classes. Les Sœurs résidèrent d'abord à l'École Sainte-Claire.

24. AMC, École Notre-Dame-Auxiliatrice. (1924)

Une petite maison temporaire fut fournie par la Commission Scolaire. S.S.-Vénérande, la directrice, fut nommée supérieure-fondatrice; on lui donna trois compagnes, et le personnel étudiant fut de 218. L'enseignement du piano est inauguré par une maîtresse laïque. La Commission Scolaire fit agrandir l'École en juillet 1930: en septembre, on dut se réfugier à l'École La Vérendrye et à l'École Sainte-Claire.

L'École Saint-Georges changea de vocable en septembre 1931; elle devint l'École Sainte-Marie. La bénédiction solennelle de la magnifique école neuve eut lieu le 6 mars 1932, mais les sœurs s'y rendaient pour enseigner depuis décembre précédent. La résidence était toujours la petite maison du début. En 1936, on demanda à la Commission Scolaire de mettre à la disposition des sœurs le premier étage de la maison-résidence, et ce fut accordé. Le 29 janvier 1943, une autre demande réclamait le privilège du séjour à l'école: le projet fut accepté et les classes de 4e et de 5e années seront aménagées pour la résidence pendant que les classes changeront de local et d'étage. L'année suivante, l'inscription fut de 250 élèves. Hélas! il était alors difficile de garder à l'étude les élèves qui seraient promues au cours secondaire; aussi, on dut réunir les élèves des deux écoles pour offrir la 8e année en un lieu et la 9e année en un autre lieu.[25]

École Notre-Dame-de-Lourdes – Verdun

En avril 1929, la croissance de la population catholique de Verdun détermina Mgr Georges Gauthier après entente avec Mgr Joseph-A. Richard, curé-fondateur de Verdun, à délimiter une nouvelle paroisse sous le vocable de Notre-

25. AMC, Tétraultville, École Sainte-Marie. (1925)

Dame-de-Lourdes. Un vaste terrain fut accordé à l'angle de la 5e avenue, sur la rue Verdun. On put y jeter les bases d'une spacieuse école de 121 pieds par 95 pieds, avec résidence continguë pour les sœurs enseignantes. On désire les sœurs de la C.N.D. et l'Autorité majeure accepte le poste. S.S.-Marie-de-la-Lumière est la supérieure-fondatrice. Le 30 juillet 1929, les sœurs se rendent dans leur école située au 502, 5e avenue; le terrain de l'école mesure 200 pieds par 188 pieds. Les quatre sœurs de la fondation restèrent à la maison mère jusqu'au 2 août; alors, elles demeurèrent à l'École Notre-Dame-des-Sept-Douleurs jusqu'au 24. Le 3 septembre, l'école accueillit 346 élèves, filles et garçons. Deux classes sont à la disposition des élèves de langue anglaise sous la direction de l'école Saint-Willibrord.

En juillet 1930, les classes de l'étage supérieur de l'école sont aménagées pour les garçons; les Frères du Sacré-Cœur en auront la direction. Les Commissaires réalisèrent que les sœurs étaient à l'étroit dans leur résidence; ils optèrent pour la construction d'une nouvelle école incluant une résidence; les sœurs y entrèrent le 20 mars 1936. L'Amicale Notre-Dame-de-la-Rédemption date de 1935.

Le notaire R.E. MacKay dont la clairvoyance et la ténacité ont voulu procurer au public féminin de Verdun les avantages d'une École Ménagère municipale vit ses projets se réaliser. Les débuts de cette œuvre post-scolaire furent pénibles, mais l'habileté de la supérieure, S.S.-Joseph-de-Bonsecours et le dévouement des professeurs contournèrent les difficultés.[26]

---

26. AMC École Notre-Dame-de-Lourdes, Verdun. (1929)

École des Saints-Martyrs-Canadiens – Québec

L'école paroissiale des Saints-Martyrs-Canadiens fut édifiée par la Commission Scolaire de Québec en 1931, dans la paroisse souvent désignée sous le nom de Belvédère. L'école est un magnifique édifice de quatre étages en brique Citadelle avec solage en pierre de Saint-Marc des Carrières, situé sur la rue Marquette. Les Sœurs de la C.N.D. se chargèrent des filles et les Frères Maristes des garçons. La résidence des Sœurs était à l'arrière de l'école, sur la rue Lévis; elle communique avec l'école par un chemin couvert. L'école est sous le contrôle de la Commission Scolaire de Québec. Au cours primaire, s'ajoutait le cours Lettres-Sciences, selon le désir de Monsieur Henri Laberge, curé. Au début, douze religieuses et une maîtresse laïque formaient le personnel enseignant. S.S.-Edmée fut la supérieure-directrice à l'heure de l'ouverture de la mission. L'Université Laval fit parvenir le diplôme d'affiliation, le 8 novembre 1931. En 1932, l'École reçut Mère Sainte-Marie-du-Cénacle, ex-supérieure générale, comme supérieure locale. En 1937, on inaugura le cours commercial par décision du cardinal J.M.R. Villeneuve, archevêque de Québec. Le Département de l'Instruction Publique demanda la suppression du cours universitaire en 1939: l'École perd alors ses grandes élèves, mais toutes les classes sont remplies. Une note inédite inscrite par l'annaliste donne une idée de ce que vécurent les fondatrices de la merveilleuse école:

> Nous n'avons pas souffert de la pauvreté; les secours spirituels nous ont été prodigués avec abondance, mais que celles qui, dans quelques années, trente ou plus, liront les premières pages de nos Annales, se gardent bien de penser que les débuts ont été faciles et doux. L'œuvre du bon Dieu s'est faite et se fera toujours dans la souffrance. C'est le ciment qui joint entre elles les pierres de tout édifice qui doit durer.[27]

27. AMC École des Saints-Martyrs-Canadiens, Québec. (1931)

École Thomas d'Arcy Mc Gee – Montréal

L'École D'Arcy McGee est la première École Secondaire pour les élèves catholiques de langue anglaise dans la ville de Montréal. C'est une belle construction sur l'avenue des Pins entre les rues Jeanne-Mance et Sainte-Famille. La section des garçons est sous la direction des Frères des Écoles Chrétiennes; celle des filles est dirigée par les Sœurs de la C.N.D. La Communauté doit à l'influence du Chanoine Luc Callaghan d'avoir été choisie pour cet honneur et ce labeur.

Du côté des filles, il y avait douze classes lors de la fondation. L'auditorium, le gymnase et les laboratoires appartiennent aux deux secteurs. Le 21 septembre 1931, l'école ouvrait ses portes à 447 filles. Étant donné le grand nombre d'élèves, la Commission Scolaire décida que les élèves de la première année du High School des écoles St Augustine, Saint Dominic's et Saint Gabriel's retourneraient dans leurs propres écoles. Il n'en resta que cent vingt qui furent réparties en 4 classes. Une classe, option commerciale, s'organisa au niveau de la 3e année; dès le début, l'enseignement se donnait par périodes.

Mgr Georges Gauthier bénit solennellement l'École, le 10 décembre 1931, en présence des autorités civiles, religieuses et scolaires. Les sœurs demeuraient à l'École Saint-Patrice; après la première année, la Commission Scolaire loua une résidence sur la rue Sainte-Famille.

S.S.-Rose-Anne fut la supérieure-fondatrice à D'Arcy McGee. À la première graduation, le 26 octobre 1932, les filles reçurent leur diplôme de l'Université de Montréal; les filles de l'École avaient pris et réussi les examens de «McGill Matriculation» pour la première fois. Elles étaient les

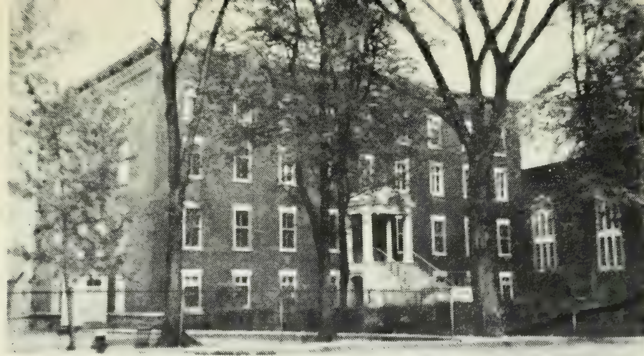
premières filles de la ville de Montréal à être préparées dans une école catholique pour subir ces examens. Tout en étant soumises aux règlements de la Commission Scolaire de Montréal, les sœurs gardent une certaine autonomie et la liberté d'exercer une grande influence d'éducation. L'Alumnae s'organisa en 1931. Les sœurs travaillent avec un nombre considérable de professeurs laïques, sous une direction religieuse.[28]

École Notre-Dame-de-Fatima – Mégantic

Les religieuses à qui la Commission Scolaire confiera la direction de l'école du village d'Agnès, demeureront au couvent jusqu'au 15 août 1949. Dès les premiers temps de la mission Sainte-Agnès de Ditchfield, on trouvait une école dans le village d'Agnès. Elle était sous la garde d'institutrices séculières et on la voyait sur la route allant vers Woburn, tout près de la traverse du chemin de fer. En mars 1902, le village de Mégantic et celui d'Agnès se fusionnèrent et il n'y eut plus que la Commission Scolaire de Mégantic. Jusque-là, la ville de Mégantic était divisée en deux municipalités distinctes.

L'École d'Agnès fut fermée et remplacée par une autre maison plus spacieuse en briques, à peu de distance de la précédente; les institutrices laïques continuèrent de diriger les quatre classes où l'on comptait environ 130 élèves. Il arriva ceci: en 1931, la Commission Scolaire demanda deux religieuses pour enseigner et pour diriger l'École qu'elles nommèrent École Sainte-Agnès; deux institutrices laïques

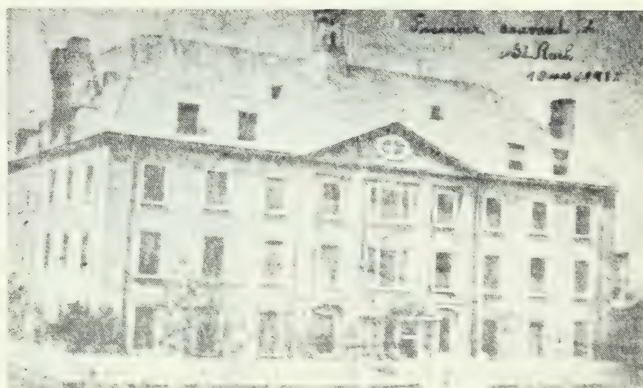
28. AMC, École D'Arcy McGee, Montréal. (1931)



Laprairie (1705)



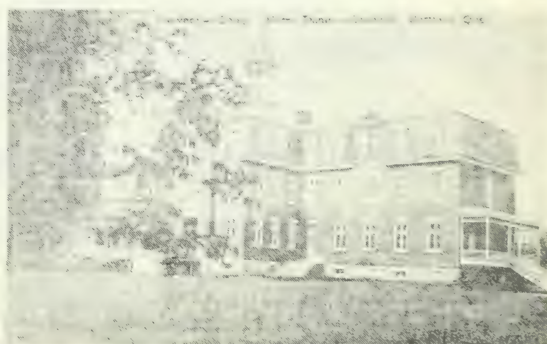
St-Denis-sur-Richelieu (1783)



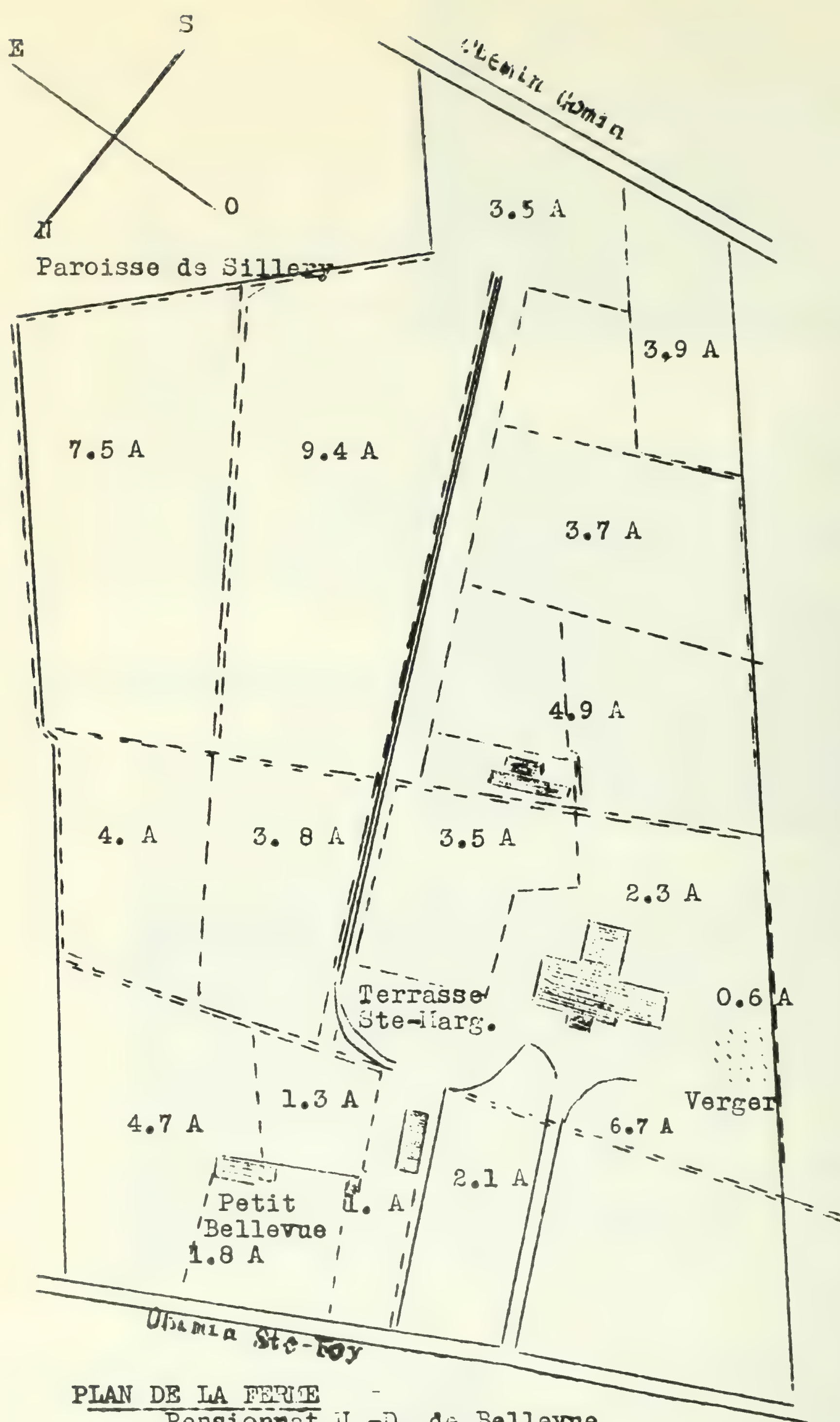
Roch de Québec (1844)



Académie Visitation (1883)



Berthierville (1825)



Légende:- Arpents carrée -A-
Clôture ----------
Fossé - - - - - - - -
Décharge ▬▬▬▬▬▬▬▬

Superficie totale: 72.
en culture: 60 A

Préparé par E. Boudreau B.
Juillet 1931
Wilf. Corriveau
E.A

Plan de la ferme de Bellevue, Québec, 1931.

enseignaient avec elles. L'École prit le nom de la nouvelle paroisse érigée canoniquement le 22 mars 1946: Notre-Dame-de-Fatima. Les sœurs demeuraient au Mont Sainte-Agnès, couvent de Mégantic. Une école de dix classes avec résidence pour les religieuses fut construite en 1948; la directrice, S.S.-Angéline, devint la supérieure-fondatrice. Avec quatre autres sœurs, elle quitta définitivement le couvent pour la nouvelle mission le 15 août 1949. On reçut 238 élèves qui étaient réparties de la 1ère à la 8e année inclusivement.

Monsieur Paul-Émile Morin, curé, bénit l'École privément, le 18 décembre 1949. Après la messe du 21, le saint Sacrement demeura en permanence: «Notre bonheur durera, nos visites au saint Sacrement se multiplieront, se prolongeront... finies les courses à l'église en vitesse, après la classe, beau temps, mauvais temps, pour aller faire une bien courte visite à l'Hôte divin»... écrit l'annaliste. Cette réflexion est riche. À qui rien ne manquait, il manquait tout: la présence sacramentelle.[29]

École Saint-David — Victoriaville

En 1931, l'École Saint-David de Victoriaville fut érigée sur un site qui fera partie, en 1939, de la paroisse des Saints-Martyrs-Canadiens rattachée au diocèse de Nicolet. Le 27 mars 1931, un contrat fut signé entre la Commission Scolaire de Victoriaville et la C.N.D. Les Sœurs s'engageaient à tenir les classes sous le contrôle de la Commission Scolaire, celles du couvent et celles qui s'ouvriraient en septembre. Le salaire de chaque sœur fut fixé à trois cent cinquante dollars par année. Le transport serait aux frais de la Commission Scolaire.

29. AMC École Notre-Dame-de-Fatima, Mégantic. (1931)

L'École Saint-David est située à trente arpents de la route nationale, dite route d'Arthabaska, à un mille de l'église Sainte-Victoire, à quatre milles de Saint-Christophe d'Arthabaska. L'Institution est une école mixte; la construction ne comporte pas de résidence pour les religieuses. L'École s'ouvrit pour la première fois, le 3 septembre 1931, pour recevoir 338 élèves, dont 157 garçons. Trois sœurs et huit maîtresses laïques étaient les ouvrières. L'école fut bénite par Mgr Onil Milot, P.D., curé de Sainte-Victoire. L'École Saint-David est ainsi nommée pour rendre hommage au président de la Commission Scolaire, Monsieur J.-David Gagné. Au début, on eut les cours de la 1ère à la 5e année inclusivement. Plus tard, on ajouta la 8e, la 9e, la 10e et la 11e années. L'art ménager était très bien organisé. L'École comptait vingt-deux classes en 1948 et plus de six cents élèves. Elle devint résidence pour les Sœurs de la C.N.D. en juillet 1949. Depuis dix-sept ans, les enseignantes et la directrice demeuraient au couvent de Sainte-Victoire.

L'annexe de 162 pieds par 52 pieds permit d'ouvrir douze nouvelles classes, une salle de récréation, des locaux pour l'enseignement ménager; la section de la résidence comprenait vingt chambres, une chapelle, une cuisine et une salle à manger. La nouvelle aile de l'École Saint-David avait été érigée grâce à un octroi gouvernemental obtenu par Monsieur Wilfrid Labbé, maire de Sainte-Victoire et Préfet du comté d'Arthabaska; elle fut bénite le 12 juin 1950 en présence de huit cents personnes qui s'intéressaient au problème de l'éducation. S.S.-Angéline-de-Foligno est la supérieure-fondatrice de l'École Saint-David.[30]

30. AMC, École Saint-David (1931).

École Lartigue — Montréal

L'école construite en 1925 par la Commission Scolaire de Montréal fut désignée sous le nom du premier évêque de Montréal, Mgr Jean-Jacques Lartigue; elle devait être confiée aux Sœurs de Sainte-Croix: Mère Sainte-Marie-Rose, supérieure générale, ne pouvait y assigner des sœurs. S.S.-Anne-Marie obtint un personnel enseignant grâce à ses démarches auprès des dix maisons de Montréal qui durent sacrifier chacune un professeur en faveur de cette école. Les Sœurs recrutées ainsi furent reçues avec cordialité à l'Académie Bourgeoys où elles eurent chambre et salle communautaire. 804 élèves s'inscrivirent et 17 classes s'organisèrent.

L'École devint résidence en 1931; la première supérieure fut S.S.-Marie-Laure. Les sœurs voyaient alors se réaliser un rêve de six ans car, depuis 1925, elles demeuraient à l'Académie Bourgeoys, mais travaillaient à l'École Lartigue. La C.N.D. eut la direction de l'École jusqu'en 1964.[31]

École La Salle — École Félix-Gabriel Marchand

L'École La Salle, sur la paroisse Saint-Edmond à Saint-Jean de Québec, fut fondée en 1932. L'engagement des sœurs de la C.N.D., approuvé par le Surintendant de l'Instruction Publique, l'Honorable Cyrille Delâge, avait été signé pour quatre ans entre la Commission Scolaire de Saint-Jean et la Communauté représentée par S.S.-Marie-de-la-Réparation, dépositaire générale. Des sœurs avaient été désignées pour cette école le 12 juillet 1932.

Or, le 11 juillet, l'élection des commissaires d'écoles changea la situation: l'épreuve sera lourde. On ne veut pas

31. AMC, École Lartigue. (1931)

les religieuses à l'École La Salle. Les sœurs sont averties des sourdes menées et des mesures sont prises pour obtenir justice. Les classes s'ouvrirent le 29 août. Les quatre sœurs se rendirent à leur poste avec S.S.-Marie-Stanislas, supérieure locale du pensionnat, mais elles trouvèrent les portes fermées à clef. L'ancien personnel était à l'intérieur; monsieur Pinsonnault, commissaire, conseilla aux religieuses de retourner à leur couvent. Sœur supérieure consulte son aviseur légal, Me S. Poulin, qui prit connaissance des preuves contraires et engage les sœurs à retourner à Saint-Jean. Le moment est grave: les uns triomphent, mais les amis des sœurs s'effraient.

En octobre 1932, Monsieur J.-N. Miller, Inspecteur général des Écoles de la Province, se rendit à Saint-Jean pour tenter de régler le différend. Avant de se rendre à l'Hôtel de Ville, il eut une entrevue avec la supérieure en présence de Me Poulin: il proposait de retarder l'effet du contrat de l'École La Salle à septembre 1933 et d'abandonner les honoraires de l'année courante. Sœur supérieure accepte, mais les opposants n'acceptent pas. C'est pourquoi l'aviseur légal des sœurs commence les procédures vis-à-vis la Commission Scolaire de Saint-Jean. Le Conseil général est tenu au courant et approuva la décision prise par l'autorité locale. Les 5 religieuses destinées à l'École La Salle se trouvent sans emploi et retournent à la maison mère. Après six mois d'attente, la cause est soutenue devant le juge Trahan par l'avocat Me S. Poulin; Me Yves Sabourin défend la cause de la Commission Scolaire. Enfin, le 29 juin, le fameux procès se termine. Le juge Trahan donne gain de cause à la C.N.D., même pour les honoraires des sœurs si elles veulent les réclamer. La bonne nouvelle est communiquée au Conseil général, à monsieur l'inspecteur Piotte qui doit la transmettre au Surintendant de l'Instruc-

tion Publique et à S.S.-Anne-Marie, maîtresse générale des études. Me Poulin avertit les religieuses par lettre que le différend est achevé entre les deux parties et que la Commission Scolaire ouvre ses portes aux religieuses à l'École La Salle pour septembre.

À la proposition de l'engagement des religieuses, l'un des commissaires répliqua: «Pour un an, seulement». C'est alors que Monsieur Mathias Choquette, un commissaire nouvellement élu, eut cette courageuse parole: «Comment, on traiterait moins bien les religieuses que les laïques... Monsieur le Principal de l'école des garçons vient d'être engagé pour cinq ans, les religieuses le seront également pour cinq ans, et cela sans diminution de salaire». Ainsi fut fait. Mais il restait de l'opposition dans l'air.

Les sœurs demeuraient au Pensionnat de Saint-Jean; le même groupe religieux s'est maintenu au poste avec un courage bien particulier et un succès spécial dans l'enseignement de la religion et du français. En septembre 1946, l'École reçut 135 filles et 145 garçons. En 1950, l'augmentation de cent cinquante élèves nécessita l'ouverture de 2 classes dans le sous-sol de l'église et l'achat de deux bâtisses du camp d'aviation. Il fallait prévoir une construction à bref délai: en 1952, M. le curé Damase Roy bénit quelques pelletées de terre en vue de l'érection d'une école de seize classes, à trois étages.

L'École La Salle prit le nom d'École Félix-Gabriel Marchand en juillet 1956, par décision de la Commission Scolaire. En 1957, elle devint une résidence pour les sœurs voyagères. Les succursales qui, un jour, deviennent résidence, seules, sont dans la liste des maisons fondées: les autres appartiennent à la maison principale.[32]

32. AMC, École La Salle, École Félix-Gabriel-Marchand, St-Jean, Québec. (1933)

École des Sciences Domestiques de l'Université Laval – Québec

L'annaliste a écrit une page d'introduction qui explique bien le statut de l'École et les prévisions qu'on avait lors de sa fondation:

> L'ÉCOLE des Sciences domestiques de l'Université Laval est une de ces tâches gigantesques confiées par Dieu au zèle de ses créatures, une de ces missions choisies pour laquelle le Maître a élu des collaborateurs.
>
> L'ÉCOLE était dans le plan divin. À l'heure propice, personnes et événements, mus par des forces invisibles, obéissant plus ou moins consciemment à l'invite providentielle, unissent leurs ressources et posent les premiers jalons de l'œuvre.
>
> L'ÉCOLE, première institution française du genre dans la province de Québec, voit ses élèves s'assembler pour un cours au matin du 15 septembre 1941: c'est l'ouverture officielle des classes conduisant au Baccalauréat des Sciences Domestiques.
>
> L'idée de l'enseignement universitaire ménager prend corps en ce jour, mais n'est pas neuve. Déjà, monsieur le Chanoine Alphonse Beaudet disait à la première séance de fin d'année dans son École Ménagère de St-Pascal, au mois de juin 1906: «L'Enseignement ménager s'organise dans toutes les parties de notre province, il lui faudra ses Écoles Normales, et notre maison aura alors sa place marquée pour distribuer des diplômes de bachelières ès cuisine, bachelières ès couture, bachelière ès sciences ménagères (...).
>
> Qui pourra concéder à d'autres qu'au grand éducateur de St-Pascal le mérite d'avoir, le premier, voulu l'œuvre de l'enseignement ménager au grade universitaire (...).

Au début de 1940, l'abbé Arthur Maheux de l'Université Laval, professeur au Collège de Bellevue, regrettait de constater que l'enseignement ménager était resté au stage du primaire, tandis que les universités américaines et celles du Canada anglais décernaient des baccalauréats dans les

sciences proprement féminines. Bientôt, s'élaborèrent des plans pour ajouter l'enseignement ménager au baccalauréat classique. Le projet fut soumis à S.S.-Théophanie, maîtresse générale des études, et à S.S.-Vincent-de-Sienne, récemment nommée Directrice générale de l'enseignement ménager pour la C.N.D. L'Université Laval fit des recherches pour trouver une solution pratique. Le 25 octobre 1940, Monsieur Aimé Labrie, secrétaire général de l'Université, exposa le plan modifié du Collège de Bellevue à la directrice de l'Institution Chanoine-Beaudet de St-Pascal: ces changements incluaient le projet d'envoyer des bachelières à St-Pascal pour leur formation ménagère. La question fut communiquée à la maîtresse générale des études qui en conféra avec les autorités de la C.N.D. Le projet fut étudié sur place et S.S.-Théophanie fut confirmée dans la crainte qu'elle avait manifestée auparavant par la plume de S.S.-Vincent-de-Sienne:

> L'idée d'accorder un baccalauréat aux élèves de Bellevue et bachelières d'ailleurs après un stage de six mois à St-Pascal ne sourit pas du tout à S.S.-Théophanie. D'abord, parce que ces jeunes filles n'ayant pas reçu de leçons d'enseignement ménager pendant leurs années de collège, manquent d'entraînement pratique, d'habileté, par conséquent, elles ne peuvent pas en six mois combler toutes les lacunes. Elle désire que les bachelières qui sortiront de Saint-Pascal soient supérieurement préparées.

Les sœurs dressèrent le plan d'études pour le baccalauréat (3 ans); on le présenta à l'Université en même temps que la demande de l'ouverture officielle du Collège ménager. Le 20 juin 1941, l'Université Laval exprimait sa satisfaction et approuvait la requête de la Communauté de commencer les cours en septembre. Le programme était approuvé temporairement. Il fallait quelqu'un pour prendre la direc-

tion de l'œuvre. S.S.-Théophanie avait posé quelques normes: «Baccalauréat classique, grand sens pratique, une certaine connaissance des sciences domestiques, un esprit ouvert à tous les progrès». Le 24 juin, quatre jours après la réception de la lettre de l'Université, S.S.-Marie-Consolatrice, alors professeur de Rhétorique au Collège de Bellevue, reçut le mandat de Directrice de l'École des Sciences Domestiques à Saint-Pascal.

S.S.-Pierre-de-Ravenne sut gagner tous les cœurs à la cause du baccalauréat. Le cours professoral qui durant vingt ans «avait gardé la lampe des sciences ménagères brillamment allumée» et préparé toute une génération de femmes supérieures devenait inutile: il ne put disparaître sans sacrifice.

Les premières étudiantes au nombre de 18 arrivèrent le mardi, 9 septembre 1941: 12 persévérèrent jusqu'au baccalauréat. Pendant plusieurs années, l'École comptera sur le secours du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière: Monsieur P.-E. Bégin, l'abbé Amédée Giasson, l'abbé Joseph Diamant, Monsieur Elzéar Campagna.

La directrice et S.S.-Vincent-de-Sienne se rendirent à Antigonish où la C.N.D. possède un «College of Home Economics». S.S.-Marie-Aloysius, supérieure provinciale, S.S.-Thomas-des-Anges, directrice du «Home Economics Department» mirent leur expérience au profit des sœurs. Deux sœurs furent inscrites au cours: S.S.-Thérèse-de-la-Foi et S.S.-Eugénie-de-la-Foi.

La question avançait. Enfin, le 27 février 1942, l'affiliation est faite par l'Université ainsi que l'adoption des programmes et règlement d'enseignement des Sciences Domestiques en vue du grade universitaire du baccalauréat

en Sciences Domestiques. La liste des professeurs est envoyée à l'Université qui l'accepte. Parmi ceux qui surent offrir leurs services, leur science ou leur crédit pour la création de l'Oeuvre et sa survie, il faut nommer spécialement: l'abbé Philippe-Auguste-Lelaidier, sous-secrétaire de l'Université Laval, l'abbé Aimé Labrie, secrétaire de l'Université, Mgr Camille Roy, Recteur de l'Université, Evelyn Leblanc, chef du Service d'Enseignement ménager du Département de l'Instruction Publique du Québec, l'abbé Albert Tessier, Visiteur en chef des Écoles Ménagères, au Département de l'Instruction Publique de la Province de Québec, Mgr Wilfrid Lebon, supérieur du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, l'abbé Georges Savard, doyen de la Faculté des Arts, l'abbé Florido Gagné, aumônier de l'Institution Chanoine-Beaudet, l'abbé Émile Beaudry, secrétaire de la Faculté des Arts, l'abbé Arthur Maheux, de la Société Royale du Canada.

En 1944, l'École reçut 21 élèves, dont 17 pensionnaires. Un prospectus fut imprimé en 1944. Un problème apparaissait alors très aigu: la maison de St-Pascal comprenait une école paroissiale, un pensionnat, une école normale, une École Ménagère Régionale et une École Supérieure des Sciences Domestiques. Une construction s'imposait. Mais ne valait-il pas mieux que le Collège s'établisse à Québec, près des Autorités de l'Université Laval? Il y eut plusieurs étapes dans la décision à prendre. Le Conseil général avait d'abord opté pour la construction, mais plus tard, on opta pour Québec. S.S.-Marie-Consolatrice fut nommée première supérieure de l'École des Sciences Domestiques de l'Université Laval: «Depuis six ans, ont noté les Annales, cette admirable compagne avait assumé la responsabilité de Directrice de l'École. C'est elle qui l'a fondée, elle qui a vu presque seule à l'organisation de son programme». La

maison sise au 131, Grande Allée, est achetée dans la paroisse du Saint-Cœur-de-Marie.

Le vendredi, 26 septembre 1946, 42 étudiantes étaient reçues; le 27 novembre, la collation des diplômes des finissantes de juin avait lieu à Saint-Roch, sous la présidence de Mgr Alphonse-Marie-Parent, secrétaire général de l'Université Laval. À cette occasion, la dénomination de l'École devint «L'École des Sciences Domestiques».

Le 4 août 1950, S.S.-Marie-Consolatrice fut élue supérieure provinciale de la province Saint-Sulpice. Grand sacrifice pour le groupe local: les annales ont noté:

> Successivement, directrice-fondatrice et supérieure de notre École, vénérée Mère Sainte-Marie-Consolatrice s'est révélée une initiatrice sans peur parce que forte de sa foi en la Providence, une administratrice ingénieuse que la peine et l'effort n'effraient pas, un professeur compétent qui a le don d'amener le spéculatif au service du pratique, une éducatrice au dévouement désintéressé, une Mère inlassable de bonté et de compréhension.

L'École avait déjà grande renommée. Une pensée cueillie au Livre d'Or, le 26 janvier 1953, traduit un peu ce qu'on en disait:

> J'ai visité l'École des Sciences Domestiques de l'Université Laval, Québec. Je crois, comme résultat de l'étude théorique et pratique, que le jour où les écoles de Syrie atteindront le même niveau de formation féminine et fourniront des maîtresses de maison éduquées d'après ce système, ce jour-là, on pourra constater que la Syrie s'est rangée parmi les nations qui guident la civilisation moderne vers une paix internationale où règne l'amour et où on ne distingue ni les races, ni les couleurs, ni les langues, mais le seul bien accompli. Signé: Sabri Tafik, inspecteur de l'Instruction Publique, Boursier de l'Unesco, Alep, Syrie.

Le 11 mai 1953, la Communauté acquiert la maison voisine de l'École; une passerelle reliera le no 131 et le No 133 au niveau du 3e étage.[33]

Alma – Lac Saint-Jean

Le 16 août 1943, quatre sœurs de la C.N.D. partaient de la maison mère pour se rendre à Alma où elles arrivèrent le lendemain. Les nouvelles religieuses attirent l'attention surtout par leur costume. S.S.-Olive est la supérieure-fondatrice. Monsieur Edmond Lavoie visita les sœurs le 22 août; il eut la loyauté de les prévenir au sujet des difficultés probables, étant donné que les gens ignorent la raison du départ des autres sœurs qui se sont dépensées dans la localité depuis 42 ans. Les Sœurs du Bon-Conseil ne pouvaient prendre de pensionnaires: c'était là l'occasion de leur départ, mais un certain mécontentement retombait sur la Commission Scolaire, sur les professionnels, et les débuts de l'Oeuvre devraient être rudes. Monsieur Roméo Jobin, secrétaire, se présenta à son tour. Il fut très aimable, mais on dut constater que les notes de l'année précédente n'étaient pas là. Quel embarras pour le classement!

Trois autres sœurs complétèrent le personnel enseignant, mais l'entrée fut retardée jusqu'au 6 parce que les locaux n'étaient pas prêts. Enfin, le 6 septembre, les Sœurs de la C.N.D. se trouvent en présence de 868 enfants: 669 au couvent, 116 à l'École Sainte-Thérèse; 83 à l'École Sainte-Bernadette.

En juin 1944, une large part de la bibliothèque du Mont Sainte-Marie qui fermait ses portes fut adressée à Alma.

33. AMC, École des Sciences Domestiques de l'Université Laval. (1941)

Un grand nombre d'élèves accoururent pour septembre 1944: elles se classaient de la 1ère à la 11e année inclusivement. Une nouvelle succursale s'ouvre dans le Neuf et portera le nom d'École Sainte-Cécile. La 12e année s'inaugure, l'année suivante. En 1947, on avait les succursales: École Ste-Thérèse, École Ste-Madeleine, École Ste-Cécile et deux sœurs de langue anglaise enseignaient à l'École St-Michel de Riverbend.

Les sœurs déménagèrent dans la maison rénovée en novembre 1948. Après le souper, c'est l'adieu à la petite maison qui se ferme à clef. Des lignes inédites ont traduit l'impression de ce moment:

> Chère petite maison, va. Ne sens-tu pas notre tristesse? Si, aujourd'hui nous te quittons, tu parleras toujours à nos cœurs. Il nous fait plaisir que tu restes près de nous, même si tu te métamorphoses quelque peu. Tu nous as reçues la première. Te souviens-tu de notre premier «déjeuner» aux sandwiches? De nos premières veilles pour te donner l'allure d'un monastère? Du jour où tu as accueilli l'Hôte divin? De ton excursion sur les roulettes? Des bombardements pour miner une place à ta voisine? Comme il faisait bon sous ton toit vivre en famille! projeter en famille, prier en famille. Tu as été le témoin discret de nos joies, de nos ennuis. Jamais nous n'oublierons les jours de ces 5 ans — et malgré la beauté, le confort de la grande maison qui t'éclipse, tu resteras chère à nos cœurs parce que chez toi, nous avons vécu à la Mère Bourgeoys ayant quelque ressemblance avec notre Mère Fondatrice, parce que chez toi, nous nous sommes senties plus filles de Notre-Dame. Gloire à toi, petite maison, et tant qu'Alma comptera une fondatrice, tu garderas une place dans nos cœurs!

Page suave qui laisse voir que sous tous les toits et à toutes les époques, les Filles de Marguerite Bourgeoys vivent sous l'inspiration initiale de la Fondatrice. Hélas! la «petite maison» disparut dans les flammes le 15 janvier 1949.

L'Amicale Notre-Dame-du-Lac accueille les élèves de la C.N.D. de la région du Saguenay.[34]

Collège Marianopolis – Montréal

Après l'érection de l'Université de Montréal en université indépendante, le Collège Marguerite-Bourgeoys a été l'un des premiers collèges affiliés; les jeunes filles de langue française aussi bien que celles de langue anglaise pouvaient obtenir le baccalauréat ès arts conféré par l'Université. Mais 16 élèves seulement profitèrent de l'avantage parmi celles de langue anglaise. On rechercha les causes de cet éloignement du Collège Marguerite-Bourgeoys; il fut reconnu que les cours ne répondaient pas pleinement aux nécessités de ces élèves. On élabora des plans pour transformer la section anglaise du Collège en un collège qui réunirait les deux cours séparés: Lettres et Sciences et serait reconnu par l'Université Mc Gill.

Pour se rendre au désir des catholiques de langue anglaise, Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, demanda aux Sœurs de la C.N.D. d'établir un Collège anglais séparé. Mère Saint-Ignace, supérieure générale, et son Conseil décident de l'installer dans l'historique Mont Sainte-Marie. On le plaça sous la protection de Notre-Dame du Bon Conseil. La il fut nommé Marianopolis. La fondation du collège bilingue de Montréal date de 1908 et fut l'expression d'un mouvement vers les études supérieures commencé au Mont Sainte-Marie. Le collège, dont la section anglaise, était alors appelée «Notre Dame Ladies's College», était abrité dans une aile de la maison mère sur la rue Atwater; il comprenait en ce temps-là,

34. AMC, Alma, Lac St-Jean. (1943)

l'école commerciale connue plus tard sous le nom de «Notre Dame Secretarial School». En 1927, le Collège prit le nom de Marguerite-Bourgeoys et s'installa sur l'avenue Westmount.

Ceci dit, nous revenons à la date de juillet 1944 où le Mont Ste-Marie devint Marianopolis College en restant maison provinciale. Après la messe du Saint-Esprit célébrée par M. l'abbé Emmett Carter, professeur de théologie, les élèves ont redit avec ferveur un poème de S.S.-Ignatius qui devait être gravé sur une plaque et placé dans la chapelle: maîtresses et élèves auraient eu ainsi l'occasion de se rappeler leur consécration. Mais le tragique incendie empêcha cette réalisation.

> O Mother, bless the days that are
> And all the years to be;
> Scatter o'er our way
> The grace that saves through Him
> The truth that guides, the love that hopes.
> Our consecration of this hour will keep us yours
> E'en to days eternal! Oh! peerless Model
> Of lovely womanhood! Hear our prayer,
> Mother most holy, Mother most amiable
> Mary, Foundress and Queen of Marianopolis!

L'ouverture officielle de Marianopolis s'inscrit le 12 décembre 1944: Mgr Charbonneau qui présidait remercia tous ceux qui avaient favorisé la réalisation du projet.

> (...) Ma présence, ici, ce soir, me donne l'occasion d'exprimer publiquement mes sincères remerciements à la Mère Générale des Sœurs de la C.N.D. En acceptant le fardeau additionnel d'une autre institution, les Sœurs de la C.N.D. m'ont aidé à résoudre le problème de l'éducation des filles de langue anglaise, problème qui pesait sur mes épaules depuis quelque temps. Au nom des catholiques de langue anglaise, je les remercie donc sincèrement pour leur coopération. L'aide matérielle qu'elles

> nous ont donnée est inappréciable; et ce bel édifice mis à la disposition de notre jeunesse est un gage de la générosité, et de l'esprit apostolique des sœurs. À S.S.-Georges, je dois offrir aussi l'expression d'une sincère gratitude. Comme directrice de ce Collège, elle est appelée à jouer un rôle extraordinairement important dans son développement éducatif; c'est auprès d'elle que les élèves chercheront lumière et direction. Avec son personnel enseignant qualifié, je suis sûr qu'elle est en état d'offrir aux élèves la formation et l'instruction les plus parfaites.

Le 30 janvier 1945, un incendie détruit entièrement la bâtisse du Collège et laisse sans abri le récent Marianopolis. Scène inoubliable! Le saint Sacrement fut sauvé par le chef des pompiers; les pensionnaires furent préservées du feu mais, hélas! S.S.-Ignatius fut victime de l'incendie. Cette femme éminente qui avait été supérieure locale, supérieure provinciale dans les Provinces Maritimes, l'Ontario et les États-Unis, fut une religieuse de grand mérite et a fait sa marque comme écrivain. C'est grâce à son influence que le Collège Notre-Dame de Staten Island et le Collège d'Ottawa furent établis.

Moins de deux semaines après l'incendie, les classes s'ouvrirent de nouveau et, alors, les étudiantes du Collège Marianopolis se réunirent dans les pièces de «Notre Dame Secretarial School» où, grâce à la bienveillance de S.S.-Catherine-de-Palma les cours avaient lieu d'une heure à cinq heures toutes les après-midi. Les salles du Laboratoire du Collège Loyola sont offertes le matin. Un cours de Physique à l' ´Ecole normale; des cours, le samedi, à l'École D'Arcy Mc Gee.

Les sœurs et les élèves internes ont trouvé un foyer à la maison C.N.D. appelée Notre-Dame-de-la-Garde. Le 2 août 1945, les sœurs préparent l'entrée des élèves dans la

nouvelle maison située sur la rue Peel, achetée par la Communauté de Lord Shaughnessy. L'endroit est idéal:

> D'un extérieur digne, le nouvel édifice du collège présente un intérieur de pensionnat splendide. En y entrant, disent les Annales, les sœurs se reportent aux souvenirs glorieux dont ces pièces gardent jalousement le secret: car, plusieurs visiteurs distingués, de race royale même, ont été accueillis dans ces murs.

Au matin du 14 septembre, les sœurs quittent définitivement Notre-Dame-de-la-Garde; elles sont au nombre de neuf. La maison est bénite le 18 septembre par Mgr Laurence Whelan. Une centaine d'élèves s'inscrivent pour 1945-1946. Parmi elles, se trouvent vingt pensionnaires dont plusieurs viennent des États-Unis, du Mexique et de l'Amérique Centrale.

La séance de fin d'année du 29 mai 1947 fut présidée par le cardinal McGuigan frère de S.S.-Georges, directrice. L'abbé Francis Moyle, recteur de Marianopolis, lut l'adresse à l'archevêque de Toronto qui prononça une pièce d'éloquence. Mgr Olivier Maurault, Recteur de l'Université de Montréal fit une courte allocution. Des cours d'été s'organisèrent pour la seconde fois en 1947: la large affluence de religieuses de tous ordres, des États-Unis, du Québec, des Provinces Maritimes, illustra le réel besoin de tels cours en vue de certificats ou de degrés universitaires.

Il est bon de souligner qu'à Noël 1947, les étudiantes du Collège, sous la direction de «The College Sodality of Our Blessed Lady» donnèrent pour les pauvres plus de trois cents articles; ils furent adressés à Reverend Father Patrick Ambrose du *Catholic Welfare Bureau.* Les élèves confectionnèrent en outre 50 gilets et autres vêtements. Cette initiative est une tradition chère à la C.N.D. particulièrement dans les couvents où les élèves peuvent vraiment

donner de leur superflu à d'autres. Éducation du cœur et de l'âme qui remonte à l'origine de l'École Supérieure, section française et section anglaise, qui deviendra le Collège Marguerite-Bourgeoys et Marianopolis College.

Des activités para-scolaires forment une part très appréciée des élèves et de leurs parents: chorale artistique, débats oratoires, sports variés, compétitions.

Fait digne de remarque: l'association «Sodality of our Lady» put introduire la récitation quotidienne du chapelet en octobre et d'autres dévotions pendant le Carême. C'est dire que la formation comprend tous les domaines.

À la Convocation tenue à Victoria Hall le 25 mai 1950, Mgr Gerald Berry, évêque de Peterborough, prononça le discours aux graduées. Entre autres merveilleuses choses, il dit:

> Great and even commanding as is the interest of the church in the preservation and development of truth in the broad sense; serious and enlightened as has been her devotion to the cause of the classics and liberal arts... imposing as is the sacrifice undertaken to build and equip laboratories of science, nothing of all this can be compared with the concern of the Church that her men and women go forth from these universities as persons of sound Christian character, founded on and flowing from the grace of Jesus Christ.

Qu'en 1950, les graduées puissent entendre avec joie de telles pensées à leur cérémonie de distribution de parchemins, cela révèle un peu le climat de l'éducation donnée et reçue! Le collège prospérait sous la direction de S.S-Georges, directrice-fondatrice de Marianopolis. En 1951, le cardinal Léger, archevêque de Montréal présida la cérémonie de Victoria Hall:

It is important not to think of Graduation as a finishing point but rather as a beginning to a new life dedicated to rebuilding society in the spirit of the Gospel. To do so, it is necessary that each one rebuild her own life, not once but at the beginning of each day, so as to exemplify this spirit of Christ.[35]

École Notre-Dame – Sorel

Le premier curé de la paroisse Notre-Dame de Sorel érigée dans la partie sud-est de Sorel en 1911, par Mgr Alexis-Xyste Bernard de Saint-Hyacinthe, saisit vite la nécessité d'ouvrir une école dans le secteur. Les enfants ne fréquentaient que peu ou pas les classes du couvent qui étaient trop éloignées. Mère Sainte-Marie-Joséphine acquiesça à la demande, mais le projet ne se réalisa qu'en 1915. Aux Archives de la C.N.D., on conserve un document daté du 9 mai 1917 et intitulé: Conventions entre la Congrégation de Notre-Dame de Montréal et les Commissaires d'écoles pour la municipalité de Sorel dans le comté de Richelieu:

> En 1915, les commissaires pour répondre à une nécessité devenue urgente par le manque d'espace disponible dans l'ancien couvent de Sorel, et afin de mettre de nouvelles classes à la portée d'un plus grand nombre de petites filles éloignées du couvent, ouvrirent leur école de la paroisse N.-D.; et la C.N.D. se chargea de la tenue de cette école en fournissant des maîtresses pour les deux classes de la dite école. Les dits commissaires d'école étaient tenus à tous les services domestiques et publics, et d'entretien de la dite école dont ils étaient et sont encore propriétaires.

La Commission Scolaire acheta une maison à deux étages, en briques, située sur la rue Adélaïde pour y ouvrir deux classes dont furent chargées S.S.-Julie-de-Mérida et

35. AMC, Collège Marianopolis de Montréal. (1944)

S.S.-Émérentienne. Durant deux mois, les sœurs voyagèrent au couvent de Sorel; après l'incendie du mois de novembre 1915, Monsieur le curé Charles-H. Tétrault voulut bien mettre l'étage supérieur de son presbytère à la disposition des sœurs qui y passèrent le reste de l'année. Alors, chacune des deux classes fut divisée en deux et l'on eut quatre classes de 22 pieds par 21 pieds par 7 pieds où l'on trouvait moyen de loger cinquante élèves: autre époque!

Les années passèrent. En novembre 1944, la Commission Scolaire de Sorel attribua aux sœurs les cinq pièces de l'École des Arts et Métiers en attendant la démolition de l'École Notre-Dame en vue d'une nouvelle construction.

La nouvelle école Notre-Dame de Sorel s'éleva à l'angle des rues Prince et Adélaïde: bâtisse de trois étages, en briques rouges. L'école comprit quinze locaux de classe; on éleva à cinquante pieds de l'école une résidence pour les religieuses en la reliant à l'édifice scolaire par un passage souterrain. S.S.-Cécilienne fut nommée supérieure-fondatrice et les sœurs s'établirent dans leur demeure, le 18 octobre 1946. L'inscription des élèves atteignit presque six cents élèves en seize classes mixtes. Cette école eut grand nom. En 1966, il ne restait que trois sœurs dans le personnel enseignant, et la Communauté décida de les retirer. Alors, le 23 juin 1966, la C.N.D. écrira donc la dernière page des 50 ans d'histoire de l'École Notre-Dame de Sorel.[36]

École Sainte-Thérèse d'Avila – École Sainte-Bernadette-Soubirous

Les Sœurs de la C.N.D. se rendirent à l'École Ste-Thérèse-d'Avila de Sherbrooke, le 31 janvier 1927, pour accueillir

36. AMC, École Notre-Dame de Sorel. (1946)

82 élèves du cours préparatoire à la 3e année. S.S.-Hermogène fut chargée de la direction de l'École et du cours préparatoire. En septembre 1927, 112 élèves s'inscrivirent et l'on eut la 4e et la 5e années. Les sœurs de l'École Sainte-Thérèse demeuraient au Mont Notre-Dame. Chaque année, l'École progressait; en 1941, la première classe comprenait les 6e, 7e et 8e années. En 1946, il y eut une 9e année; en 1947, la 10e année fut permise.

Le 30 juillet 1949, S.S.-Xyste devenait la supérieure-fondatrice de l'École Sainte-Bernadette-Soubirous, dans la paroisse Ste-Thérèse d'Avila. La première messe eut lieu le 25 et le saint Sacrement fut conservé: les sœurs se relayèrent devant le tabernacle afin que Jésus-Hostie ait continuellement des adoratrices en ce jour mémorable. Mgr Philippe Desranleau bénit la nouvelle école en présence d'un grand nombre de personnes intéressées à l'éducation. Une autre page s'écrira sous un autre nom.[37]

École Saint-Jean-Baptiste – Joliette

L'École s'ouvrit le 6 septembre 1949, trois ans après la fondation de la paroisse du même nom, par l'influence de Monsieur Wilfrid Gervais, curé. Mgr Joseph-Arthur Papineau, évêque de Joliette, bénit lui-même l'école. De 1949 à 1951, Mademoiselle Jeanne-Berthe Denis aidée de trois compagnes se tenait responsable de l'enseignement et de l'éducation dans ce poste. En juillet 1951, la Commission Scolaire de Joliette pria la C.N.D. d'assumer la direction de cette école. Trois sœurs y furent assignées dès septembre. Le Département de l'Instruction Publique permit la construction d'une résidence pour les religieuses en 1955.

37. AMC, École Ste-Bernadette-Soubirous. (1949)

S.S.-Jean-de-la-Croix fut la supérieure-fondatrice de cette maison qui fermera ses portes comme mission de la C.N.D. en juillet 1970.[38]

Rosemère

L'école fut construite en 1942: à l'ouverture officielle le 7 septembre 1943, 59 élèves, garçons et filles furent reçus. En 1944, deux sœurs y étaient titulaires de deux classes combinées. S.S.-Rose-du-Cœur-de-Jésus y fut la première directrice, tout en enseignant. L'immeuble construit en 1949 abritait six classes dont deux pour les élèves de langue anglaise. Les sœurs demeuraient à Ste-Thérèse mais la Commission Scolaire exprima le désir de les voir résidantes à Rosemère. La proposition fut acceptée et, en septembre 1950, les classes recommençaient avec une allégresse renouvelée chez les sœurs missionnaires. Mais l'épreuve était tout près car, le 21 janvier 1951, le feu détruisit la résidence et l'école. Le 30 mars suivant, les travaux de reconstruction étaient inaugurés, parce qu'une école disparue doit revivre dans l'intérêt de la grande cause de l'éducation.[39]

38. AMC, École St-Jean-Baptiste, Joliette. (1949)
39. AMC, Rosemère. (1950)
Note: la date de fondation est celle où l'école devient résidence et, dès lors, une maison religieuse sous la direction d'une supérieure locale; souvent, les sœurs y enseignaient auparavant, tout en demeurant dans la maison principale.

CHAPITRE NEUVIÈME

FONDATIONS DANS LA PROVINCE D'ONTARIO 1900-1950

Couvent Sainte-Brigite, Toronto (1932) — Collège d'Ottawa (933) — Notre Dame High School, Toronto (1944) — Coppell (1949)

De 1900 à 1950, la Congrégation de Notre-Dame a maintenu les maisons qui existaient dans la Province d'Ontario et les a vues progresser. Elle a aussi pris une avance en s'établissant à Toronto et à Coppell; elle a ouvert le Collège D'Ottawa pour offrir la préparation aux degrés universitaires. Comme ailleurs, à la suite de Marguerite Bourgeoys, les sœurs se dévouent à l'école élémentaire et à l'école supérieure, en ne négligeant rien de ce qui peut former les jeunes en vue de leur avenir et de leur influence dans la société.

Couvent Sainte-Brigide, Toronto

Mgr Neil Mc Neil, archevêque de Toronto, frère de S.S.-Martin-de-Tours, supérieure d'Ottawa, avait proposé à la C.N.D. de fonder une maison à Toronto. Mais Mère Sainte-Marie-Rose, supérieure générale, ne pouvait acquiescer à ce désir faute de sujets disponibles. Dans une visite à l'archevêque, en 1931, S.S.-Ignatius, supérieure provinciale, souligna le fait que la Communauté n'avait pas de maison dans la ville: «Il y a de la place pour les sœurs de la C.N.D. à Toronto dès qu'il leur plaira de venir», avait-il répondu

aimablement. Cette parole inspira d'entreprendre des démarches qui devaient aboutir à l'acceptation d'une fondation.

Mgr Mc Neil assigna l'école de la paroisse Sainte-Brigide à la C.N.D. La Commission Scolaire donna le terrain pour construire une résidence. En attendant, on s'établit dans une petite maison achetée par la Communauté. En juillet 1932, la supérieure provinciale et la supérieure nommée, S.S.-Jean-de-Méda, se rendirent à Toronto pour installer la mission; le 2 août suivant, s'inscrit l'arrivée officielle des sœurs de la C.N.D. à Toronto. Le 6 septembre, trois sœurs et onze laïques reçurent 620 élèves, garçons et filles. Mgr Mc Neil visitait souvent la maison située au 523, boulevard Glebeholme, pour aider les Sœurs à comprendre les besoins de ce milieu et leur faire connaître l'esprit dans lequel elles devaient œuvrer.

La construction commencée le 16 juin 1934 fut prête le 27 octobre. Le curé de la paroisse Saint-Dunstan désira aussi des sœurs pour son école; la supérieure générale voulut que des sœurs de l'école Sainte-Brigide puissent répondre à ce désir. Ainsi, l'une d'entre elles se chargea du cours élémentaire et une autre devint principale. Elles accueillirent 190 élèves. À son tour, Monsieur Miller, curé de la paroisse Sainte-Croix, voulut des sœurs pour son école paroissiale: deux autres furent assignées à cette troisième école où on leur confia 160 élèves. Alors, les Sœurs de la Congrégation avaient un contact avec plus de mille élèves à Toronto. En 1941, Mgr Mc Guigan exprima le désir de voir deux sœurs à l'école primaire-supérieure de la paroisse Saint-Jean de Toronto. On réclama la collaboration des missionnaires pour diriger les cours de catéchisme à Sainte-Brigide et à Waubaushene. Dans la première décennie, les

vocations religieuses multipliées comblèrent de joie les filles de Mère Bourgeoys.[1]

Collège d'Ottawa

Le Collège Notre-Dame fut fondé en 1933 afin de mieux répondre aux exigences des temps présents. Le Conseil de la maison provinciale d'Ottawa sous la direction de S.S.-Ignatius, supérieure provinciale, assistée de S.S.-Martin-de-Tours, supérieure locale, de S.S.-Marie-Herminie, assistante et directrice des études de la section française, de S.S.-Francesca, Principale du High School, décide donc de prolonger le programme des études de quatre années supplémentaires jusqu'à l'obtention d'un grade universitaire.

Le R.P. Gilles Marchand, O.M.I., alors Recteur de l'Université d'Ottawa approuve l'initiative et, dès septembre 1932, trois élèves entrèrent au cours du baccalauréat ès arts. La maison SOPER située à l'angle des rues Nepean et Metcalfe devint le local assigné pour les élèves du Collège. On reçoit vingt-sept élèves; tout le premier étage de la maison hospitalière est transformé en salles de classe.

Le Collège Notre-Dame affilié à l'Université d'Ottawa exige les mêmes conditions d'admission aux cours que l'Université elle-même. Les programmes d'étude, les examens préparés par l'Université sont subis, et corrigés par un comité en charge nommé par le Conseil universitaire. Pour être inscrits au cours des Arts, les élèves qui ont fait leurs études antérieures dans la province d'Ontario doivent avoir réussi les examens d'Immatriculation: latin, français, anglais, histoire ancienne, histoire du Canada, algèbre et géométrie;

1. AMC 1, Couvent Ste-Brigide, Toronto.

ils doivent aussi avoir subi avec succès l'examen sur l'une des matières suivantes: sciences, grec, allemand, espagnol, italien. Le cours des Arts de l'Université d'Ottawa comprend quatre années d'étude; l'enseignement qui s'y donne est bilingue et conduit au baccalauréat ès arts.

Les Annales de la maison ont gardé le souvenir de la première manifestation au public du Collège Notre-Dame:

> À la graduation des élèves du pensionnat en juin 1933, les trois élèves du Collège en toge et béret font leur entrée dans la salle de réception avec les trente-six élèves graduées du Couvent. Le cours des Arts, inauguré en septembre 1932, est prometteur de succès et répond aux besoins des temps actuels.

Le R.P. Joseph Hébert, O.M.I. donne tous les jours le cours de philosophie à la bâtisse des Arts de l'Université, sur la rue Wilbrod. Le Collège ira de progrès en progrès. En 1948, il inscrira 56 élèves, dont 15 à la section française. La question des locaux devenait importante.

Le 30 octobre 1948, les parties en cause signent les derniers papiers pour l'achat de la maison ROGERS, ancien salon mortuaire, au 172, rue Elgin. Le Collège Notre-Dame est appelé à devenir un foyer bien vivant d'où émaneront sciences, formation, lumière et vie. Après la dernière classe au Collège de la rue Metcalfe, maison SOPER, le 29 novembre 1948, le mobilier est transporté au local acquis à 172, rue Elgin. Et le 1er décembre, les classes s'organisèrent dans ce nouveau site. En 1946, S.S.-Terence avait cédé aux Sœurs du Collège une part de son héritage de famille et des classes s'étaient ouvertes dans la maison LEMIEUX, dénommée maison saint-Joseph, au 180, rue Elgin, angle Nepean; plus tard, on y reçut des pensionnaires. Avec la maison ROGERS se terminent les projets d'agrandissement. Le 11 mars 1950, Mgr Alexandre Vachon, archevêque

d'Ottawa, bénit les 3 maisons qui logeaient alors le Collège Notre-Dame. L'institution connue aussi sous le nom de Collège Gloucester était anciennement située à 175, rue Metcalfe. Grâce à la générosité d'une famille d'Ottawa, le Collège était devenu propriétaire de deux vastes maisons, 180, rue Elgin, et 11, rue Nepean; la C.N.D. acquit celle du 172 rue Elgin. Un couloir reliait les deux maisons de la rue Elgin.

Les changements profonds dans le monde de l'enseignement amenèrent la suppression du Collège d'Ottawa. Ainsi, le 3 juin 1956, eut lieu la dernière collation de grades au Capitol. La section française du Collège Notre-Dame cédait alors la place à l'École des Sciences Domestiques de l'Université d'Ottawa, confiée aussi à la direction des Sœurs de la C.N.D.[2]

Notre Dame Couvent – Toronto

En 1941, après entente avec le cardinal James Mc Guigan et la Commission Scolaire des Écoles Séparées de l'Ontario, il fut décidé que les cours de 9e et de 10e années pour les élèves de «East End» seraient donnés à l'École Sainte-Brigide et que la vieille salle paroissiale Saint-Jean offrirait des locaux aux Sœurs. De 1950 à 1952, cette salle sera la résidence des sœurs qui, précédemment, demeuraient à l'école Sainte-Brigide. Mgr Mc Guigan admit l'idée que l'école supérieure ait le nom de «Notre Dame High School». On ajouta successivement la 11e année, la 12e année et la 13e année. En 1950, S.S.-Jean-de-Méda fut la supérieure-fondatrice de l'École Notre-Dame quand elle devint résidence.

---

2. AMC, Collège d'Ottawa – Note: la date de fermeture du Collège d'Ottawa (1956) est inscrite comme fin d'une œuvre.

Le cardinal avait approuvé de faire une souscription en faveur de la construction de l'école supérieure; elle rapporta une somme considérable.

L'École avait une publication étudiante: The Notre Dame Pearl. Ce qu'il est convenu d'appeler «Home Economics Department» est une section très appréciée. L'art dramatique présente un jeu annuel et la Chorale participe à des concours où elle remporte des honneurs et des prix. Plusieurs élèves choisissent la vie religieuse dans diverses communautés: C.N.D., Carmélites, Sœurs de la Providence de Kingston, Sisters of Service de Toronto, Sœurs de St-Joseph de Toronto, Sœurs de Notre-Dame de Lorette.

L'Amicale «Notre Dame Alumnae» est florissante et garde relation avec les anciennes élèves. Les sports, la culture physique, l'association des Enfants de Marie sous une forme rénovée, les études sérieuses, les arts, le climat de formation sociale, de piété, de fraternité: tel est le programme d'éducation.[3]

Coppell – Ontario

Le 25 août 1949, les fondatrices de la maison de Coppell quittaient la maison mère à huit heures trente du soir pour se rendre à la gare et commencer un long pèlerinage vers un nouveau centre de la C.N.D., dans un site éloigné. Vers sept heures, le lendemain, premier arrêt à North Bay; puis un autre arrêt de vingt minutes à Capréol; un arrêt plus prolongé à Oba, soit de quatre heures trente à sept heures quarante-cinq, pour y attendre l'arrivée du train de Sault Sainte-Marie. Enfin, le convoi Algoma entre en gare! Il est

3. AMC, Notre Dame High School, Toronto.

huit heures, mais il fait clair car le soleil brille jusqu'à dix heures du soir; par contre, il fait noir longtemps le matin! Le train file à travers un immense domaine d'épinettes, de trembles, de bouleaux. Pas un érable à partir de North Bay. Le train arrive à Coppell à neuf heures.

L'accueil de la population fut très sympathique: les paroissiens semblent connaître les sœurs depuis longtemps. Par autobus, on se rend à l'église où la chorale avait un chant de bienvenue. Monsieur le curé Millette commente un verset du Magnificat. On prend le souper au presbytère et, à 11 heures, précédées d'une lumière de poche, les sœurs se rendent au couvent. Il n'y a qu'à étendre sommiers et matelas sur le plancher pour se reposer car il fait noir et l'équipage est rendu! Le samedi matin, messe matinale dans la petite église très pauvre. Déjeuner au presbytère et entrée définitive au couvent! Une pensionnaire de dix ans, originaire de Norris, s'inscrivit dès les premiers jours; une autre vint de Kapuskasing.

Un événement du début fut la disette d'eau. On dut songer à faire creuser un puits quand un sourcier aura découvert un endroit propice. On espérait trouver de l'eau à 35 pieds, mais elle ne jaillit qu'après un forage de 80 pieds. À 150 pieds de l'école existe un bois où rôdent les loups, les ours et les orignaux: tableau impressionnant! La population est canadienne-française et sympathique.

S.S.-Antoinette-Marie, supérieure-fondatrice, était aussi chargée de l'enseignement du piano; six compagnes partageaient la tâche avec elle. L'une des sœurs enseignait à la succursale située à plus d'un mille, l'École Marie-Reine-des-Cœurs. Les débuts furent héroïques malgré les attentions du Conseil général. L'école s'ouvrit le 15 septembre: la

première classe comprenait 32 élèves répartis en quatre cours: de la 5e à la 8e inclusivement; la 2e classe groupait 40 élèves, de la 1ere à la 4e année. On reçut 23 élèves à l'école du rang; les deux sœurs voyageaient matin et soir.

Le 10 octobre, la première messe fut suivie de la joie longtemps désirée de posséder le saint Sacrement: il n'y a plus de soucis, car le Seigneur cohabite avec les courageuses ouvrières. S.S.-Césarine, assistante générale, sœur de la supérieure, contribua puissamment à établir la mission en semant délicatesses, courage, joie, par son travail, sa compréhension et sa foi. La première messe de minuit est sans doute inoubliable pour les témoins: cérémonie liturgique bien préparée, chant inspirant piété et prière sur de la beauté. Le réveillon eut lieu au presbytère; le pasteur se montra très reconnaissant pour ce qui avait été réalisé à l'église. «Gloire à Dieu! écrit l'annaliste; l'esprit de religion de Mère Bourgeoys devait y trouver sa part».

Durant les premières vacances de Noël, les sœurs firent une randonnée vers l'école Marie-Reine-des-Cœurs, en traîne à cheval, dans le froid excessif. Le curé observa la scène et dit à la ménagère: «Venez voir nos enfants»! Depuis il ne cessait de dire aux sœurs: «Ça, ça fait du bien aux gens; ils s'imaginent trop que les religieuses ne sont pas comme les autres, qu'elles sont précieuses et ne peuvent s'acclimater chez les pauvres gens».

Le 25 juillet 1951, les plans du futur couvent furent approuvés par le Conseil général. En octobre, on ferma l'école du rang. Comme le couvent finira d'être régi par la Communauté en 1954, les notes qui suivent complètent la courte mais belle aventure apostolique de la C.N.D. à Coppell.

Mgr Louis Lévesque, évêque de Hearst, bénit l'École Bienheureuse-Marguerite-Bourgeoys à Coppell le 29 mai 1953. En 1954, on fit transporter l'école du rang abandonnée au village pour lui assigner le rôle de sacristie et de salle. Le 26 août 1955, l'ancien couvent de Coppell fut acheté pour devenir l'École Supérieure où se donneront les cours de la 8e à la 12e année inclusivement. Ce sera la Maison Saint-Joseph. Le 17 septembre suivant, trois tracteurs déménageaient le premier couvent pour l'installer au sud-ouest du couvent qui avait été construit subséquemment; il sera relié à celui-ci par un couloir.

Mais les circonstances ne favorisaient pas l'extension de l'œuvre; les élèves étaient en nombre décroissant. Aussi, le 9 mai 1960, Mère Sainte-Marie-Consolatrice, supérieure générale, communiquait la décision de l'Autorité majeure au sujet de la maison de Coppell:

> Vu le nombre décroissant de nos élèves qui fréquentent l'école de Coppell, nous ne pouvons plus maintenir nos religieuses comme professeurs à cette école. Par conséquent, nos Sœurs ne signeront pas leur contrat d'enseignement pour 1960-1961.

Les sœurs de la C.N.D. avaient été dans cette mission durant onze ans. Le 26 juin, le curé remercia publiquement les religieuses et, le 30 juin, s'effectua le départ. Mgr était à la gare pour donner sa bénédiction; la paroisse était là comme au jour de l'accueil. Qu'advint-il du couvent? Le Séminaire devint propriétaire de l'immeuble qui prendra le nom de «Manoir du Séminaire».[4]

4. AMC, Coppell.

CHAPITRE DIXIÈME

FONDATIONS DANS LES PROVINCES MARITIMES 1900-1950

Sydney Mines (1900) Holy Redeemer Convent, Sydney (1902) Inverness (1904) Saint Columba Convent, Iona (1938) Nort Rustico (1940) New Victoria (1941) Baker Brook (1943) Kedgwick (1943)

En même temps que se posaient des points de lumière pour la C.N.D. sur le territoire du Québec et de l'Ontario, huit fondations dans les Provinces Maritimes indiquaient d'autres postes de dévouement aux Filles de Marguerite Bourgeoys. En 1856, près d'un siècle après l'abandon de Louisbourg, elles avaient repris un rêve missionnaire brisé par les circonstances, en se rendant à Arichat dont l'établissement subsista de 1856 à 1900. Après cette date, elles répondront à divers appels et l'œuvre d'éducation ira de progrès en progrès.

Sydney Mines

La population de Sydney Mines désirait un couvent pour les enfants catholiques de la région. Monsieur le curé Colin-Francis Mc Kinnon de la paroisse de l'Immaculée-Conception, se mit à l'œuvre; il construisit une école, la meubla et voulut obtenir des Sœurs de la C.N.D. qui étaient déjà établies à Sydney.

Le 12 janvier 1900, au 200e anniversaire de la mort de Marguerite Bourgeoys, trois religieuses arrivaient à Sydney

Mines. Sœur de-l'Immaculée-Conception, supérieure provinciale des Provinces Maritimes, et deux compagnes ouvrirent la mission. Le 15 janvier, elles accueillirent deux cents élèves; on confia les garçons à une maîtresse séculière. Au mois d'août, S.S.-Pierre-Chrysologue fut nommée supérieure locale. Ame ardente qui voit clair et n'épargne rien pour le succès spirituel et intellectuel des élèves, elle se réserva l'instruction religieuse aux garçons. Une quatrième classe s'ouvrit en septembre. Deux élèves se présentèrent aux examens publics à la fin de l'année et réussirent: succès d'autant plus glorieux que ces élèves étaient les premières de nos couvents de la Nouvelle-Écosse à obtenir des brevets de capacité. Ce fait contribua à élever le niveau des études et à préparer des aides aux religieuses pour les écoles catholiques.

En 1903, M. le curé Colin-Francis Mc Kinnon offrit aux Sœurs une aile entière à leur couvent, ce qui leur permit d'ouvrir plusieurs autres classes. Mais en 1911, des constructions s'imposaient; alors, dans une autre maison qui fut élevée, on organisa quatre classes modernes. Les élèves qui avaient occupé temporairement les salles de l'Hôtel de Ville retournèrent au couvent avec joie.

La supérieure-fondatrice, S.S.-Pierre-Chrysologue, décéda en mai 1918; elle avait administré la maison durant dix-huit ans et exercé une profonde influence.

En janvier 1920, les élèves sont orientés vers une école comprenant huit classes. L'œuvre progresse toujours. Le cahier matricule enregistra 1014 élèves en 1937; en 1942, 1058. La vie de l'École est intense; les études et l'éducation sont l'objet de l'attention, de la compétence et du dévouement du personnel.[1]

1. AMC, Sydney Mines.

Sydney – Holy Redeemer Convent

Jusqu'en 1901, il n'y avait qu'une paroisse catholique à Sydney, celle du Sacré-Cœur, où le Couvent des Saints-Anges de la C.N.D. avait été fondé en 1885. En 1897, la «Dominion Iron & Steel Company» établit ses usines le long de la baie de Sydney. Aussitôt, toute une population accourt: manœuvres, maçons, hommes de bureau. Bientôt, deux cents acres de terre se couvrent d'habitations sur les rives de la baie. Ces gens viennent de divers lieux et sont catholiques pour la plupart; il faudra donc une église catholique et une école catholique.

En 1902, Monsieur Neil Mc Donald est nommé curé de Whitney Pier, nom civil de la localité, ainsi nommée en l'honneur de Monsieur Henry Whitney-Pier, capitaliste, qui organisa la Compagnie Dominion Iron & Steel, et duquel on a dit: «Jamais Américain ne fit plus pour le Canada». Monsieur le curé Mc Donald s'adressa au maire de la ville de Sydney pour lui exposer le besoin urgent d'une école. Celui-ci l'avisa de l'établir provisoirement dans le sous-sol de l'église, de se pourvoir de maîtresses compétentes et de compter que la ville se chargerait des salaires. Le curé était ravi. Il communiqua la nouvelle à Mgr Cameron qui lui suggéra de demander des Sœurs de la C.N.D. à la maison mère.

La C.N.D. ayant accepté la mission, Sr de-l'Immaculée-Conception et Sr Ste-Geneviève se rendirent pour commencer l'enseignement. Le 1er janvier, 176 enfants se présentèrent, dont 90 garçons. Sr Ste-Geneviève se chargea des filles et Mlle Florence Mc Kinnon prit la classe des garçons sous la surveillance de Sr de-l'Immaculée-Conception qui gardait l'instruction religieuse. Le 25 novembre, on confia les gar-

çons les plus avancés à M. John Martin, gradué du Collège Saint-François-Xavier; une autre classe ouverte dans la sacristie pour les plus jeunes élèves est sous la direction de Mlle Margaret O'Connell qui enseigne aussi le piano. Comme il n'y a pas de résidence pour les sœurs, les deux fondatrices pensionnent chez Madame Smith dont la maison est située près de l'église. Elles peuvent y utiliser trois pièces: deux chambres, et un salon qui sert de réfectoire et de salle de communauté. Après le jour de l'An, une jeune professe, S.S.-Anne-du-Temple, prit la classe tenue jusque-là par la supérieure provinciale.

Monsieur le curé Mc Donald est très pauvre, mais il a foi en la Providence. La construction du couvent commence en 1903. Le 20 juillet, S.S.-Jean-Baptiste-de-Rossi, du couvent d'Ottawa, est nommée supérieure. S.S.-Alberte qui était venue avec elle, n'ayant pas de diplôme de la Nouvelle-Écosse, ne pourra tenir une classe; elle fera étudier le piano et la supérieure enseignera. Le couvent terminé ouvrit ses portes le 4 août 1903: il comptait trois classes de filles et deux de garçons.

Un grand nombre d'infirmières et de religieuses enseignantes étudièrent à cette école qui se développa et donna les cours jusqu'à la 10e année. En 1938, l'inscription était de 1182 élèves, dont six cents garçons. L'œuvre de l'École connut des succès pour la joie des Ouvrières qui voyaient grandir le personnel étudiant.[2]

Inverness

La mission de Sainte-Famille, Inverness, fut ouverte le 30 novembre 1904. Les Sœurs arrivaient dans une paroisse

2. AMC, Sydney, Holy Redeemer Convent.

récemment organisée. Une humble salle de bois servait de chapelle; Monsieur Alexander-L. Mc Donald était curé. Une petite résidence déjà construite sur l'emplacement de la future église devait être la demeure des Sœurs. S.S.-Angélina supérieure provinciale, et S.S.-Jean-du-Cénacle demeurèrent six semaines au presbytère; le 14 janvier 1905, la résidence pouvait recevoir les sœurs. Les paroissiens firent des dons généreux pour l'organisation de la maison.

Le lundi, 6 décembre 1904, l'école accueillit 65 élèves, filles et garçons. On remarque que, dès le 18 janvier 1905, l'inscription était devenue 120 élèves. S.S.-Bernard qui parlait le gaélique fut envoyée pour la première classe au lendemain de sa profession. La population d'Inverness était écossaise.

Les enfants aimaient les sœurs. Une famille protestante réclama l'enseignement du piano pour une fille qui fréquentait l'école; un piano fut acheté à Halifax et la difficulté fut grande de l'introduire dans la maison trop petite! S.S.-Bernard se rendit aux désirs des vieilles dames et joua à leur intention toutes les danses et les airs qui leur rappelaient leur jeune temps. Ce piano fut tout un événement dans Inverness!

La première supérieure qui porta ce titre, S.S.-Marie-Georgina, arriva le 26 août 1905. Elle travailla dans la mission jusqu'au 24 février 1917, jour de son appel par le Seigneur. Elle repose dans le cimetière «Stella Maris» sur le bord du golfe, en attendant la résurrection.

Les sœurs demeurèrent cinq ans dans la «petite maison»; elles inaugurèrent le nouveau couvent, le samedi 28 octobre 1909. En 1916, l'inscription était de 519 élèves; quatre Sœurs

et sept institutrices laïques formaient le personnel enseignant.

L'électricité fut installée au couvent sur le courant de l'Hôpital, seulement en 1923. L'art culinaire apparaît en 1931. Pour la première fois dans l'histoire de l'École, en 1951, la XIIe année fut enseignée par une religieuse, S.S.-Stephen, qui eut une bourse pour étudier à Fordham, en 1952.[3]

Iona

Iona est un centre rural sis au Cap-Breton, Nouvelle-Écosse. Les Sœurs de la C.N.D. s'y rendirent le 1er août 1938. Monsieur Joseph-Duncan Rankin était alors le curé de la paroisse ; Mère Sainte-Héléna était supérieure générale.

La situation d'Iona est superbe sur les bords des lacs Bras-d'Or. L'école où se dirigeaient les Sœurs était sous la direction de professeurs laïques, et leur maison appartenait à Mesdemoiselles Mary et Catherine Mac Neil. Au cours des vacances 1934-37, S.S.-Dympna, supérieure locale à Sydney, avait eu l'invitation d'aller se reposer dans cette maison hospitalière. Quand Mademoiselle Mary mourut en 1938, sur le conseil du curé, Mademoiselle Catherine offrit sa propriété aux Sœurs de la C.N.D., à condition d'y garder ses appartements et d'être secourue par les sœurs jusqu'à sa mort. La proposition fut portée au Conseil général par S.S.-Martin-de-Tours, supérieure provinciale, et agréée. Alors, les Sœurs se rendirent au Cap-Breton. S.S.-Walburge fut la supérieure-fondatrice de l'établissement ; on lui adjoignit trois compagnes.

3. AMC, Inverness.

Le couvent prit le nom de la paroisse: Saint Columba, apôtre d'Iona en Écosse. L'école reçoit des élèves qui viennent de toutes directions sur une distance d'environ vingt-cinq milles. Monsieur Cashman, principal de l'école avant l'arrivée des religieuses, continua à enseigner durant cinq années; mais quand une position plus avantageuse lui fut offerte, il fut remplacé par une religieuse.

À la paroisse d'Iona se rattache la mission de Nyanza où vivent les Micmacs chrétiens. Pendant les vacances et certains samedis, les Sœurs s'y rendent pour faire le catéchisme. L'établissement d'Iona comprend le cours élémentaire et l'École primaire-supérieure et un département de «Home Economics» à partir de 1941. Les élèves du High School prennent part à des compétitions avec succès, présentent des chants en gaëlique. Histoire semblable à tant d'autres que cette organisation d'une école et d'un couvent. Histoire pourtant unique par les circonstances qui sont vécues avec joie par d'autres missionnaires C.N.D.![4]

Rustico-Nord

Le 15 avril 1940, un télégramme de la supérieure générale accordait la permission d'ouvrir l'école de Rustico-Nord, pourvu que des Sœurs de l'Ile du Prince-Édouard puissent y devenir missionnaires pour le début de l'établissement. Deux sœurs prirent la direction des cours primaire et intermédiaire de l'École Stella Maris, le 2 septembre; elles accueillirent 140 élèves dont plusieurs voyaient des religieuses pour la première fois. Le principal de l'école était Monsieur L. Doucet; une laïque était titulaire d'une

4. AMC, Iona.
Note: Il y a l'École Saint Columba, à New York; il y a aussi l'École Saint Columba à Iona, Nouvelle-Écosse.

classe. Mgr J.A. O'Sullivan bénit la nouvelle école le 10 septembre.

Durant les quatre premiers mois, les Sœurs n'eurent pas de résidence permanente. La Communauté remit six mille dollars à M. le curé Mc Neil qui s'était rendu à Montréal pour en faire la demande. Cet argent lui permit d'acheter une maison qui fut transportée, réparée, et prête pour le 2 janvier 1941. Mgr O'Sullivan bénit solennellement le couvent le 22 juin 1941. S.S.-Georges-d'Égypte fut la supérieure-fondatrice. On acheta un piano le 10 octobre, et l'enseignement de la musique fut inauguré. On eut un jardin planté de fleurs, d'arbustes et de légumes. La propriété plaisait à la population.

Toutes les élèves réussirent les examens d'admission au Collège Prince de Galles, en 1943. Une sœur fut nommée Principale de l'École en septembre 1944. La première publication du journal de l'École «Stella Maris School Highlights» date du 16 janvier 1949. On reconnut l'opportunité d'ouvrir une 11e année en septembre suivant.

Une particularité de l'endroit qu'il est intéressant de souligner: chaque année, avant la saison des pêcheries, a lieu la poétique cérémonie des barques à laquelle participent les élèves. En 1950, Mgr James Boyle, évêque de Charlottetown, avait bénit les embarcations et les élèves chantèrent: Ave, Immaculate, Star of the Sea.

Les élèves concourent avec succès dans les festivals de musique de Summerside et de Charlottetown.[5]

5. AMC, Rustico-Nord.

New Victoria

Depuis longtemps, le curé de la paroisse Saint-Joseph de New Victoria désirait un couvent dans sa paroisse. Le vœu de Father Martin Wallace fut réalisé quand Mère Saint-Ignace et son Conseil décidèrent d'envoyer des Sœurs à New Victoria. Le 30 août 1941, S.S.-Pancratius et six compagnes se rendirent dans la mission qui s'ouvrit officiellement le 11 novembre bien que les classes aient été commencées depuis la fin d'août.

Le 1er septembre, deux cents garçons et filles furent inscrits, dont trente non-catholiques. La religieuse qui assumait le rôle de Principale était titulaire des cours de 9e, 10e et 11e années. Father Wallace avait fait construire une vaste demeure où il espérait loger les Sœurs de la C.N.D. Avant qu'elle ne soit préparée, les Sœurs habitèrent d'abord à Sydney, aux deux couvents existants ; elles se rendaient à leur école par autobus, partant de grand matin pour commencer le catéchisme à 8 heures 45. Le dîner se prenait au presbytère. Enfin, le 25 octobre 1941, les missionnaires entrèrent définitivement dans leur résidence. Le couvent prit le nom de «Saint-Martin» en l'honneur de Monsieur le curé Martin Wallace.

Humbles faits. Et pourtant, dans un secteur nouveau, travaillaient ardemment des filles de Marguerite Bourgeoys ![6]

Bakèr-Brook

Le 12 janvier 1943, le Révérend Père Stanislas, O.F.M., curé de Baker-Brook, fit les premières démarches auprès

6. AMC, New Victoria.

de Mère Saint-Ignace, supérieure générale, en vue d'obtenir des Sœurs de la C.N.D. Il ignorait que ce jour-là était la fête de Mère Bourgeoys.

Le 7 mai, S.S.-Césarine et S.S.-Albert-de-Sion se rendirent sur place pour s'enquérir des conditions de l'établissement. Le 25 mai suivant, le Conseil général avertissait le Père Curé que sa requête était prise en considération et qu'il aurait des Filles de Notre-Dame pour son école.

Le 26 juillet, S.S.-Marguerite-Marie était nommée supérieure-fondatrice de cette mission. Le 19 août, avec deux compagnes, elle se dirigeait vers un autre centre d'apostolat. Après une nuit de chemin de fer, les Sœurs descendirent vers quatre heures à Caron-Brook. Malgré l'heure matinale, le Père Curé est à la petite gare avec le cher Frère Odoric pour saluer l'arrivée des missionnaires. Les trois sœurs reçurent l'hospitalité pour le reste de la nuit chez Monsieur Albert Daigle, frère de S.S.-Antoine-de-Milan qui est du groupe des fondatrices, dans sa paroisse natale.

Comme la résidence des Sœurs n'était pas prête, elles se rendirent chez Madame Léo Collin, ancienne élève de Saint-Louis de Kent et y reçurent la plus sympathique hospitalité durant quelques jours. Le 25 août, les sœurs se dirigèrent vers Edmundston pour y offrir leurs hommages à Mgr Camille André Leblanc qui y était de passage. Au presbytère de l'Immaculée-Conception, le Père Curé les présenta à l'évêque qui fut très accueillant. Mais une question remplit les cœurs d'angoisse: «Avez-vous votre «licence» pour enseigner au Nouveau-Brunswick?» Avant le départ de Montréal, le cas s'était posé. Mais les Mères avaient été rassurées par le Père Curé et le vicaire de Kedgwick dont l'école, d'ailleurs, n'était pas dans les mêmes

conditions que celle de Baker-Brook, et elles avaient laissé partir les missionnaires en toute confiance.

Après la visite chez l'évêque, on devait rencontrer Monsieur le Surintendant des Écoles du Comté. Le problème est exposé. Mais la loi est formelle: l'école de Baker-Brook étant reconnue comme école supérieure, aucune institutrice ne peut y enseigner sans être munie d'une «licence» du Nouveau-Brunswick, sous peine de voir l'école privée des octrois du gouvernement. Or, des trois religieuses nommées pour enseigner, aucune ne possède ces qualifications.

De nombreuses démarches furent faites, mais malgré la sympathie, la loi reste rigoureuse. La maison mère est mise au courant. Des changements seront faits parmi le personnel pour répondre aux exigences.

Le 26 août, le Père Curé avait organisé une réunion des institutrices au couvent: 18 répondirent à l'invitation et le programme permit d'établir une union entre les éducatrices religieuses et laïques. Le 30, la Conférence pédagogique renseigna les professeurs; l'assemblée fut enrichissante et fraternelle. Le 6 septembre, il y eut toutes les angoisses des diplômes en plus des problèmes inhérents à l'organisation des classes. Le 7, ouverture des classes. C'est un grand jour pour les écoliers de Baker-Brook et pour les filles de Mère Bourgeoys qui reprennent son geste d'amour dans l'éducation. «En franchissant le seuil usé et peu attrayant de l'école, Sœur Supérieure ne peut s'empêcher de songer à la joie surnatuelle de la sainte Fondatrice pénétrant dans son étable de Ville-Marie» a noté l'annaliste. On reçut cent cinquante élèves.

Une lettre de S.S.-Césarine, assistante générale, fit luire un rayon de bonheur:

> (...) Si cette question de «licence» eût été soulevée avant l'acceptation de cette maison, la fondation n'aurait pas eu lieu. Et voyez la suite. Le choix des sujets est étudié, tout est pesé, enfin on se fixe sur celles qui devront commencer l'œuvre de la C.N.D. au Saint-Cœur-de-Marie. Le bon Dieu se rit encore de nous, cette fois. Les élèves seront celles de son choix à Lui. Vous n'avez donc pas à douter des vouloirs divins sur votre mission. Vous êtes là parce que le bon Dieu le veut. (...).

Le 22 octobre, la supérieure recevait une «licence» locale pour l'année scolaire et l'avis que son diplôme de la Province de Québec sera reconnu aux mêmes conditions que les diplômes de la Nouvelle-Écosse, c'est-à-dire qu'elle devra seulement passer un examen sur la loi scolaire et l'organisation civique de la Province, en juin prochain. La joie est grande au monastère! Plus que jamais, les sœurs sont sûres de l'efficacité de la prière.

Le 27 novembre, après la première messe, l'on garda le saint Sacrement: «Les sacrifices seront désormais plus légers» écrit l'annaliste, et aussi: «Quant à nous, il semble que nous ne pourrons pas nous détacher de la présence divine». Ces sentiments rappellent et font comprendre les ardents désirs de Marguerite Bourgeoys de posséder la Présence eucharistique sous le toit de sa Communauté.

L'école progressait, mais le problème de l'eau est toujours renaissant. Le 14 juillet 1945, l'annaliste a noté: «Un incident domestique... et périodique: le manque d'eau!» De 1943 à 1949, la supérieure et ses compagnes ont connu des difficultés sans nombre avec une foi profonde et l'esprit missionnaire. Page inédite mais glorieuse.

7. AMC, Baker-Brook.

Kedgwick

Au mois d'août 1943, trois sœurs recevaient une obédience pour Kedgwick, au Nouveau-Brunswick, dans les Provinces Maritimes. S.S.-Jeanne-d'Arc est la supérieure-fondatrice. Monsieur le curé Camille Leclerc mérite le titre de fondateur du couvent de Kedgwick. Mille obstacles se sont dressés devant son projet apostolique, mais sa ténacité française et sa confiance en Dieu ont triomphé. Les Filles de Marie-de-l'Assomption avaient précédé la C.N.D., mais elles étaient parties depuis sept ans. Une demande fut présentée à Mère Saint-Ignace, supérieure générale, en novembre 1942. Deux Mères du Conseil, S.S.-Césarine, et S.S.-Albert-de-Sion, dépositaire générale, furent déléguées pour s'enquérir des conditions d'établissement. Elles firent un rapport favorable et, le 25 mai 1943, la réponse désirée fut communiquée par télégramme: «La C.N.D. accepte la fondation d'une mission à Kedgwick, Nouveau-Brunswick, sur la paroisse Notre-Dame-des-Prodiges».

Immédiatement, Monsieur le curé part pour Ottawa afin d'obtenir deux permis du gouvernement fédéral: celui de transporter le presbytère actuel près de l'école; celui de construire un nouvel édifice pour les prêtres.

Le 26 août 1943, les sœurs prirent le train rapide des Provinces Maritimes. Le trajet est d'environ quinze heures. Elles mirent pied à terre à Campbelton et furent chaleureusement reçues par les Filles de Marie-de-l'Assomption qui avaient été averties par télégramme. La supérieure générale, Mère Marie-de-Sion est une ancienne élève de la Congrégation à Saint-Louis de Kent. Monsieur le curé Leclerc se rendit pour saluer les Sœurs de la C.N.D. Il voulut amener lui-même les missionnaires à destination dans son auto, à

55 milles de Campbelton. Une importante délégation de commissaires et de paroissiens accueillirent les sœurs: une magnifique adresse fut lue par une jeune fille:

> (...) C'est à regret que nous avons vu partir, il y a sept ans, les religieuses de l'Assomption; c'est avec joie que nous voyons arriver les Sœurs de la C.N.D. Soyez assurées, Révérendes Mères, que je traduis les sentiments de tous les membres de la Commission Scolaire, en ce moment, et ceux de la paroisse. Nous souhaitons que notre paroisse, âgée de trente ans à peine, continue de se développer et fasse des progrès dans le domaine de l'éducation et de l'instruction. Nous jetons dans vos bras toutes ces espérances. (...).

L'accueil fut vraiment sympathique. Les dames et les jeunes filles de l'endroit s'étaient intéressées à préparer l'ancien presbytère qui devint le couvent. Monsieur le curé et son assistant prirent les premiers repas avec les sœurs. Le dimanche, 28 août 1943, à la grand-messe, Monsieur le curé fit officiellement l'accueil aux religieuses:

> (...) Toute la paroisse se réjouit de votre arrivée, mes chères Sœurs. Puissiez-vous trouver des jours heureux et des consolations à Kedgwick. Nous savons que vous en aurez; cependant, nous nous en voudrions de vous bercer d'illusions. Comme Marguerite Bourgeoys, vous verrez sans doute des jours plus sombres. Alors, vous vous souviendrez que votre vertueuse Fondatrice a commencé son apostolat dans une pauvre étable... Et ainsi, à travers les joies et les épreuves, bien ensemble, bien unis, nous ferons l'œuvre de Dieu, ici, comme ailleurs, avec courage et persévérance, tâchant d'esquisser le mieux possible «ces gestes de Dieu».

Le 7 septembre 1943, l'école de Kedgwick ouvrait ses portes à 204 élèves de la 1ere à la 9e année, inclusivement. Elle comptait cinq classes mixtes et deux professeurs laïques.

Le 19 septembre suivant, eut lieu la première messe dans la chapelle et le Saint Sacrement fut conservé. À cette

occasion, l'évêque de Bathurst a bien voulu écrire au registre-autographe:

> Nous avons voulu célébrer la première messe dans la pieuse et petite chapelle du couvent Notre-Dame-des-Prodiges, pour demander à Notre Dame de bénir l'œuvre par excellence de l'éducation et de l'instruction que les Dames de la Congrégation sont venues accomplir chez les enfants de cette paroisse.
>
> Que Dieu bénisse Monsieur le curé Leclerc, son vicaire et ces chères éducatrices!
>
> † Camille-André Leblanc,
> évêque de Bathurst

Une des grandes difficultés de la fondation fut l'approvisionnement difficile de l'eau. En plusieurs fois, la pompe automatique refusa de fonctionner; on dut faire creuser un autre puits artésien qui ne régla pas la question. Enfin, une pompe électrique fit venir l'eau par une conduite de 150 pieds. Détails, mais détails qui faisaient partie de la mission!

8. AMC, Kedgwick.

CHAPITRE ONZIÈME

FONDATIONS AUX ÉTATS-UNIS
1900-1950

Notre Dame Academy — Saten Island (1903) — Saint Anthony's Convent, Providence (1912) — Waterbury Catholic High School (1926) — Saint Sebastian's Convent, Providence (1929) — Collège de New York (1937) — Saint Columba's Convent, New York (1945) — New Haven (1950)

Les maisons de langue anglaise progressaient en Ontario, dans les Provinces Maritimes et, depuis 1860 avec la fondation de Bourbonnais, 15 maisons avaient surgi aux États-Unis. Après 1900, jusqu'à 1950, 6 nouvelles fondations s'organisèrent. En 1937, le Collège Notre-Dame de Staten Island, New York, ouvrait l'œuvre sur l'Université.

Notre Dame Academy — New York

Le nom indien de Staten Island était Aquehonga Nonadnock, qui signifie l'île aux forêts. Les Hollandais l'appelaient Staaten Eylandt, c'est-à-dire l'île de l'État général. Le nom anglais est la dénomination sous laquelle l'île fut incorporée à la ville de New York en 1898.

L'île mesure 13 1/2 milles par 8 et possède une population de 120 000 habitants. Staten Island qui est située à l'entrée du plus grand port de mer du monde présente l'aspect d'un immense parc dans sa beauté primitive. Grymes Hill est le point culminant de l'île et de toute la côte depuis l'état

du Maine jusqu'à la Floride. La résidence de la C.N.D. est proche du lac Silver où se trouve le fameux réservoir alimenté par les eaux de Catskill, à cent milles de la ville de New York.

En 1903, trois semaines après l'élection de Mère Saint-Anaclet comme supérieure générale, une requête fut adressée à Mgr John M. Farley, D.D., archevêque de New York, demandant la permission d'inviter les Sœurs de la C.N.D. à ouvrir une académie à West New Brighton, Staten Island. La pétition portait 30 signatures. L'agent principal de la demande était Monsieur William Jones, de Livingstone Place, New Brighton. Ancien élève du Collège Ste-Marie, il avait consulté le Père Turgeon, S.J. sur le choix de la Communauté enseignante, et celui-ci lui avait indiqué la Congrégation de Notre-Dame. Monsieur Jones se rendit rencontrer personnellement Mère Saint-Anaclet.

Après de longues délibérations, Mgr Farley accorde la faveur sollicitée et fait connaître à son tour à la Communauté son désir d'avoir des religieuses dans la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Conseil à Grymes Hill, paroisse confiée depuis quatre ans aux Pères Augustiniens. La propriété WENDT, située angle Lewis et Howard, fut acquise. S.S.-Scholastique de Villa-Maria est nommée supérieure-fondatrice et gouvernera la maison durant 15 ans jusqu'au nouveau Code de lois canoniques. Le 13 septembre 1903, la maison fut bénite par le R.P. Murphy, O.S.A., curé de la paroisse. Le lendemain, après la première messe, le saint Sacrement fut conservé. Au pied de ce tabernacle improvisé, l'école et le couvent sont nés. Vingt élèves furent reçues.

Dans les arrangements au sujet de cette fondation, il était statué que les Sœurs iraient faire le catéchisme, le dimanche, à la chapelle Notre-Dame-de-la-Consolation des-

servie par les Augustiniens, et située à une demi-heure du couvent. La supérieure et deux compagnes s'y rendaient fidèlement. Le 8 octobre 1903, Mgr Farley bénit l'Académie.

Les sœurs, établies au centre de New York depuis 1886, trouvaient à Staten Island une maison de villégiature pour elles et leurs élèves les jours de congé. La Société des Mères Chrétiennes fut fondée en décembre 1903. Les dames se réunissaient deux fois par mois pour confectionner de la lingerie d'autel et bénéficier de lectures enrichissantes et d'entretiens sur leurs devoirs de chrétiennes: plusieurs d'entre elles étaient converties depuis peu.

À Noël de cette première année, les élèves offrirent au public une séance et une exposition de travaux manuels: couture, broderie, tricot, dessin, pyrogravure, aquarelle, peinture à l'huile. Trente élèves fréquentèrent l'institution au cours de l'année et tout laissait prévoir une rapide croissance de l'œuvre sur la colline Grymes. On employait les mêmes méthodes d'instruction, les mêmes procédés d'éducation qu'à Villa-Maria, Montréal, et l'on espérait former de bonnes épouses, de nobles mères de famille, des jeunes filles cultivées.

Mère Saint-Anaclet se rendit à Rome à l'automne de 1905. Elle visita Staten Island, la première mission ouverte sous son administration. À son retour en 1906, elle se réjouit des progrès accomplis depuis le début. Avec sagesse, la digne Mère laissa aux sœurs ce mot d'encouragement à la ferveur:

> Pour que votre Académie se maintienne et grandisse, vous vous efforcerez de conserver l'esprit religieux et de pratiquer toutes les vertus de votre saint état. Religieuses enseignantes, il nous faut marcher avec le siècle; mais nous devons lutter en même temps contre ce qu'il a de malin, si nous voulons n'être pas submergées dans les flots de l'esprit du monde avec les élèves

qui nous sont confiées. Prenez donc tous les moyens possibles pour conserver la foi de vos élèves. Combattez l'indifférence qui s'accommode de peu de choses en fait de pratiques religieuses, en attendant qu'elle conduise à rien du tout».

En 1907, l'Académie Notre-Dame-du-Saint-Sacrement fut transportée sur un domaine plus spacieux et plus rapproché des tramways; cette propriété, achetée de monsieur John Scott, était située sur la même avenue Howard, mais du côté opposé, au numéro 76. La première habitation fut vendue. Le local où l'Académie s'organisa put convenir pour une période de cinq ans, mais en 1911, la permission de construire fut accordée. Les travaux débutèrent en septembre 1911 et furent achevés en juin 1912. C'était un édifice à deux étages, en brique, qui mesurait 100 pieds par 30 pieds. La maison neuve fut bénite par Mgr John Edwards qui rendit hommage au labeur des Sœurs, en soulignant la prospérité de l'Académie Notre-Dame-du-Saint-Sacrement.

En 1913, S.S.-Agnès-Romaine, supérieure provinciale, décida d'obtenir l'affiliation de l'Académie à l'Université de New York, «Regent's State Examination» dont le centre est à Albany.

Il faut savoir que, de 1903 à 1913, la liste des nominations désigne la mission de l'Académie Notre-Dame-du-St-Sacrement sous le nom de Stapleton; au mois d'août 1913, à ce premier nom, elle adjoint celui de Staten Island. En 1915, Staten Island devient le nom principal et premier inscrit; Stapleton le suit entre parenthèses durant deux ans encore. En 1917, la maison n'est plus désignée que sous le nom de Staten Island.

L'école élémentaire reçut son agrégation de l'État en

1914, et l'école primaire-supérieure est reconnue officiellement en 1917.

Pour une meilleure installation, en 1921, la Communauté acheta la propriété HEYN voisine de celle qu'elle possédait à Staten Island. On y établit des chambres de pensionnaires, la bibliothèque, la pièce pour l'art ménager. En 1922, le garage est aménagé en dortoir où logent vingt-huit élèves et quatre Sœurs. En 1923, une nouvelle addition est ajoutée à la propriété SCOTT achetée en 1906.

L'Alumnae formée en 1920 fait espérer qu'elle sera un puissant facteur dans les cercles éducatifs. En 1924, le personnel étudiant était de 250, dont 64 pensionnaires.

Le 8 décembre 1925, la propriété DREYFUS avoisinant celle du couvent par le sud fut achetée par la C.N.D. pour y installer le cours commercial. La blanche maison Dreyfus à laquelle on fit quelques changements fut dénommée en septembre 1926, «The Notre Dame High School».

En 1929, Mgr Michael J. Lavelle, de la cathédrale de New York et l'abbé Farrell de la paroisse Saint-Pierre à Staten Island, visitèrent la propriété en vue d'obtenir pour l'institution par leurs conseils et leur influence le titre de COLLÈGE. Ils avouèrent que la maison, le site, la réputation des Sœurs de la C.N.D. étaient appelées à ouvrir ce COLLÈGE. En 1939, l'enseignement musical fut affilié à une société d'Art de Saint-Louis, Missouri: «Art Publication Society».

À l'occasion de la Béatification de Marguerite Bourgeoys en 1950, le Collège Notre-Dame demanda au cardinal Spellman de présider la messe pontificale de Mgr Joseph Francis Flanelly. Le collège, les professeurs et leurs amis,

les élèves des écoles primaires-supérieures et élémentaires remplirent la cathédrale. Deux mille invitations avaient été envoyées. Ce fut un triomphe en l'honneur de la Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame.[1]

Académie Saint-Antoine – Providence

Le 3 août 1910, Monsieur G.W. Brown, curé à Saint-Antoine de Providence, demandait des sœurs pour tenir une école dans sa paroisse. La réponse fut négative. Il attendit. Le 26 juillet 1912, la Communauté lui promit deux sœurs. Il obtint alors de Mgr Matthew Harkins la permission d'ouvrir une école le 2 septembre 1912.

La supérieure provinciale, S.S.-Alban se rendit auprès de l'évêque avec deux autres sœurs pour avoir ses directives. La paroisse offrit l'essentiel du mobilier et de ce qui était requis pour l'installation. Le Conseil général et de généreux donateurs et donatrices permirent d'entrer dans la maison le 2 novembre 1912. Jusque-là, les sœurs résidaient à Sainte-Marie de Providence. S.S.-Agnès, supérieure-fondatrice arriva le 18 avril 1913. La petite communauté locale comptait quatre sœurs en 1914. Le 19 août 1916, enfin, la future école paroissiale sera érigée car l'inscription se fait de plus en plus nombreuse. En moins d'un an la construction fut achevée: maison de brique de 148 pieds par 80 pieds comprenant seize classes. Mgr Harkins la bénit le 25 septembre 1917.

En 1928, il y avait 400 élèves à l'école dont dix-neuf filles et treize garçons en 8[e] année. L'école est visitée par les inspecteurs ecclésiastiques et civils et leur rapport est

1. AMC, Académie Notre-Dame, New York.

toujours satisfaisant. Les différentes sociétés en usage dans les maisons de la C.N.D. sont établies et portent de bons fruits d'éducation.

En 1936, plusieurs commencements d'incendie jettent un certain émoi car la cause est mystérieuse. Mgr Francis P. Keough, évêque de Hartford, décida que la partie centrale de la maison serait reconstruite. L'abbé G.W. Brown et ses paroissiens voulurent construire un nouveau couvent pour la résidence des religieuses: elles y entrèrent le 23 mars 1938.

La ville de Providence fut ravagée par un ouragan le 21 septembre 1938. Les beaux arbres du couvent furent déracinés et tombèrent sur la pelouse devant la maison. C'était bien peu malgré tout, car dans le bas de la ville et le long du rivage, des centaines de personnes perdirent la vie, et un grand nombre de maisons disparurent.

Les événements d'importance sont rares: pour une longue période, la vie religieuse se déroule apportant les mêmes joies; la vie scolaire, les mêmes activités. Mais l'œuvre grandit. En 1949, l'inscription était de 385 élèves, garçons et filles, répartis de la 1ere année à la 8e inclusivement.

L'enseignement est supervisé par des religieuses de la Merci, de la Présentation de Marie, de Sainte-Anne, selon les années. Leur rapport est adressé à la paroisse et à l'État. La C.N.D. a aussi une religieuse qui joue le rôle de superviseur, une Préfète d'études.

Une des gloires de l'École est l'ordination sacerdotale d'un certain nombre de garçons qui y furent élèves et la

profession religieuse de plusieurs jeunes filles. Le cours d'études est celui du diocèse de Providence.[2]

Waterbury Catholic High School

Quand, en 1923, on songea à la création d'un High School catholique, les Sœurs croyaient que la propriété de 1869 serait vendue et qu'on s'établirait dans un endroit plus central. Dieu a changé les plans. Mgr John J. Nilan, évêque de Hartford, et le clergé de son diocèse s'intéressent à la transformation de l'Académie Notre-Dame en une École primaire-supérieure catholique et publique, la première en son genre au Connecticut.

Mais, devant cette perspective, une construction s'impose. Les travaux commencent, le 20 juillet 1924. Le plan comporte dix-huit salles de classe et l'on pourrait recevoir mille élèves. En 1925, donc, s'élève du côté sud, une aile pour l'école supérieure «Waterbury Catholic High School». Le 16 juillet, les arpenteurs posaient les jalons indiquant l'étendue de la construction : 150 pieds par 60 pieds. L'abbé William Mc Gurk remit à la supérieure, S.S.-Dunstan, le document suivant : «The Articles of Agreement between the Catholic High School Corporation and the Congrégation de Notre-Dame, Waterbury, Connecticut». L'un des murs avait été brisé ; bientôt, une partie de Notre Dame Academy tombe sous la hache des démolisseurs. Le 18 juin 1926, dans une maison inachevée, eut lieu la première réunion des promotions. Ce qui fut conservé de la vieille maison datant de 1892 fut adapté et transformé. Un portique de pierre et de briques remplaça l'ancienne entrée.

2. AMC, Académie Saint-Antoine, Providence.

L'ouverture du High School fut un événement. À l'église de l'Immaculée-Conception le dimanche précédant l'ouverture de l'école, l'abbé William Mc Gurk insista sur l'importance de l'éducation catholique:

> Religious influence forms the essential difference between the Catholic School and the public School; the children from the age of 12 to 20 were deprived of this religious instruction and influence: particularly those plastic years. To supply this need, the Waterbury Catholic H.S. is being opened.
>
> For the past 50 years, Waterbury has been beneficiary of the splendid instruction given by the Sisters of the C.N.D.; all have witnessed the results of their efforts, and know the influence that these cultured ladies have exerted, who asked in return only the bare necessaries of life. Now, they have consented to accept this great work of the new school and extend their culture and refinement to a much larger field. Waterbury may boast of this new venture: the first freely attended Catholic H.S. in the State of Connecticut, and we are grateful to these ladies for the services they are rendering our city. We expect our young ladies to make profession of their faith, and to be convinced that religious instruction is necessary. This instruction will be added to the regular high school course and, together with the religious influence, will attain the desired end.

Les paroissiens visitèrent les 23 classes de l'école; dix chambres de musique entouraient la salle de réception qui servait aussi de gymnase, au rez-de-chaussée. Déjà, en 1926, la journée scolaire était divisée en sept périodes. Le 8 septembre 1926, l'Académie comptait 147 élèves et le High School, 160, venues de toutes les paroisses de la ville. En 1931, le Surintendant des Écoles Secondaires du Connecticut faisait reconnaître l'École «Waterbury Catholic High School» comme école de l'État, la plaçant sur le même pied que les grandes écoles du Connecticut. L'École progressait: en juin 1939, 165 graduées recevaient leur diplôme.

Jusqu'en 1957, les Annales de Notre Dame Academy et de Waterbury H.S. étaient fusionnées. Le High School fut fondé en 1926; il avait ses classes à Notre Dame Academy, 130, South Elm; celle-ci demeura une école privée comprenant le H.S. et le cours élémentaire, avec pensionnaires. L'école primaire-supérieure est une école publique catholique sous la direction des Sœurs de la C.N.D. La ville possédait deux High Schools publics, neutres; les jeunes filles qui désiraient poursuivre leurs études devaient y accéder. C'est S.S.-Dunstan, supérieure, qui eut l'idée d'un High School à la fois catholique et public. Elle soumit le cas au Conseil général, obtint les permissions exigées et, dès lors, mit sa haute intelligence à faire exister une telle École supérieure: l'œuvre loue sa mémoire.[3]

Providence – École Saint-Sébastien

Le Conseil général accepta la direction d'une école paroissiale à la paroisse St-Sébastien de Providence, en décembre 1928. Depuis octobre précédent, les sœurs se dévouaient à l'enseignement du catéchisme aux enfants de cette paroisse: l'une d'elles, S.S.-Rose-Marie fut choisie comme fondatrice de la nouvelle école.

L'ouverture officielle eut lieu le 9 septembre 1929. L'inscription comprenait des élèves pour la classe enfantine et pour les cours de la 1ère à la 4e année inclusivement. Monsieur James A. Craig, curé, acquit une maison sur la rue Slater au prix de $21000.; on y aménagea trois classes pour les jeunes élèves. Le 25 novembre 1930, Monsieur Winsloe fit sa première visite et, le 23 décembre 1930, l'école reçut du Bureau de l'Instruction publique le brevet d'affilia-

---

3. AMC, Waterbury Catholic High School.

tion de l'École Saint-Sébastien. La première graduation eut lieu le 14 juin 1934 pour les huit premiers gradués de l'École.

Après le départ de S.S.-Rose-Marie, le curé fit installer une verrière coloriée aux teintes vives représentant sainte Rose de Lima, patronne de la fondatrice du couvent et de l'École. Les membres de l'association «Saint Sebastian Guild of Parents» furent de grands bienfaiteurs qui ont souvent témoigné leur appréciation pour l'éducation donnée à leurs enfants. Le 16 juin 1938 eut lieu la première graduation de ceux qui avaient complété leur cours, dans cette école, du début à la 8e année inclusivement.

La Congrégation de Notre-Dame fermera cette mission le 2 juin 1969 après 41 ans de service auprès d'élèves attachants qui répondaient au dévouement des sœurs et des autres professeurs.[4]

Collège Notre-Dame de Staten Island – New York

Comme on l'a vu, l'Académie Notre-Dame-du-Saint-Sacrement devenant de plus en plus prospère, les amis de la C.N.D., tant religieux que laïques avaient proposé d'ouvrir un collège catholique pour les filles. Avec le concours de l'Université de Fordham qui, depuis 1928, s'occupait de sciences à l'Académie, la chose devenait facile. Les autorités de Fordham approuvent le cours d'études, nomment les professeurs et ouvrent l'Université aux élèves qui terminent l'année avec succès.

En 1931, le Collège demande une charte au Recteur de l'Université. Après mûre réflexion, on approuve le cours qui doit conduire au baccalauréat ès sciences et ès arts:

---

4. AMC, École Saint-Sébastien, Providence.

Bachelor of Sciences in Education. Le 18 mai 1933, une charte provisoire est accordée au Collège pour cinq ans, avec le titre de «Collège Notre-Dame de Staten Island.» L'Académie est à l'étroit. Le 15 août 1933, S.S.-Paulinus, supérieure locale, signe un contrat pour dix mois, louant l'ancien couvent qui devient le nouveau Collège. Les inscriptions sont nombreuses. Le Collège Notre-Dame à ses débuts apparaissait comme une extension des cours de Fordham; S.S.-Egbert le dirige. Les professeurs et leurs salaires dépendaient de Fordham. Pendant deux ans, le Collège a grandi sous le toit de l'École Supérieure appelée aussi «Maison blanche». On eut l'idée d'acquérir la propriété GANN, le 24 juillet 1934. Or, en 1935, il était survenu un véritable embarras: la taxe à payer sur la propriété GANN. L'affaire fut confiée à Monsieur Widdecombe de Staten Island. Me Madigan, chargé de la cause, travailla si bien que le Département des Impôts accorda l'exemption désirée; la supérieure reçut l'avis suivant: «All property exempted».

L'installation dans la résidence GANN ne pouvait être que temporaire. Il fallut six années de labeur et de sacrifices pour y préparer une maison distincte de l'Académie. Le 20 septembre 1937, le Collège Notre-Dame sous la direction de S.S.-Egbert, première supérieure locale, entrait sous son toit propre. Faveur inappréciable! La supérieure de l'Académie Notre-Dame-du-Saint-Sacrement et ses compagnes avaient hébergé le personnel et les classes du Collège depuis 1931.

Le vendredi 19 janvier 1940, à la réunion du «New York State Board of Regents», on adopta la résolution d'accorder au Collège une charte définitive; elle fut accordée sur la recommandation du Docteur E. Loomis, Commissaire ad-

joint de «Higher Education», qui avait récemment inspecté les édifices du Collège et visité les classes.

D'après les conditions de la charte illimitée, le conseil d'administration du Collège est autorisé à décerner ses propres grades. Sous la charte provisoire donnée le 18 mai 1933 et remplacée, les grades étaient distribués par l'Université de l'État de New York sur la recommandation du Conseil du Collège. Un nouveau diplôme sera préparé et la classe senior de l'année 1940 aura l'honneur de recevoir ses grades conférés par le Collège Notre-Dame devenu une institution complètement approuvée.

Il restait un autre pas à faire: assurer au Collège l'approbation de l'association «Middle States Association of Schools and Colleges». La réponse ne fut pas favorable: on exigeait des modifications de cours, des changements dans l'horaire des professeurs. Le 20 avril 1942, après une nouvelle inspection par Monsieur le Docteur Tillinghast mandaté à cet effet, et plusieurs formalités remplies, la réponse positive est donnée: le Collège Notre-Dame est admis dans l'Association «Middle States». Tout le monde jubile!

On eut une inscription de 170 élèves en 1942, dont six pensionnaires. Deux ans plus tard, plus de deux cents étudiantes; déjà, on songeait à construire une aile qui prendra le nom de Lavelle Hall en souvenir du président du Conseil d'administration du Collège, Mgr Michael Lavelle. Le College Notre-Dame devint membre de l'Association des Collèges, ce qui accrut son prestige. Pour garder un isolement au Collège, la Communauté acheta une propriété de 90 pieds par 100 pieds sur l'avenue Hilcrest, en février 1946. À la collation des grades présidée par le

cardinal Francis Spellman en 1947, l'illustre visiteur laissa un mot d'ordre:

> Our faith in Christian democracy must be a living faith. (...) the personal lives and actions of the individual members of this democracy will determine our civilization as a whole.

Le Collège Notre-Dame est lié à l'Université de Fordham dirigée par les Jésuites, par ses professeurs, par la bienveillance de l'Autorité de l'Université, par ses programmes, par l'esprit de culture, par l'appui et la sécurité qu'il y trouve.

Saint Columba Convent – New York

Le 6 août 1945, l'école paroissiale et le couvent de la paroisse Saint Columba, N.Y. passaient sous la direction de la C.N.D.; jusque-là, cette école était tenue par les Sœurs de la Charité qui l'avaient remise, faute de sujets. L'ouverture officielle de la maison se fit le 22 août, quand S.S.-Martin fut installée comme supérieure-fondatrice à un dîner offert en son honneur.

L'école reçoit des élèves pour la 2e année jusqu'à la 8e inclusivement. Les classes de la 2e à la 6e sont mixtes. Malgré de grandes réparations, le couvent centenaire fut déclaré inhabitable en 1947. Durant dix-huit ans, jusqu'en 1962, les sœurs acceptèrent joyeusement les inconvénients qui découlaient de cette situation puisqu'on n'avait pas les moyens financiers de remplacer l'immeuble.

L'établissement des associations en usage à la C.N.D. témoigne du zèle et de l'esprit communautaire des sœurs.

---

5. AMC, Collège de Staten Island, New York.
Note: le nom des Associations est laissé en anglais, parce que le sens des expressions serait modifié.

Humble sphère de labeur, très importante dans l'ensemble des œuvres de la C.N.D.![6]

Saint John The Baptist Convent, New Haven

Le 14 août 1950, la mission de Saint-Jean-Baptiste de New Haven fut ouverte par S.S.-Jean-Népomucène, supérieure provinciale, et S.S.-Jean-Joseph, supérieure locale de la nouvelle fondation. Monsieur le curé Walter Liddy fit servir le dîner aux Sœurs au presbytère. Le Saint Sacrement avait été mis à la chapelle avant leur arrivée. Les missionnaires «ouvrirent» les observances par la récitation du chapelet et la prière du soir dans la petite chapelle. La mission était fondée, Mère Bourgeoys devait être là!

Les arrivantes n'étaient pas oubliées: des dons vinrent de Waterbury, de Staten Island, de Lewiston et des visites sympathiques semèrent de la joie. Monsieur le curé Walter Liddy se montra très attentif aux besoins des sœurs et aux affaires de l'école. «The Mother's Club» donna aux sœurs une réception et un «thé» et offrirent vingt pièces d'argenterie à la supérieure qui remercia de toutes les délicatesses reçues à New Haven depuis l'arrivée.[7]

De 1900 à 1950, les maisons de la C.N.D. avaient progressé; un grand nombre s'étaient organisées; la Communauté avait essaimé en Asie. Cette histoire est une somme apostolique dont chaque page est lourde de mystère. Le propos de ce volume n'est pas de tout révéler, mais de projeter une certaine image qui, telle une diapositive, attire et retient. L'ensemble permet de voir la C.N.D. fidèle à son idéal et à sa mission d'éducation chrétienne, à la suite

---

6. AMC, Saint Columba Convent, New York.
7. AMC, New Haven.

de Marguerite Bourgeoys, venue à Montréal pour faire à Dieu le don de sa vie dans la mission entreprise par Maisonneuve. Le 30 avril 1658, elle avait ouvert ses premières classes dans l'étable donnée par le gouverneur de Ville-Marie. Commencements très humbles. Mais «de cette petite graine du printemps, une floraison innombrable est sortie de petites écoles, d'académies, de pensionnats qui a couvert la Nouvelle-France presque entière».[1] Et l'on devra dire un jour, qui a rayonné aux États-Unis et en Orient, en Amérique Latine et en Afrique... qui scrute sans cesse l'horizon pour saisir les appels particuliers de l'Église...

8. Dom Albert Jamet, *Marguerite Bourgeoys*, p. 185, La Presse Catholique Panaméricaine, 1942.

CHAPITRE DOUZIÈME

GRANDES FIGURES

S.S.Sabine — S.S.-Anaclet — S.S.-Marie-Joséphine — S.S.-Euphrosyne — S.S.-Marie-Rose — S.S.-Marie-du-Cénacle — S.S.-Valérien — S.S.-Héléna — S.S.-Ignace — S.S.-Anne-Marie — S.S.-Théophanie.

Durant un demi-siècle, de 1900 à 1950, la C.N.D. vécut une page importante de son histoire. La Providence suscita, alors, des femmes dont l'influence religieuse ou pédagogique doit s'inscrire comme celle des chefs de file et des premiers de cordée. Leur souvenir inspire fierté et gratitude; il fait briller une immense espérance. Leur don présente un idéal qui s'est traduit jadis d'une certaine manière propre au temps. On peut y trouver, aujourd'hui, des points d'attache à Marguerite Bourgeoys Bienheureuse et un appui pour la réalisation du projet C.N.D. toujours soumis aux directives de l'Église.

Les neuf premiers volumes de l'Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, dus à la plume de S.S.-Henriette, forment une mine documentaire situant les faits entre 1620 et 1854; ils renferment la biographie des supérieures de l'Institut et des renseignements sur les autres sœurs décédées. Le dixième volume comprend la notice biographique des supérieures qui ont eu la charge de la Communauté de 1855 à 1900. Le onzième volume présente encore la biographie des supérieures générales, et celle de

deux Sœurs qui, à cette époque, ont marqué l'œuvre de l'éducation à la C.N.D.[1]

Les supérieures élues par les Sœurs qui leur confiaient le mandat de garder et développer le trésor légué par la Fondatrice; les maîtresses générales d'études qui devaient promouvoir l'œuvre spécifique de la Communauté: telles sont les personnalités choisies parmi des centaines d'autres qui, dans l'ombre, assuraient la survie et le rayonnement apostolique de la Congrégation, ce «brin de neige tombé en forme d'étoile» dans le champ de l'Église.[2]

Mère Sainte-Sabine

Mère Sainte-Sabine fut supérieure générale de 1897 à 1903. Sa biographie est incluse dans le volume précédent. Elle fut l'une des plus nobles figures de la C.N.D. qu'elle gouverna avec une fermeté remarquable, une vigilance à toute épreuve.[2] Quand elle laissa le premier poste en 1903, Mère Saint-Anaclet lui succéda.

Mère Saint-Anaclet

Pulchérie Cormier était la quatrième d'une famille de huit enfants; elle naquit à Contrecœur sur les bords du Richelieu, le 22 mai 1848. Elle fréquenta le couvent de Saint-Denis où elle perfectionna l'admirable éducation reçue dans sa famille. Au pensionnat, outre sa précoce intelligence, on remarqua chez elle une grande piété, une vertu déjà solide. Dès l'âge de dix ans, elle s'imposait des

---

1. Le titre de supérieure générale date de 1864, officiellement. Voir HCND X, tome II, p. 51, 52.
2. EMB, p. 125 *Les Écrits de Mère Bourgeoys,* Montréal 1964.
2. HCND X, I, p. 168-171; AMC 1913, p. 775-791.

mortifications en vue de s'unir à Jésus crucifié. Elle rêvait de la vie religieuse dans un ordre contemplatif; le chanoine Antonio O'Donnell, alors curé de la paroisse Saint-Denis, la fit prier et l'aida à découvrir sa vraie voie; elle opta pour la C.N.D. à cause de son amour de la sainte Vierge et de son zèle pour les âmes.

Elle demanda donc son entrée au noviciat à l'insu de sa sœur qui avait fait la même démarche sans lui en parler. Or, il arriva que les deux sœurs prirent ensemble le chemin de la maison mère de la C.N.D., le 7 mai 1869. Monsieur Damien-Henri Tambareau, P.S.S., était alors l'aumônier du noviciat et S.S.-Gertrude, la maîtresse des novices. À la vêture du 13 janvier 1870, la première reçut le nom de S.S.-Anaclet et sa sœur, celui de Sœur des-Anges. Le 15 juin 1871, S.S.-Anaclet prononça ses vœux avec dix autres novices. Elle se rendit au couvent d'Yamachiche où elle demeura cinq ans. Elle fut alors dirigée vers Villa-Maria où elle débuta au second cours; elle monta au premier cours, puis au cours gradué. Elle se dévoua sans compter dans ce pensionnat, avec humilité et intelligence. Ses compagnes et les élèves la trouvèrent toujours égale à elle-même, sereine, inspirant confiance et affection, conservant un maintien grave et digne. Sa piété et sa politesse étaient exemplaires. En 1891, elle assuma la charge d'assistante-supérieure, ce qui incluait la comptabilité, la correspondance française de la maison et celle des élèves, la direction des études, les examens mensuels, les parloirs, la visite de la maison et d'autres tâches éventuelles. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient pas d'être très ponctuelle aux exercices spirituels avec la communauté locale. En 1894, elle avait noté:

> Enfin, me voilà en retraite. Mon Dieu, que je m'y trouve bien! Que Dieu est bon! La vie d'une religieuse est comme

> une messe. Au commencement de la messe, le prêtre monte à l'autel ; il prie Dieu, mais il s'occupe aussi des fidèles. Plusieurs fois, il se tourne vers eux, leur fait des souhaits, accepte leurs dons ; mais une fois entré dans le canon de la messe, il n'est occupé que de Dieu — on le dirait muet. Ainsi, la religieuse dont la vie est consacrée aux âmes... elle prie pour elles, leur parle, s'en occupe plus ou moins directement, mais une fois en retraite, elle entre dans le canon de la messe ! Dieu seul, et elle seule !

Très aimable et très vertueuse compagne en récréation, disent ses contemporaines : on oublie près d'elle les soucis et les fatigues de l'enseignement, son bonheur étant de s'oublier pour les autres.

Le 9 juin 1897, après vingt et un ans passés à Villa-Maria, elle fut nommée Directrice générale des études. Sans peser un instant la grandeur du sacrifice accepté, elle se donna courageusement à sa nouvelle fonction. Elle y rencontra une parfaite collaboration, mais semblait ignorer que son accueil inspirait confiance et sincérité.

Quand la Communauté obtint du Gouvernement par l'intermédiaire de Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal, d'ouvrir l'École Normale de Montréal pour les jeunes filles, le Conseil général confia à S.S.-Anaclet le soin de l'organiser. C'était le 15 juin 1899. Tâche laborieuse, car le local était exigu à l'ancienne maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste. S.S.-Anaclet gardait quand même la direction générale des études à la Congrégation. Elle considéra l'œuvre de l'école normale avec ferveur devant la perspective de rejoindre les écoles rurales les plus lointaines par l'apostolat des diplômées qui iraient y porter l'instruction et l'éducation. Ce chapitre de vie est plein de pages inédites que le Seigneur a signées.

S.S.-Anaclet éducatrice avait toujours comme premier souci son ascension personnelle vers la perfection chrétienne et religieuse: à ce titre, elle donnait surtout ce qu'elle était. Un plus grand champ d'action allait lui être offert: le mercredi, 9 juin 1903, elle fut élue supérieure générale de la C.N.D. Plus que jamais, l'esprit de foi anima et dirigea ses déterminations. Elle rayonna d'abord sur les sœurs de la Communauté qui recouraient à elle avec joie; et aussi sur tous ceux qui, de l'extérieur, comptaient sur sa charité et sur ses lumières. Elle était douée d'une intelligence supérieure, d'un jugement droit, d'une parfaite distinction; comme Mère Bourgeoys, elle avait une très grande dévotion à la sainte Vierge.

Un de ses premiers actes officiels fut de faire progresser le projet de construction de la nouvelle maison mère qui fut érigée, rue Sherbrooke, à Montréal, sur un terrain qui avait appartenu aux Sulpiciens. Que de fatigues et de problèmes, elle dut assumer alors!

Entre la bénédiction de la pierre d'angle, le 13 juillet 1905, et la bénédiction de l'immeuble, le 16 juillet 1908, Mère Saint-Anaclet avait entrepris un voyage en Europe sur l'avis pressant de Monseigneur Paul Bruchési et avec l'approbation des Sulpiciens, en faveur de la béatification de Marguerite Bourgeoys. Elle partit le 1er septembre 1905 et revint au Canada le 21 janvier 1906. Elle eut le privilège d'une audience auprès du Souverain Pontife devenu saint Pie X. Le 19 juin 1910, le procès en cour de Rome se terminait par le décret sur l'héroïcité des vertus de la Fondatrice.

Au cours de ce voyage, Mère Saint-Anaclet a adressé des lettres et des billets qui révèlent un peu l'âme profondé-

ment religieuse, la femme très cultivée qui dirigeait la Congrégation. Dans ses lettres, simples et belles, que les Archives possèdent, on trouve de précieux détails sur les lieux visités, ainsi que des impressions concernant le bonheur goûté en ces heures privilégiées. Ainsi, de la Grotte de Lourdes, le 17 octobre, mardi, 3 heures, elle écrit:

> (...). Tenez, là, il me semble qu'elle me regarde et me sourit. Si vous voyiez comme elle est belle... et fine! Oh! qu'elle a bon goût cette chère Mère d'avoir choisi ce coin des Pyrénées pour y faire dix-huit visites!

Elle avait écrit encore:

> (...). Vous n'avez pas d'idée de ce qu'il me tarde d'aller voir la Sainte Vierge chez elle. J'aurai tant de choses à lui demander... tant surtout à remercier. Si vous saviez comme ça réconforte d'aller consacrer la Communauté et exposer ses besoins dans ces sanctuaires où la protection de la Ste Vierge est si visible et où elle exauce si pleinement nos prières. (...).

Mère Saint-Anaclet écrit magnifiquement le résultat de ses expériences et de ses découvertes dans les divers lieux de pèlerinage ou autres lieux célèbres historiques. On la sent vibrante, profondément attachée à la Communauté, psychologue, interprétant les faits et attitudes. Elle raconte son audience auprès du Saint-Père, ses démarches auprès de ceux qui peuvent travailler à la Cause de Béatification de Mère Bourgeoys et, en même temps, sa gentillesse et sa cordialité pour essayer de transmettre à ses compagnes de l'École Normale «un peu» de son immense bonheur, met du relief dans ses messages.

Le 5 novembre 1905, elle fait parvenir une note d'espérance:

> (...) Bien des personnes en France nous ont promis des prières, j'espère que Dieu les exaucera et que notre bien-aimée MÈRE sera béatifiée avant longtemps (...).

Le 1er novembre 1905, elle avait parlé de son voyage à Ars:

> Nous allions là pour demander pour nous et pour l'Institut l'esprit de pauvreté, d'humilité, de simplicité. Nous ne pouvions payer ces grandes grâces trop cher.

En confiant le mandat de supérieure locale à S.S.-Lucille, le 1er mai 1907, elle lui écrit:

> Je demande à la sainte Vierge de vous remplir de son esprit, de vous donner un cœur large et généreux, pour que chacune de vos sœurs y soit à l'aise et sente qu'elle trouve une Mère en vous (...).
>
> Au revoir, Sœur très chère, pardonnez-moi de venir ainsi vous faire partager mon fardeau de responsabilité, mais je vous promets *un beau ciel pour cela.*
>
> Priez un peu pour
> Votre affectueuse
> S.S.-Anaclet.

Au cours de son voyage en Europe avec S.S.-Marcel, elle écrit de Lorette à S.S. Liguori, le 9 décembre 1905:

> Nous sommes arrivées à Lorette hier soir par un temps délicieux: c'est un vrai sourire de la Ste Vierge. Le matin, nous avons entendu la messe du pape et, à midi, nous partions. Que c'était beau! Nous avons dit *notre rosaire,* chanté des cantiques, fait des prières (...). À Campo Cavallo, j'ai écrit votre nom sur ma carte visite que j'ai glissée avec d'autres petites demandes derrière l'image de la Madone. Je n'ai rien vu d'extra. J'ai beaucoup prié, et c'est tout (...).

Pendant le sexennat de Mère Saint-Anaclet se fit la révision et l'adaptation à l'époque du Coutumier de 1875. Sous son gouvernement, s'ouvrirent des écoles, des pensionnats, parmi lesquels il faut mentionner l'École Ménagère de Saint-Pascal et l'École d'Enseignement Supérieur affiliées

toutes deux à l'Université Laval, et l'École Normale de Joliette. Le zèle des âmes inspirait ces fondations.

En 1911, la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste, le terrain et le sanctuaire Notre-Dame-de-Piété durent être vendus pour répondre à des besoins d'urbanisation; malgré l'installation de plus en plus adéquate dans la nouvelle maison mère de la rue Sherbrooke, Mère Saint-Anaclet en eut un immense chagrin.

Lors du Congrès Eucharistique de Montréal en 1910, elle fut témoin de la grandiose cérémonie de translation des Restes précieux de Marguerite Bourgeoys à la maison mère. Elle fut très ardente à propager la dévotion envers la Fondatrice et à inspirer son imitation et l'étude de son esprit. Ses visites officielles au cours de ses dix années de supériorat portèrent partout un renouveau de vie spirituelle: règne de bonté et de haute sagesse. Femme de foi profonde qui vivait avec Dieu par une prière continuelle: telle apparaît Mère Saint-Anaclet.

Elle mourut le 19 novembre 1912. De toutes parts vinrent des témoignages de sympathie et d'admiration. La mémoire de cette grande figure de la C.N.D. doit demeurer.[3]

Mère Sainte-Marie-Joséphine

Marie-Thaïs Choquette fut l'aînée de dix enfants. Elle naquit à Varennes, le 15 janvier 1842, et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après soixante-treize ans de vie religieuse.

3. AMC, 1913, p. 798-902 — ACND, Lettres autographes, notes personnelles et autres.

Son père, Jérôme Choquette, s'était installé à Belœil; la fillette de dix ans y fréquenta l'école tenue par les demoiselles Lajoie, institutrices et éducatrices renommées. À douze ans, elle était élève au couvent de Boucherville où elle demeura trois ans. Elle se rendit ensuite à Laprairie pour un an. Trois frères lui furent particulièrement chers: Philippe qui deviendra Mgr Choquette, sera supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe; Auguste, juge; Ernest, médecin et écrivain. Elle entra à la Congrégation à l'âge de seize ans; Mère Sainte-Madeleine était alors supérieure générale et S.S.-Michel, maîtresse des novices. Elle fit sa profession religieuse le 16 août 1860, à la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié. On la nomma à Sherbrooke, puis au couvent de Saint-Roch de Québec. En 1865, elle devint première maîtresse au couvent de Sorel où elle demeura cinq ans. En 1870, une obédience la dirige vers le Mont Sainte-Marie où elle vécut durant treize ans. On la préconisait alors comme l'une des plus intelligentes et des plus savantes institutrices de l'Institut.

Après les années d'enseignement, elle occupa divers postes d'autorité: assistante locale à Saint-Roch, deux ans; supérieure à l'Académie Bourgeoys, trois ans, au Mont Sainte-Marie, sept ans; assistante générale en 1895; secrétaire du Conseil général durant dix-huit ans. Elle fut assistante générale pendant dix ans sous l'administration de Mère Saint-Anaclet et remplaça la supérieure générale pendant le voyage de cinq mois qu'elle fit en Europe.

Elle connut un jour une sorte d'éclipse dans l'appréciation, elle qui avait toujours joui de l'estime et de la confiance. On murmura contre ses meilleures initiatives; elle n'opposa à l'épreuve qu'une attitude de courage, de patience, de calme et de silence. Mais, lors de la maladie grave de Mère

Saint-Anaclet, elle fut élue supérieure générale. Elle prenait le poste avec une expérience acquise auprès des Mères de l'Administration générale; ses vertus, ainsi que sa valeur humaine et spirituelle reconquirent l'estime générale. Elle avait appris dans l'épreuve que l'appréciation des humains est soumise à des fluctuations imprévisibles et méritoires. Ses visites officielles se situent entre le 8 avril 1913 et le 28 mai 1917.

Après l'incendie du couvent de Sorel, Mère Sainte-Marie-Joséphine ne trouvait pas que nous pouvions reconstruire. Elle se rendit à Saint-Hyacinthe pour expliquer sa pensée. Mgr Bernard n'approuva pas ses vues. Durant ce voyage, elle prit une fièvre maligne et garda le lit tout l'hiver. Au printemps, elle parut rétablie, mais sa mémoire gravement atteinte ne lui permit plus d'exercer la charge importante qu'elle occupait. Elle essaya de gouverner par ses assistantes, mais cela ne donnait pas satisfaction à la Communauté. Elle voulut se démettre de ses fonctions. Le Chapitre général fut convoqué au printemps de 1917. Mère Sainte-Marie-Joséphine, humble et remplie d'abnégation, laissa son poste après quatre ans du mandat de l'Autorité première et rentra dans la vie commune avec la simplicité qui avait caractérisé sa vie active. Sa retraite la rendit très chère à la Communauté; on a noté son humeur joyeuse, sa discrétion, sa bonté et sa charité. Elle aidait au Secrétariat; sa prière était continuelle. Dans la sérénité d'une âme toute à Dieu, elle attendit la venue du Maître.

Quelques notes puisées dans sa correspondance révèlent des aspects particuliers de sa personnalité:

> (...) Que la présente année, ma chère S.S.-Anne-Marie, vous soit prodigue de ses faveurs, et qu'en chacun de ses jours, vous fassiez une heureuse ascension vers les biens éternels, les seuls qui

> demeurent et nous méritent la couronne de gloire. Soyons de plus en plus unies à Notre-Seigneur; aimons-Le de toute notre âme et ne craignons jamais d'en trop faire pour son saint amour! (...)
>
> Je souhaite que toutes vos jeunes filles soient l'honneur et la gloire de la sainte Église, par là même la consolation et le bonheur de la Congrégation de Notre-Dame. (Mont Sainte-Marie).

Elle signait:

> Votre affectionnée ou votre dévouée
> en Jésus, Marie, Joseph, Marguerite.
>
> (...) C'est en étant pénétrée de cet esprit de Jésus et de Marie, esprit d'humilité, de douceur, de simplicité et de parfaite abnégation que vous ferez autour de vous le bien que vous devez aux âmes. Oui, encore une fois , je souhaite que vous remplissiez heureusement et saintement votre course; que chacun de vos jours soit marqué de ce cachet religieux, vraie physionomie de l'épouse de Jésus!

Elle écrivait un jour à S.S.-Anne-Marie qui lui avait soumis un poème:

> Je ne sais si vous avez remarqué dans le dernier verset de «l'Ange du foyer chrétien» que vous faites rimer *diamant* avec *longtemps*, ce qui n'est pas correct.
>
> (...) Quant au reste, rien de plus délicat, de mieux senti et de plus pieux... vous voilà poète en forme...

Elle écrit comme naturellement, au fil de la plume, mille choses gentilles et profondes, souligne à l'occasion l'importance des «Annales» des maisons. Une note «spirituelle» très personnelle laisse transparaître une âme remplie de délicatesse, de vie intérieure, de désir de perfection. Sa correspondance dénote une riche personnalité, toute tournée vers Dieu et vers le prochain. Elle sait écouter, comprendre, prévenir. Femme pratique, elle explique d'un mot

les démarches, les affaires, les solutions, le tout avec fermeté, suavité, réserve, confiance, grand amour de la Communauté, jusque dans l'âge avancé de quatre-vingt-six ans. Mère Sainte-Marie-Joséphine, a bien aimé le Mont Sainte-Marie, «le cher Mont» écrit-elle souvent, englobant personnes, site, choses, rythme de vie.

Une carte de 1893 adressée de Chicago à S.S.-Anne-Marie donne le compte-rendu de l'Exposition; des mots aimables concernant les grandes élèves et les aides complètent l'analyse du travail pédagogique de la C.N.D. fourni à l'Exposition. Enfin, une lettre datée du 10 juillet 1894 répond avec psychologie aux confidences reçues de S.S.-Anne-Marie:

> Trêve à tout ennui, à toute inquiétude, et faites ample provision de force physique, de gaieté, de belle humeur, de courage, et par-dessus tout de *sainte sainteté,* de celle qui s'acquiert *doucement, aimablement, sans soubresauts* et *sans tâche,* vous me comprenez bien, n'est-ce pas? Ainsi donc, à l'œuvre, mais aussi, n'allez pas me devancer au point que je ne vous voie plus...

Ces lignes ne disent qu'imparfaitement le rôle qu'a joué Mère Sainte-Marie-Joséphine dans la C.N.D. comme éducatrice, comme religieuse. Elles voudraient projeter une image de ferveur qui puisse interpeler les sœurs de toutes les époques.[4]

Mère Sainte-Euphrosyne

Elle naquit un samedi, le 20 août 1853; son père se nommait François-Xavier Gauthier et sa mère Phaebée

4. AMM, 1932, p. 249-257 – ACND, *Lettres autographes* S.S.-Madeleine-des-Anges, C.N.D., *Sœur Sainte-Anne-Marie.*

Généreux. Elle eut le nom de Marie-Léontine. Elle fréquenta les classes de l'Académie Visitation, de l'Académie Saint-Denis, de Villa-Maria. Elle avait quinze ans quand elle retourna au foyer où de nombreux enfants, neuf en tout, exigeront beaucoup de travail. Elle se dévoua durant huit ans auprès des siens. Un jour, elle décida de suivre enfin l'appel du Seigneur. Elle rencontra Mère Saint-Bernard, supérieure générale, et son entrée fut fixée au 20 août. Le sacrifice fut très grand. Au jour de sa prise d'habit, elle reçut le nom de Sœur Sainte-Euphrosyne. Après sa profession religieuse, le 29 août 1874, elle se rendit à Saint-Roch de Québec pour la première classe qu'elle tint pendant six ans. Elle fut alors réclamée par le pensionnat de Bellevue où elle demeura trois ans.

Éducatrice de grande valeur, elle enseignait très bien et savait former les élèves: elle avait le don de l'apostolat par l'éducation. L'une de ses sœurs entra deux fois à la C.N.D. Sa santé restait faible; elle fut toutefois admise à la profession. Mais après dix-huit mois de vie religieuse, elle partit pour le ciel. Mère Sainte-Euphrosyne sentit profondément l'épreuve. Après quelques mois de repos, elle fut nommée sous-maîtresse au noviciat et y demeura dix ans. Son frère Henri fut ordonné prêtre et entra chez les Sulpiciens: c'était là le contrepoids de l'épreuve.

Elle fut maîtresse générale des études de 1903 à 1913: années très actives et très fécondes. Presque toutes les maisons reçurent sa visite. Elle se montrait fidèle aux traditions, mais elle savait susciter le progrès nécessaire. Elle organisa au Mont Sainte-Marie le premier Congrès pédagogique de la C.N.D., en 1906. Le programme était prometteur et le succès parfait: conférences spéciales, leçons modèles, démonstrations pour les différents groupes de

langue anglaise et de langue française. Mère Sainte-Euphrosyne était née pour être chef.

Elle refit totalement le programme d'études de la C.N.D.; elle le fit imprimer. Le système d'écriture et un nombre de manuels de classe furent compilés sous sa direction. En 1911, on lui demanda de se charger de la partie du Coutumier qui a trait aux études. Elle est l'auteur d'un catéchisme pour les tout-petits. Et que de travaux littéraires et pédagogiques elle assuma pour obliger ses compagnes.

Ce fut elle qui réclama de l'autorité diocésaine, Mgr Paul Bruchési, la permission d'ouvrir une École d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles, vu la prévision de l'ouverture d'un lycée neutre à Montréal. L'École Supérieure, comme on disait alors, fut l'objet de son attention, de son dévouement, de ses sacrifices, et s'installa dans la maison mère de la rue Sherbrooke.

Elle connut une joie très profonde, le 24 août 1912, quand son frère Georges reçut la plénitude du sacerdoce Il fut nommé archevêque-coadjuteur du diocèse de Montréal.

Le 31 août 1917, le Chapitre général lui confiait le mandat de supérieure générale. Elle y arrivait éminemment préparée, ayant assumé depuis longtemps des tâches qui lui firent acquérir une précieuse expérience concernant la Communauté comme vie religieuse, comme œuvre. En union avec S.S.-Isaïe, assistante générale, elle étudia le Code qui régit les communautés religieuses pour y conformer les Constitutions de la C.N.D. Elle organisa avec amour les fêtes du 3e Centenaire de la naissance de Marguerite Bourgeoys, en 1920.

Elle devint supérieure provinciale à l'École normale en 1923. Tout en restant supérieure provinciale, elle se rendit

à l'Institut Pédagogique en 1928 et y fut supérieure locale. Elle le demeura jusqu'au 26 juillet 1935. Ce jour-là, elle se rendit à l'Infirmerie de la maison mère; elle reprit assez de force pour retourner quelques semaines à l'École normale, soit du 16 août au 28 novembre. Mais le 8 décembre, elle fut appelée au ciel. Une âme mariale quittait l'exil: naissance, un samedi; baptême, un samedi, à l'église Notre-Dame de Montréal; première communion, un samedi; confirmation, un samedi; entrée au noviciat, un samedi; profession, un samedi. Décès au son de l'angelus du soir, le 8 décembre: de la chambre Notre-Dame-de-Lourdes, elle partit à la rencontre de Marie, sa Mère incomparable. Ses merveilleuses conférences préparées devant le Saint Sacrement prolongent son influence.

Les plus hauts dignitaires de l'Église visitèrent sa chambre de mourante: Mgr Georges Gauthier, son frère, Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique, M. Roméo Neveu, supérieur provincial de St-Sulpice, M. Henri Gauthier, P.S.S., son frère, Dom Jamet, O.S.B., M. Paul Lafleur, aumônier de l'Institut Pédagogique, M. Yvon Charron, P.S.S., M. Henri Guibert, P.S.S., aumônier, M. Roger Marien, aumônier de l'École normale.

Les rapports de ses visites officielles laissent voir un grand esprit de foi, une profonde vie intérieure et le désir de voir la Communauté de plus en plus fervente: amour de la Règle, fermeté, mais bonté compréhensive pour les faiblesses, les lenteurs qui coexistent avec la bonne volonté sincère. Chaque maison est analysée au point de vue temporel et spirituel avec précision, psychologie, souci de vérité, confiance en la Providence et en Marie, Mère de la Congrégation et première Supérieure. Une note de poésie même se glisse entre les lignes, accusant une culture supérieure et un sens

d'harmonie. Ces visites sont inscrites entre le 31 mai 1917 et le 24 mai 1923.

Belle intelligence, volonté forte, bonté aimable et sympathie: tels sont les traits de cette grande personnalité. Elle aimait la solitude, mais son accueil était si sincère qu'elle était rarement seule. Sur les cinquante-neuf ans de sa vie religieuse, quarante-huit furent passés dans les premières charges de la Communauté: sous-maîtresse au noviciat, supérieure locale, Maîtresse générale des études, Maîtresse des novices, 28e supérieure de l'Institut, supérieure provinciale. Douze générations de sœurs novices furent formées par elle. Comment résumer les caractéristiques de cette femme inoubliable? Un schéma pourra suggérer des développements personnels par la méditation: amour du Saint Sacrement et de la Sainte Vierge; virilité: «Soyez énergique, laissez tomber»; directrice d'âmes; psychologue; souci de voir les sœurs s'établir dans la vie intérieure; amour du silence; obéissance; respect de l'autorité; détachement; sérénité, force et paix appuyées sur Dieu; dignité dans le maintien, la démarche, la conversation; physionomie grave et recueillie; maîtrise de soi; volonté forte; âme de prière: comme le Christ, elle priait toujours.

La C.N.D. eut ses modèles de vie religieuse assumée dans la joie et l'austérité; la C.N.D. du ciel forme une armée priante et glorieuse de plus de trois mille Filles de Mère Bourgeoys.[5]

Mère Sainte-Marie-Rose

Elle naquit à Yamachiche. On sait que ses parents, Olivier Lesieur et Marie-Rose Gagnon, l'accueillirent avec

5. AMM, 1935, notice biographique, fiche d'idées – Divers témoignages: École Normale de Montréal, Institut Pédagogique, novices d'autrefois.

joie en ce 3 juillet 1861. Elle reçut au baptême les noms de Rose-Anna-Albina. L'éducation forte du foyer lui assura une maturité de jugement, supérieure à son âge. Après la mort de sa mère, en 1873, elle entra au pensionnat de Yamachiche. Elle s'y fit remarquer par sa discrétion, sa distinction, sa disposition à concilier les oppositions, sa piété, son amour de l'étude. Elle termina ses études en juin 1878 et devint postulante dès le 8 septembre suivant. Elle prit le saint Habit de la C.N.D. le 30 janvier 1879 et fit profession le 28 octobre 1880. On la dirigea vers l'enseignement du piano et elle y fut employée durant vingt ans. Esprit de justice, prudence, force morale, patience la caractérisaient. Un jour, écrit l'une de ses compagnes, j'avais reçu quelques éloges. S.S.-Marie-Rose me dit: «Ne faites pas cas de ces louanges, c'est là la nourriture des enfants».

Nature timide, S.S.-Marie-Rose aimait la vie cachée; elle savait pourtant semer la joie parmi ses compagnes. L'harmonie dont son âme vibrait enrichissait ses jours. Elle fut supérieure à Sorel en 1903 et y demeura dix ans. Elle surveillait tout, améliorait, suivait les études; elle fit construire une aile à la maison et réparer la partie existante. Quelle ne fut pas sa douleur, le 9 novembre 1915, quand le beau pensionnat disparut dans les flammes. Elle accepta l'épreuve dans la foi. C'est alors que le curé de Sorel disait sans flatterie: «Mère Sainte-Marie-Rose, c'est une sainte!»

Après avoir été nommée à New York en 1913, elle se rend à Huntingdon et s'y dévoue. En 1914, elle remplace S.S.-Olivine qui venait de mourir, comme 4e assistante générale. Mère Sainte-Marie-Joséphine ayant convoqué le Chapitre général avant la fin de son sexennat à cause de la maladie qui la rendait impuissante à finir son mandat, S.S.-Marie-Rose fut nommée supérieure provinciale de la

province de Montréal avec résidence au Mont Sainte-Marie. Elle s'enveloppa de prière, de silence, et sema le bien et le bonheur. En 1922, la subdivision des provinces changea son orientation: on lui confia la province de Joliette; le 24 mai 1923, elle fut nommée supérieure générale de l'Institut.

Sous une apparence craintive, elle avait le bras ferme et le charisme du gouvernement. Un jugement droit, sûr et prudent, une piété vraie et éclairée, un cœur maternel constituaient ses lettres de créance. Quel sera son programme? «Je serai bonne», avait-elle dit. Elle ne gouverna que deux ans, mais ce temps trop court fut rempli de charité. Elle voulait conserver à la C.N.D. l'esprit de Mère Bourgeoys par la simplicité, l'humilité, la pauvreté. Ses conférences proposaient cet idéal. Elle savait avertir et conseiller; elle suggère aux sœurs de suivre des retraites prêchées, organise les réunions des sœurs de trois ans et de un an de profession à la maison mère, se montrait très compatissante pour les malades. Elle exprimait le désir de savoir que les succès scientifiques restaient subordonnés à la recherche des biens éternels.

Par souci de conserver l'uniformité dans nos méthodes d'enseignement, elle nomma des préfètes d'études comme aides à la maîtresse générale des études. Cette discipline se situe dans l'optique d'un temps donné.

Ses visites officielles sont inscrites entre le 24 mai 1923 et le 14 juin 1925. Quelques lignes glanées dans sa correspondance ou dans les rapports des visites font connaître un peu sa manière d'être avec les sœurs:

Charlottetòwn, 24 septembre 1924

(...) J'apprécie plus encore le bon esprit qui règne parmi vous: la régularité, le respect et la soumission envers l'autorité».

Saint-Louis de Kent, 12 octobre 1924

(...) J'admire votre dévouement, votre esprit de travail. Continuez, donnez une grande attention au silence, gardien du recueillement et de la vie intérieure, sans quoi nous ne produirions pas de fruit dans les âmes.

Bourbonnais, 23 au 30 avril 1924

(...) Que les études soient bien suivies, oui; il faut répondre aux exigences du temps et ne pas être inférieures aux écoles publiques, mais que la partie religieuse de l'enseignement soit l'objet de votre attention particulière. Formez vos élèves à l'esprit chrétien, à l'amour du devoir; faites-en des jeunes filles de caractère, de principes qui aient la force de leurs convictions.

Kingston, 20 au 22 mai 1924

(...) Plus nous serons ferventes, plus nous réussirons dans cette œuvre délicate de l'éducation.

Elle s'occupa de la Cause de Mère Bourgeoys jusqu'à la fin et mourut dans le plus pur abandon: «Ce que Dieu voudra» répondit-elle à qui lui parlait de guérison. Le rayon de paix céleste du suprême départ se conserva dans la mort.

D'innombrables témoignages de sympathie partagèrent le grand deuil de la C.N.D.: ils parvinrent de Rome, des Communautés-sœurs, du Surintendant de l'Instruction Publique, du Gouvernement provincial. Les chroniques de la Communauté les ont conservés.

Le souvenir de Mère Sainte-Marie-Rose est un appel à la sainteté.[6]

Mère Sainte-Marie-du-Cénacle

Femme énergique et forte, Mère Sainte-Marie-du-Cénacle n'a reculé devant aucune forme de renoncement.

6. AMM, 1925, 214-217, 223 — ACND, Rapports des visites officielles, lettres.

Formée dans sa famille au sacrifice et au travail, elle était courageuse et persévérante, méthodique et rapide: elle a fourni une carrière pleine d'œuvres et de mérites.

Elle naquit le 12 avril 1864 à Sainte-Marie de Beauce et fut baptisée à Saint-Isidore de Dorchester. À l'âge de quatre ans, elle perdit son père, Monsieur Victor Paradis. Sa mère, Joséphine Coulombe, voulut se rapprocher de l'église; elle vendit la terre et s'établit au village avec ses cinq filles. Marie-Sara entra au couvent comme pensionnaire et y passa six ans. Son application et ses talents lui permirent de remporter les premiers prix. Mais une épreuve l'attendait: ses yeux étaient devenus très malades parce qu'elle se levait la nuit pour étudier à la lueur d'une petite veilleuse. La mère s'inquiéta; la supérieure conduisit Sara à Québec et des verres appropriés corrigèrent l'inconvénient. Au fond, les prières avaient fait «un petit miracle». Sara reprit son rêve de vie religieuse dont les étapes successives se lisent ainsi:

Entrée, 15 août 1882; Prise d'Habit, 15 novembre 1882; Profession, 28 août 1884; Profession perpétuelle, 7 août 1890. Elle enseigna à Saint-Roch de Québec où elle fut chargée de la deuxième classe. En 1885, elle fut nommée à Bourbonnais dans l'Illinois, où elle travailla pendant trente et un ans comme titulaire de la première classe française et comme maîtresse de pensionnat, puis comme supérieure, de 1900 à 1916.

Elle était une âme de foi et de prière, très attentive aux pauvres et aux malades. Comment la caractériser? Oubli complet d'elle-même, bonté de cœur, don total aux autres, prière assidue, spontanée, travail ardent où elle se réservait le plus onéreux et le plus difficile. Règle vivante, ponctualité

exemplaire, entraîneuse vers les sommets: autant de points saillants que l'œil le moins sympathique aurait pu remarquer. Toute sa vie baignait dans le surnaturel: «Travaillons pour le bon Dieu», disait-elle souvent. Sa pauvreté était extrême. Quand elle quitta Bourbonnais, son avoir était bien pauvre: c'est que sa ferveur incluait un détachement radical et supprimait tout ce qui n'était pas essentiel.

En quittant «son cher Bourbonnais», elle fut nommée supérieure à Saint-François du Sud où elle œuvra de 1916 à 1922. Énorme transition: nulle ne sut sa réaction profonde. Elle se mit à la tâche et fit progresser la ferme, les classes et tout qui intéressait la mission. Elle y laissa un grand souvenir.

De 1922 à 1923, elle fut supérieure locale de la maison mère et y donna une mesure pleine: toutes les sœurs pouvaient recourir à ses connaissances et à ses bontés: sœurs malades, sœurs tristes ou éprouvées, sœurs des différents offices. Les fermes bénéficièrent de ses dons naturels et acquis.

Au Chapitre général de mai 1923, Mère Sainte-Marie-Rose devint supérieure générale et Mère Sainte-Marie-du-Cénacle, première Assistante générale. La maladie et la mort de la supérieure générale, l'interrègne du 14 juin au 5 octobre 1925, lui fournirent mille occasions de se donner jusqu'au jour où elle fut choisie elle-même comme supérieure générale.

Elle avait la charité du Christ; elle gouverna avec des vues larges, se montrant toujours disponible pour accueillir chacune de celles qui voulaient la rencontrer. Plus tard, d'autres formes d'accueil seront en usage, car les problèmes

généraux et complexes réclament une part importante du temps des Mères de l'Administration générale.

Dans son souci d'aider les âmes religieuses, elle établit trois jours d'exercices spéciaux pour les Sœurs annuistes avant la retraite annuelle; elle donnera un aumônier à l'Ile Saint-Paul et à Sainte-Adèle.

Sous son gouvernement, l'Institut Pédagogique fut inauguré, quatre écoles s'ouvrirent, neuf succursales furent fondées et cinq, déjà existantes, eurent leur résidence et formèrent une mission autonome. Des sœurs furent nommées pour suivre le cours d'infirmière à l'Hôtel-Dieu afin d'unir au dévouement la compétence reconnue par un parchemin.

En 1928, les procès canoniques des miracles Tellier et Descôteaux s'instruisirent à l'Archevêché de Montréal: son enthousiasme et sa ferveur communicative étaient sans limites. Pour hâter l'issue de la Cause, en 1930, elle entreprit un voyage en Europe avec S.S.-Anne-Marie, maîtresse générale des études. Elle eut l'honneur et le bonheur de s'agenouiller aux pieds de Pie XI et de lui confier la Béatification de Marguerite Bourgeoys. Mais ce n'était pas l'heure de Dieu. Une autre joie se lit dans la visite des sanctuaires marials: Chapelle de la Médaille Miraculeuse, Lourdes. Que d'Ave, que de rosaires, elle a semés tout au long de sa vie, dans son travail, ses loisirs, partout et toujours!

Elle partit pour le ciel le 28 mars 1938, après une brève maladie: broncho-pneumonie. Un an avant sa mort, elle était de toutes les tâches: «bis de fraises, repassage des cornettes, pelage des fruits, sarclage des plates-bandes de fleurs». Partout, elle était la première rendue et la dernière à partir, dans ces humbles services. Tout l'intéressait: elle

appréciait les mille détails du don et de la bonté souriante. Elle avait le culte de l'Autorité; «Pauvre notre Révérende Mère» exprimait sa sympathie et orientait sa prière devant chaque nouvelle épreuve: feu de Joliette, sœurs gravement malades, que sais-je?

Une pensée glanée dans un rapport de visite officielle nous la révèle:

> Saint-Augustin, 17 mars au 20 mars 1926
>
> (...) Conservez l'esprit de famille que je constate au milieu de vous: soyez gaies et heureuses au service du bon Maître; vous le devez à N.-S. pour l'honneur qu'Il vous fait de vous appeler à sa suite dans notre saint Institut.

Grande figure, grande âme: que les diverses générations de Sœurs de la C.N.D. sachent quelque chose du rayonnement de sa vie![7]

Mère Saint-Valérien

Il est bien difficile de fixer une image qui soit digne de Mère Saint-Valérien. Elle a passé, sereine, dans la simplicité et l'amour, si près de l'idéal entrevu et réalisé par Mère Bourgeoys. Elle naquit le 13 décembre 1869, à Saint-Denis-sur-Richelieu, dans le poétique Saint-Denis, au rang de l'Amyot. Elle était la septième enfant de Julie Gariépy et de François Dragon. Six garçons et cinq filles rempliront de joie la grande maison blanche «à toit pointu, à contrevents verts» qu'ils habitaient. Un ruisseau jasait à l'arrière de la maison; trois saules étendaient leur panache en avant, et la route passait qui menait au village, à l'église, à l'école. Les Dragon habitaient Saint-Denis depuis 1840, alors que les trois ancêtres Quay-dit-Dragon décidèrent d'y

7. AMM, 1938, 226, 238 — ACND, Notes.

faire souche et se transmirent de père en fils les convictions religieuses et l'amour de la terre. Ces facteurs marquèrent la riche personnalité de celle dont nous rappelons la mémoire.

À douze ans, en septembre 1881, Rosalba entrait au pensionnat de Saint-Denis où elle eut pour première maîtresse S.S.-Valérien qu'elle admira et dont elle porta le nom de religion. Plusieurs influences contribuèrent à sa formation : celle de ses maîtresses, de l'abbé Antoine O'Donnell, curé à Saint-Denis durant trente-cinq ans, les fêtes du couvent, l'admirable don des sœurs qui travaillaient dans le sacrifice et la joie. Elle entendit dès lors l'appel du Maître : appel clair ; réponse simple et totale.

Les tableaux champêtres de sa petite patrie développèrent en elle un don poétique : elle aimera les fleurs, l'eau, les oiseaux, les grands horizons ; elle fut un authentique poète et chantait spontanément sur mille thèmes.

Le 2 juillet 1888, elle entra à la C.N.D. et prit le Saint Habit le 6 décembre suivant. À la fin d'octobre 1890, elle dut retourner dans sa famille, atteinte de la grippe espagnole qui faisait sa première apparition à Montréal. On la revoit au noviciat au mois d'août 1891 ; elle émit ses premiers vœux le 18 novembre. De cet incident, S.S.-Valérien gardait une bronchite chronique compliquée d'asthme qui la fit souffrir sa vie entière. Pour cette raison, elle connut de fréquentes mutations qu'elle enveloppa de silence et d'amour. Sa première mission fut Berthier. En 1894, elle doit laisser l'enseignement régulier ; elle se dévoue dans des tâches de suppléance au Mont Sainte-Marie, à Laprairie, à l'Académie Saint-Denis. Puis, viennent les obédiences variées : Procure des Missions, parloir de la maison mère,

New York au service des pèlerins de l'église Sainte-Anne: partout, elle se donne sans mesure.

En 1897, elle fit sa profession perpétuelle à la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste. Elle retourne à l'enseignement en 1900; à deux reprises, elle est nommée à l'Académie Saint-Urbain où de 1900 à 1904, elle enseigne aux petites et, de 1907 à 1914, en 8e et 9e années. Entre temps, en l'employa à la comptabilité de la Procure des Missions. À partir de 1914, la Communauté lui confiera ce qu'on appelait jadis «des charges»: supérieure à Saint-Jean de 1914 à 1919; supérieure à Sainte-Thérèse-de-Blainville, de 1919 à 1921; supérieure à Joliette de 1921 à 1928. Partout, elle sera une supérieure idéale dont l'exemple entraîne vers l'intimité avec Dieu. Elle fit alors un court séjour à la maison mère pour l'organisation des Archives; elle eut la direction de l'Académie Saint-Paul en 1928. Elle devint Maîtresse des novices en 1929 et le demeura trois ans. Le Chapitre général de 1932 l'élut supérieure générale de la C.N.D.. C'était un sommet, un sommet qui touche à la croix, mais s'irradie de lumière.

Sous son généralat, s'ouvrirent la mission de Fukushima au Japon et, bientôt, le noviciat du Japon qui était le premier en dehors de la maison mère. Elle eut la douleur de voir le fléau de la typhoïde emporter quinze novices en 1933.

En juillet 1938, après avoir été déchargée du Généralat, elle devint supérieure de l'Académie Bourgeoys. Elle fut ensuite assistante locale à l'École Normale de Montréal. Près de Notre-Dame des Écoles, elle priera, priera... et rayonnera encore dans les entrevues du bureau, par la plume. Elle revit quelquefois «son vieux Saint-Denis» où elle allait «remplir ses poumons de bon air», comme elle disait.

Elle partit sans bruit le 23 janvier 1957, à l'heure de l'angélus du soir: c'était vraiment l'entrée dans la lumière.

Elle a laissé l'exemple d'éminentes vertus incluses dans la simplicité: esprit de foi et de piété, optimisme, confiance en Dieu et abandon, charité fraternelle, sociabilité, largeur de vue, abnégation sereine et généreuse, esprit de pauvreté, tact, patience, bonhomie souriante, prière ininterrompue, contemplation, discrétion, facilité d'admiration et d'émerveillement. Vertus humaines et surnaturelles. Son bon sens que l'on classait «infaillible» équilibrait toutes les expressions de contact avec les autres.

Ses conseils multiples semblent être frappés comme des médailles, ils peuvent prolonger son influence: charité fraternelle, cordialité, exercice de piété en commun, Règle suivie, support mutuel, obligeance, bienveillance, charité généreuse, simplicité, humilité, respect envers l'autorité, pauvreté exacte, apostolat par l'éducation, «chacune travaille pour soi»: les sacrifices consentis, les labeurs accomplis, tout est pour le bénéfice de chacune. Ses Circulaires faisaient la joie de l'esprit et de l'âme. Elles étaient préparées dans la lecture sérieuse des auteurs de spiritualité et surtout dans l'oraison.

Mère Saint-Valérien appartient à la lignée des grandes figures de la Communauté: vraie fille de Marguerite Bourgeoys, elle reste inoubliable. Le témoignage de sa vie nous interpelle.[8]

---

8. AMM, 1957, 261-309 — Circulaires.

Mère Sainte-Héléna

Marie-Anne Trudeau naquit à Joliette le 20 août 1875. Ses parents se nommaient Joseph Trudeau et Euphémie Mandeville. Ils habitaient une région toute neuve qu'on appelait alors «le Village de l'Industrie» fondé en 1841 par Barthélémy Joliette, sur les bords de la rivière de l'Assomption. Elle commença ses études au couvent de la C.N.D. établi dans le manoir du seigneur de Joliette. Elle est ardente au travail, elle édifie par ses vertus précoces. En juin 1892, elle terminait ses classes avec honneur et, dès le 8 septembre, se rendait au postulat de la C.N.D. Le 4 mars 1893, elle revêtit le Saint Habit et reçut le nom de S.S.-Héléna. Comme la maison mère de la Montagne fut consumée le 8 juin 1893, on dut retourner à celle de la rue Saint-Jean-Baptiste et retrouver la gêne des espaces trop exigus. Le 5 mars 1895, luit le beau jour de la profession religieuse. Le lendemain, S.S.-Héléna se rendit au Pensionnat Sainte-Catherine et, en 1896, à l'école de la Pointe Saint-Charles où elle demeura jusqu'à ses vœux perpétuels le 14 août 1901. Dans ce coin de Montréal, se profile toujours «l'ombre de Mère Bourgeoys».

Elle connaîtra les écoles publiques, les pensionnats et, partout on l'aimera, on l'admirera. Ses catéchismes quotidiens étaient son bonheur comme celui de ses ardentes grandes filles de la première classe. De 1910 à 1923, à l'Académie Saint-Léon, elle dut suivre un autre programme affilié à l'Université de Montréal, le cours Lettres-Sciences, et y fit un magnifique travail. En 1923, elle devint Préfète des études à la maison provinciale de Sherbrooke; elle eut alors l'occasion de faire bénéficier les sœurs et les élèves des trésors de son expérience et de sa culture. Elle fut nommée supérieure au Mont Sainte-Marie en 1926. En

1930, elle quitta ce poste où elle avait trop présumé de ses forces physiques; on la retrouve au Bureau des études de la Communauté, assistante de S.S.-Anne-Marie, maîtresse des études, reprenant la vie active des préfètes, prêtant sa merveilleuse plume à tous les appels de collaboration et de soutien.

Le Chapitre l'élut première Assistante du Conseil général en 1932; durant six ans, elle remplit ce mandat avec courage et optimisme. Mère Saint-Valérien était alors supérieure générale. Quand celle-ci voulut résumer l'œuvre accomplie par sa première Conseillère, elle écrivit à la sœur de Mère pour la consoler de sa mort: «Je cherche en vain le mot qui pourrait bien traduire ce qu'elle fut pour moi en tant de difficultés, de circonstances; je n'en trouve qu'un: «une plénitude», dont elle reçoit maintenant la récompense.»

Mère Sainte-Héléna avait été établie supérieure générale au Chapitre de 1938. Mère et chef, elle savait voir aux organisations de grande envergure et assurer la perfection des détails. Elle favorisa les études conduisant au baccalauréat ès arts. Ce chef était aussi une Mère qui voulait conduire les âmes à l'intimité avec Dieu. Elle aimait Marie et la faisait aimer; elle inspirait à ses filles d'étudier la vie de Marie pour l'imiter. Elle voulut mettre le chapelet quotidien au rang des «fêtes du jour» pour la sainte Vierge et pour nous».

Hélas! en juillet 1939, une maladie grave, imprévue, la terrassa. La Communauté fit violence au ciel et le danger fut contourné. Mais après avoir pesé ses responsabilités naturelles et surnaturelles, elle songea à remettre son mandat d'Autorité. Elle en avertit la C.N.D. par une lettre pleine

de gratitude et d'abandon: document précieux adressé aux Sœurs le 7 mars 1940.

Elle continuera dans l'ombre à édifier et à servir toute âme qui croisera sa route. Retirée à l'École Saint-Eusèbe où S.S.-Suzanne, sa sœur, est supérieure, elle sera la providence de ses compagnes. Elle se penchera sur des copies d'examens, des dictées, des compositions, se fera encourageante et éducatrice, toujours. Ses prières, son exemple, son action influençaient encore l'Institut. Elle partira pour le ciel le 17 mai 1956, en l'octave de l'Ascension. Sa mort fut le dernier acte d'une grande vie qui fut vraiment une montée.[9]

Mère Saint-Ignace

De 1940 à 1952, la C.N.D. fut gouvernée par Mère Saint-Ignace qui vit encore pour la joie de la Communauté. Le tableau de rappel de personnalité ne peut s'inscrire sur le même registre que celui des personnes disparues: en général, on ne fait pas le panégyrique de ceux qui cheminent avec nous. Plutôt, on les regarde vivre, on les suit. Avec discrétion, donc, ce volume d'histoire fait luire le souvenir de celle qu'on a justement nommée «la supérieure générale de la Béatification». Elle nous permettra de mettre en veilleuse la pensée que les sœurs gardent avec gratitude et amitié.

Le 5 septembre 1885, sœur Léa Mandeville naquit à Sorel, petite patrie où la poésie, la fierté, la distinction, le courage et la noblesse marquent les blasons. Après avoir suivi ses études au pensionnat de la C.N.D. dans sa ville

9. AMM, 1956, p. 632 — Circulaires.

natale, elle entra au noviciat de la Congrégation et y fit sa profession religieuse le 4 mai 1909. Elle fut nommée aux Cèdres, dans le comté de Soulanges. À ce moment-là de l'année scolaire, elle prit le soin de la sacristie de l'église et remplaça un professeur laïque; en 1911, on lui confia la première classe du pensionnat où elle enseigna durant 13 ans. Cette année-là, elle devint supérieure du couvent des Cèdres et garda ce poste de 1924 à 1930. Le couvent prit le nom d'Académie en 1913, selon les décisions de l'Honorable Boucher de la Bruère; la qualité des études et de l'éducation qu'on y offrait devaient motiver cette distinction.

Les lois canoniques limitant les années de supériorat en un même lieu, Mère Saint-Ignace dut un jour quitter la maison des Cèdres où elle avait vécu si longtemps. Alors, l'Autorité lui assigna le couvent d'Arthabaska où elle fut supérieure de 1930 à 1935. Un autre mandat plus lourd de responsabilités lui assigna la garde de la Province Sacré-Cœur à Québec qu'elle gouverna avec sagesse et bonté de 1935 à 1938. Le Chapitre général de 1938 l'élut première Assitance générale. Au Chapitre général spécial qu'elle eut à convoquer elle-même en 1940 à cause de la démission de Mère Sainte-Héléna, supérieure générale, qui avait dû laisser le poste de commande, elle fut élue la 33e supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame. Il faut dire qu'à partir de 1939, Mère Saint-Ignace avait eu un rôle très délicat à jouer, assumant sous direction le rôle de première. Le respect, l'humilité, l'obéissance établissaient les normes.

En 1948, elle visita la mission du Japon; elle fut la première supérieure générale de la C.N.D. à se rendre en Orient. La mission datait de 1932; Mère Saint-Ignace

ouvrit la maison de Tobata en 1949. Dans ce voyage, elle sera lumière, prière et allégresse et joua un rôle de relation quasi diplomatique auprès des autorités japonaises. Un bon nombre de vocations religieuses pour la C.N.D. fleurirent pendant les années de son généralat.

En 1944, l'Université Saint-François-Xavier d'Antigonish lui avait décerné le titre honorifique de Docteur en Droit, comme hommage aux Filles de Marguerite Bourgeoys qui ont travaillé dans la Nouvelle-Écosse, mais aussi comme hommage personnel à la supérieure qui gouvernait 3050 religieuses, 202 établissements, dont 7 Collèges féminins.

Selon la coutume du temps, 32 Circulaires furent adressées à l'Institut par Mère Saint-Ignace, y compris les Circulaires administratives entre 1940 et 1946. Ce sont des pièces profondes écrites dans un style de beauté ; elles font connaître la vie de la Communauté, proposent un idéal de haute vie religieuse, de prière, de contemplation, de charité, d'amour marial, d'apostolat par l'éducation et d'imitation de Mère Bourgeoys Bienheureuse. Quelle merveilleuse semence ! Comme elle fut accueillie avec respect et générosité ! Qui pourrait apprécier la moisson ?

En 1946, le Chapitre général réélut Mère Saint-Ignace comme supérieure générale pour un second sexennat. Donc, pendant douze années consécutives, elle gouverna l'Institut avec force et suavité, distribuant joie et paix sur son passage, se multipliant dans l'accueil sympathique, rejoignant chacune par la prière, le sacrifice et la plume. Elle connaissait chaque sœur ; sa mémoire fidèle retenait les notes particulières qui identifiaient et savaient établir un lien de confiance. Les «petits mots» sincères qui traduisaient si bien qu'elle connaissait la personne, le lieu de travail, les difficultés,

stimulaient au courage, voire à l'héroïsme. Au cours des deux sexennats, plusieurs maisons furent ouvertes;

> École des Sciences Domestiques à Québec, 1941; Alma, 1943; Collège Marianopolis, 1944; Notre Dame High School, Toronto, 1944; École Notre-Dame, Sorel, 1946; Collège d'Ottawa, 1948; Coppell, 1949; École Saint-Jean-Baptiste, Joliette, 1949; Tobata, Japon, 1949.

Le point culminant de son gouvernement fut la Béatification de Marguerite Bourgeoys; on l'attendait depuis si longtemps. La phase de préparation, les nouvelles précisant les espoirs, les fêtes de Rome et de Troyes, les célébrations au Canada, à la maison mère et dans les missions; celles qui eurent lieu aux États-Unis et au Japon ont gravé des souvenirs impérissables où, naturellement, le nom de la supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame figurait tout près de celui de la Bienheureuse. Période glorieuse qui voilait par des rayons célestes les ombres et les souffrances inhérentes aux lourds mandats d'Autorité.

Après le Généralat, Mère Saint-Ignace fut supérieure de la Province Saint-Sulpice dont la maison principale était alors Villa-Maria, et y demeura pendant six ans. Elle fut ensuite supérieure de la maison Notre-Dame-de-Lourdes à Verdun, Montréal, de 1958 à 1963. Depuis 1963, Mère Saint-Ignace, Sœur Léa Mandeville, est à Notre-Dame-des-Monts, à Sainte-Adèle: membre à part entière de la communauté locale, édifiant par sa simplicité, sa pauvreté et sa prière contemplative, prolongeant encore par sa plume une influence qui marqua la Communauté. Une autre époque voudra mettre en lumière une vie que le présent ne saurait traduire sans indiscrétion. Cette humble esquisse n'est qu'un coup de pinceau sur le tableau de maître qu'il faudrait réaliser![10]

10. Souvenirs et notes — Circulaires de Mère Saint-Ignace.

Sœur Sainte-Anne-Marie

Marie-Aveline Bengle naquit le 15 octobre 1861 à Saint-Paul d'Abbottsford, dans une famille qui compta six enfants. Elle devait jouer un rôle de premier plan dans l'éducation à la C.N.D., et même dans la Province de Québec. Après des études à l'école du rang, elle fut admise au Mont Notre-Dame de Sherbrooke dirigé, alors, par S.S.-Luce, sœur de Madame Bengle. Elle y obtint son brevet et la médaille du cours gradué. Elle enseigna quelques mois à l'école du rang, projetait de se faire religieuse, mais elle hésitait. Comme plus tard, elle en aura l'attrait, elle demanda un signe au Seigneur. Un matin, un religieux de passage entre au confessionnal. L'ayant entendue, il désire causer avec elle après la messe. Mystère de la rencontre imprévue. Quand elle quitte le missionnaire, c'est pour solliciter son admission immédiate à la C.N.D.

Au lendemain de sa Prise d'Habit, on la dirigea vers le couvent de l'Assomption: celle qui devait avoir une si grande influence n'eut pas d'emprise sur les élèves: épreuve! Un nouvel essai fut tenté à Iberville où l'on s'efforça de découvrir des aptitudes pour l'enseignement à cette novice qui restait un peu gauche.

Le 14 septembre 1882, S.S.-Anne-Marie fit sa profession religieuse. Après quelques mois d'enseignement à Iberville où elle était retournée, elle fut nommée au Mont Sainte-Marie, à Montréal. Dans une atmosphère de piété, de lumière, d'intérêt pour la culture créée par Monsieur Pierre Rousseau, P.S.S., professeur de rhétorique au Collège de Montréal et aumônier au Mont Sainte-Marie; créée aussi par l'éducatrice magnifique que fut S.S.-Marie-Joséphine, s'inaugurait pour S.S.-Anne-Marie, une période où seraient

mises en valeur ses richesses de dévouement et d'attachement au Seigneur.

Grande religieuse et grande éducatrice. Elle aidait discrètement les sœurs qui rencontraient des difficultés dans l'enseignement. Elle savait découvrir et utiliser les aptitudes les plus diverses. Née pour être chef de file, elle possédait les qualités du cœur, les dons de l'esprit et une volonté ferme à la poursuite du but à atteindre avec la collaboration de plusieurs.

À cette époque, les programmes n'étaient guère précis, et chaque professeur ou chaque institution pouvaient imprimer une marque au groupe. S.S.-Anne-Marie aimait la littérature et l'histoire; ses élèves devaient y consacrer beaucoup de temps. Les élèves émerveillées avaient l'avantage de bénéficier d'expériences de physique données par l'abbé Philippe Choquette, professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe. S.S.-Anne-Marie refit la classification des pièces du musée. Les notes explicatives sont écrites de sa belle écriture. Les mathématiques n'étaient pas dans ses amitiés, mais ses examens personnels pour le baccalauréat prouvent qu'elle avait la puissance de faire face à leurs difficultés.

Comme éducatrice, l'enseignement de la religion avait ses préférences. Elle savait rendre la prière attrayante en en variant la forme: les jeunes filles apprenaient à vivre dans un réel équilibre à travers la piété, l'étude et les loisirs. De 1897 à 1903, elle remplit les fonctions d'assistante, enseignant aux élèves graduées et s'occupant des classes du pensionnat. L'abbé Georges Gauthier qui devait devenir évêque était aumônier au Mont Sainte-Marie. Pour répondre au désir de S.S.-Anne-Marie de poursuivre une culture

intellectuelle, il organisa une sorte de programme classique. Comme les religieuses n'étaient pas encore admises à l'Université de Montréal, elle eut l'avantage de prendre part à un enseignement supérieur grâce à des travaux envoyés au titulaire de la chaire de littérature française de cette école de haut savoir. À titre de détente, des randonnées d'herborisation permirent de former l'herbier du Mont Sainte-Marie. À ce moment, c'est-à-dire en 1903, S.S.-Anne-Marie prit le gouvernement de la maison: l'accueil fut très sympathique, car depuis vingt ans, elle unissait les esprits et les cœurs. Durant cinq ans, elle garda ce poste et y exerça une véritable influence par le souci de la perfection religieuse et l'intérêt pour la culture humaine. Elle organisa des cours de philosophie donnés par l'abbé A. Curotte qui devint Chanoine de Saint-Jean de Latran. Ce docteur des universités romaines était aumônier du Mont Sainte-Marie. Ce fut une époque où se posaient les bases indispensables à des études supérieures. Les Sœurs et les élèves s'inscrivirent aux cours des professeurs Augustin Léger, Louis Arnould, Louis Gillet et, plus tard, de Monsieur Jean Flahault de l'École Polytechnique. À cette époque, Mademoiselle Élise Gauthier, sœur de Mère Sainte-Euphrosyne, enseigna l'art culinaire. Pour être pratique, S.S.-Anne-Marie assigna le ménage quotidien des pièces aux élèves; mais les parents réclamèrent bientôt pour leurs filles les exercices au grand air comme auparavant.

Un cabinet de physique, des bibliothèques, ce qui était requis à l'atelier de dessin, dans les classes et dans les chambres de musique améliorèrent l'enseignement et offrirent des avantages particuliers aux élèves.

On serait bientôt à un tournant. En 1908, S.S.-Anne-Marie jugea que l'éducation féminine devait être plus

poussée. Un lycée neutre s'organisait à Montréal: peut-être était-ce l'heure de voir s'ouvrir des horizons nouveaux dans l'enseignement? La Communauté restait réticente, mais ne s'opposait pas, laissant à Mgr l'Archevêque de Montréal d'étudier le projet. L'entreprise de grande envergure fut annoncée au public. Qui la mènerait à bonne fin, sinon celle qui en avait conçu l'idée? S.S.-Anne-Marie reçut donc le mandat de fondatrice de l'École d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles, en juillet 1908. Elle quittait le Mont Sainte-Marie après vingt-cinq ans de labeur intelligent et d'apostolat.

S.S.-Anne-Marie devint fondatrice; S.S.-Agnès-Romaine serait chargée de la section anglaise. Le 8 octobre, l'École était prête à recevoir les quarante-deux élèves inscrites aux différents cours. De ce nombre, quatre seulement persévérèrent jusqu'au baccalauréat. L'œuvre grandit malgré les difficultés multiples qui surgirent. En 1925, s'éleva un édifice requis pour l'extension de l'œuvre: alors, l'École d'Enseignement Supérieur deviendra le Collège Marguerite-Bourgeoys et l'Institut Pédagogique s'inaugura à la même adresse.

L'Ouvrière émérite reçut du gouvernement français les palmes d'argent en 1925 et, quelques années plus tard, les palmes d'or d'Officier d'Académie. L'Université de Montréal lui octroya le diplôme de Docteur en pédagogie *honoris causa* et Mgr Gauthier, la médaille du Saint-Père *Bene merenti* à l'occasion du 50e anniversaire de sa profession religieuse. Le Département de l'Instruction Publique lui avait décerné le diplôme du Mérite scolaire du 3e degré. L'Angleterre lui offrit la médaille d'or du Roi au Jubilé d'argent de Georges V d'Angleterre.

Non seulement, elle travailla dans le domaine de l'éducation, mais son cœur délicat devinait les besoins et les

tristesses et voulait aider efficacement. Ses 57 ans de vie religieuse furent une ascension continuelle vers Dieu. Elle tenait à jour ce qu'elle appelait «ses comptes spirituels». Que de fois, au retour des assemblées de la Commission Scolaire ou après une journée surchargée, elle psalmodiait les quinze dizaines du rosaire avec une compagne. Chaque soir, devant le tabernacle, elle priait longtemps à genoux. Elle a assumé la souffrance comme un chemin de lumière et d'amour. Être attachée au Seigneur: tout était là pour elle!

Elle mourut le 13 mars 1937, à huit heures cinq du soir, après dix-sept jours de maladie et de souffrance. D'innombrables témoignages ont révélé S.S.-Anne-Marie sous des aspects divers connus et inconnus.

> Le drapeau flotte à mi-mât au-dessus de l'Université de Montréal, de la Commission des Écoles Catholiques, de l'Institut Pédagogique et de 100 autres maisons d'enseignement. L'enseignement tout entier, les sciences et les arts, la philosophie et les lettres ont perdu une inspiratrice, une grande amie. La pédagogie est en deuil. (J.O. Maurice, ptre)
> Visiteur en chef des écoles de Montréal.

> C'était une femme de tête, riche de sensibilité, intelligente, une organisatrice d'œuvres incomparables. Elle l'a emporté sur plus d'un grand homme de son temps.
> (L'abbé Elie-J. Auclair)

> Elle avait compris les besoins de son temps et, avec humilité, simplicité, courage et foi, dans l'obéissance à ses supérieures et l'appui de Mgr Bruchési, elle sut innover une grande œuvre d'éducation. (Notes et souvenirs).

> Je crois vraiment que nous avons eu sous les yeux une réplique canadienne de Marguerite Bourgeoys.
> (Robert Rumilly — entrevue avec S.S.-Anne-Marie)

> Un esprit éclairé, clairvoyant et droit, un cœur fort, généreux et loyal, une grande dame au port majestueux, d'une urbanité de manières aussi grave que nuancée de grâce et de distinction.
>
> (Mère Marie de Ste-Flore-d'Auvergne, C.S.C.)

> Malgré les nombreux travaux qui dévoraient son existence, elle savait trouver du temps pour vivre au-dedans d'elle-même. Elle avait la hantise de la prière et de la perfection de son âme.
>
> (Ernestine Pineault-Léveillé).

> Elle aimait, au soir des journées plus laborieuses, se faire happer par la règle du couvent et retrouver ainsi la paix, cette paix où s'élaborent les œuvres durables, éternelles; se replonger dans la solitude, l'unique félicité de la terre, au dire de Saint Augustin.
>
> (Léon Gray)

Par delà le temps, S.S.-Anne-Marie ne s'intéresse-t-elle pas encore à l'œuvre d'éducation du Canada français?[11]

Sœur Sainte-Théophanie

Elle était la huitième enfant d'une famille de treize. Ses parents étaient Monsieur Léandre Gauthier et Théophanie Pellerin. Elle naquit et fut baptisée le 19 septembre 1875 dans la paroisse Sainte-Brigide, à Montréal. Elle fréquenta d'abord l'Académie Visitation et y fit sa première communion le 17 mai 1886. Avec le méthodique professeur de classe que fut S.S.-Didier, elle s'initie aux sciences, à l'histoire et aux lettres de façon profonde: elle y prit l'attrait d'un authentique travail intellectuel. En 1899, elle entra au Mont Sainte-Marie et fut placée dans la classe de S.S.-Anne-Marie: qui, mieux que cette élève bénéficiera de toute la richesse de formation qui s'y offrait?

11. AMM, 1937, p. 189-197 — Divers articles — Biographie par S.S.-Madeleine-des-Anges.

> S.S.-Théophanie trouvera toujours dans le travail l'équilibre compensateur d'une grande peine; dans le devoir docilement accompli le dérivatif voulu de Dieu pour mériter davantage et se rapprocher de Dieu. Elle gardera de cette formation du Mont Sainte-Marie un levain de lumière, une tendance verticale dans le quotidien: tout rapporter à Dieu qui veille sur nous comme un Père. (S.S.-Madeleine-des-Anges, C.N.D.).

Elle se rendit avec son père à la «maison mère de la Montagne», le 20 novembre 1892. Le 6 juin 1893, elle prit le saint Habit de la Congrégation. Le feu ayant détruit la maison mère le 8 juin suivant, le noviciat dut se faire à la maison mère de la rue Saint-Jean-Baptiste où l'espace était restreint. Les sœurs novices bénéficiaient des grand-messes à l'église Notre-Dame et de la proximité de la chapelle Notre-Dame-de-Pitié où reposaient les Restes précieux de Mère Bourgeoys.

S.S.-Théophanie commença sa vie religieuse missionnaire à Sainte-Thérèse. Après trois ans, elle fut nommée à Bellevue; malgré ses éminentes qualités, elle ne put s'adapter à cette maison d'éducation. On la trouve ensuite à Victoriaville où elle enseigna avec grand succès pendant trois ans. Puis, ce fut le cours gradué de Villa-Maria pour douze ans, et trente-quatre ans au Collège Marguerite-Bourgeoys. Il y avait alors deux cents pensionnaires dans la maison et les élèves vivaient très près des religieuses. Ses élèves jouissaient de cours merveilleux, clairs, qui préparaient à des études subséquentes. Elle étudiait aussi pour mieux servir. Éducatrice de grande taille, elle inculquait une profonde vie chrétienne aux élèves: les cours de religion servaient bien son zèle éclairé. Pour être sûre que les élèves portaient une parfaite attention aux leçons de l'abbé Charles Lamarche, aumônier, elle avait voulu que les cours puissent être résumés sans notes.

Quand s'ouvrit l'École d'enseignement Secondaire ou l'École Supérieure, S.S.-Théophanie fut inscrite au premier programme de l'École en 1908, comme professeur de géométrie. En 1913, elle quitta définitivement Villa-Maria et devint une sœur du personnel de l'École Supérieure; elle enseignera les mathématiques, la littérature, le discours français et la philosophie durant vingt ans. Quand elle passa elle-même les examens du baccalauréat ès arts, en 1913, sous son nom civil, elle remporta le prix du Prince de Galles, mais ne le réclama pas. Elle prépara longuement la Licence en sciences et en lettres car les tâches intellectuelles requises par l'organisation de l'enseignement classique féminin se multipliaient pour elle. Elle fut chargée des questions, des corrections, du contrôle des notes et des résultats des examens des matières dites collégiales donnés dans tous les couvents, en vue de l'affiliation possible de quelques maisons à l'Université.

Le cours Lettres-Sciences fut approuvé et adopté par un nombre de pensionnats et d'Académies en 1916. Le cours pédagogique progressait: il s'inaugura par les «Causeries pédagogiques» et, ensuite par la fondation du cours régulier de pédagogie: S.S.-Théophanie y prit une part incommensurable en plus d'une tâche considérable d'enseignement au Collège, avec la surveillance de Lettres-Sciences et des études primaires-supérieures de 7e, 8e, 9e, 10e, 11e et 12e années des maisons indépendantes de la C.N.D. Le travail s'étendit sur les mois de vacances. Et comme les examens étaient rétribués, S.S.-Théophanie tenait ses comptes dans des cahiers séparés: tous les départements et tous les genres d'examens étaient représentés. La comptabilité était impeccable: aucune erreur.

> Cette exactitude dans le domaine matériel montre le parfait équilibre des dons intellectuels de S.S.-Théophanie, et dresse une image de son caractère propre. Esprit nuancé qui pouvait passer facilement d'un sujet littéraire ou gai à un parchemin universitaire.

À l'ouverture de l'Institut Pédagogique, elle s'établit dans une chambre du troisième étage: là, se rencontraient les maîtresses de classe de toutes catégories et s'élaborèrent les programmes des premiers cours de vacances de l'été 1928. Pendant ces sessions d'étude, S.S.-Théophanie se réservera les leçons d'apologétique et de morale. Elle enseignait aussi le français aux religieuses et institutrices de langue anglaise venant de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick et des États-Unis. Après 1925, la centralisation des examens du Bureau des Études exigea un très grand travail pour elle: il s'agissait des examens de la 3e à la 9e année inclusivement.

En 1936, elle avait laissé l'enseignement pour préparer sa thèse de doctorat en pédagogie. Mais le départ imprévu de S.S.-Anne-Marie changea son orientation car elle reçut le mandat de maîtresse générale des études. Une époque quasi-héroïque allait commencer pour elle. À dates régulières, les directrices des études des communautés-sœurs se réunissaient à l'Institut pour échanger des idées et étudier les problèmes variés qui s'exprimaient par des situations nouvelles.

Pour la première fois depuis 1908, en 1947, après les cours aux institutrices, elle accepta des vacances en dehors de l'Institut et se rendra à l'École normale de Sherbrooke où elle notera les joies multiples qu'elle eut à découvrir la nature de l'Estrie. Son jour baissait. Le 7 juillet 1948, devait finir sa carrière terrestre. Ce fut un grand départ.

Les témoignages affluèrent auprès de son cercueil. Plus de cinq cents messes furent offertes. Toutes les communautés-sœurs s'unirent à l'épreuve de la C.N.D.

> Mère Sainte-Théophanie, rare compétence.. intelligence, activité... inlassable leçon de travail et de haute vertu.
> (Collège Basile-Moreau des Sœurs de Ste-Croix)

À la porte de la chambre mortuaire, un doyen de faculté de l'Université de Montréal confiait:

> Si le bon Dieu avait retiré de ce monde l'âme de chère Mère Ste-Théophanie un 7 juin, au lieu d'un 7 juillet, en pleines vacances et dispersion, comme nous lui en aurions fait une assistance universitaire! avec des docteurs aux couleurs de toutes les facultés. Elle était l'une des nôtres... et à quels titres!

Vraie religieuse de la C.N.D., vraie fille de Marguerite Bourgeoys, S.S.-Théophanie a servi magnifiquement l'Église, sa Communauté et la cause de l'éducation durant 53 ans. Quand le Seigneur la rappela à Lui, elle aurait pu écrire en dernière note dans son journal tenu à jour: «Je suis prête, ma lampe est allumée!» Ces grandes figures ne passent pas.

Le 4 novembre 1943, à la séance solennelle de la première collation de grades à l'Université de Montréal, on lui avait octroyé le doctorat de l'Université. Elle avait réagi en femme humble, en femme de jugement, en remettant l'honneur à Dieu, en reportant l'hommage à sa Communauté et au souvenir de S.S.-Anne-Marie.

Quand le Bureau des études fut ramené à la maison mère, elle fut remplacée par S.S.-Madeleine-du-Sacré-Cœur. Elle restait directrice du Collège et de la Pédagogie et gardait l'orientation des études du corps enseignant religieux. L'institut étant officiellement reconnu par l'"Instruction Publique comme Scolasticat-école normale, S.S.-Théo-

phanie y possède depuis longtemps les privilèges et droits d'un principal.[12]

Ces pages de vie sont éloquentes, car elles illustrent l'esprit de Mère Bourgeoys incarné dans deux femmes remarquables qui ont su allier la poursuite d'un grand idéal de vie consacrée et le don généreux à l'œuvre de l'éducation. Dans le sillage de la Fondatrice, avec celles qui dirigèrent la Communauté, elles restent des phares dont la lumière brille encore!

12. AMC, 1948, 380, 407, 409; S.S.-Madeleine-des-Anges, C.N.D., *Sœur Ste-Théophanie.*

Dépôt légal — 3e trimestre 1974
Bibliothèque nationale du Québec

